This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Geog 4477.87.7

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

JULIEN L'APOSTAT, ou Voyage dans l'autre monde, traduit de FIELDING, par M. KAUFFMANN.

Les Aventures de JACQUES SADEUR dans la découverte & le voyage de la Terre-Australe.

By Gabriel Foigny ? See preface.
Foigny

VOYAGES

IMAGINAIRES,

SONGES, VISIONS,

ET

ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME VINGT-QUATRIÈME.

Seconde diviſion de la première claſſe, contenant les Voyages imaginaires *merveilleux*.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

JULIEN L'APOSTAT ou *Voyage dans l'autre monde*, eſt traduit de l'anglois; *Fielding* en eſt l'auteur, & nous en devons la traduction à M. *Kauffmann*, interprète juré au Châtelet de Paris, pour les langues allemande, angloiſe & italienne.

C'EST dans le ſéjour des morts que l'auteur conduit notre voyageur; il y parcourt, entr'autres, les Champs-Élifées: c'eſt-là qu'il rencontre l'empereur Julien, il a avec lui un long entretien; ce prince lui raconte ſes aventures, & les différens états par leſquels il a été obligé de paſſer ſur la terre avant que d'être admis au ſéjour des bienheureux. C'eſt dans ces aventures que l'imagination gaie de l'auteur ſe donne une libre carrière: on voit l'empereur Romain devenir ſucceſſivement eſclave, juif avare, charpentier, petit-

maître, moine, ménétrier, roi, bouffon de cour, mendiant, ministre, soldat, tailleur, alderman, poëte & maître de danse. L'auteur s'est égayé dans ces disparates, & cette production, vraiment originale, n'est pas indigne de l'auteur de *Tom Jones*.

HENRI FIELDING est né en Angleterre, dans le comté de Sommerset, en l'année 1707. Ses parens prirent soin de cultiver les talens dont la nature l'avoit doué; mais ne voulant pas le perdre de vue dans le premier âge, ils lui choisirent un instituteur qui commença son éducation dans la maison paternelle. On croit que c'est ce précepteur qui lui a fourni le portrait du ministre Trulliber, dans le roman de Joseph Andrews. On se détermina ensuite à mettre Fielding au collége d'Éton: ce fut là que son éducation se perfectionna, & qu'il eut le double avantage & d'étendre ses connoissances & de se faire des amis dignes de lui, tels que milord Littleton,

& MM. Fox & Pitt. Après son éducation finie, Fielding entra dans le monde, & y porta un goût pour les plaisirs qui absorba bientôt sa fortune, qui étoit médiocre, & abrégea ses jours. Il se livra depuis vingt jusqu'à trente ans à toute espèce de débauche; mais en satisfaisant ses passions, il avoit des momens de réserve qu'il consacroit à la littérature, & il n'étoit pas rare de lui voir passer au travail une journée entière, après avoir employé la journée précédente & la nuit même aux plaisirs de la table & de l'amour. A trente ans cependant Fielding subit le joug du mariage, il épousa miss Craddock, qui avoit été célèbre par sa beauté; mais ce nouvel état ne changea ni les mœurs ni la manière de vivre de notre auteur: la modique fortune que sa femme lui avoit apportée, fut bientôt consumée. Fielding obligé d'user de ressources, tenta de suivre le barreau; cette carrière, où ses talens devoient lui promettre du succès, devint ingrate & stérile par son goût

pour les plaisirs & l'indépendance; il commençoit d'ailleurs à recueillir les tristes fruits de ses débauches; il fut tourmenté de la goutte de très-bonne heure. Fielding abandonna donc le barreau & chercha, dans ses travaux littéraires, des ressources contre l'indigence. Ses talens lui en procurèrent d'assurées. Il travailla d'abord pour le théâtre; il composa environ dix-huit comédies qui eurent du succès; mais il dut sa réputation toute entière à ses romans, ils lui acquirent une place distinguée parmi les littérateurs Anglois; quelques-uns même le placent immédiatement après l'immortel Richardson. Les débauches de toute espèce ont donné à Fielding une vieillesse anticipée; il n'avoit pas quarante ans qu'il étoit attaqué d'une maladie de langueur, qui insensiblement le conduisit au tombeau : il fit envain différens voyages pour recouvrer sa santé, il revint mourir à Londres, en 1754, âgé d'environ quarante-huit ans.

Nous ne donnerons pas ici l'énumération des comédies de Fielding, ce sont, pour la plupart, des farces qui ne peuvent plaire qu'en Angleterre, il en est peu qui aient été traduites en notre langue, & celles qui ont été traduites ont eu un médiocre succès qui a empêché de pousser l'entreprise plus loin. Il n'en est pas de même de ses romans, nous ne citerons que les principaux : *Tom Jones*, le chef-d'œuvre de Fielding, dont nous devons la traduction à M. *de la Place*: *Amélie*, roman traduit par madame *Riccoboni*, & les *Aventures de Joseph Andrews*, traduites par l'abbé *des Fontaines*.

Le roman de Fielding est suivi *des Aventures de Jacques Sadeur dans la découverte & le voyage de la Terre australe*. On trouve ici la description d'un peuple d'hermaphrodites qui, se suffisant à eux-mêmes pour produire leurs semblables, sont exempts de cette passion qui a causé tant de troubles chez toutes les nations

pour les plaisirs & l'indépendance; il commençoit d'ailleurs à recueillir les tristes fruits de ses débauches; il fut tourmenté de la goutte de très-bonne heure. Fielding abandonna donc le barreau & chercha, dans ses travaux littéraires, des ressources contre l'indigence. Ses talens lui en procurèrent d'assurées. Il travailla d'abord pour le théâtre; il composa environ dix-huit comédies qui eurent du succès; mais il dut sa réputation toute entière à ses romans, ils lui acquirent une place distinguée parmi les littérateurs Anglois; quelques-uns même le placent immédiatement après l'immortel Richardson. Les débauches de toute espèce ont donné à Fielding une vieillesse anticipée; il n'avoit pas quarante ans qu'il étoit attaqué d'une maladie de langueur, qui insensiblement le conduisit au tombeau : il fit envain différens voyages pour recouvrer sa santé, il revint mourir à Londres, en 1754, âgé d'environ quarante-huit ans.

Nous ne donnerons pas ici l'énumération des comédies de Fielding, ce sont, pour la plupart, des farces qui ne peuvent plaire qu'en Angleterre, il en est peu qui aient été traduites en notre langue, & celles qui ont été traduites ont eu un médiocre succès qui a empêché de pousser l'entreprise plus loin. Il n'en est pas de même de ses romans, nous ne citerons que les principaux : *Tom Jones*, le chef-d'œuvre de Fielding, dont nous devons la traduction à M. *de la Place*: *Amélie*, roman traduit par madame *Riccoboni*, & les *Aventures de Joseph Andrews*, traduites par l'abbé *des Fontaines*.

Le roman de Fielding est suivi *des Aventures de Jacques Sadeur dans la découverte & le voyage de la Terre australe*. On trouve ici la description d'un peuple d'hermaphrodites qui, se suffisant à eux-mêmes pour produire leurs semblables, sont exempts de cette passion qui a causé tant de troubles chez toutes les nations

de la terre. C'eſt dans les Terres auſtrales que Sadeur découvre ce peuple imaginaire; & comme l'on voit, les Terres auſtrales, inacceſſibles aux voyageurs les plus intrépides, ne le ſont pas à nos romanciers; c'eſt-là qu'ils font leurs découvertes les plus curieuſes.

Nous ne connoiſſons point l'auteur des Voyages de Sadeur : quelques perſonnes les ont attribués à Gabriel Coigny, cordelier Lorrain, qui, s'il en eſt l'auteur, n'eſt connu que par cet ouvrage. Il a été imprimé, pour la premiere fois, en 1692.

AVERTISSEMENT
DE M. FIELDING.

IL ſeroit auſſi difficile que ſuperflu, de dire ſi ce qui ſuit eſt la viſion d'un ſaint, ou le rêve d'un homme de bien; ou ſi réellement cet ouvrage a été écrit dans l'autre monde, & envoyé dans celui-ci, ainſi que pluſieurs perſonnes le conjecturent; opinion qui me paroît cependant tenir beaucoup de la ſuperſtition. On pourra ſoupçonner encore que peut-être eſt-ce ici la production de quelque digne habitant du nouveau *Béthléhem* (1), & cette idée pourroit bien être adoptée par le plus grand nombre.

Au reſte, il ſuffira d'informer le lecteur par quelle voie le manuſcrit m'eſt parvenu.

J'en ai l'obligation à ſir Robert Powney, marchand de papier, rue ſainte Catherine, ſur le bord de la Tamiſe, très-honnête

(1) Nom qu'on donne à Londres à l'hôpital des fous, appelé en France petites Maiſons.

homme, qui, outre ſes excellentes marchandiſes relatives à ſon commerce, eſt ſur-tout réputé pour vendre de belles plumes; aveu que je dois faire avec d'autant plus de raiſon, que c'eſt à leur bonté que je dois une écriture liſible. Ce bon homme m'envoya, il y a quelque tems, un paquet de ſes plumes, qui étoient enveloppées avec beaucoup de ſoin dans un grand cahier de papier ſur lequel je remarquai des caractères inconnus, qui me parurent avoir été tracés par une main peu habile. J'ai une envie extraordinaire de lire tout ce qui eſt illiſible, & peut-être cette envie me vient-elle de l'agréable ſouvenir des caractères informes, que dans ma jeuneſſe j'ai reçus du beau ſexe, que je révère toujours avec paſſion; cette envie ſe fondoit encore ſur le deſir particulier qui ſéduit tout homme, & qui le porte à attribuer un prix ineſtimable aux objets dans leſquels il a deviné ce qui étoit obſcur ou inconnu à tout le monde, comme par exemple dans des écritures totalement effacées, dans des ſculptures tronquées ou mutilées, dans des peintures enfumées ou barbouillées de noir.

JE donnai donc tous mes ſoins à exa-

miner ce cahier de papier, & après les plus grands efforts d'un esprit appliqué pendant un jour entier, je découvris, hélas! que je n'y connoissois rien.

Je retournai aussi-tôt chez sir Powney, je lui demandai, avec empressement, s'il avoit encore de ces papiers. Il m'en apporta, dans le moment, environ cent pages, en me déclarant qu'il n'en avoit pas gardé davantage; mais que tout l'ouvrage avoit originairement composé un gros *in-folio* qui avoit été laissé chez lui par une personne qu'il avoit logée pendant neuf mois, & qui avoit apparemment imaginé payer son loyer avec ce manuscrit. Il ajouta que tous les libraires l'avoient examiné avec des yeux d'aigle, pour me servir de ses termes, mais qu'aucun d'eux n'avoit voulu s'en charger. Les uns s'étoient excusés sur ce qu'ils n'y comprenoient rien, les autres sur ce qu'ils ne pouvoient pas le lire; il s'en étoit trouvé qui avoient soutenu que c'étoit l'ouvrage d'un athée, d'autres avoient dit que cet écrit faisoit la satyre du gouvernement; enfin sur tous ces différens prétextes, tous avoient refusé de le faire imprimer. Il avoit aussi été présenté à la société royale, à ce qu'il

m'assura, mais on y avoit secoué la tête, en déclarant qu'il ne contenoit rien qui fût assez merveilleux pour elle. Powney ayant appris ensuite que le propriétaire étoit parti pour l'Amérique, avoit employé l'*in-folio* en enveloppes, dans la persuasion qu'il ne pouvoit servir à autre chose; il me dit, en même-tems, que ce qui lui restoit, étoit fort à mon service, & qu'il regrettoit même ce qui s'étoit perdu, puisque je semblois y attribuer quelque valeur.

Je le priai très-instamment de m'en fixer le prix, mais il n'en voulut recevoir d'autre paiement que l'acquit d'un petit compte que je lui devois, en me déclarant poliment que, dans les circonstances actuelles, il le regardoit comme un présent de ma part.

Je prêtai ce manuscrit à mon ami sir Abraham Adams, qui me le rendit après un examen très-long & très-exact, en m'apprenant qu'il contenoit plus qu'il ne promettoit d'abord; il m'assura que l'auteur avoit connu les écrits de Platon, qu'il eût dû seulement citer quelquefois en marge, & qu'il étoit certain qu'il l'avoit lu en original: car, continua-t il, rien n'est

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Julien l'Apostat ou *Voyage dans l'autre monde*, est traduit de l'anglois; *Fielding* en est l'auteur, & nous en devons la traduction à M. *Kauffmann*, interprète juré au Châtelet de Paris, pour les langues allemande, angloise & italienne.

C'est dans le séjour des morts que l'auteur conduit notre voyageur; il y parcourt, entr'autres, les Champs-Élisées: c'est-là qu'il rencontre l'empereur Julien, il a avec lui un long entretien; ce prince lui raconte ses aventures, & les différens états par lesquels il a été obligé de passer sur la terre avant que d'être admis au séjour des bienheureux. C'est dans ces aventures que l'imagination gaie de l'auteur se donne une libre carrière: on voit l'empereur Romain devenir successivement esclave, juif avare, charpentier, petit-

la plus durable que ce monde puiſſe procurer; doctrine qui, dans ſa certitude indubitable, tend à un but ſi noble & ſi utile, qu'elle ne ſauroit être aſſez ſouvent répétée ni aſſez fortement imprimée dans le cœur humain.

& MM. Fox & Pitt. Après son éducation finie, Fielding entra dans le monde, & y porta un goût pour les plaisirs qui absorba bientôt sa fortune, qui étoit médiocre, & abrégea ses jours. Il se livra depuis vingt jusqu'à trente ans à toute espèce de débauche; mais en satisfaisant ses passions, il avoit des momens de réserve qu'il consacroit à la littérature, & il n'étoit pas rare de lui voir passer au travail une journée entière, après avoir employé la journée précédente & la nuit même aux plaisirs de la table & de l'amour. A trente ans cependant Fielding subit le joug du mariage, il épousa miss Craddock, qui avoit été célèbre par sa beauté; mais ce nouvel état ne changea ni les mœurs ni la manière de vivre de notre auteur: la modique fortune que sa femme lui avoit apportée, fut bientôt consumée. Fielding obligé d'user de ressources, tenta de suivre le barreau; cette carrière, où ses talens devoient lui promettre du succès, devint ingrate & stérile par son goût

ſide. Mais je ne pus (1) pas quitter mon corps auſſi-tôt qu'il eut perdu tout mouvement, parce que quelque heureux accident pouvoit le rappeler à la vie. Cet aſſujettiſſement a été impoſé à toutes les ames par les loix éternelles du deſtin, afin de prévenir tous les déſordres qui pourroient réſulter ſi ces ames avoient une plus grande liberté.

Auſſi-tôt que le terme de mon élargiſſement fut arrivé, c'eſt-à-dire, lorſque le corps fut devenu entièrement froid & roide, j'eſſayai de me mettre en mouvement, pour prendre mon eſſor; mais pluſieurs obſtacles s'oppoſèrent à ma retraite. La grande porte, c'eſt-à-dire la bouche, étoit fermée de façon à m'ôter toute eſpérance d'y paſſer. Les fenêtres, ou, pour parler vulgairement, les yeux avoient été ſi exactement clos par la main habile d'une garde-malade, que toutes mes tentatives furent inutiles de ce côté. Je commençois à me déſeſpérer, & je viſitois avec empreſſement tous les recoins de ma maiſon, lorſque j'apperçus un rayon de lumière au haut du toît; je m'y élançai ſoudain, je deſcendis rapidement par une eſpèce de canal de cheminée, ou, pour parler à la portée des hommes, je me ſauvai par les narines.

(1) On a aſſez bonne opinion de l'intelligence du lecteur, pour croire qu'il eſt inutile d'obſerver que c'eſt l'ame du mort qui raconte ſes aventures

Nous ne donnerons pas ici l'énumération des comédies de Fielding, ce sont, pour la plupart, des farces qui ne peuvent plaire qu'en Angleterre, il en est peu qui aient été traduites en notre langue, & celles qui ont été traduites ont eu un médiocre succès qui a empêché de pousser l'entreprise plus loin. Il n'en est pas de même de ses romans, nous ne citerons que les principaux : *Tom Jones*, le chef-d'œuvre de Fielding, dont nous devons la traduction à M. *de la Place* : *Amélie*, roman traduit par madame *Riccoboni*, & les *Aventures de Joseph Andrews*, traduites par l'abbé *des Fontaines*.

Le roman de Fielding est suivi *des Aventures de Jacques Sadeur dans la découverte & le voyage de la Terre australe*. On trouve ici la description d'un peuple d'hermaphrodites qui, se suffisant à eux-mêmes pour produire leurs semblables, sont exempts de cette passion qui a causé tant de troubles chez toutes les nations

matière. Cependant je tombai si doucement par terre, que ma chûte ne me fit aucun mal. D'ailleurs, quoique je fusse privée de la puissance des volatiles, je vis que j'étois capable de franchir un si grand espace, que cet avantage valoit presque celui de voler.

Après avoir fait quelques bonds, j'apperçus un jeune homme, d'une taille élégante, lestement habillé par une veste de soie. Sa tête étoit ornée d'une guirlande, il avoit des aîles aux talons, & tenoit un caducée à sa main droite.

Je crus l'avoir vu précédemment, mais il ne me fut pas possible de me rappeler en quel endroit.

Il m'aborda cependant bientôt, & me demanda s'il y avoit long-tems que j'étois parti. A l'instant même répondis-je. Ne vous arrêtez pas ici plus long-tems, me répliqua-t-il, à moins que vous n'ayez été assassiné; dans ce cas vous pourriez errer encore quelque tems, mais si c'est une mort naturelle qui vous a chassé de votre prison, il vous faut incontinent poursuivre votre voyage dans un autre monde.

Je m'informai de la route. Rien n'est plus aisé, — je vais vous indiquer l'hôtellerie d'où la voiture part, j'en suis le portier; je m'appelle Mercure: est-ce que vous n'avez pas quelquefois entendu parler de moi? Je vous demande pardon, monsieur,

monſieur, repris-je, j'ai eu l'honneur de vous voir ci-devant à la comédie. (1)

Il ſourit à ma réponſe, & ſans me faire d'autres queſtions il paſſa devant moi, & m'ordonna de le ſuivre en ſautillant. J'obéis, & peu de tems après, je me trouvai à Warklane. Mercure s'y arrêta ſubitement, en me montrant une maiſon où je devois m'informer de la voiture. Au même moment il me quitta, en me ſouhaitant poliment un bon voyage, & me diſant, qu'il étoit obligé d'aller chercher encore d'autres compagnons.

La voiture alloit partir au moment que je m'y préſentai, & ſans qu'aucun des eſprits fît des informations ſur mon compte, je vis qu'ils ſe preſſoient tous de me faire place, quoique le cocher me criât qu'il n'y en avoit plus pour moi. Ils étoient déjà ſix; je les remerciai, comme je le devois, de leur honnêteté, & je me plaçai de mon mieux ſans faire de façons.

Notre compagnie étoit donc compoſée de ſept perſonnes, & nous n'étions pas gênés, parce que trois dames qui étoient du nombre, n'ayant pas

(1) Ce Dieu paroît ordinairement ſur le théâtre, ainſi qu'on l'a repréſenté. Une des occupations que les anciens lui attribuoient, étoit de raſſembler les ames des morts, comme un berger raſſemble un troupeau de brebis, & de les conduire avec ſa verge dans l'autre monde.

de panier, elles n'occupoient pas plus de place que deux hommes.

Le lecteur desirera sans doute avoir une description de cette voiture, puisqu'il n'aura de sa vie occasion de la connoître.

Ce charriot a été construit par un fameux maître dans l'art de travailler la matière spirituelle; car il n'y avoit rien de corporel, & il étoit fini avec tant de délicatesse, qu'aucun œil humain ne pouvoit le discerner. Les chevaux qui menoient cette voiture extraordinaire étoient, ainsi que les voyageurs, des êtres spirituels qui étoient tous morts au service d'un certain maître de poste. Le cocher étoit un bon morceau de substance immatérielle qui avoit eu dans sa vie l'honneur de mener Pierre le grand, au service duquel son corps avoit expiré de faim & de froid.

Telle est la peinture exacte de la voiture où je fis mon voyage. Ceux qui n'ont point encore envie de me suivre, peuvent s'arrêter ici, mais il n'y a point d'inconvénient, pour ceux qui s'y trouvent disposés, à continuer les chapitres suivans qui renferment la suite du voyage.

CHAPITRE II.

L'auteur réfute premièrement quelque fausses opinions des esprits voyageurs ; ils racontent ensuite leurs différens genres de mort.

C'EST une opinion commune que les esprits, ainsi que les hibous peuvent voir dans l'obscurité, & peuvent être vus alors ; ce qui fait que quelques personnes ont coutume d'allumer une chandelle pour n'être pas effrayées de leur apparition. Le sieur Locke, qui ne connoissoit point de matière, a soutenu expressément qu'on pouvoit voir un esprit aussi bien de jour que de nuit.

Il faisoit fort obscur lorsque nous partîmes, & nous ne pûmes voir rien de plus que ce que chacun de nous auroit pu voir dans sa vie. Nous fîmes bien du chemin avant de dire un seul mot, car la moitié de la compagnie étoit endormie (1). Comme je ne me sentois point de disposition au sommeil, & que je m'apperçus qu'un esprit assis vis-à-vis de moi n'étoit pas endormi, je résolus de lier conversation avec lui. Je la commençai

(1) Ceux qui ont lu dans Homère que les dieux sont sujets au sommeil, ne s'étonneront point de trouver ici les esprits dans le même état.

par me plaindre qu'il faiſoit extrêmement ſombre. Oui, répondit mon compagnon de voyage; & de plus, il fait encore très-froid. Je me réjouis de n'avoir plus de corps, & de ne pas craindre de ſouffrir par-là : vous conviendrez volontiers, monſieur, que ce froid doit être fort ſenſible pour celui qui vient de ſortir d'un four : eh bien! c'eſt une demeure auſſi chaude que je viens de quitter. De quelle manière êtes-vous donc ſorti du monde, lui dis-je? J'ai été aſſaſſiné. — Je ſuis ſurpris, repliquai-je, que vous ne vous ſoyez point donné le plaiſir de roder encore un peu dans le monde pour jouer quelques tours amuſans à vos aſſaſſins. Hélas! Monſieur, me dit-il, je n'avois pas cette liberté, j'ai été tué légitimement : bref, un médecin m'a mis dans une étuve; en même tems il m'a donné quelques médecines pour chaſſer des mauvaiſes humeurs de mon corps, & je ſuis mort dans les remèdes; ou pour parler plus vulgairement, la ſœur aînée de la petite vérole, eſt mon aſſaſſin.

Un autre eſprit, qui avoit entendu ce récit, s'éveilla tout effrayé, & s'écria : vérole! Bonté de dieu! J'eſpèrois être dans une compagnie où il n'y a point de contagion, moi qui l'ai tant évitée toute ma vie, & à laquelle j'ai échappé ſi heureuſement juſqu'à préſent. Ce mouvement de peur, occaſionna parmi tous les eſprits qui

étoient éveillés, un éclat de rire; l'esprit craintif se remit bientôt lui-même de sa frayeur, & demanda excuse avec un peu de confusion: je vous assure, dit-il, que je croyois encore être en vie. Peut-être, l'interrompis-je, êtes-vous mort de cette maladie, & son simple nom peut vous causer cette grande frayeur. Non, monsieur, me répondit-il, je ne l'ai jamais connue; mais la grande peur que j'en ai toujours eue, m'a, à ce que je vois, tellement préoccupé, que je ne saurois encore la vaincre. Croiriez-vous que, crainte de cette maladie, j'ai évité d'aller à Londres pendant trente ans; mais enfin une affaire importante m'y conduisit il y a environ cinq jours. J'étois tellement sur mes gardes, que je refusai, le lendemain de mon arrivée, de souper chez un de mes amis, parce que je savois qu'il n'y avoit que quelques mois que sa femme venoit d'être guérie de la maladie que j'abhorrois. Le même soir, je mangeai tant de moules, que j'en eus une indigestion qui m'a procuré l'honneur de votre compagnie.

J'ose parier, dit un autre esprit, qui étoit assis près du dernier, que personne de vous ne devinera de quelle maladie je suis mort. Je le priai de la déclarer, puisqu'elle étoit si extraordinaire. Je suis mort par honneur, répliqua-t-il. Par honneur, lui dis-je, avec quelque surprise! Oui,

répondit-il ; l'honneur me força de m'engager dans un duel, dans lequel j'ai été tué.

Quant à moi, dit un joli esprit, je me fis inoculer l'été passé, & je fus délivré de la petite vérole avec quelques petites marques au visage. Ce danger passé, je m'estimois très-heureux, & j'imaginois qu'il n'y avoit plus rien qui m'empêchât de jouir des plaisirs de la ville ; mais peu de jours après ma guérison, je gagnai une fluxion à un bal, & je mourus d'une fièvre maligne.

Le jour commençoit à paroître, il y eut un intervalle de silence ; enfin le joli esprit qui avoit parlé le dernier, se tourna vers une demoiselle, qui étoit assise près de lui, & lui demanda, à quel accident on étoit redevable du bonheur de la voir dans la compagnie.

Je crois, Monsieur, répondit-elle, que c'est à une consomption ; mais les médecins n'étoient pas d'accord sur la nature de ma maladie, deux d'entr'eux même se disputoient encore violemment, au moment où je quittai mon corps.

Et vous, madame, demanda le même esprit au sixième compagnon de voyage, par quelle raison avez-vous quitté l'autre monde ? Au lieu de faire complaisamment une réponse ; je suis très-surprise, dit-elle d'un air sérieux, de la curiosité de certaines gens ; bien du monde fait peut-être déjà la nouvelle de mon décès d'une manière fort

éloignée de la vérité ; mais quoi qu'il en soit de la cause de ma mort, je suis très-satisfaite d'avoir quitté un monde, où je ne trouvois aucune satisfaction, où règnent par-tout l'impudence & l'effronterie, principalement parmi le sexe, dont la mauvaise conduite m'a fort humiliée depuis long-tems.

Le joli esprit voyant ses questions mal reçues, ne s'avisa plus d'en faire.

Cet esprit féminin ne disant plus mot non plus, toute la compagnie tourna les yeux sur lui pour le considérer. Il paroissoit réunir les agrémens extérieurs à cet air de douceur, qui rend le sexe si aimable, quand il vient de la sensibilité du cœur. Les graces & la modestie brilloient dans toutes ses manières & lui donnoient cet éclat particulier, qui embellit Séraphine (1), & qui inspire à quiconque la voit, l'admiration & le respect. S'il n'eût pas été question peu de tems auparavant dans notre conversation, de la maladie vénérienne, je ne doute point, que nous n'eussions trouvé, Séraphine même, dans cet esprit. Cette opinion avantageuse se confirmoit encore par le jugement qu'elle faisoit paroître dans ses discours, par la

(1) Ce nom désigne une certaine personne amie de l'auteur; mais toute femme, de condition ou non, peut s'attribuer ce caractère.

délicateſſe de ſa façon de penſer, par la politeſſe & une certaine dignité qui accompagnoient ſes regards, ſes paroles & tous ſes mouvemens : ces avantages devoient néceſſairement faire une impreſſion ſur un cœur (1), qui en eſt auſſi ſuſceptible que le mien, & bientôt il fut enflammé de l'amour ſéraphique le plus ardent. Je ne prétends pas déſigner cet amour groſſier, que le genre maſculin éprouve dans le bas monde, pour le beau ſexe, amour qui eſt plutôt un appétit qui dure rarement au-delà du deſir ; mais j'entends par amour ſéraphique, une tendreſſe pure, intellectuelle, telle qu'on la peut ſuppoſer entre des anges. Si le lecteur n'en a point d'idée, ainſi que j'ai ſujet de le conjecturer, mes peines à le lui expliquer ſeroient auſſi infructueuſes, que ſi je voulois réſoudre un problême difficile de Newton, & l'expliquer à un algébriſte ignorant & vulgaire.

Retournons donc à des choſes plus intelligibles. La converſation tomba ſur la vanité, ſur la folie & la misère du bas monde, & chacun témoigna

(1) J'ai déjà demandé pardon de ce langage, que j'applique à des eſprits ; je le renouvelle encore ici pour la dernière fois : quoique je croye que ce mot ſoit mieux employé dans le ſens métaphorique, que quand on attribue au corps des paſſions, qui, proprement, n'appartiennent qu'à l'ame.

beaucoup de satisfaction de l'avoir quitté. Il est cependant bon de remarquer que quoique tous les esprits parussent être satisfaits de leur mort, aucun d'entr'eux ne parloit de la cause, que comme d'un accident qu'il auroit volontiers évité, s'il en avoit eu le pouvoir. Et même, la dame sérieuse, qui plus que tous les autres s'étoit empressée de témoigner sa satisfaction de sa mort, déclara peut-être trop promptement qu'elle regrettoit le médecin, qui étoit resté près de son lit; l'homme qui étoit mort par honneur, maudissoit souvent sa folie pour l'art des escrimeurs.

Tandis qu'on s'entretenoit ainsi, nous fûmes tous frappés subitement d'une très-mauvaise odeur, semblable à celle qu'on ressent aux approches de la superbe la Haye pendant l'été, & qui s'exhale des eaux dormantes, dont sont remplis les beaux canaux qui environnent cette ville. Ces exhalaisons, peut-être fort agréables à des nez hollandois, étoient extrêmement desagréables pour des organes délicats, & devenoient plus sensibles à mesure qu'on avançoit.

Cet évènement engagea un esprit de la compagnie à regarder par la portière; il nous avertit que nous étions au milieu d'une grande ville. Nous reconnûmes tous en effet que nous étions dans des fauxbourgs, que le cocher nous dit être dépendans de la ville des Maladies. La route pour

y arriver étoit facile & bien pavée ; tout, excepté l'odeur dont on a parlé, étoit très-gracieux. Aux deux côtés des rues de ces fauxbourgs étoient une quantité de bains, de bouchons & d'auberges. Dans ces derniers, on voyoit aux fenêtres plusieurs belles femmes, dont l'habillement avoit beaucoup d'apparence & d'éclat. Arrivés dans la ville, la scène changea tout-à-coup, & nous reconnûmes que les fauxbourgs étoient infiniment plus beaux que la ville.

C'étoit un lieu triste & sombre. Les rues étoient presque désertes ; le peu de monde qu'on y voyoit ne consistoit en grande partie qu'en vieilles femmes, ou quelques hommes fort sérieux & vêtus d'une longue robe-de-chambre, marchant en rêvant profondément, & en s'appuyant sur une canne, dont la poignée étoit d'ambre. Nous espérions tous que notre voiture ne s'arrêteroit point dans cette triste ville ; mais malheureusement pour nous, le cocher fit entrer la voiture dans une hôtellerie, & nous fûmes contraints d'y descendre.

CHAPITRE III.

Aventures arrivées aux voyageurs dans la ville des Maladies.

A PEINE avions-nous débarqué dans cette hôtellerie, où nous croyions passer le reste du jour, que le maître se présenta devant nous, & nous apprit qu'il étoit d'usage que toutes les ames qui passoient, rendissent visite à madame Maladie, à qui elles étoient redevables de leur liberté. Nous repliquâmes tous que nous nous ferions un plaisir de nous conformer à cette coutume. Notre hôte nous quitta dans ce moment, en nous disant qu'il alloit nous envoyer aussi-tôt les conducteurs dont nous avions besoin.

Peu de tems après, quelques-uns de ces hommes sérieux, à poignées d'ambre, & avec leurs robes-de-chambre, vinrent se présenter comme les portiers en charge de la ville; leur dignité s'annonçoit par leurs cannes, de même que celle d'un maréchal de france par un petit bâton.

Nous leur citions respectueusement les diverses dames Maladies auxquelles nous avions l'obligation de notre liberté, & nous leur déclarions que nous étions prêts à les suivre; au lieu de répondre,

qui ne ſont pas moins extraordinaires, à votre arrivée dans l'autre monde; je vais vous mener préſentement chez ce monſieur qui eſt obligé de vous payer ce qu'il vous faut.

Nous le trouvâmes aſſis à une table ſur laquelle étoit une ſomme immenſe d'argent partagée par différens tas, dont chacun auroit pu ébranler la fidélité d'un patriote, & vaincre la chaſteté d'une prude.

Auſſi-tôt que cet avare nous apperçut, il pâlit & ſoupira, vraiſemblablement parce qu'il ſoupçonnoit bien le ſujet de notre arrivée. Notre hôte l'aborda, ſans lui témoigner aucun reſpect, & j'en fus d'autant plus ſurpris, que je ſavois avec quelle vénération il avoit été traité dans ſa vie par des perſonnes beaucoup plus diſtinguées que celle qui nous ſervoit de guide. Vous ſavez à quoi votre petite ame baſſe a été condamnée, lui dit notre conducteur; payez incontinent à ces meſſieurs, qui valent mieux que vous, ce qu'il leur faut; dépêchez-vous, ſinon j'appellerai le correcteur; ne vous imaginez pas être encore dans le bas monde, où vous pouviez exercer impunément votre métier d'uſurier.

A ce propos, cet homme commença à payer, mais avec les mêmes grimaces & l'air plaintif que ſes débiteurs avoient, lorſqu'ils lui remettoient leurs billets de banque.

Quelques-uns de la compagnie furent émus de compaſſion, & nous aurions tous été ſatisfaits d'avoir ſeulement de quoi donner à nos conducteurs, ſi notre hôte ne nous eût exhortés vivement à ne pas épargner un méchant qui n'avoit jamais fait la moindre grace, malgré ſa grande opulence. Cette repréſentation endurcit nos cœurs, & nous fit remplir toutes nos poches de ſon argent. Je remarquai principalement l'animoſité d'un poëte, qui jura de ſe venger; car, dit cet eſprit, ce coquin a non-ſeulement refuſé de faire une avance ſur un de mes ouvrages, mais il a même renvoyé ma lettre ſans y faire réponſe, quoique ma naiſſance me rendît fort ſupérieur à cet uſurier.

Nous quittâmes enſuite ce malheureux, en admirant également la juſtice & la manière de ſa punition, qui, à ce que notre hôte nous dit, ne conſiſtoit uniquement qu'à débourſer de l'argent; cependant, ajouta-t-il, ne vous étonnez pas de ce qu'il en reſſent tant de chagrin: car il n'eſt pas plus difficile de comprendre comment l'on peut débourſer de l'argent à regret, que d'expliquer pourquoi l'on a tant de plaiſir à amaſſer de l'argent dont l'on ſait ne pouvoir tirer aucun profit.

D'autres conducteurs nous attendoient alors: les premiers s'étoient dépités & nous avoient abandonnés. Nous leur diſtribuâmes de l'argent dès

leur arrivée, ce qui nous attira de grands remercîemens, & d'honnêtes offres de nous conduire par-tout.

Chacun prit un chemin particulier, attendu que nous étions obligés de faire notre cour à différentes Maladies.

Moi, je priai mon conducteur de me mener chez la Fièvre des esprits vitaux, car c'étoit cette maladie qui m'avoit délivré de ma prison (1).

Nous passâmes par plusieurs rues, nous heurtâmes à plusieurs portes, mais inutilement : tantôt on nous annonça que la Consomption y demeuroit, tantôt c'étoit la Maladie à la mode, une dame Françoise ; tantôt l'Hydropisie, tantôt l'Intempérance, tantôt les Adversités. Je me lassois de tant de visites infructueuses qui me faisoient perdre patience, & en même tems beaucoup d'argent que je donnois par forme de gratification à mon conducteur, à chaque nouvelle information. Il me déclara enfin d'un air sérieux, qu'il avoit fait tout ce qui étoit en son pouvoir, & me quitta sans s'embarrasser de ce que je deviendrois.

Bientôt j'en rencontrai un autre, qui tenoit, comme le premier, un bâton avec une poignée d'ambre : je lui fis la petite libéralité, & je lui

(1) Il est bon de se rappeler que c'est une ame ou un esprit qui parle toujours.

indiquai

indiquai le nom de la maladie que je cherchois. Il rêva pendant quelques minutes, & tira enſuite de ſa poche un morceau de papier ſur lequel il écrivit quelque choſe, apparemment dans une langue orientale, car je ne pus pas le lire. Il m'ordonna enſuite de remettre ce papier dans une certaine maiſon qu'il me montra, en m'aſſurant qu'il rempliroit mes vues; puis il me quitta dans le même inſtant.

Pour cette fois, je me crus dans le bon chemin; je me rendis donc dans la maiſon indiquée, qui reſſembloit à une apothicairerie : la perſonne qui ſembloit y être le maître, deſcendit environ vingt petites fioles de liqueur, dont il verſa quelques gouttes de chacune dans une autre fiole pour en faire une mixtion, qu'il me remit après y avoir collé auparavant une étiquette ſuſcrite de trois ou quatre mots, dont le dernier compoſoit onze ſyllabes. Je lui nommai la maladie que je cherchois; je ne reçus d'autre réponſe, ſinon qu'il avoit fait ce qu'on lui avoit demandé, & que ſes drogues étoient excellentes.

J'eus peine à modérer mon dépit; je quittai cette maiſon, de très-mauvaiſe humeur; & tout en murmurant, je me diſpoſois à retourner à l'auberge, lorſque je rencontrai un autre portier dont la bonne mine me frappa, & m'engagea

à faire encore une tentative, mais toujours en lui faisant préalablement le présent accoutumé.

Dès qu'il eut entendu le nom de ma maladie, il se mit à rire de tout son cœur, en m'assurant que l'on m'avoit trompé, puisque cette maladie ne se trouvoit pas dans la ville. Il s'informa des circonstances particulières, & aussi-tôt qu'il les eut apprises, il me déclara que la Maladie à la mode étoit la femme à laquelle j'avois l'obligation de mon décès; sur quoi je lui témoignai mes remercîemens & me préparai incontinent à faire ma visite à cette obligeante dame.

La maison, ou plutôt le palais qu'elle habitoit, étoit un des plus beaux de la ville; les avenues étoient plantées de tilleuls & ornées sur les côtés de boulingrins, avec des compartimens très-agréables, mais très-petits. On me mena ensuite par une avant-cour de la même beauté, qui étoit décorée d'un grand nombre de statues & de bustes, qui, pour la plupart, étoient endommagés, d'où je conclus savamment qu'il falloit que ce fût de véritables antiques: cependant, on m'expliqua qu'au contraire ces figures représentoient de jeunes héros qui s'étoient sacrifiés pour l'honneur de cette fameuse dame.

Dans une salle spacieuse, qui conduisoit à l'escalier, il y avoit plusieurs personnes peintes en

caricature ; l'on répondit à ma curioſité, que c'étoit les portraits de ceux qui s'étoient diſtingués particulièrement dans le bas monde au ſervice de madame. J'aurois certainement reconnu les viſages de pluſieurs médecins & apothicaires, s'ils n'avoient pas été ſi fort défigurés par le peintre. Il avoit en effet employé dans cette manière tant de méchanceté, que je me perſuadai qu'il avoit été lui-même un favori de madame. Il ſeroit difficile de ſe repréſenter une collection de figures plus groteſques & plus plaiſantes.

Je pénétrai enſuite dans une pièce ornée d'une quantité de portraits de femmes qui toutes étoient d'une phyſionomie ſi régulière, que j'aurois cru me trouver dans une galerie de beautés, ſi une pâleur tirant ſur le jaune, ne m'eût un peu fait rabattre de cette agréable idée.

A cette pièce en ſuccédoit une autre qui étoit ornée de portraits de femmes ſurannées : comme j'en fis paroître quelque ſurpriſe, un des domeſtiques me dit en ſouriant, qu'elles avoient été de bonnes amies de ſa maîtreſſe, & qu'elles lui avoient rendu des ſervices eſſentiels dans l'autre monde.

Je remarquai quelques femmes de ma connoiſſance, qui avoient autrefois tenu des bains publics ; mais je fus fort étonné de trouver parmi elles une dame de grande qualité. J'en demandai

la raiſon au domeſtique, qui ne me fit d'autre réponſe, ſinon que ſa maîtreſſe avoit des connoiſſances de toute condition.

On me conduiſit enfin à madame; c'étoit une perſonne maigre, d'une couleur fort blême, qui n'avoit preſque point de nez, & dont le viſage étoit enluminé de quelques boutons. Elle voulut ſe lever à mon entrée dans l'appartement, mais elle ne put ſe tenir debout.

Après bien des complimens réciproques, qui conſiſtoient de ſa part en félicitations ſur mon arrivée, & de mon côté en témoignages de reconnoiſſance de ſa gracieuſe protection : elle me fit ſur l'état de ſes affaires dans le bas monde, pluſieurs queſtions auxquelles je répondis à ſa ſatisfaction.

Enfin, elle me dit avec un ſouris, j'eſpère que mes gouttes, mes pillules & mes dragées auront un grand débit. Je l'aſſurai qu'on vantoit partout les cures qu'elles avoient faites. Je ne crains rien, ajouta-t-elle, des gens qui ne ſont pas de la faculté & qui n'exercent pas la médecine ſelon ſes loix; car quelles que ſoient les opinions des hommes, & tant qu'ils craindront la mort, ils aimeront toujours mieux mourir ſelon les règles, que de ſe guérir par un remède ſimple & domeſtique. Elle témoigna auſſi beaucoup de ſatisfaction du rapport que je lui faiſois de notre monde

galant. Elle me raconta qu'elle avoit placé la centième partie de ses remèdes à Drury & à Chaeringeross (1), & qu'elle avoit appris avec beaucoup de plaisir, qu'ils avoient pris faveur jusqu'à Saint-James. Elle attribuoit surtout des progrès aussi rapides qu'inattendus à plusieurs de ses bons amis qui avoient publié nouvellement de beaux ouvrages, où ils s'efforçoient d'anéantir toute idée de religion, d'affranchir leurs frères de la crainte de l'enfer, & d'étouffer le germe des vertus; elle paroissoit très-sensible à l'honnêteté du savant auteur des prérogatives du célibat. Si je ne présumois pas, continua-t-elle, que cet homme est chirurgien, & que des vues d'intérêt ont dirigé sa plume, je serois embarrassée de lui exprimer toute l'étendue de ma reconnoissance.

Elle loua beaucoup la sage coutume qu'ont adoptée les pères & mères, de marier fort jeunes leurs enfans, sans consulter nullement l'inclination réciproque des parties. Elle finit enfin par me faire part de l'espérance qu'elle avoit, si cette habitude s'étendoit encore davantage, de se voir bientôt la seule maladie à laquelle les nouveaux venus d'un certain rang, feroient la cour.

(1) Ce sont des cantons des fauxbourgs de Londres, qu'habitent des gens du commun & la populace. L'auteur veut indiquer par-là, qu'il règne les débauches les plus crapuleuses parmi les jeunes gens de qualité.

Pendant cette conversation, ses trois filles entrèrent dans l'appartement; elles avoient des noms très-choquans; l'aînée s'appeloit Lepra, la seconde Chacras & la cadette Scorbutia; elles étoient polies & galantes mais laides : je fus surpris du peu de respect qu'elles marquoient à leur mère.

Elle le remarqua, & c'est ce qui l'engagea, dès qu'elles se furent retirées, à se plaindre que leur éducation n'avoit pas bien réussi, en ce que ces trois filles poussoient l'ingratitude jusqu'à ne vouloir pas se reconnoître pour ses enfans, quoique cependant elle eût pour toutes les trois toute la tendresse & tous les soins d'une bonne mère.

Comme les plaintes de familles sont aussi ennuyeuses à entendre, qu'elles sont agréables à raconter pour ceux qui se plaignent, & m'appercevant qu'elle étoit d'humeur à pousser ses lamentations fort loin; je résolus d'abréger ma visite, & je pris en effet congé, après lui avoir marqué ma reconnoissance de l'affection qu'elle m'avoit témoignée.

Je me rendis promptement à l'hôtellerie, où je trouvai déjà mes compagnons de voyage prêts de monter en voiture : je me hâtai donc de faire mes adieux à mon hôte, & je poursuivis ma route avec la compagnie.

CHAPITRE IV.

Contenant quelques converſations qui ſe ſont tenues en route, avec la deſcription du palais de la Mort.

Nous avançâmes pendant quelque tems en ſilence, juſqu'à ce que nous fûmes bien affermis dans nos places.

Je parlai le premier pour raconter ce qui m'étoit arrivé dans la ville depuis notre ſéparation; les autres en firent autant, à l'exception de la dame férieuſe qui s'étoit fait ſcrupule de découvrir ſa maladie. Il ſeroit ennuyeux de répéter tout ce qui fut rapporté : je remarquai ſeulement que l'Intempérance avoit marqué une haine implacable contre toutes les autres maladies, & principalement contre la Fièvre. Les fourberies des conducteurs étoient cauſe, dit-elle, que pluſieurs voyageurs témoignoient à cette dernière, des obligations qui n'étoient légitimement dues qu'à elle ſeule. En vérité, ajouta-t-elle d'un ton fâché, ces marauts de conducteurs ne mettent point de fin aux offenſes qu'ils me font : leur cœur eſt perpétuellement inacceſſible à la reconnoiſſance. Je ne trouve en eux que des ingrats inſolens, tandis

qu'après les Vapeurs, c'eſt pourtant moi, plus que toute autre maladie, qui leur donne de l'occupation. *Plus occidit gula quàm gladium*, étoit le texte ſur lequel l'Intempérance avoit établi ſon diſcours, & ſans ceſſe elle répétoit ces paroles. Tel un orateur eccléſiaſtique revient élégamment ſur le paſſage latin, qui eſt la décoration moderne des diſcours évangéliques.

A peine ce récit étoit-il terminé, qu'un des nôtres nous avertit que nous approchions d'un des plus magnifiques bâtimens qui pût ſe voir; notre cocher nous apprit que c'étoit le palais de la Mort.

La façade extérieure préſentoit en effet un aſpect ſuperbe: l'édifice étoit d'une conſtruction gothique, fort vaſte & tout revêtu de marbre noir.

Autour de ce palais, régnoit un amphithéâtre planté d'ifs ſi hauts & ſi touffus, que le ſoleil ne pouvoit les pénétrer: des ombres euſſent couvert cet endroit d'une nuit éternelle ſans la précaution qu'on avoit eue de placer entre les arbres quantité de lampions diſpoſés en pyramides.

L'éclat de toutes ces lumières, le brillant des dorures extérieures, qui n'avoient pas été ménagées, donnoient à ce palais un coup d'œil auſſi extraordinaire que magnifique; mais le bruit ſourd que le vent excitoit en agitant les feuilles des arbres, le murmure bruyant des eaux courantes, qui ſe faiſoit entendre dans l'éloignement, ſembloient

ménagés exprès pour exciter l'horreur & l'effroi.

Nous avions à peine eu le tems d'admirer toute cette ordonnance effrayante, que notre voiture s'arrêta devant l'entrée de ce palais; notre conducteur nous signifia qu'il falloit descendre pour rendre nos respects à sa majesté Meurtrière, car elle avoit adopté cet auguste titre.

L'avant-cour étoit remplie de soldats; tout l'appareil de la souveraineté étoit semblable à ce qu'on voit chez les monarques terrestres, & même encore plus recherché.

Nous traversâmes plusieurs autres cours pour parvenir à une belle galerie, qui nous conduisit à une salle où aboutissoit un escalier: au-dessous de la première marche, paroissoient en sentinelle deux pages d'une physionomie rébarbative, & d'un air très-sérieux; je fus curieux, on me répondit que les deux personnages devoient leurs fonctions à différentes entreprises hardies par lesquelles ils s'étoient jadis signalés dans le monde. Ce fut aussi les deux seuls visages épouvantables que nous rencontrâmes dans tout ce palais; autant son extérieur nous avoit paru propre à inspirer la terreur, autant l'intérieur sembloit fait pour porter à la joie & à la gaieté. Aussi perdîmes-nous bientôt toutes les idées noires & effrayantes que nous avions conçues à notre arrivée.

Il eſt vrai que le calme qu'on remarquoit généralement parmi les gardes & les domſtiques, donnoit d'abord à penſer qu'on ſe trouvoit à la cour d'un monarque oriental; mais, avec de l'attention, on remarquoit ſur tous les viſages une ſérénité ſi parfaite, un air de contentement ſi réel, qu'il paſſoit dans le cœur de tous les aſſiſtans.

On nous conduiſit par différens beaux appartemens dont les murs étoient ornés de tapiſſeries qui repréſentoient des batailles, que nous nous amusâmes à examiner quelque tems : je me rappelai pour lors de beaux morceaux que j'avois vus en ma vie à Blenheim (1), ce ſouvenir me fit demander où l'on trouvoit les victoires du duc de Marborough, que je ne voyois pas parmi toutes ces tapiſſeries.

A ma queſtion, le ſquelette d'un glouton qui étoit préſent, ſecoua la tête en me diſant qu'un certain Louis XIV, qui avoit toujours vécu en bonne intelligence avec ſa majeſté Meurtrière, avoit demandé qu'on ne les exposât pas; que d'ailleurs, ſa majeſté n'avoit pas beaucoup d'eſtime pour ce général Anglois, parce qu'elle n'avoit vu venir dans ſes états qu'un petit nombre de ceux

(1) Nom de la fameuſe tour qui fut conſtruite à Londres, après la bataille d'Hochſtet.

qui avoient été confiés à sa conduite; pour cent nouveaux sujets qu'elle en avoit reçus, elle en avoit perdu plus de mille autres.

A notre entrée dans la salle d'audience, nous trouvâmes une assemblée nombreuse, avec la rumeur ordinaire, qui dura jusqu'à l'arrivée de sa majesté.

Parmi tous ces personnages, j'en remarquai deux qui tenoient, dans un coin de l'appartement, une conversation particulière; l'un d'eux avoit un bonnet noir carré & l'autre portoit un manteau orné de flammes, comme un Sambénito: à cette décoration, je reconnus un inquisiteur général; l'autre me parut être un juge criminel mort depuis très-long-tems.

Je compris aisément, par ce que j'entendis de leur entretien, qu'ils se disputoient, si l'un avoit fait plus pendre d'hommes, que l'autre n'en avoit fait brûler pendant sa vie.

Tandis que j'écoutois cette dispute, qui, selon les apparences, auroit encore duré long-tems, le souverain parut & prit sa place entre deux figures dont l'une avoit une physionomie triste & farouche, tandis que l'autre se faisoit distinguer par un air noble & par un visage régulier. On me dit que c'étoit Charles XII de Suède & Alexandre de Macédoine.

Comme l'éloignement où j'étois ne me per-

mettoit pas d'entendre leur conversation, je cherchai à satisfaire ailleurs ma curiosité, en m'informant des noms des différentes personnes qui étoient présentes & qui attiroient le plus mon attention.

Un page, d'une mine aussi pâle & aussi maigre qu'aucun page d'une cour d'Europe ; mais qui étoit avec cela beaucoup plus modeste, me donna obligeamment les connoissances que je desirois.

Il me montra deux ou trois empereurs Turcs, auxquels sa majesté Meurtrière paroissoit témoigner beaucoup de faveur, ainsi qu'à plusieurs empereurs Romains, particulièrement à Caligula, à qui elle marquoit une grande reconnoissance de ce qu'il auroit voulu, comme m'en assuroit le page, envoyer à sa majesté tous les Romains d'un seul coup.

On sera peut-être étonné que je n'aie point trouvé de médecins à l'audience de sa majesté Meurtrière ; & j'en fus surpris moi-même ; mais on m'apprit qu'ils étoient tous partis pour la ville des Maladies, afin de consulter ensemble sur les moyens d'extirper l'immortalité de l'ame.

Il seroit aussi superflu qu'ennuyeux de citer toutes les personnes que je reconnus. Je ne ferai mention que d'une figure qui fut accueillie fort gracieusement de sa majesté. A la vue de l'habit

françois magnifique dont elle étoit vétue, je me perſuadai que cette figure ne pouvoit pas être moins que Louis XIV lui-même; mais mon page m'apprit que c'étoit un certain cuiſinier François à qui ſon art avoit doublement procuré une fortune brillante & une grande célébrité.

Nous fûmes enfin préſentés à ſa majeſté & admis à lui baiſer la main : elle voulut bien nous honorer de quelques queſtions que je ſupprime, parce qu'elles n'avoient rien d'aſſez important; bientôt après elle quitta l'aſſemblée.

Nous eûmes alors la liberté de continuer notre voyage, & nous en fûmes tous très-contens; car, malgré toute la pompe & la magnificence de cette cour, le long cérémonial que nous avions été obligés d'eſſuyer, avoit été ſi déſagréable, que nous quittâmes ce ſéjour avec bien du plaiſir.

CHAPITRE V.

La compagnie continue ſon voyage, & rencontre différens eſprits qui retournent dans le bas monde pour reprendre de nouveaux corps.

Nous arrivâmes bientôt au rivage du fameux fleuve Cocyte; nous quittâmes notre voiture pour le paſſer dans une barque, après quoi nous fûmes

obligés de marcher à pied une journée entière. Nous trouvâmes sur cette route différens voyageurs qui reprenoient le chemin du monde que nous avions quitté, & qui nous apprirent qu'ils étoient des ames destinées pour de certains corps.

Les deux premiers que nous rencontrâmes, se tenoient amicalement par la main, & s'entretenoient familièrement; de ces deux ames, à ce qu'elles nous dirent, l'une devoit animer un duc, & l'autre un loueur de carrosses.

Comme nous n'étions pas encore arrivés à l'endroit où nous devions nous dépouiller de toutes nos anciennes passions, cette familiarité nous parut fort étrange, & notre compagne de voyage si sérieuse, ne put s'empêcher de témoigner sa surprise de ce que des personnes d'un rang si différent, agissoient avec autant de familiarité. Le cocher qui les conduisoit se mit à rire, & répondit en badinant qu'ils avoient été l'un & l'autre contraints de changer d'état, parce que le duc avoit entretenu une femme qui avoit tiré vanité de partager les revenus d'un duché, & que l'autre avoit vécu avec une fille sans être marié.

Après avoir avancé plus loin, nous apperçûmes un magnifique esprit qui marchoit tout seul avec beaucoup de fierté: notre curiosité nous porta, malgré qu'il ne parût pas disposé à s'entretenir avec nous, de savoir de lui-même quelle étoit

ſa deſtination. Il nous répondit en ſouriant qu'il auroit la réputation d'un homme ſage avec cent mille livres ſterling dans ſa bourſe : je m'exerce d'avance, dit-il, à prendre l'air de décence qui ſera néceſſaire à mon rôle.

A peu de diſtance de ce ſage futur, nous vîmes une compagnie d'eſprits fort gais. Nous jugeâmes par leur allégreſſe que le plus heureux ſort leur étoit échu; mais à nos informations, nous eûmes pour réponſe qe'ils ſeroient tous mendians.

Plus nous avançions, plus nous trouvions de de ces eſprits : enfin nous arrivâmes à un endroit où aboutiſſoient deux grands chemins dans une direction oppoſée & qui étoient fort différens; l'un ne traverſoit que des rochers & paſſoit ſur un terrein marécageux, qui étoit par-tout rempli d'épines, de ſorte qu'il étoit impoſſible de s'y tenir ſans courir du danger & ſans eſſuyer beaucoup de fatigue. L'autre étoit le plus agréable qu'on puiſſe ſe repréſenter; il traverſoit de belles prairies vertes & émaillées de fleurs qui exhaloient l'odeur la plus gracieuſe; en un mot, l'imagination la plus vive & la plus riante auroit peine à tracer un chemin qui fût plus agréable.

Nous apperçûmes néanmoins à notre grand étonnement, que la plus grande partie des voyageurs, tâchoit de pénétrer par l'autre, & que ſeulement quelques eſprits choiſiſſoient le dernier.

On nous dit que le mauvais chemin menoit à la grandeur, & que la route commode & douce conduiſoit à la bonté.

Sur ce que nous faiſions paroître notre ſurpriſe de ce qu'il y avoit tant de monde qui choiſiſſoit le chemin le plus rude, on nous dit que la muſique, le ſon des trompettes & des timbales, les acclamations flatteuſes du peuple qui honoroient les premiers, engageoient beaucoup de monde à tenter de le prendre. Nous apprîmes en même tems qu'on y trouvoit pluſieurs beaux palais qui ſervoient à recevoir ceux qui avoient ſurmonté les difficultés ſous leſquelles pluſieurs ſuccomboient; qu'on y trouvoit auſſi une profuſion de choſes précieuſes, & de richeſſes dont les voyageurs pouvoient uſer à leur volonté.

Au contraire, on ne trouvoit d'autres attraits à l'autre chemin, que les agrémens de la ſituation : ſur toute la route il n'y avoit que de chétifs bâtimens, excepté pourtant un ſeul, qu'on pourroit comparer à une certaine maiſon de Bath. Enfin on ne paroiſſoit faire ſi peu de cas de ce chemin, que parce qu'en ſuivant l'autre route, on étoit sûr d'acquérir de la gloire, & de s'attirer les louanges de la multitude.

Dans ce moment, nous entendîmes un grand bruit qui nous fit tourner la tête; nous apperçûmes une foule d'eſprits qui en pourſuivoient un autre,

autre, & qui s'acharnoient à lui faire toute sorte d'outrages.

Je ne peux donner une idée plus exacte de ce spectacle, qu'en le comparant à celui que présente une affluence de populace suivant les comptables qui conduisent un filou en prison, ou bien encore à la scène qui arrive lorsque notre parterre tient à sa discrétion un poëte dont il vient de huer les productions.

Les uns lui rioient au nez, les autres faisoient retentir à ses oreilles le son aigu d'un sifflet, d'autres l'apostrophoient malignement, le tiraillioient par la manche, crachoient sur ses habits, ou les couvroient de boue.

Il nous fut impossible d'être témoins de ces huées, sans nous informer de ce qui les occasionnoit; mais, ô surprise inouie! on nous dit que cet esprit, qui essuyoit tant d'avanies, étoit destiné à monter sur un trône dans le bas monde. On ajouta que c'étoit la conduite ordinaire des autres esprits, autant de fois que le lot d'un empire, d'un royaume ou d'une principauté, tomboit à quelqu'un d'entr'eux, non par envie ou par dépit, mais uniquement par mépris pour les grandeurs terrestres.

On nous dit encore qu'il arrivoit très-souvent par cette raison que ceux à qui le sort accordoit cette brillante faveur, en faisoient l'échange avec le lot d'un tailleur ou d'un cordonnier; qu'Alexan-

dre le Grand & Diogène avoient fait ce troc enſemble, & que celui qui avoit été jadis Diogène, le deſtin l'avoit primitivement honoré du ſort d'Alexandre qu'il avoit rejeté.

Cependant la riſée ceſſa ſubitement, & l'eſprit royal, qui étoit parvenu à faire faire un inſtant de ſilence, ſe mit à haranguer les railleurs à peu-près en ces termes :

» MESSIEURS,

» Je ſuis très-ſurpris que vous me traitiez avec » tant de rigueur, puiſque le trône qui m'eſt échu » n'eſt pas de mon choix : ſi ce lot mérite votre » indignation, il ſeroit beaucoup plus raiſonnable » de me plaindre, moi, de ce qu'il m'eſt échu, » & de vous féliciter, chacun en particulier, de » ce que vous avez eu le bonheur de l'éviter.

» Je ſais combien on mépriſe ici un ſceptre & » un empire ; je conviens volontiers que ſi la » gloire ne ſoutient pas un ſouverain ſur ſon » trône, ſon ſort eſt le plus vil qu'il y ait. Je ſens » qu'il n'eſt point d'état plus miſérable dans le » monde où je me rends, que d'être continuelle- » ment obſédé par des inquiétudes perſonnelles, » d'avoir la conſcience bourrelée, de ſe ſentir le » cœur déchiré par le ſpectacle des peines & des » tourmens d'un peuple à qui l'on a promis la » juſtice, & que l'on a juré de rendre heureux.

» Auſſi je n'imaginerai jamais que le lot d'une » couronne m'élève au-deſſus de vous, & que » par-là je deviendrai un être d'un limon plus » exquis que celui qui forme les autres créatures » comme moi.

» Serois-je donc aſſez inſenſé pour croire être » ſage ſans ſageſſe, raiſonnable ſans raiſon, vail- » lant ſans courage, & enfin ſans vertu & ſans » bonté, être meilleur que le plus vertueux des » hommes? Aſſurément un orgueil ſi abſurde me » rendroit auſſi ridicule que mépriſable; à dieu » ne plaiſe que jamais il ait accès dans mon » cœur.

» Cependant, Meſſieurs, je ne peux m'empê- » cher de faire un très-grand cas du lot qui m'eſt » échu; je l'eſtime même à un tel point, que je » ne le changerois pas contre aucun des vôtres: » l'ambition que je vous avoue reſſentir, jette » ſur mon ſort un vernis ſi agréable, que je ne » vois rien qui mérite la préférence.

» Cette ambition qui m'enflamme eſt en même » tems un noble aiguillon qui m'excite à faire de » grandes actions, & elle me promet plus de » véritable gloire que vous n'aurez jamais occa- » ſion d'en acquérir.

» L'élévation dont je me glorifie, Meſſieurs, » & qui me rend infiniment ſupérieur à vous » tous, c'eſt le pouvoir de faire du bien, c'eſt la

» volonté que j'ai d'en faire un uſage fréquent &
» réfléchi. Ce qu'un père eſt à l'égard de ſes
» enfans, un tuteur à l'égard d'un orphelin, un
» homme puiſſant envers un indigent; c'eſt ce
» que je ſuis à votre égard : vous êtes mes enfans;
» je veux me comporter envers vous comme un
» tuteur & un protecteur. Tant que durera mon
» règne, que je ſais devoir être long, je n'irai
» jamais prendre de repos à la fin du jour, que
» je ne puiſſe m'arrêter ſur l'idée glorieuſe & con-
» ſolante que pluſieurs milliers d'ames me ſont
» redevables du doux ſommeil qu'elles goûtent
» pendant la nuit. Y a-t-il un bonheur égal à
» celui qui ſe dit à lui-même : je veux faire du
» bien, j'en ai des occaſions fréquentes, je n'en
» laiſſe échapper aucune?

» Avec de pareils ſentimens, un homme ſur
» le trône n'eſt-il pas ſemblable à un de ces aſtres
» brillans dont l'éclat ſe répand d'autant plus
» loin, qu'il eſt plus élevé; la gloire eſt le fruit
» de ſes actions, & cette gloire n'eſt mêlée ni de
» flatterie, ni de dériſion; elle eſt pure, ſans
» tache, telle enfin qu'une ame délicate la peut
» deſirer.

» Lorſque votre bien-être dépendra de moi,
» & que vous devrez à mon amour pour la juſ-
» tice, la ſûreté de vos perſonnes, & la ſolidité
» de vos fortunes; lorſque ma vigilance, mon

» courage veilleront continuellement sur vous, » pour vous garantir de vos ennemis, & pour » repousser toute force étrangère; lorsque les » encouragemens vivifieront l'industrie; lorsque » les récompenses iront chercher le mérite jus- » ques dans l'obscurité où il s'enveloppe quand il » est réel; lorsque mes largesses s'attacheront à » faire fleurir les arts & les sciences utiles, qui » répandent tant d'agrémens sur la vie, quel est » celui d'entre vous qui sera assez insensible & » assez ingrat pour me refuser du respect, & pour » me dénier des louanges?

» Que les personnes de mon rang soient expo- » sées à la censure, je n'en suis point surpris! » mais je gémis de voir qu'elles la méritent si » souvent.

» Quelle corruption dans la nature humaine! » Quel malheureux penchant domine donc l'in- » clination de celui qui préfère inconsidérément » le danger, la honte & les remords qui pour- » suivent les mauvais princes, à la sûreté, à » l'honneur & à la satisfaction délicieuse qui » accompagnent par tout ceux qui font le bien?

» Soyez assurés, Messieurs, que ce tableau est » trop présent à ma mémoire, pour en perdre » jamais le souvenir. Eh! comment pourrois-je » cesser de perdre de vue l'honneur & la félicité » de mon peuple? Je suis assuré que c'est l'unique

» moyen de mériter ſa fidélité & d'enchaîner ſon » cœur » ?

Après cette harangue, qu'il accompagnoit de cette vive déclamation qui part d'un cœur pénétré, le nouveau monarque ſe rendit ſur le chemin de la bonté, & tous les ſpectateurs témoignèrent leur ſatisfaction, par des applaudiſſemens, & par les plus vives acclamations de joie.

Il n'étoit pas encore fort avancé dans cette route, lorſqu'un autre eſprit courut après lui, en jurant qu'il vouloit abſolument l'en retirer.

J'étois curieux de ſavoir ce que c'étoit que cet eſprit; je le demandai, on m'apprit que cet eſprit venoit d'avoir le lot de premier miniſtre de ce ſouverain; alors je ne fus plus étonné.

CHAPITRE VI.

Deſcription de la roue de fortune, avec la manière de préparer les eſprits au ſéjour du globe terraqué.

Nous continuâmes notre voyage, ſans nous arrêter plus long-tems, & ſans nous inquiéter ſi ce fervent novice dans la ſouveraineté, tiendroit parole ou non.

Il ne nous arriva rien de remarquable, juſqu'à

ce que nous fussions arrivés à l'endroit où les esprits destinés à retourner dans le bas-monde, étoient obligés d'y attendre leur destin.

Nous remarquâmes une roue d'une grandeur prodigieuse, & beaucoup plus considérable que celles dont on a coutume de se servir dans les loteries. On nous dit que c'étoit la roue de la Fortune, & la déesse elle-même étoit présente. Elle me parut une des femmes les plus difformes que j'eusse jamais vues. Je fis attention que la mauvaise humeur se peignoit sur son visage, chaque fois qu'il se présentoit un joli esprit de son sexe, & qu'elle prenoit au contraire un air riant, lorsqu'un esprit mâle & bien fait s'approchoit d'elle.

Cette observation m'expliqua naturellement la vérité de la remarque que j'avois souvent faite, qu'il n'y avoit rien de plus heureux qu'un homme bien fait, & rien de plus malheureux qu'une belle femme.

Certainement mes lecteurs verront, avec quelque plaisir, de quelle manière on essaie les esprits qui sont destinés à prendre un corps.

Premièrement chaque esprit reçoit d'un homme parfaitement sage, dont la demeure ressemble à une apothicairerie, une petite fiole avec l'étiquette suivante : *Boisson pathétique pour prendre immédiatement avant sa naissance.* Ce breuvage

eſt une mixtion de toutes les paſſions ; mais, non pas dans une proportion exacte ; de ſorte qu'elle contient tantôt une plus forte, tantôt une plus foible doſe de telle ou telle paſſion ; & ſouvent, en la préparant à la hâte, on oublie l'ingrédient qui eſt le plus néceſſaire.

L'eſprit reçoit en même tems une autre liqueur, ſous le nom de décoction provoquant le dégoût, pour prendre à volonté. Cette décoction eſt un extrait de toutes les inclinations du cœur, quelquefois très-forte & très-ardente, d'autres fois très-foible ſuivant ſa préparation, dans laquelle il entre toujours de la négligence.

Cet extrait eſt ſi amer & ſi déſagréable, que pluſieurs eſprits, malgré ſa grande ſalubrité, ne peuvent ſe réſoudre à en prendre ſeulement une goutte, & la verſent ou la donnent au premier qui en a envie ; ceux même que le mauvais goût ne rebute pas, en reçoivent une double ou triple doſe.

Je vis une jeune & belle dame en goûter d'abord par curioſité, enſuite faire une mine chagrine, jeter la liqueur loin d'elle. Arrivée à la roue de fortune, il lui échut une couronne qu'elle mit auſſitôt avec beaucoup de joie. Pluſieurs perſonnes de ſon ſexe ayant auſſi goûté un peu de la liqueur amère dont on vient de parler, la rejetoient auſſitôt.

Après que chaque esprit a reçu la potion de l'apothicaire, il a la liberté de s'approcher de la roue de fortune, & de tirer son lot; mais ceux que le destin veut favoriser, obtiennent la permission de tirer en secret trois ou quatre billets.

Un esprit plaisant & gai tira un jour une poignée entière de billets; il les ouvrit & y trouva évêque, général, conseiller privé, comédien, poëte couronné; il rejeta aussitôt les trois premiers lots & s'en alla très-content avec les deux autres.

Chaque billet contient deux ou plusieurs inscriptions qui sont ordinairement disposées de manière que les lots deviennent égaux autant qu'il est possible; par exemple:

Un billet, ou lot portoit. . . .	Comte, Richesse, Santé, Inquiétude.
Un autre.	Fripier, Maladif, Esprit content.
Un troisième.	Poëte, Mépris, Contentement de soi-même.
Un quatrième. . . .	Général, Honneur, Mécontentement.

Un cinquième. . . . { Berger,
Amours heureux.

Un sixième. . . . . { Riche financier,
Carrosse à six chevaux,
Mari impuissant, jaloux & déshonoré.

Un septième. . . . . { Premier ministre,
Flaterie,
Injustice,
Disgrace.

Un huitième, ... { Républicain,
Patriote,
Bravoure,
Gloire.

Un neuvième. . . . . { Philosophe,
Pauvreté,
Sagesse & satisfaction.

Un dixième enfin. . { Négociant,
Richesse,
Soucis.

De cette manière, tous ces lots étoient tellement mélangés de bon & de mauvais, que le choix étoit très-embarrassant.

Je dois rapporter encore que sur chaque lot étoit marqué si l'on devoit se marier ou non : la marque indicative du mariage étoit une tête de cerf.

Avant de quitter cet endroit, nous fûmes obligés de prendre chez l'apothicaire une potion qui nous purifia de toutes les passions terrestres dont notre ame étoit encore enveloppée. Soudain la vapeur grossière qu'elles formoient, se dissipa devant nous, ainsi que Virgile fait dissiper aux yeux d'Enée, le nuage dans lequel Vénus l'avoit enlevé. Nous vîmes tout alors dans un bien plus grand jour qu'auparavant.

Nous commençâmes à jeter un œil de compassion sur les esprits que le sort appeloit à prendre une nouvelle prison sur terre, & dont naguère nous avions envié secrètement le bonheur. Tous nos desirs s'élançoient ardemment vers les plaines agréables qui frappoient alors nos regards; & notre empressement pour les atteindre, quelque vif qu'il fût, étoit encore trop lent pour notre impatience. Nous rencontrâmes encore quelques esprits qui paroissoient être très-tristes; mais notre ardeur ne nous permit pas de leur faire des questions.

Enfin nous parvînmes à la porte des Champs-Elisées, où nous trouvâmes une quantité d'esprits qui sollicitoient pour y être introduits. On ouvroit à quelques-uns; le plus grand nombre étoit renvoyé; car chacun étoit contraint de subir un examen rigoureux de la part du portier, qui a été ci-devant le fameux Minos.

CHAPITRE VII.

Conduite du juge Minos à la porte des Champs-Élisées.

LE hasard me plaça assez près de la porte, pour pouvoir entendre distinctement tout ce qu'alléguoient les différens esprits, dans la vue d'être admis.

Le premier qui se présenta, cita plusieurs bonnes œuvres, & en particulier se loua beaucoup d'avoir été charitable envers un certain hôpital. C'est une hypocrisie fanfaronne, répondit Minos, & il le renvoya.

Celui qui suivoit, rapporta qu'il avoit fréquemment visité les églises, qu'il avoit strictement célébré toutes les fêtes, & qu'il n'avoit jamais manqué de reprendre les hommes des défauts qu'il avoit apperçus en eux; qu'à son égard il ne craignoit pas qu'on lui reprochât ni ivrognerie, ni passion pour le beau sexe; qu'il avoit même deshérité son fils, parce qu'il l'avoit fait grand-père sans être marié. Quoi! réellement, répliqua Minos, vous avez été capable de tant de sévérité? En ce cas retournez dans le monde pour avoir plus de tendresse pour vos enfans; il n'est pas permis ici d'être dénaturé.

Une douzaine d'autres esprits, qui s'étoient approchés avec beaucoup de confiance, furent effrayés de voir ce dernier éconduit, & prirent d'eux-mêmes le chemin de l'autre monde. Si ce saint, disoient-ils, est exclus de l'Élisée, comment oserions-nous espérer d'y entrer?

Tel étoit le sort de ceux que Minos jugeoit indignes de passer, qu'ils étoient obligés de retourner dans le monde pour s'y purifier. A l'égard de ceux qui étoient coupables de crimes très-graves, c'est-à-dire, contre la nature, comme meurtres, vols, parricides, &c. ils étoient aussitôt jetés par une porte différente, & précipités dans un gouffre profond.

Arrive un nouvel esprit qui déclare à Minos, qu'il n'a fait ni bien ni mal, ayant employé toute sa vie à ramasser beaucoup de raretés, & s'étant principalement appliqué à l'étude des papillons, dont il avoit possédé une très-rare collection.

Minos ne daigna pas lui répondre, & le renvoya avec un geste de mépris.

A cet esprit en succéda un autre très-joli, dont la démarche aisée & le souris gracieux annonçoient le sexe. Cette personne se présenta d'un air de confiance, en disant qu'elle espéroit mériter quelques égards par la résistance qu'elle avoit faite à un grand nombre d'amans, & par la gloire qu'elle avoit eue de mourir pucelle.

Vous n'avez point encore rebuté assez d'amans, lui répondit Minos d'un ton sérieux, retournez d'où vous venez.

Un autre esprit arrive en criant orgueilleusement : monseigneur, je me flatte que mes œuvres parlent pour moi. Quelles œuvres, reprend Minos ? mes drames, répliqua le poëte ; ils ont tant fait de bien par les éloges que j'ai donnés à la vertu & par la censure que j'ai faite des vices ! En ce cas, repart Minos, vous ferez bien de rester ici jusqu'à ce qu'il y vienne quelqu'un que vos drames aient conduit dans le sentier de la vertu, ou qu'ils aient retiré de l'abîme du vice ; alors vous entrerez en même tems que lui. Cependant, ajouta le juge, si vous voulez suivre mon conseil, & ne pas perdre de tems ; le meilleur parti pour vous, est de vous en retourner promptement dans l'autre vie.

A ce propos, le barde murmura & répliqua qu'indépendamment de ses travaux poëtiques, il étoit encore auteur de plusieurs bonnes œuvres : par exemple, dit-il, j'ai un jour prêté tout le gain d'une représentation à un de mes amis, & ce secours lui a sauvé la vie, ainsi qu'à sa famille.

Il avoit à peine achevé de parler, que Minos fit ouvrir la porte, & dit poliment au poëte, que s'il avoit d'abord annoncé cette action généreuse, il eût été superflu de parler de ses drames.

Monſeigneur, reprit encore le nourriſſon des muſes, ſi vous vouliez vous donner la peine de lire mes ouvrages, je me perſuade, ſans vanité, que vous en feriez quelque cas. Minos, ſans parler, lui tourna le dos & s'adreſſa à un nouvel eſprit qui arrivoit.

C'étoit un homme de belle taille, qui d'abord fit une profonde inclination devant Minos; il ſe redreſſa auſſi-tôt en portant le pied droit en avant, jetant le pied gauche ſur le côté, & en s'efforçant de ſe donner cette grace, que pourſuivent ceux qui prennent du tabac.

Qu'avez-vous à dire à votre avantage, demanda le fils de Jupiter.

Rien, répondit le révérencieux eſprit, ſinon que je deſirerois vivement de danſer un menuet avec une habitante de l'Éliſée, pour vous donner une preuve de mon ſavoir; je peux même aſſurer votre grandeur que j'ai ſi fort excellé dans tous les exercices du corps, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe me diſputer le titre d'homme agréable & du bon ton.

Minos lui dit qu'il ſeroit fâché de priver le monde d'un monſieur auſſi utile & le pria en même tems de reprendre le chemin qui l'avoit amené.

Le joli eſprit fit une profonde révérence, débita fort poſément un petit diſcours de remercîmens,

finit par assurer qu'il ne demandoit pas mieux que de regagner l'autre monde, & disparut en faisant une pirouette.

Nous fûmes tous surpris de cette résolution; mais on nous rapporta qu'il n'avoit pas pris de purgatif chez l'apothicaire dont il a été parlé.

Ensuite s'approcha en rampant un vieux esprit dont le menton couvert d'une barbe blanche très-longue, la tête pelée, les pieds nuds, joint à un habillement aussi grossier que grotesque, annonçoient un vénérable disciple de S. F.

Il fit en nazonnant un long discours sur la vie réglée qu'il avoit menée, sur les macérations qu'il avoit fait éprouver à son corps, & enfin sur grand nombre de consolations & d'encouragemens qu'il avoit donnés à des moribonds, pour les déterminer à passer tranquillement dans l'autre vie.

Est-ce là tout le bien que vous avez fait, lui demanda Minos? Non, monseigneur, répliqua-t-il; j'ai fait du bien à ma communauté tant que j'ai pu. Un jour un agonisant que j'exhortois, connoissant ma pauvreté, me fit présent de son porte-feuille, qui valoit environ cinq mille livres sterling, parce que, me dit-il, son fils étoit un dissipateur qui eût employé cet argent en débauches.

Je reçus humblement ce don; & pour entrer dans les vues de mon bienfaiteur, je distribuai ses bienfaits dans ma famille, que j'élevai par

ce

ce moyen fort au-dessus de la bassesse où elle étoit : dix années après, le fils du donateur mourut de misère à l'hôpital. Hélas! mes quarante mille écus l'eussent fait mourir six ans plutôt.

Voilà je crois, monseigneur, une assez belle action pour mériter d'être admis.....

Qu'on arrête ce misérable! s'écria le juge des enfers...., qu'il retourne dans le monde ; que quarante années passées dans son ancien état, lui fassent expier les crimes de sa première vie.

Minos se retourna en même tems du côté d'un esprit qui se faisoit faire place avec grand bruit, & qui la tête haute, & le regard dédaigneux, s'avança jusqu'au trône, en disant qu'il étoit duc, que son crédit, ses richesses & la faveur dont il jouissoit.... Retournez à toutes ces belles choses, reprit Minos, en l'interrompant, l'inquiétude de les perdre est un tourment pour les gens comme vous ; vous êtes trop puissant pour rester ici.

Au même instant, il porte ses regards sur un autre esprit qui le prioit en tremblant & d'un air consterné, de ne pas le jeter dans l'abîme. Monseigneur! crioit-il, considérez que si j'ai commis un crime, j'en ai subi la peine.

J'ai toujours soutenu par mon travail, mon père, que l'âge & les infirmités accabloient doublement; je me suis conduit en bon mari & en bon père, jusqu'à ce que l'amitié me porta à me rendre

caution d'un homme dont la fortune fondit en peu de tems; je tombai moi-même dans la plus affreuse indigence; enfin, pour me nourrir moi & ma famille, je volai dix-huit pences & je fus pendu.

A peine cette harangue étoit-elle finie, que la porte s'ouvrit.

Minos le fit entrer, & même lui donna en passant un petit coup sur la joue, comme pour lui marquer son affection.

Parut alors une troupe d'esprits qui déclarèrent qu'ils avoient tous les mêmes raisons à dire, & que leur conducteur parleroit pour eux.

Nous avons tous été tués, dit-il en effet, comme de braves guerriers pour le service de notre patrie.

Minos, à ces mots, parut disposé à les recevoir; mais il demanda qui avoit été l'auteur de la guerre, qu'il falloit préparer pour lui l'entrée de la porte de l'abîme. Nous avons attaqué, nous nous sommes battus, répliqua l'orateur de la troupe; nous avons envahi les états de l'ennemi, nous y avons pillé & brûlé plusieurs villes. Et qui est-ce qui vous a porté à ces grandes actions, demanda Minos?

L'ordre de celui qui nous payoit, répliqua-t-il; un soldat ne connoît pas d'autres principes: nous exécutons ce qui nous est ordonné, autrement

nous ferions le mépris de l'armée, & nous ne mériterions pas notre solde. Vous êtes en effet de braves gens, reprit le juge infernal; mais obéissez maintenant à mes ordres, & retournez-vous-en dans l'autre monde; que feroient ici d'aussi braves gens? Il n'y a point de villes à piller ni à brûler. Suivez un peu plus à l'avenir la vérité dans vos paroles, & n'appelez point la dévastation des autres états, service de votre patrie.

Comment, répliqua le conducteur en colère, vous m'accusez de dire un mensonge? En même tems il s'efforçoit d'entrer; mais la garde de Minos le repoussa aussitôt, & ces hommes courageux prirent promptement la fuite dans l'autre monde.

Quatre esprits représentèrent ensuite qu'ils étoient morts dans l'indigence, de faim & de froid, savoir le père, la mère & deux enfans, qu'ils avoient mené toujours une vie réglée, honnête & fort laborieuse, mais que les maladies les avoient mis hors d'état de travailler. Tout cela est vrai, s'écria un respectable esprit; je sais les circonstances de leur vie, ces pauvres gens étoient de ma paroisse. Vous êtes apparemment un curé, lui dit Minos, & sans doute vous étiez à votre aise? Pas tout-à-fait dans les commencemens; j'étois dans une honnête aisance, répondit l'esprit, mais j'obtins bientôt après une cure très-considérable.

Cela eſt bien, dit Minos, laiſſez paſſer ces pauvres gens.

A ce propos, le curé ſe mit avec confiance à leur tête, comme pour les conduire. Arrête! s'écria Minos, en le tirant par la manche; doucement, monſieur le docteur, il faut que vous faſſiez encore un petit tour dans le monde; on ne laiſſe point entrer ici d'homme qui ait vu ſans pitié mourir d'autres hommes.

On vit alors une figure diſtinguée, qui, ſe préſentant à Minos comme un excellent patriote, commença par débiter un beau diſcours qui rouloit ſur ces deux points importans; l'amour du bien public & la liberté de la patrie.

Minos témoigna beaucoup d'eſtime à notre orateur, & en même tems ordonna d'ouvrir la porte.

Le patriote, non content de cette faveur & tourmenté par la démangeaiſon de diſcourir, ajouta qu'ayant exercé un emploi, il s'étoit conduit en honnête homme; car, comme il avoit été obligé d'entrer dans les vues de la cour, il avoit profité de cette circonſtance pour avoir ſoin de ſes amis, & pour leur procurer des places.

Attendez un inſtant, monſieur le patriote, reprit Minos; je fais réflexion que ce ſeroit un deuil trop douloureux pour votre patrie, que de perdre

un homme auſſi adroit & auſſi zélé que vous; ainſi je vous conſeille d'y retourner. Je me perſuade que vous ne vous en defendrez pas, & que vous ſerez très-empreſſé d'immoler votre propre félicité au bien public.

Le patriote ſouriant, prit ce propos pour une raillerie, & voulut entrer; mais le juge le retint, & perſiſta dans ſon arrêt. Et comme le patriote continuoit toujours à refuſer d'obéir, la garde le fit retourner par force.

Enſuite parut un eſprit, pour lequel la porte s'ouvrit, avant qu'il eût dit un ſeul mot. J'entendis que chacun ſe diſoit à l'oreille: c'eſt notre défunt lord Mayor.

Comme nous étions ſur le point de paroître devant Minos, nous fûmes devancés par une belle dame, dont la démarche majeſtueuſe attiroit les regards de tous les aſſiſtans qui ſe rangeoient pour lui faire place. Nous-mêmes, frappés par le coup d'œil fier que lançoit de part & d'autre cette femme, que nous prenions au moins pour une princeſſe, nous nous ſerrâmes autant qu'il fut poſſible, crainte de la gêner dans ſon paſſage; & par forme de remercîment, elle nous honora d'une inclination de tête, qu'elle nous lança rapidement par-deſſus ſon épaule, avec un regard de protection.

Je m'empreſſai de ſuivre notre princeſſe pour entendre ſa harangue, imaginant qu'il devoit y

être question du sort d'un peuple nombreux, & de quelque vaste empire.

Eh bien! madame, lui dit Minos, sans attendre la fin de la révérence qu'elle faisoit lentement, qui êtes-vous, quelle est votre vie?

Monseigneur! reprit-elle, je m'appelle Nolliters. Je reçus avec la vie quelques attraits & un caractère élevé. Melpomène & Terpsichore me douèrent aussi de quelques-uns de leurs talens; mais mon goût pour la volupté & mon zèle à la rechercher, firent ma passion dominante.

Mes parens me voyant d'aussi heureuses dispositions, me firent entrer à l'âge de huit ans, dans une troupe de comédiens de province, qui jouoient des tragédies françaises dans des jeux de paume. Mon enfance fut de très-courte durée; mais je ne me souviens pas bien à quel âge elle cessa, ni quel fut celui qui m'enleva mon innocence. Ce qui est certain, c'est que comme ma mère & mon beau-père, car pour mon véritable père, je ne le connus jamais, ne savoient exactement que végéter dans l'oisiveté; je pouvois à peine suffire à leur entretien & au mien, quelque multipliés que fussent mes talens, & quelque fréquent usage que j'en fisse. Hélas! si mes travaux redoublés les mettoient à l'abri de la misère, je ne pus les garantir des atteintes mortelles d'une ennemie plus cruelle, qui les persécutoit depuis long-tems,

Ils rendirent l'esprit entre mes bras, à peu de mois de distance l'un de l'autre, & l'on m'apprit qu'ils étoient morts comme notre grand François Premier. Je voulus prendre des informations sur cette maladie qui m'étoit alors inconnue. On me fit son histoire; je reconnus que c'étoit la plus terrible que pût redouter une prêtresse de Vénus dont j'avois adopté le rôle.

La vivacité de mes regrets me fit répandre en malédictions sur le voyage de Colomb, sur la découverte de l'Amérique; & ce fut-là le tribut que je payai à la mort de ma mère.

J'étois maîtresse de mon sort; j'avois dix-huit ans; je manquois de fortune, mais non pas d'agrémens. Une vieille comédienne eut la bonté de me conseiller de me rendre à Paris, dès que mon engagement seroit expiré, & elle s'offrit même de m'y servir de mère. Sa proposition fut acceptée; nous arrivons, & deux jours après je fus honorée de la visite d'un duc, qui, sans m'avoir vue qu'un instant, jura qu'il m'aimoit passionnément, & que j'étois faite pour être adorée.

Je fus logée convenablement, & je débutai sur le théâtre de cette capitale avec un succès brillant. J'eus cependant besoin de tout le crédit de mon duc pour me soutenir contre la cabale de mes confrères & contre l'intrigue de leurs femmes qui ne portoient pas moins envie à mes

petits appas, qu'aux talens de toute espèce dont on disoit que j'étois douée. A la satisfaction du public, & pour l'honneur de la scène, je fus admise au rang fortuné d'actrice, malgré les sifflets de la coulisse, & malgré les anecdotes secrètes que la calomnie répandoit au foyer.

Mon caractère majestueux, mes talens éminens, & la faveur de mon amant m'eurent bientôt portée au premier rang. Comme chargée des rôles de princesse au théâtre, je devins aussi la souveraine à l'assemblée de ma troupe. Ma voix avoit la prépondérance, & ma volonté dirigeoit tout.

Mon antichambre étoit continuellement remplie de jeunes poëtes qui vouloient se faire jouer, & d'anciens, qui demandoient à être repris; mais à parler vrai, je les jouois les uns & les autres. Je ne sortois des bras de Melpomène, que pour me jeter dans ceux de l'amour; je ne me conduisois que par les conseils d'un jeune colonel que j'avois donné au duc pour adjoint, & qui joignoit les forces d'Hercule à tout l'esprit d'Apollon. Ah! monseigneur, il ne m'est pas possible de vous exprimer le nombre, de vous peindre la douceur des momens délicieux que j'ai passés avec mon colonel! O sort barbare! la gloire l'avoit obligé de me quitter pour faire une campagne à la tête de son corps: Mars sacrifia cette victime que je destinois à Vénus.

Dans le premier mouvement de la douleur accablante que me causa cette mort, je jurai de me retirer à la campagne, pour y finir mes jours dans les regrets. Mais dès le lendemain cette résolution s'évanouit. Je sentis que mon cœur n'étoit pas fait pour avoir du fiel contre l'amour. Je me pressai donc de chercher de nouvelles consolations. Parmi la foule qui se présentoit, je choisis trois jeunes gens de famille pour servir de vicaires à mon duc. L'un étoit mousquetaire, âgé de dix-huit ans; le second plus mûr, étoit destiné à une grande charge de magistrature; & le troisième, homme fait, étoit déjà pourvu de la survivance & de l'exercice d'un riche financier. Ce fut un trait de modestie, autant que de discernement, de me borner à trois amis; car plus d'une de mes semblables en avoit jusqu'à six, & trouvoit encore bien du vide dans ses momens. Mon choix toujours dirigé par la réflexion, ne m'exposa jamais à de pareils inconvéniens.

Il seroit trop long, monseigneur, de vous faire l'histoire de toutes les affaires que j'eus avec différens personnages qui se succédoient annuellement par terne, & quelquefois même par sonnez. Mon duc m'abandonna: son successeur fit ma fortune; & dès-lors n'ayant plus à craindre de revers, je me plongeai tout-à-fait dans le torrent des plaisirs. Je ne dois pas vous cacher que j'eus souvent des

reproches amers à eſſuyer de la part de quelques jeunes gens qui m'accuſoient de trop reſſembler à ma mère. Quoi qu'il en ſoit, moitié par raiſon, moitié par complaiſance pour le genre maſculin, je pris la réſolution d'extirper la racine d'une maladie ſi funeſte à mes goûts. Hélas! je ne fus pas heureuſe avec mes médecins.

Un jour que dans un rôle de princeſſe, j'avois mis tout l'emportement, & toutes les fureurs d'une amante jalouſe & délaiſſée; je tombai en foibleſſe, & dès ce moment je reſtai dans un état de débilité qui me permettoit à peine l'uſage de mes facultés corporelles, & auquel tout l'art de la médecine ne put rien changer. Ma ſanté reſta languiſſante; mais mes talens devenoient d'autant plus agréables au public, qu'il les voyoit plus rarement. Je ne me montrois plus, que la ſalle ne retentît d'acclamations & d'applaudiſſemens, avant que j'euſſe parlé.

Enfin, un jour qu'à une répétition je rendois mal le rôle d'une reine déſeſpérée de la perte de ſon fils, l'auteur de la pièce eut l'inſolence de me faire des menaces, qu'il n'auroit dû faire qu'à des valets de théâtre. Il avoit cependant bien tort; car j'étois ſi pénétrée de mon rôle, qu'imaginant être la ſouveraine que je repréſentois, mon indignation s'alluma par ſes propos indécens, & je lui appliquai un ſoufflet. Auſſitôt il tire ſon

épée, mais je m'enfuis, & je me sauvai dans les détours des coulisses. La frayeur que me causa cette scène, occasionna chez moi une telle révolution, que la fièvre se joignant aux maux anciens qui me rongeoient sourdement, je succombai en huit jours; & c'est, monseigneur, ce qui me procure l'honneur de vous faire ma révérence. Vous êtes trop juste, pour disconvenir que je ne doive être admise au rang des ames fortunées. Doucement, mademoiselle, reprit Minos: Vous n'avez point, il est vrai, commis de crimes qui méritent le gouffre éternel; mais vous avez ruiné des vieux, vous avez empoisonné des jeunes; vous avez trompé les uns & les autres, & vous avez essentiellement blessé la bienséance qui convient à votre sexe; on n'a pas besoin de mauvais exemples dans l'Elisée. *Retournez dans le monde*; reprenez votre état, & comptez que, si vous pouvez avoir de bonnes mœurs, l'Elisée vous sera sûrement ouvert.

Enfin vint le jour de notre compagnie. Le joli esprit féminin, dont j'ai fait mention avec une estime si distinguée, ne trouva point de difficulté; mais notre dame sérieuse fut renvoyée; Minos déclara que dans tout l'Elisée il n'y avoit pas une seule femme prude ni bigote.

Aussitôt le juge se tourna vers moi, & j'avoue franchement que je désespérois de bien me tirer d'un examen rigoureux.

Je confessai sans détour, que dans ma jeunesse j'avois été un peu trop adonné aux femmes & au vin; mais que de ma vie je n'avois jamais offensé personne, ni négligé une seule occasion de faire du bien; qu'à la vérité, je ne pouvois me glorifier d'avoir fait des efforts pour pratiquer la vertu, mais que j'avois toujours eu une humanité générale, & quelque amitié particulière. J'allois continuer, lorsque Minos m'ordonna d'entrer, & de ne pas m'arrêter plus long-tems au récit de mes propres vertus.

Je ne tardai pas à suivre mon aimable compagne : je l'embrassai avec toute la délicatesse d'une intelligence aérienne, & avec cette innocence qui n'est plus qu'aux champs Elisées. Elle me rendit mes embrassemens sans scrupule. Nous nous félicitions mutuellement d'être parvenus dans ces contrées délicieuses, dont la beauté ne sauroit être ni conçue par l'imagination la plus riante, ni représentée par le pinceau du plus grand maître.

CHAPITRE VIII.

Premières Aventures de l'auteur, après son arrivée aux Élisées.

Nous voyageâmes par une agréable forêt d'orangers, où je vis plusieurs esprits, que je connoissois tous, & dont je fus aussitôt reconnu: car dans ce séjour céleste, il suffit de se voir pour se connoître.

Bientôt après je rencontrai ma petite-fille, que j'avois perdue depuis quelques années. Pourrois-je trouver des expressions propres à décrire la joie ravissante qui saisit nos sens? Nous nous baisions avec transport; nous versions des larmes de tendresse; la vivacité des sentimens que nous éprouvions, les efforts avec lesquels nous nous pressions mutuellement l'un contre l'autre, nous ôtoient toute autre faculté; j'assurai que pendant une demi-année au moins que nous restâmes ensemble, s'il est possible de mesurer le tems dans un lieu de délices, nous ne sentîmes que notre amour.

Je continuai ma route ensuite, & le premier esprit avec lequel j'entrai en conversation, étoit Léonidas de Sparte. Je lui racontai qu'un de nos

plus fameux poëtes lui avoit rendu des honneurs particuliers ; il répondit ſimplement, qu'il lui en étoit très-obligé.

Une muſique excellente ſe fit alors entendre de notre côté ; une voix des plus belles chantoit un *duo*, accompagnée par un violon qui me parut ſurpaſſer Gaffarelli & Piantanida. Je reconnus que ce muſicien raviſſant & cette divine Chanteuſe étoient Orphée & Sapho.

Le bon-homme Homère aſſiſtoit à ce concert ; & madame Dacier étoit aſſiſe ſur ſes genoux.

Il me demanda d'abord des nouvelles de M. Pope, & marqua un vif deſir de le voir. J'ai lu, me dit-il, ſa traduction de l'Iliade, & en honneur, elle m'a ſatisfait autant que l'original même a pu ſatisfaire quelques autres lecteurs. Je ne pus m'empêcher de lui demander, s'il avoit en effet exécuté ce poëme par chants détachés, & s'il avoit chanté ces différens morceaux par toute la Grèce, ainſi que les hiſtoriens l'ont raconté Il ſourit à cette queſtion : trouvez-vous, me répondit-il, de l'ordre & une ſuite dans mon poëme ? Dans ce cas, vous pouvez très-facilement réſoudre vous-même cette queſtion.

Je le priai de me dire quelle étoit celle des différentes villes qui ſe diſputoient l'honneur d'être ſa patrie, qui avoit raiſon. En vérité, je ne ſaurois le décider moi-même, me répondit-il.

Virgile s'approcha de nous avec le ſieur Addiſſon, & me pria de lui dire combien il s'étoit fait de traductions de ſon Enéïde, dans ces dernières années? Quatre ou cinq, répondis-je, mais je ne ſaurois m'en ſouvenir, n'ayant lu que la traduction du docteur Trapp. En effet, repliqua-t-il, cet ouvrage eſt aſſez ſingulier.

J'appris en même tems au chantre de Didon, que M. Warburton avoit découvert les myſtères éleuſiniques dans ſon Enéïde. Quels myſtères? demande Addiſſon. Les myſtères d'Eleuſine, répondit Virgile, dont j'ai fait la deſcription dans mon ſixième livre. Comment, répliqua Addiſſon, vous ne m'en avez rien dit depuis que nous nous connoiſſons? J'ai cru, dit Virgile, que cela n'étoit pas néceſſaire pour un homme de votre ſavoir, qui m'a ſouvent aſſuré qu'il m'entendoit très-bien par-tout.

Il me parut que notre critique perdit un peu de ſon aſſiette, & ſe troubla; il ſe tourna vers un eſprit gaillard, un certain Dick Steele. Celui-ci d'abord l'embraſſa, & lui jura qu'il étoit un des plus grands hommes de ſon tems. Je ne puis, continua Steele, refuſer d'avouer que mes propres ouvrages ſont effacés par les vôtres.

Ce propos flatteur ramena la ſérénité ſur le front de M. Addiſſon, qui d'un air riant frappa ſur l'épaule de Steele, en lui diſant avec beaucoup

de satisfaction, vous avez raison, mon cher monsieur.

J'apperçus ensuite Schakespear, au milieu de Bettertons & de Booth; il jugeoit une dispute que ces deux messieurs avoient eue au sujet de l'endroit d'une de ses strophes, où il falloit mettre un accent.

Cette dispute continua même en ma présence, avec une ardeur que je ne croyois pas trouver dans l'Elysée; mais l'expérience m'apprit que chaque ame y conserve le caractère qu'elle avoit dans le monde terrestre, & que c'est même ce caractère qui fait l'essence de l'ame.

La strophe qui causoit la contestation, se trouve dans l'Othello, du tragique Anglois, &, suivant Bettertons, il falloit lire :

(Put out the light, and then put out the light (1).

Booth au contraire vouloit qu'on s'exprimât ainsi;

Put out the light, and then put out the light;

& que l'accent devoit tomber sur le dernier *le*.

(1) C'est-à-dire, éteins la lumière; & alors éteins la lumière. C'est un des fades jeux de mots, dont Schakespear est rempli. Il prétend dire par-là, éteins la lumière, & ensuite meurs.

Je

Je ne pouvois me retenir de découvrir ma conjecture, qu'on devoit dire peut-être :

Put out the light, and then put out they light (1).

Un autre avoit un autre ſentiment, & vouloit lire :

Put out the light, and then put out thee light (2);

de ſorte que *light* devient le vocatif.

Un autre vouloit changer le dernier mot, & lire :

Put out the light, and then put they ſight.

Mais Bettertons diſoit; ſi on altère le texte, je ne vois pas pourquoi on ne pourroit pas changer auſſi-bien un mot entier, qu'une ſyllabe, & lire plutôt :

Put out they eyes (3).

Enfin tous s'accordèrent à remettre la déciſion à M. Schakeſpear lui-même, qui s'énonça de la manière ſuivante. En vérité, meſſieurs, il y a ſi long-tems que j'ai écrit ces lignes, que j'ai oublié moi-même quelle étoit alors ma penſée; & ſi j'euſſe pu prévoir qu'on barbouilleroit tant de pa-

(1) C'eſt-à-dire, éteins ta lumière.
(2) C'eſt-à-dire, éteins toi-même, ô lumière!
(3) C'eſt-à-dire, & alors creve-toi les yeux.

pier, pour un ſujet auſſi ridicule qu'indifférent; je me ſerois certainement abſtenu tout-à-fait de les écrire; car je remarque, que ſi une des façons nouvelles de lire ce paſſage, rend ma penſée, il me fait fort peu d'honneur.

On le queſtionna encore ſur différens autres paſſages douteux de ſes œuvres; mais il ne voulut rien décider; il dit ſeulement: que ſi ce que M. Théobald avoit écrit en ſa faveur, n'étoit pas ſuffiſant, il avoit paru trois ou quatre nouvelles éditions de ſes drames, dans leſquelles chacun pouvoit ſe ſatisfaire à ſon choix. Au reſte, ajouta-t-il, je ne trouve rien de ſi inſipide, que de s'occuper ſérieuſement à découvrir dans un ouvrage, des beautés cachées même à ſon auteur.

Les véritables beautés ſont celles qui ſont claires, & qui frappent tout le monde. L'on peut aſſurer que toutes les fois qu'un paſſage eſt ſuſceptible de deux interprétations & qu'il prête également à deux conjectures, c'eſt une certitude que le paſſage & les explications ne valent rien.

De ſes œuvres, la converſation paſſa ſur ſon épitaphe, ce qui le fit rire de tout ſon cœur; puis ſe tournant vers Milton: Frère, lui dit-il, en vérité on a raſſemblé ici une couple de poëtes qui ſont au mieux aſſortis; on auroit eu regret de les avoir invités à la même table pendant leur vie. Cela eſt certain, répondit Milton, à moins

que nous n'eussions eu alors aussi peu d'appétit, que nous en avons actuellement.

CHAPITRE IX.

Autres aventures de l'Élisée.

ARRIVA dans le moment une troupe d'esprits, que je reconnus pour être tous ces héros, qui doivent leur immortalité aux poëtes, & qui venoient leur témoigner leur reconnoissance.

Achille & Ulysse s'adressoient à Homère; Enée & Jules-César à Virgile; Adam s'approcha de Milton.

Ce dernier m'excita à dire à Dryden à l'oreille, il me semble qu'il n'y auroit pas de mal, que le diable témoignât sa reconnoissance, ainsi qu'autrefois.

Je crois, répondit Dryden, que le diable conduisoit ma plume, lorsque j'écrivis son panégyrique.

Parmi plusieurs personnages qui s'approchoient de Schakespear, pour lui marquer leurs obligations, Henri V se distinguoit principalement.

Tandis que je considérois ce monarque, accourut à moi un très-petit esprit, qui, tout en me secouant amicalement la main, me dit qu'il étoit

Thomas Thumb. Je lui marquai beaucoup de satisfaction de le rencontrer; je ne pus en même tems m'empêcher de parler avec indignation des historiens qui avoient rapporté que sa taille n'alloit tout au plus qu'à une palme de hauteur, puisque je pouvois juger au premier coup d'œil, qu'il avoit un pied & demi complet de circuit, & même, comme il le disoit lui-même, la trente-septième partie d'un pouce de plus. On voit conséquemment qu'il étoit encore moins petit que quelques petits-maîtres distingués de notre tems.

Je le questionnai pour savoir la vérité de certaines aventures qu'on raconte de lui; par exemple, celle du *pudding*, celle de la vache. Quant à la première aventure, me dit-il, elle est entiérement de l'invention de quelque honnête romancier, & ne mérite pas plus d'attention que les billevesées ordinaires de ces messieurs.

A l'égard de la vache, je ne crois pas avoir mérité de honte, pour avoir été dévoré par cet animal, puisque je l'ai été par surprise; & certainement si j'avois eu quelque arme à la main, la vache auroit plutôt avalé le diable, que moi. Il proféra ces dernières paroles avec tant de vivacité, & me parut en même tems être si animé, que j'aurois beaucoup craint pour sa santé, si je n'eusse tourné la conversation sur les géans. Il m'assura qu'il étoit si peu vrai qu'il en eût tué quelques-

uns, qu'au contraire, de toute sa vie, il n'en avoit apperçu aucun; qu'il y avoit apparence qu'on lui avoit fait honneur des faits & gestes, qui n'appartenoient qu'à Jack, l'étrangleur des géans, qu'il connoissoit bien, & qui méritoit d'être regardé comme le héros qui avoit exterminé toute la race géante.

Je le contredis sur cette dernière circonstance, en lui racontant que j'avois vu moi-même un géant monstrueux & apprivoisé, qui avoit passé un hyver entier à Londres, pour ses affaires, & que des intérêts de famille avoient ensuite rappelé en Suede, sa patrie.

J'apperçus en cet instant un esprit qui s'appuyoit sur les épaules d'un autre, & qui observoit les astres. Je m'arrêtai pour l'examiner, & je reconnus que le premier étoit Olivier Cromwel, & l'autre Charles-Martel.

Je dois convenir que je fus fort étonné de trouver ici Cromwel; puisque ma grand'mère m'avoit assuré que le diable l'avoit emporté dans un orage. Il me jura sur son honneur, que rien n'étoit plus faux que ce conte. Il m'avoua cependant qu'il avoit eu beaucoup de peine à échapper au gouffre éternel, & que si la première moitié de sa vie n'avoit pas été meilleure que la dernière, il y auroit été certainement précipité; mais qu'il en avoit été quitte pour retourner quelque tems dans

le bas monde. J'y ſuis rentré, ajouta-t-il, le jour même du couronnement ſolemnel de Charles II, & je fus membre d'une famille qui avoit conſumé des biens conſidérables au ſervice de ce prince, ſans recevoir d'autre récompenſe que celle qu'on reçoit ordinairement de meſſieurs les princes.

Lorſque j'eus atteint ma ſeizième année, mon père me procura un petit emploi militaire, que j'exerçai ſans aucun avancement, pendant tout le règne de ce roi, & de ſon frère.

Après la révolution qui renverſa mon maître de ſon trône, je ſuivis fidèlement ſa fortune, & la récompenſe de mes ſervices fut une bleſſure dangereuſe que je reçus à la bataille ſur la Boyne, où je combattis comme un ſimple ſoldat.

Après mon rétabliſſement, je me rendis à Paris auprès de cet infortuné roi, & je tombai dans un état ſi miſérable, que, pour nourrir une femme & ſept enfans, je fus contraint de prendre la place de décroteur & moucheur de chandelles à l'Opéra. Après avoir paſſé quelques années dans ce malheureux état, je mourus une ſeconde fois d'inquiétude & de misère.

Je me préſentai devant Minos, qui par pitié du malheur que j'avois ſouffert pour l'amour d'une famille dont j'avois autrefois été le plus cruel ennemi, m'accorda l'entrée de l'Eliſée.

La curioſité me porta à lui demander s'il avoit

eu réellement des velléïtés pour la couronne? Pas autrement, répondit-il en ſouriant, mes deſirs pour le ſceptre n'étoient pas plus grands que ceux qu'un eccléſiaſtique a pour la mître, lorſqu'il chante, *nolo epiſcopari.*

Il parut, au reſte, répondre à cette queſtion avec beaucoup de mépris, & auſſitôt s'éloigna de moi.

Un eſprit d'un air reſpectable frappa mes regards; c'étoit Livius, hiſtorien Romain. Alexandre le Grand, qui venoit d'arriver du palais de la Mort, paſſa devant nous avec une mine fâchée: l'hiſtorien s'en apperçut, & cria au prince Macédonien, vous avez bien ſujet d'être de mauvaiſe humeur; car il eſt ſûr que vos héros, qui ont vaincu tous ces eſclaves Aſiatiques, ſe ſeroient mal tirés d'affaires avec les Romains. Nous regrettâmes enſuite entre nous la perte d'une grande partie de ſon hiſtoire, & il prit occaſion de vanter la belle collection des œuvres de M. Hooke, qu'il préféra à toute autre.

Comme j'oppoſois les œuvres d'Echard à ſon opinion, il rendit un ſon aigu ſemblable au ſifflement d'une fuſée qui fend les airs, & voulut ſe retirer; mais je l'arrêtai, & je le priai de vouloir bien me dire auparavant s'il avoit été réellement ſuperſtitieux, comme je l'avois toujours cru, juſqu'à ce que Leibnitz m'eût informé du con-

traire. Leibnitz, reprit-il d'un ton dédaigneux, ce Leibnitz avec ses monades, me connoîtroit-il donc mieux que moi-même ? Et dans l'instant je me trouvai seul.

CHAPITRE X.

Étonnement de l'auteur de trouver Julien l'Apostat aux Élisées. Julien l'en fait revenir par le récit de la manière dont il a acquis cette félicité. Aventure de ce prince dans la condition d'esclave.

COMME Livius me quittoit, je l'entendis qui saluoit un autre esprit, qu'il appeloit Julien l'Apostat.

J'en tressaillis de frayeur, car j'avois toujours cru fermement que personne n'avoit plus justement mérité les flammes éternelles. Ma frayeur se dissipa pourtant un peu, lorsque j'appris que ce Julien & l'archevêque Latimer, étoient la même personne.

Il me raconta qu'on avoit débité beaucoup de fausſetés sur sa première apparition dans le monde, où cependant il n'avoit pas été aussi méchant homme qu'on l'avoit universellement dépeint.

Avec tout cela, me dit-il, on ne voulut pas m'admettre ici la première fois. J'ai été obligé de faire plusieurs voyages sur terre.

J'y ai successivement représenté la personne d'un esclave, d'un juif, d'un général, de mon propre héritier, d'un charpentier, d'un petit-maître, d'un moine, d'un mauvais ménétrier, d'un sage, d'un roi, d'un bouffon, d'un mendiant, d'un prince, d'un homme d'état, d'un soldat, d'un tailleur, d'un échevin, d'un poëte, d'un chevalier, d'un maître de danse & d'un archevêque. Enfin tous ces longs tourmens, & surtout ma conduite dans le dernier caractère, m'ont mérité la grace d'entrer dans ces heureuses contrées.

A ce que je conjecture, lui fis-je entendre, tous ces différens caractères ont dû vous occasionner des aventures qui ne seroient pas désagréables à entendre; si vous vous en souveniez, & que vous vouluſſiez avoir la complaisance de me les raconter, je vous en aurois certainement une très-sincère obligation.

Je me souviens très-bien de tout, répondit-il, & je dois vous prévenir qu'il est du devoir de tous ceux qui habitent ces lieux de délices, de contribuer chacun de son côté aux plaisirs des autres.

A ces mots, je pris ma fille d'une main, & ma chère compagne de voyage de l'autre & nous nous rendîmes avec Julien au bout d'un parterre

émaillé de toutes ſortes de fleurs, ſous un berceau touffu d'orangers & de citronniers entrelacés de chevrefeuille & de jaſmin.

Je ſuppoſe d'abord, commença-t-il, que vous connoiſſez mes aventures du tems que j'étois revêtu de la pourpre impériale : mais il faut bien vous garder d'ajouter foi à tous les bruits que la poſtérité a débités ſur mon compte ; certains imbécilles les ont ſaiſis avec avidité, & répandus avec empreſſement : ſurtout défiez-vous des préſages ſinguliers que le fanatiſme a inventés pour faire croire que ma mort étoit agréable au ciel, & néceſſaire au bonheur de la terre. Tous ces contes abſurdes & populaires, ne méritent pas que je m'arrête à les réfuter. Si les hiſtoriens ont regardé l'hiſtoire de ma vie & de ma mort, comme une occaſion de faire briller leur imagination, & d'amuſer des ſots par des ſottiſes, je leur laiſſe leur ignorance, & je n'envie point le plaiſir qu'ils y ont pu trouver.

Après être deſcendu du trône dans l'empire des morts, je retournai donc dans le monde, & je tombai à Laodicée en Syrie, dans une famille romaine, d'un état honnête, mais non qualifiée.

J'étois d'un caractère vif & turbulent ; j'abandonnai ma famille à l'âge de dix-ſept ans, pour me rendre à Conſtantinople, où je ſéjournai juſqu'à ce que le deſir de voyager me conduiſît en

Thrace, peu après que l'empereur Valens eût reçu les Goths dans ces contrées.

Là je vis & j'aimai une beauté gothique, femme d'un certain chef des Goths, nommé Roderic.

Le cas particulier que j'ai toujours fait du beau sexe, me porte à cacher son nom aujourd'hui, parce que sa conduite envers moi ne prouve pas un cœur excellent, & parce qu'elle m'a paru toujours mépriser cette vertu sévère qui résiste à la séduction, & très-éloignée de cet attachement qu'une honnête femme doit à un amant malheureux pour elle-même.

Je devins donc si passionné pour madame Roderic, que je ne trouvai point d'autre moyen de me satisfaire, que de me vendre en qualité d'esclave à son mari.

Il étoit d'une nation qui connoissoit peu la jalousie; il me présenta donc à sa femme par une raison qui eût retenu un jaloux, c'est-à-dire, parce que j'étois un jeune homme bien fait.

Je ne fus pas long-tems sans remarquer quelques petites circonstances qui flattoient mes desirs, & la suite ne fit que fortifier le germe de mon espérance.

Je m'apperçus très-bien que je ne déplaisois pas à madame Roderic, & qu'elle recevoit mes soins avec complaisance; lorsque ses yeux rencontroient les miens, elle ne les baissoit jamais sans quelque

trouble, & ce trouble n'a sûrement jamais lieu lorsque le cœur est innocent & pur.

La considération de mon état m'empêcha longtems de hazarder une attaque en forme; elle me sembloit aussi vouloir observer si sévèrement le *decorum*, que je ne devois pas m'attendre qu'elle blesseroit les loix austères de la bienséance pour me prévenir.

Ma passion éteignit mon respect, & me fit résoudre à courir les risques d'un assaut en régle.

Je profitai de la première absence de mon maître, pour pousser l'ouvrage jusqu'au fort, & j'eus le bonheur de l'emporter d'emblée.

Je dis d'emblée, car la résistance fut réelle, & me parut avoir été mesurée sur ce que prescrit la bienséance.

Elle me menaça plusieurs fois de crier; je lui représentai qu'elle s'épuiseroit inutilement, puisque personne ne pouvoit l'entendre; apparemment que je la persuadai, car elle ne jeta, dans le fait, aucun cri; cependant elle eût certainement été délivrée.

Lorsqu'elle se fut persuadée que sa chasteté avoit été forcée, elle prit son parti, & me permit volontiers de moissonner fréquemment les fruits agréables de ma victoire. Hélas! le sort jaloux de mon bonheur, me fit payer bien cher mes plaisirs.

Un jour que nous nous étions entièrement aban-

donnés aux délices de notre félicité, nous fûmes surpris par le retour imprévu de Roderic, qui arrivant d'abord à l'appartement de sa femme, me laissa à peine le tems de me cacher sous le lit. Le désordre où il la trouva, en auroit certainement fait deviner la cause à tout autre homme moins confiant; mais il parut n'avoir aucun soupçon, & tout se seroit très-bien passé, si par une malice de la fortune, il n'avoit découvert mes jambes qui n'étoient point assez cachées. Il les empoigne, & me tire violemment de dessous le lit; se tournant ensuite vers sa femme avec un œil furieux, il porta la main sur un poignard qu'il avoit au côté. Je crois qu'elle alloit être immolée à sa jalousie, si je ne l'eusse assuré qu'elle étoit absolument innocente, & si je n'eusse protesté que j'étois seul le coupable, dont toutefois le crime n'avoit encore consisté que dans la mauvaise intention.

Elle appuya si bien ce que je disois, qu'il reconnut son innocence.

En revanche, sa fureur se tourna sur moi; il me menaça de toutes sortes de tourmens.

Soit frayeur, soit finesse, la bonne femme n'osoit employer aucune raison pour le dissuader de l'exécution des menaces qu'il me faisoit; peut-être le moindre chagrin qu'elle auroit fait paroître à mon sujet, auroit excité la jalousie de son mari, &

l'auroit porté à quelque chose de funeste contre elle-même.

Après un moment de réflexion, Roderic me déclara qu'il avoit trouvé une punition proportionnée à mes desseins criminels, qui me garantiroit en même-tems de toute tentation de pareille espèce.

Sa cruelle résolution fut aussitôt exécutée; l'on me rendit indigne de porter le nom d'homme.

Etant donc hors d'état de l'offenser, ni aucun autre mari, Roderic n'eut point de scrupule à me laisser davantage dans sa maison. Mais sa femme qui avoit été la cause de mon malheur, ne m'accorda, depuis ce tems, pas un regard favorable; elle dédaigna de me consoler par un seul mot gracieux. Elle fit pire encore, car s'étant fait un grand échange d'esclaves contre des chiens, entre les Romains & les Goths, cette bonne dame eut la bonté de me troquer contre le petit chien d'une veuve romaine, à qui elle donna encore en retour une somme considérable.

Je restai sept ans au service de cette veuve, & je fus très-maltraité pendant tous ce tems. Je travaillois continuellement, sans recevoir d'autre marque de reconnoissance que des coups de bâton, appliqués par une grosse servante, qui ne m'appeloit jamais autrement que l'animal. Tous les efforts que je faisois pour plaire, tous les soins officieux que je m'empressois de rendre, étoient inutiles; ni la

veuve, ni ſes femmes, ne vouloient manger de ce que j'avois touché, & diſoient que j'étois attaqué de la peſte.

Je ne vous ferai pas un plus long récit des mauvais traitemens que j'eus à eſſuyer; vous ne pouvez en imaginer, ni en trop grand nombre, ni d'aucune eſpèce que je n'aie ſoufferts dans cette maiſon romaine.

Un prêtre payen m'obtint enfin en préſent de cette veuve, & la ſcène changea totalement. Autant j'avois eu ſujet de me plaindre de la rigueur de ma condition paſſée, autant j'eus à me féliciter de mon ſort préſent. Je parvins en peu de tems à captiver la faveur de mon maître, au point que les autres eſclaves me rendoient preſque autant de reſpect qu'à lui-même, lorſqu'ils ſe furent apperçus que leurs bons ou mauvais traitemens dépendoient entièrement de moi.

Je devins le confident même du prêtre : je fus le dépoſitaire de ſes plus grands ſecrets, & le complice de ſes fourberies.

C'étoit avec mon ſecours qu'il emportoit ſecrètement pendant la nuit, les ſacrifices des autels, & le peuple imbécille imaginoit que les dieux eux-mêmes les mangeoient; chaque jour étoit un feſtin; les mets les plus exquis, les plus flatteurs, ne nous manquoient jamais.

Une intelligence si particulière entre un prêtre payen & un esclave chrétien, aura peut-être de quoi vous surprendre; mais mon maître qui connoissoit toutes les intentions des dieux, avec lesquels, à ce qu'il me disoit, il avoit l'honneur de converser souvent, m'assura qu'ils ne blâmoient jamais des hommes de vivre en frères avec d'autres hommes, quand bien même ils auroient des opinions différentes.

Cette heureuse vie dura quatre ans, & fut terminée par la mort de mon maître, dont l'intempérance & la gourmandise abrégèrent les jours.

Je passai ensuite au service d'un homme, dont le caractère étoit bien différent, c'étoit saint Chrysostôme. Au lieu d'alimens succulens & recherchés, il me nourrissoit de belles paroles qui rempliſſoient les oreilles d'excellentes vérités, mais qui laissoient l'estomac très-vide.

Bien loin d'être à portée d'acquérir de l'embonpoint, par la pratique des règles d'une cuisine délicate, je n'appris que des recettes d'hermite, & je n'entendis parler que de mortifications & de pénitences. Je vous avoue que je fus tellement édifié de tout cela, qu'en peu de mois je ressemblois à un squelette. Cependant l'habitude de ce régime me fit bien, au bout de quelque tems, surtout, lorsque mes passions eurent plié sous les principes austères

austères de mon saint, lesquels, à ce qu'il m'assuroit, devoient me procurer une prochaine récompense.

Ce saint étoit, au reste, un homme d'un bon naturel, & je n'en reçus jamais aucun reproche amer, si ce n'est une seule fois que j'avois oublié de mettre sous le chevet de son lit Aristophane, qui étoit son compagnon de nuit. Il étoit fort entiché de ce poëte grec; souvent j'étois obligé de lui lire ses comédies.

Lorsqu'il se rencontroit quelques passages trop libres, le saint ne pouvoit s'empêcher de sourire, en disant, c'est dommage que la matière ne soit pas aussi pure que le style: cependant il étoit si amoureux de ces passages si purs de mots, & si impurs de choses, que je me suis vu contraint de les lui lire plus de dix fois. D'ailleurs il paroissoit avoir beaucoup d'horreur pour toutes les impuretés.

Au reste, le caractère de ce bon homme a été différentes fois attaqué par des payens ses contemporains, qui l'ont accusé d'avoir du goût pour le sexe. Mais la manière dédaigneuse & même méprisable dont je l'en ai entendu parler plusieurs fois, semble devoir le justifier pleinement.

Ce saint homme me donna la liberté; je passai au service de Timasius, un des officiers principaux de l'armée impériale. Je réussis si bien auprès de ce nouveau maître, qu'il me procura un emploi con-

ſidérable dans le militaire; il me fit ſon ami & ſon confident.

Tant de proſpérités me rendirent orgueilleux. Plus il m'accordoit de faveurs, plus je me confirmois dans l'opinion que j'en méritois davantage; plus je devenois inſenſible à ſes bienfaits, que je regardois alors comme des devoirs de ſa part, plutôt que comme des graces.

La fierté de mon ame ne put ſupporter le joug de la reconnoiſſance. Du murmure je paſſai au mécontentement. L'envie ſuccéda, la haine marcha bientôt à ſa ſuite. Je devins l'ennemi ſecret d'un maître, dont j'euſſe été toute ma vie le fidèle domeſtique, s'il m'eût moins accablé de bontés.

Mon rang, ma fortune me firent lier avec un certain Lucilius, créature du premier miniſtre Eutropius, qui l'avoit élevé à la dignité de colonel Ce Lucilius étoit un homme d'un caractère pervers, ſans ame comme ſans talens, ou du moins il ne poſſédoit que le plus mépriſable de tous, celui d'être habile à tromper & verſé dans toute eſpèce d'artifices.

Imaginant que je pourrois ſervir à l'exécution des vues du premier miniſtre, il commença par ſonder mes principes ſur l'honneur & ſur la probité, qu'il qualifioit de mots vides de ſens & de réalité.

Lorſqu'il ſe fut apperçu que j'entrois dans ſes ſentimens, il me recommanda au miniſtre, comme

un homme utile & capable d'exécuter les desseins les plus criminels.

Lucilius me proposa donc de me présenter à Eutropius, qu'il me dépeignit comme un homme prévenu en ma faveur par sa recommandation, & comme un ministre éclairé qui savoit apprécier le mérite & récompenser les talens.

Je me rendis volontiers aux propositions de mon ami Lucilius, & nous convînmes de nous rendre le soir même chez le ministre; rien de plus aimable que cet homme d'état. Il me reçut avec cette politesse extérieure des cours qui est si séduisante; il me marqua l'estime la plus profonde, dans des termes si énergiques, que moi qui ne connoissois pas les grandes scènes du grand monde, je me tins pour certain qu'Eutropius étoit le protecteur le plus sincère & le plus désintéressé que je pusse avoir. Je me sentois plein de la plus vive reconnoissance pour Lucilius, qui m'avoit procuré ce bonheur : la suite fera voir combien j'étois neuf avec mes vieux préjugés.

Après souper, la conversation tomba sur la conduite mal-adroite des hommes de mérite, qui prétendoient mériter des bienfaits & des récompenses de la part des grands, sans se montrer absolument disposés à tout sacrifier pour leur service.

Quel cas puis-je faire, dit Eutropius, de la science, de l'esprit, du courage & de toutes les

autres vertus d'un homme, s'il ne m'eſt pas utile? Celui qui manque de tous ces avantages, mais qui prend mes intérêts à cœur, qui eſt dévoué à mes ordres, n'a-t-il pas réellement le plus grand mérite à mes yeux, & ne lui dois-je pas toute ma faveur?

Mes réponſes étoient ſi conformes aux ſentimens du miniſtre & aux vues de ſon favori, qu'ils en devinrent plus hardis.

Après quelques détours encore, on parla de Timaſius, & l'on en parla dans les termes les plus mépriſables: la méchanceté, l'envie & la calomnie ſe mêloient du portrait; les couleurs en furent des plus noires & des plus affreuſes. Moi, j'écoutois tout ſans dire mot, & ſans penſer ſeulement à défendre mon bienfaiteur. Lucilius qui m'obſervoit, jura que Timaſius étoit indigne de vivre, & que dès ce moment il falloit rechercher les occaſions de s'en défaire.

Il pourroit y avoir du danger, reprit Eutropius. A la vérité, Timaſius eſt très-coupable; ſes crimes ſont ſi bien connus de l'empereur, que ſa mort ne manqueroit pas d'être très-agréable à ſa majeſté, & de mériter de ſa part de grandes récompenſes: mais le point de queſtion eſt de ſavoir ſi vous êtes en état de lui rendre ce ſervice important.

Si Lucilius n'eſt pas en état, dis-je avec vivacité, j'y ſuis moi; perſonne n'a de plus juſtes raiſons de ſe charger de cette entrepriſe; car, outre ſes per-

fidies envers mon prince, à qui je dois toute fidélité, il m'a fort offenſé moi-même, en employant, au grand préjudice de l'état, des ſujets infidèles comme lui, & en me préférant des gens qui ne me valoient ſûrement pas.

Il ſeroit ſuperflu de rapporter tout ce qui ſe paſſa dans cette converſation; c'eſt aſſez que de dire quelle en fût la ſuite.

En nous ſéparant, le miniſtre me ſerra la main amicalement, vanta beaucoup la nobleſſe de mes ſentimens, & m'aſſura de la plus tendre bienveillance.

La ſoirée ſuivante, il me fit venir ſeul chez lui. Après m'avoir entretenu de mon empreſſement, de mes talens & de ſes vues; il me propoſa enfin d'accuſer Timaſius du crime de lèze-majeſté, en me promettant la plus haute fortune.

Je fis tout ce qu'il voulut, & la perte de Timaſius fut le fruit de mon accuſation; mais hélas! je n'y gagnai que des regrets.

La première fois que je revis Euſtopius, pour lui demander les effets de ſa parole, il me reçut très-froidement, & trouva ma mémoire fort extraordinaire.

N'êtes-vous point aſſez récompenſé par l'impunité, me dit-il? car enfin vous avez dénoncé un criminel dont vous étiez le complice, & qui ne fut plus coupable que vous, que parce qu'il étoit

plus élevé. Il m'en a coûté bien des ſollicitations pour obtenir votre grace de l'empereur ; mon zèle ſeul pour ſon ſervice m'a fait employer l'artifice pour acquérir des preuves contre Timaſius; vous ferez bien d'être à l'avenir plus circonſpect & plus fidèle. Après cette courte harangue, il me tourna le dos, & adreſſa la parole à une autre perſonne.

Je fus ſi indigné d'une pareille réception, que dans le moment je jurai de m'en venger. J'aurois en effet rempli mon ſerment, ſi le miniſtre n'eût pris promptement de bonnes précautions pour m'en empêcher en m'envoyant dans l'autre monde.

Vous voyez par mon récit, que j'étois aſſez bien préparé pour mériter d'être précipité dans l'abîme des ténèbres. Minos en effet alloit prononcer cette condamnation ; mais je l'inſtruiſis de la vengeance de Roderic, du ſervice rigoureux que j'avois fait chez la veuve Romaine pendant ſept années, il trouva tout cela ſuffiſant pour réparer les crimes d'une ſeule vie, & me renvoya enſuite pour éprouver un troiſième ſort dans le monde.

CHAPITRE XI.

Julien raconte sa vie sous le caractère d'un Juif.

Mon lot fut d'être un juif, & un juif des plus avares. Je parus sur la scène à Alexandrie en Egypte, où je reçus le nom de Balthasar.

Il ne se passa rien de remarquable jusqu'au tems de la grande révolte des juifs, qui, suivant les historiens, tuèrent plus de chrétiens qu'il n'y en avoit dans la ville. Il est vrai pourtant qu'on en fit un grand carnage; mais je n'y eus aucune part.

Comme tout le peuple avoit eu ordre de s'armer, je profitai de cette occasion pour vendre deux vieilles épées dont je n'aurois jamais probablement trouvé à me défaire, tant elles étoient rongées par l'antiquité & par la rouille. Moi-même me trouvant alors sans armes, je ne voulus pas hasarder de sortir.

Quoique je fusse persuadé que c'étoit une œuvre méritoire & très-propre à m'ouvrir le ciel, que d'assassiner des Nazaréens, cependant, comme cette religieuse tuerie ne devoit s'exécuter qu'à minuit, & que j'étois obligé de rester jusques-là, tranquille dans mon logis, pour éviter tout soupçon, je

ne pus me réſoudre à brûler tant d'huile ; je pris le parti de me coucher.

Dans le même tems, j'étois amoureux d'une certaine Hypatria, fille d'un philoſophe : c'étoit une demoiſelle jeune, d'une grande beauté, remplie de vertus, qui réuniſſoit les qualités les plus précieuſes de l'ame à toutes les perfections du corps ; mais deux obſtacles s'oppoſoient à notre mariage ; ma religion & ſa pauvreté. Peut-être eût-il été poſſible de les ſurmonter tous les deux, ſi les chiens de chrétiens ne l'euſſent aſſaſſinée, & qui pis eſt, brûlée dans cette émeute. Je dis qui pis eſt, parce que les flammes qui conſumèrent ma maîtreſſe, me firent perdre un diamant de quelque valeur dont je lui avois fait préſent, ſous la condition toutefois de me le rendre, ſi notre union ne pouvoit s'accomplir.

N'étant plus retenu par les liens de l'amour à Alexandrie, je me rendis à la cour de l'empereur, dont le prochain mariage avec Athenaïs, me faiſoit eſpérer d'y trouver un bon débit de mes pierreries.

Dans ce voyage, je me déguiſai en mendiant, pour deux raiſons : la première, parce que ce déguiſement me donnoit plus de facilité & plus de ſûreté à paſſer mes pierreries ; la ſeconde, dans la vue de diminuer mes frais. Cette eſpérance me réuſſit ſi bien, que je ramaſſai deux oboles de

plus que ne me coûta mon voyage, car je ne vivois que de racines, & l'eau faiſoit ma ſeule boiſſon.

Je me fuſſe vraiſemblablement conduit avec plus de prudence, ſi j'avois été moins économe & plus diligent. A mon arrivée, le mariage de l'empereur étoit terminé; j'appris que pluſieurs de mes camarades s'étoient enrichis par la vente de leurs pierreries, tandis que j'avois encore toutes les miennes.

Rien n'eſt moins digne d'une hiſtoire, que la vie d'un avare; ce ſont ſans ceſſe les mêmes ſcènes, les mêmes actions; gagner de l'argent, le mettre en ſûreté. Je ne vous rapporterai donc que quelques aventures qui ſe préſenteront à ma mémoire.

Un certain juif Romain, grand amateur de vin de Falerne, étant un jour venu dîner chez moi, & craignant de n'y trouver qu'une mauvaiſe boiſſon, m'envoya ſix bouteilles du meilleur crû de Falerne. Croiriez-vous qu'avec ces ſix bouteilles, j'eus aſſez d'adreſſe pour en faire douze? Nous en bûmes ſix enſemble, & quelque tems après je lui revendis les ſix autres à très-haut prix, parce que je connoiſſois ſon goût.

Un ſeigneur Romain vint une fois me voir à une maiſon de campagne que je venois d'acheter très-bon marché d'un homme qui étoit dans un

très-grand beſoin. Tous mes pauvres voiſins s'empreſsèrent de le divertir avec une muſique champêtre : le Romain me remit une pièce d'or pour la partager entre tous ces muſiciens. Croyez-vous que je fus aſſez ſot pour ſuivre ſes intentions? Point du tout ; je la mis dans ma poche, & je leur donnai à la place, à boire de mauvais vin aigre, que je fus encore très-bien leur faire payer au quadruple, en les faiſant travailler.

Dans le fond, je n'étois pas abſolument ſans religion ; mais j'avois l'art de paroître un ſaint aux yeux de la multitude ; mes principes religieux me portèrent même à régler autant qu'il ſeroit poſſible toutes mes actions ſur ma conſcience.

Voici quelle étoit ma méthode.

Je n'invitois perſonne à dîner, que je n'euſſe des vues ſur ſa bourſe. Lorſque j'avois un convive, j'écrivois ſur un regiſtre particulier combien il me devoit pour ce repas, je le portois généreuſement au centuple de ce qu'il auroit pu coûter ailleurs. C'étoit du moins un *quid pro quo*, ſi ce n'étoit un *ad valorem*.

Si je trouvois enſuite l'occaſion de tromper ceux qui avoient mangé chez moi, je la ſaiſiſſois ſans ſcrupule, parce que je regardois la ſomme que je pouvois ſurprendre, comme l'acquit d'une dette, pour laquelle ils étoient notés ſur mon livre. Et même je ne me contentois pas toujours

de la ſomme portée ſur mon livre, lorſqu'il m'étoit facile d'en eſcroquer davantage; alors je conſidérois le ſurplus comme un intérêt qui m'étoit dû, pour le tems que j'avois attendu.

Je dois avouer pourtant que mon adreſſe à tromper, ne ſe bornoit pas ſimplement à mon prochain, elle s'étendoit juſques ſur moi-même. A force de me priver de bonne nourriture & de me refuſer du feu en hiver, je gagnai une maladie ſérieuſe qui m'obligea d'appeler un médecin. Malgré ſes ſecours que je payai le moins qu'il fut poſſible, je n'échappai qu'à grande peine à la mort, parce que je fis uſage de quelques drogues gâtées, que j'avois eues à bon marché.

Par tous ces moyens & d'autres ſemblables, je devins miſérable avec beaucoup de bien, & pauvre au ſein d'une grande fortune. Mon unique plaiſir étoit d'arrêter ma penſée ſur tous mes domaines; je contemplois mon tréſor avec volupté; c'étoit une idole favorite à laquelle j'offrois cent adorations par jour, chaque fois avec des tranſports nouveaux, & toujours délicieux.

Quelquefois à la vérité, le bonheur de ma ſituation étoit empoiſonné par deux réflexions.

L'une qu'il me faudroit un jour abandonner pour jamais, mon cher tréſor; celle-ci auroit été inſupportable, mais elle ne m'occupa que rarement.

L'autre réflexion étoit, qu'il me manquoit encore beaucoup d'argent, c'eſt ce qui me tourmentoit cruellement. Je n'avois de conſolation que dans l'eſpérance de gagner à l'avenir, & à cet égard mes projets étoient ſi extravagans, que je pouvois dire avec Virgile :

His ego nec metas rerum nec tempora pono.

Oui ! quand j'aurois poſſédé tous les tréſors du monde, à l'exception d'une ſeule drachme, cette privation m'auroit certainement cauſé plus de chagrin, que la plus grande jouiſſance ne m'eût procuré de plaiſir.

Les efforts continuels que je faiſois pour augmenter mes richeſſes : les inquiétudes que je me donnois pour les conſerver, m'ôtoient toute eſpèce de contentement, pendant le jour, & me privoient du repos toutes les nuits ; au point que la mort vint en hâte me délivrer de la vie. Je peux dire avec vérité, que je n'ai jamais été ſi malheureux dans le monde, que ſous le caractère de juif avare.

Minos me parut avoir la même opinion d'un avare, car, au moment où j'attendois, en tremblant, un arrêt terrible, il m'ordonna de retourner au monde & de continuer mes voyages, attendu que je n'avois pas encore mérité d'être damné,

& qu'on ne pouvoit l'être qu'une seule fois. J'appris ensuite que le diable ne vouloit recevoir aucun avare.

CHAPITRE XII.

Aventures de Julien sous le caractère d'un général, d'un riche héritier & d'un charpentier.

MA nouvelle entrée dans le monde fut à Apollonie en Thrace, & je dus le jour à une belle esclave Grecque, qu'entretenoit Eutychès, favori de l'empereur Zenon.

Dès ma quinzième année, on m'honora d'une compagnie de cavalerie. Peu de tems après, sans avoir vu ni évolutions, ni armée, je fus fait colonel au préjudice de nombre d'officiers plus anciens & plus instruits.

Le crédit de mon père, qui étoit un courtisan parfait, ou, pour parler plus clairement, un flatteur de la dernière effronterie, rejaillit sur moi, & me procura le plus libre accès chez l'empereur. Je profitai si bien des occasions que j'avois de me rendre agréable à sa majesté, je fus si bien imiter mon père dans l'art de flatter, que l'empereur vouloit m'avoir sans cesse auprès de sa personne.

Cette faveur me mit à portée de faire mes premières armes à la Cour, où j'étois lorſque Marcian vint aſſiéger & inveſtir le palais impérial.

L'empereur me donna dans la ſuite le commandement d'une légion, qui eut ordre de marcher en Syrie, ſous Théodoric le Goth; pour moi je reſtai toujours à la cour avec le caractère, & les appointemens de général, ſans avoir rien à faire & ſans courir aucun danger.

Comme la cour de l'empereur Zénon étoit très-galante, c'eſt-à-dire, très-voluptueuſe, les femmes gouvernoient l'empire.

Une certaine Fauſta, femme d'un homme médiocre, avoit alors la plus grande autorité ſur l'eſprit de l'empereur, non pas tant par ſa beauté que par l'agrément & la vivacité de ſon eſprit. Je vivois avec elle en très-bonne intelligence; nous diſpoſions de tous les emplois militaires; le mérite & l'ancienneté n'entroient pour rien dans notre choix; ceux qui offroient le plus, étoient ſûrs de la préférence.

Mes anti-chambres étoient, l'hiver, remplis d'officiers qui venoient ſolliciter des graces, & m'expoſer leurs ſervices, ſans que l'expérience qu'ils faiſoient journellement de mon indifférence & de mon inſenſibilité, pût les éclairer ſur la perte de leur tems.

Tous les jours je les voyois très-aſſidus & très-

empreſſés à me faire la cour, à me rendre autant de reſpect, à me témoigner autant d'attachement, que s'ils m'euſſent dû leur état & leur fortune. Cependant leurs repréſentations, leur indigence, celle de leur famille étoient des choſes que je regardois comme étrangères, & que je me hâtois d'oublier en finiſſant mes audiences.

Les poëtes m'offroient auſſi leurs hommages; ils m'accabloient d'odes; d'épîtres & de poëmes, où ils célébroient mes talens dans le métier de la guerre. Ce que je trouve à préſent de fort ſingulier, c'eſt que je recevois cet encens avec plaiſir; je m'en enivrois avec vanité, ſans faire attention qu'on me montroit plutôt ma foibleſſe, puiſque je ne méritois aucune des louanges qu'on me donnoit.

Mon père mourut; je parvins alors au plus haut degré de faveur auprès de l'empereur. Tous ceux qui connoiſſent la cour, ſe feront aiſément une idée de la conſidération & de la ſoumiſſion que me témoignoient tous les courtiſans, ſans diſtinction de rang & d'état.

Une inclination de tête, un ſouris, un geſte, étoient une faveur particulière; mais avec une parole gracieuſe je faiſois un heureux. Et en effet, ces bagatelles étoient, à l'égard de la perſonne qui les recevoit, un véritable bienfait, qui lui faiſoit honneur aux yeux des autres, qui lui attiroit

leurs reſpects, parce qu'elles ſont à la cour comme les lettres de change dans le commerce; elles ſe tranſmettent de l'un à l'autre avec une valeur toujours réelle.

Le favori, le miniſtre, eſt le garant de tout. Son ſouris eſt la valeur reçue, que le premier heureux paſſe à un ſecond, celui-ci à un troiſième, &c.

Par exemple, un homme de médiocre qualité, cherche un emploi; à qui s'adreſſe-t-il? Ce ne ſera pas au miniſtre, au favori dont il eſt ſéparé par un trop grand intervalle.

Il va donc trouver monſieur *A*, créature de *B*, qui eſt le camarade de *C*, connu pour familier de *D*; celui-ci eſt le complaiſant d'*E*, qui ſert de bouffon à *F*, lequel vit ſecrètement avec *G*, fille entretenue par *H*, bâtard avoué d'*I*, dont le miniſtre ou le favori, du prince ſe ſert comme d'un oſier qui ſe plie à tout.

La faveur de l'homme élevé en place, a la même ſucceſſion rétrograde & deſcend depuis le trône juſqu'à la cabane, ou depuis le duc juſqu'au citadin.

Il eſt manifeſte que la cour ne pourroit pas plus exiſter ſans cette eſpèce de monnoie, qu'une ville de commerce pourroit ſe ſoutenir ſans le crédit des papiers; avec cette différence pourtant, que la réaliſation de l'effet n'eſt pas ſi certaine à la cour;

cour ; & que le favori peut très-bien proteſter contre ſon ſouris, ſans s'expoſer au danger de faire banqueroute.

J'étois aſſis tranquillement au degré le plus élevé de la roue de fortune, & le plus voiſin du trône, lorſque l'empereur étant mort, eut Anaſtaſe pour ſucceſſeur.

On ignoroit ſi je reſterois en faveur. Cette incertitude me procura les mêmes honneurs que l'on m'avoit rendus ſous le règne précédent, juſqu'à ce que j'allai faire hommage au nouvel empereur. Le froid de l'accueil qu'il me fit, glaça bien vîte toutes les phyſionomies, que j'avois d'abord trouvé enflammées de zèle & d'empreſſement pour mon ſervice.

Tous ceux qui rempliſſoient mon anti-chambre me tournèrent le dos, avec autant de promptitude qu'un régiment qui fait un quart de converſion. Mon ſouris dès-lors n'eut pas plus de valeur que la ſignature d'un banquetoutier, & chacun ſe défendoit de le recevoir.

Mon ſéjour ne fut pas long à la cour. Je me rendis en Thrace, dans ma patrie, où j'avois légitimement acquis de vaſtes domaines, des libéralités de mon maître, & du fruit des préférences que j'avois accordées. Je voulus me livrer à des occupations économiques, mais n'ayant ni goût ni connoiſſance dans ce genre, l'ennui vint m'acca-

bler; il s'y joignit le plus vif chagrin de la perte de mon crédit & de ma gloire; je succombai sous les traits de ces deux ennemis.

Minos, en me voyant, parut irrésolu sur le sort qu'il me feroit éprouver. Vous avez trempé, me dit il, dans de grands crimes: vous avez commis bien des injustices; cependant comme vous n'avez ni répandu, ni fait répandre de sang, étant général, je vous permets de retourner dans le monde.

Je naquis à Alexandrie, & même par une fatalité singulière, je dus la vie à la femme de mon fils; ce qui me rendit l'héritier des grands biens que j'avois amassés moi-même.

Je fus dissipateur au même degré que j'avois été ci-devant avare; & ce que j'avois amassé en plusieurs années, avec beaucoup de peine, je le mangeois en très-peu de tems, & sans plaisir.

Obtenant tout ce que je desirois, sans languir un instant, je ne ressentois jamais la volupté qui suit la possession d'une chose pour laquelle on a soupiré. Avec cela végétant mollement, sans penser, sans réfléchir, mon esprit m'étoit entièrement inutile. Toute la satisfaction qu'on peut se procurer par l'exercice des facultés intellectuelles, m'étoit absolument étrangère & inconnue. Aussi n'acquis-je par mon éducation que des sens matériels, & des organes grossiers; de manière qu'au milieu de l'abondance de tout, j'étois aussi fatigué par la

satiété, que sans cesse excédé par le dégoût. En un mot je me retrouvois dans la même situation, où m'avoit jeté l'avarice; j'avois tout alors, & je n'osois jouir; actuellement je ne desirois rien, & j'étois mécontent.

Mes grands biens ne me rendoient donc pas heureux. La mélancolie, l'indifférence, les maladies vinrent m'assiéger l'ame, & ronger mon cœur; le flambeau de ma triste vie s'éteignit insensiblement, sans que mon corps languissant ressentît ni crainte ni douleur.

Le jugement de Minos ne me fut pas favorable, car il m'ordonna de prendre une bonne dose d'avarice, & de roder encore avant de retourner au monde, trois ans sur les bords du Cocyte, tourmenté par le souvenir d'avoir dissipé, comme petit-fils, de grands biens que j'avois amassés comme grand-père.

A mon retour sur le globe terrestre, je dus le jour à un charpentier, & Constantinople fut ma patrie.

La première chose remarquable que j'y vis, fut le triomphe de Bélisaire. Il étoit en effet magnifique; mais ce qui me plut surtout, ce fut le malheureux Gélimer, roi des Vandales; sous les chaînes qui le traînoient à la suite du char triomphal, il portoit encore un caractère de noblesse & de majesté, qui l'élevoit fort au-dessus de son

vainqueur. Ce ſouverain infortuné ſe ſouvenant, dans cette circonſtance, de ſa grandeur paſſée, & conſidérant avec mépris la gloire faſtueuſe du triomphateur, s'écria, O vanité! vanité! tout eſt vanité!

Mon père m'apprit ſon métier, & l'on peut juger facilement, qu'il ne ſe paſſa que peu de ſcènes intéreſſantes ſur un théâtre ſi bas.

J'épouſai une femme que j'aimois; ſa conduite fut celle d'une honnête femme; je paſſois les jours dans un dur travail, & ma ſanté devenoit plus robuſte. Après la fatigue de la journée, je prenois un repas frugal, qui étoit auſſi délicieux pour moi, que le repas d'un riche, parce que j'avois appetit, & parce que ma femme que j'aimois, me tenoit compagnie. Ainſi s'écoulèrent mes jours ſans viciſſitude dans mon ſort, ſans orage de la part de la fortune.

Je parus, à ma mort, devant Minos avec la plus grande confiance, & dans l'eſpérance que j'allois auſſi-tôt être introduit dans les champs Eliſées. Mais pour mon malheur, je fus contraint d'avouer certaines petites tromperies de mon métier. Par exemple, je multipliois les dimenſions de mon travail, lorſque j'étois payé par meſure; & ſi je travaillois à la journée, ma pareſſe alongeoit l'ouvrage.

Après cet aveu, je me diſpoſois à paſſer plus

loin, sans attendre mon arrêt; mais Minos me prit par l'épaule, & me repoussa très-violemment sur la terre.

CHAPITRE XIII.

Julien est petit-maître.

MA nouvelle rentrée fut à Rome, où je naquis héritier d'une famille distinguée, & très-opulente.

Comme mes père & mère en conclurent, que je ne manquerois ni de science, ni de talens, ils eurent la tendresse de ne pas me tourmenter pour m'en donner. Les seuls instituteurs de ma jeunesse étoient, un maître à danser qui m'enseignoit de fort jolis mouvemens de pieds, & un certain Ficus qui m'instruisoit dans l'art de baisser la tête avec grace & promptitude, qui m'apprenoit à tourner les yeux d'une manière doucereuse & agréable.

Lorsque je fus devenu maître dans ces hautes sciences, je crus, ainsi que mes parens, être un jeune homme parfait; & nous ne nous occupâmes plus qu'à rechercher chez les artistes & les marchands de la cour, tout ce qu'il pouvoit y avoir de plus charmant, de plus nouveau pour mon ajus-

tement. Enfin dans ma vingtieme année, j'étois un des plus jolis monſieur de Rome. Dans les quarante-cinq années ſuivantes, je m'ajuſtois élégamment, je danſois, chantois, ſautois, & pirouettois; je faiſois des révérences & les yeux doux, enſuite les yeux doux, & des révérences. C'eſt dans ces nobles travaux, que je parvins à ma ſoixanté-ſixième année, qui termina ma carrière, des ſuites d'une fluxion de poitrine, que je gagnai dans un bal.

Minos déclara que je n'étois pas digne de l'Eliſée, & que j'avois été de trop peu d'importance pour être damné. Je m'en retournai dans le monde.

CHAPITRE XIV.

Aventures de Julien dans la perſonne d'un moine.

LE ſort me fit naître cadet d'une bonne maiſon; & l'on eut grand ſoin de m'envoyer au collége. Mais la ſcience jetoit alors une ſi foible lueur, qu'elle ne pouvoit percer les ténèbres de l'ignorance qui couvroient la face de toute l'Europe. Mon précepteur ſavoit à peine compoſer quelques phraſes latines, & ne connoiſſoit le grec que de nom. Cet inſtituteur ne me communiqua donc

que peu de connoiſſances, & encore moins de vertus. Mes parens trouvèrent que j'en ſavois aſſez pour me dévouer à l'Egliſe. Dès que j'eus atteint l'âge requis, je pris l'habit religieux.

Je vécus pluſieurs années enfoncé dans ma cellule, menant une vie conforme à un naturel ſombre, qui m'inſpiroit le mépris du monde; c'eſt-à-dire en d'autres termes, que je portois envie aux grands talens, aux grands emplois, & que je haiſſois tout le genre humain. Malgré ce caractère, je ſavois me vaincre aſſez, quand les circonſtances l'exigeoient, pour m'humilier devant l'homme le plus mépriſable, s'il pouvoit m'être utile.

Je me conduiſis de cette manière envers Etienne l'eunuque, mignon de l'empereur Juſtinien II; quoique ce favori fût une des plus viles créatures que la terre ait jamais portées; je compoſai ſon panégyrique, dans mes ſermons, je le propoſai même pour modèle à tous les courtiſans.

Mes flatteries lui plurent, & m'acquirent ſa bienveillance, au point qu'après m'avoir préſenté à l'empereur, il me tira de mon couvent pour me procurer une place à la cour. Je pris au mieux près de l'empereur. Il me donna toute ſa confiance, & je lui fis commettre toutes ſortes de cruautés.

Comme j'étois naturellement acariâtre, miſan-

trope & cinique, je ne haiſſois rien tant que de voir briller ſur les viſages, la joie & la ſatisfaction; les manières agréables des autres hommes me déchiroient le cœur. Je déclamois ſans ceſſe contre toute eſpèce de fêtes & de divertiſſemens. Je traitois la politeſſe, l'aménité, de frivolité & de légereté; je recommandois vivement la froideur & la gravité, ou même, pour dire la vérité, j'enſeignois l'hypocriſie.

Le malheureux Juſtinien fut ſi docile à mes inſtructions perverſes, que le peuple, animé par des excès multipliés, le renverſa du trône, & le chaſſa de ſa capitale.

Pour moi, je gagnai ma cellule. C'eſt une erreur de la part des hiſtoriens, d'avoir débité que j'avois été aſſaſſiné. Mon couvent me mit à l'abri de la fureur d'une populace effrenée, que je maudiſſois autant que j'en étois maudit.

Trois ans après cette cataſtrophe, Juſtinien étant venu déguiſé à Conſtantinople, eut la bonté de ſe reſſouvenir de moi, & de me faire une viſite. De mon côté je fis ſemblant de ne le pas connoître; la reconnoiſſance que je conſervois de ſes bontés paſſées étoit même ſi vive, que d'abord je réſolus de ne le pas recevoir.

Cependant il me vint une heureuſe idée, dont j'eſpérois tirer un excellent parti. Je lui déclarai donc, en l'examinant de plus près, que je le con-

noissois très-bien. Je lui demandai pardon de ma mauvaise mémoire ; je maudis ma vue foible, & je l'embrassai de la manière la plus tendre.

Je le priai très-instamment de passer la soirée avec moi, il y consentit. Au bout d'une demi-heure je prétextai quelques raisons pour m'absenter un instant, & je courus en hâte au palais impérial pour dénoncer à Apsimar l'étranger qui étoit dans ma cellule, espérant d'en recevoir une récompense, proportionnée au service éclatant que j'allois lui rendre.

Apsimar ordonna en effet à un détachement de ses gardes de me suivre, & de s'emparer de Justinien ; mais, soit que mon absence eût inspiré quelques soupçons à cet infortuné, soit que d'autres motifs l'eussent fait changer de résolution, nous ne le trouvâmes plus à mon retour, & tous nos soins à le découvrir furent inutiles.

Apsimar qui comptoit sur cette proie, fut très-courroucé de l'avoir manquée. Il me menaça des plus affreux tourmens, si je ne lui livrois pas le monarque détrôné. Mais le premier feu de sa colère étant passé, je parvins à éteindre tout-à-fait son ressentiment, par des flatteries & des artifices.

Justinien second eut le bonheur de remonter sur le trône impérial. Je fus un des plus empressés à l'aller féliciter, & à l'assurer de ma soumission.

Probablement il avoit été instruit de ma perfi-

die, car il me reçut d'abord froidement, & enſuite me reprocha publiquement ma trahiſon. Moi, je niai tout avec effronterie, parce que j'étois ſûr qu'il n'y avoit pas de preuves contre moi, & je tentai de me diſculper. Je le trouvai enfin irréconciliable, je ne ſongeai plus qu'à me venger.

Tous mes ſermons retentirent du nom de Juſtinien, & je l'y dépeignois comme un ennemi de l'égliſe, comme un athée, un hérétique, un payen, un imbécille, un arrien; mes imputations furent à la vérité confirmées par la ſuite de ſon règne, car il donna des preuves de la plus exécrable barbarie. Mon bonheur voulut que je rendis l'eſprit le même jour qu'un grand nombre de ſoldats, qui avoient commis au Boſphore de Thrace, par ordre de Juſtinien, des cruautés atroces.

Minos les fit tous précipiter dans le gouffre infernal; & comme il étoit extrêmement las de toutes les condamnations qu'il avoit prononcées, il ordonna que les aſſiſtans qui n'avoient point eu part à ces forfaits, & qui ne pouvoient ſe promettre l'entrée de l'Eliſée, retourneroient dans le monde ſans être entendus.

Je profitai promptement de cette amniſtie, & je pris le chemin du globe terreſtre.

CHAPITRE XV.

Julien devient racleur de violon.

ROME fut le lieu de ma naiſſance; ma mère étoit Africaine; & ſans avoir une beauté particulière, elle fut favorite du pape Grégoire II, peut-être à cauſe de ſa dévotion.

Je ne ſaurois dire quel fut mon père; mais je préſume que ce n'étoit pas un homme d'une grande conſidération, puiſqu'après la mort de Grégoire, qui faiſoit beaucoup de bien à ma mère, nous tombâmes dans une ſituation ſi miſérable, que nous fûmes obligés de mendier du pain dans les rues de Rome.

Notre principale reſſource étoit dans mon violon, dont je jouois paſſablement, car j'avois naturellement beaucoup de goût pour la muſique; & d'ailleurs cette ſcience avoit fait partie de l'honnête éducation que j'avois reçue aux dépens du pape.

Notre gain étoit pourtant fort modique, & quoique j'euſſe toujours un aſſez grand nombre d'auditeurs dans les places, il y en avoit fort peu qui ſe cruſſent obligés de gratifier le pauvre diable qui divertiſſoit le public.

Quelques-uns même, pour se piquer d'être des gens sensés & habiles, s'en alloient, en secouant la tête, après m'avoir entendu une heure entière, & disoient tout haut : en vérité, c'est une honte que de souffrir dans les rues de pareils vagabonds.

A dire le vrai, mon violon n'auroit pu nous procurer de quoi vivre, si nous eussions uniquement compté sur la libéralité de mes auditeurs. Mais ma mère, en femme adroite, faisoit valoir aussi son industrie. Tandis que par ma musique j'amusois agréablement les yeux & les oreilles du peuple, ses poches occupoient ma mère, & son succès étoit si grand, que nous y trouvions l'un & l'autre un abondant entretien. Malheureusement notre prudence n'égaloit pas notre bonheur : si nous eussions réglé notre dépense sur nos besoins plutôt que sur nos profits, il est certain qu'en peu de tems nous eussions été assez à notre aise pour abandonner la vie dangereuse & malhonnête que nous menions.

Tel est l'arrêt du sort, qu'en général tout ce que l'on gagne à force de travail & par des voies légitimes, se conserve très-bien, au lieu que ce qui s'acquiert par des moyens illicites & par l'extravagance, se dissipe aussi rapidement qu'il s'est amassé.

Nous dépensions donc tout ce que nous gagnions; par-là nous accoutumant à une folle profusion,

nous fûmes contrains de jouer d'adreſſe encore plus que du violon; ou, pour trancher le mot, nous devînmes de francs coquins, ſans cependant avoir une inclination naturelle au libertinage.

Nous fîmes aſſez long-tems ce petit trafic ſans être découverts; mais comme la fortune a coutume d'abandonner à eux-mêmes les gens d'un talent extraordinaire, elle nous joua auſſi ce vilain tour. Ma mère fut priſe ſur le fait, & menée devant le juge, ainſi que moi, comme ſon complice.

Notre bonheur voulut que ce magiſtrat fût grand amateur de muſique, & qu'il m'eût pluſieurs fois envoyé chercher pour jouer devant lui. Il m'avoit toujours mal payé, & ſans doute que ſa reconnoiſſance lui parla en ma faveur, lorſqu'il me vit avec ma mère. Au reſte, quel que ſoit le motif qu'il ait eu de nous traiter avec douceur, nos délateurs furent renvoyés, & nous obtînmes notre élargiſſement avec honneur. Il eſt vrai qu'il me fallut jouer quelques airs en ſa préſence, & que je n'eus point d'autre récompenſe que d'être renvoyé abſous. Ce qui facilita beaucoup auſſi notre liberté, c'eſt que la perſonne volée étoit un poëte, ſur lequel notre juge prit occaſion de s'égayer par des plaiſanteries.

Les poëtes & les muſiciens, diſoit-il, doivent vivre en bonne intelligence & en frères, puiſqu'ils ont épouſé les deux ſœurs. Lorſque l'on produiſit

la pièce d'or qui avoit été volée, il faut, s'écria-t-il, que nous soyons dans l'âge d'or, puisque les poëtes portent de l'or sur eux; or dans cet âge fortuné l'on ne connoît pas les filoux.

Il est de règle ordinaire qu'un danger évité est un avis salutaire; moi, j'avois un autre opinion, & j'étois persuadé qu'un accusé, qui est renvoyé absous, doit reprendre courage, parce que c'est une marque assurée de la prédilection de la fortune.

Dès-lors, en dépit des loix, des juges & des punitions, nous continuâmes hardiment notre agréable métier de filou.

Un jour que nous avions été appelés chez un riche prêtre; tandis que ses domestiques s'amusoient à danser au son de mon violon, ma mère trouva l'occasion de s'emparer d'un grand plat d'argent, sans toutefois avoir envie de commettre un sacrilège; cependant il fut prouvé que ce vase étoit destiné à des usages sacrés, & que le prêtre ne l'avoit pris chez lui que pour traiter sa famille avec plus de magnificence.

Ma mère fut convaincue de ce vol, & menée avec moi chez le même juge qui nous avoit traité si favorablement.

Sa conduite ne fut pas la même que la première fois; dès que le prêtre parut, il montra

autant de sérieux & de sévérité, qu'il avoit eu ci-devant de gaieté & de douceur.

Nous fûmes condamnés tous les deux à être fouettés dans les carrefours & dans les rues.

Ce jugement fut exécuté avec beaucoup de ponctualité, car le prêtre, qui honora notre supplice de sa présence, exhortoit le bourreau à bien s'acquitter de son devoir, & lui crioit charitablement: appuyez, mon ami, c'est pour le salut de leurs ames.

Quoique dans ces circonstances désagréables, nos épaules fussent cruellement déchirées, cependant mes douleurs, celles de ma mère, me furent moins sensibles, que l'affront que l'on fit à mon violon. Il fut porté devant nous comme pour servir de triomphe au bourreau; la populace en faisoit des risées & des railleries, qui marquoient son mépris pour l'art que j'avois l'honneur de professer.

Je regardois la musique comme une des plus nobles, comme une des plus heureuses inventions de l'esprit humain, & de-là je m'enorgueillissois beaucoup de mon savoir.

Le traitement qu'essuyoit mon pauvre violon, de la part de cette foule imbécille & ignorante, me fendoit le cœur, & m'affectoit au point que j'eusse sacrifié le reste de ma peau pour lui sauver cette avanie.

Ma mère ne ſurvécut que peu de tems à cette punition. Moi j'allois toujours enfonçant dans l'abîme de la misère, lorſque mon bonheur me rendit agréable à un jeune ſeigneur, qui me donna un logement chez lui, & me combla de bontés.

Il étoit poſſédé d'une fureur muſicale qui avoit éteint toute autre paſſion. Il me choiſit pour lui donner la pratique même de l'art du violon, qu'il ne connoiſſoit que par théorie.

Soit défaut de diſpoſition, ſoit défaut de génie, il ne fit que peu de progrès. Cependant ſuivant l'uſage de mes confrères, j'encenſois ſon talent, je louois ſon habileté; ces flatteries me gagnoient ſa bienveillance, au point qu'il m'eût fait un ſort avantageux, ſi je les euſſe continuées. Mais je m'apperçus qu'elles lui avoient donné une ſi haute opinion de ſon ſavoir, qu'il commençoit à préférer ſon jeu au mien, dès-lors tant d'orgueil me devint inſupportable.

Un jour que nous jouions un concerto, le petit ſeigneur joua ſi faux, que je ne pus m'empêcher de l'en faire appercevoir. Il répliqua que c'étoit ma faute, que je lui avois donné le faux ton; eſſuyer un ſemblable affront de ſon propre écolier, c'étoit au-deſſus de la patience humaine. Je m'emportai, je jetai mon inſtrument de dépit en jurant, en diſant avec vivacité, que j'étois trop vieux pour recevoir des leçons de muſique.

Il me répondit sur le même ton, qu'un racleur de violon dans les rues, n'étoit pas fait pour le reprendre. La dispute se termina par un défi de jouer devant un maître de l'art. Il prononça en ma faveur, mais la victoire me coûta cher. Je perdis mon écolier & toutes ses bontés. Je fus éconduit tout aussi-tôt; il me fit les reproches les plus amers de la punition honteuse dont mes épaules portoient l'empreinte, & de la misère d'où sa compassion m'avoit tiré.

Une dame, nommée Sabine, qui se croyoit grande connoisseuse en musique, & qui m'avoit entendu, n'eut pas plutôt appris que j'étois sorti de chez ce seigneur, qu'elle se chargea de mon entretien & de ma personne. Cependant je n'étois rien moins que content; car j'étois souvent obligé de jouer devant sa compagnie; & autant de fois, hélas! elle m'assommoit d'avis & de leçons, d'autant plus insupportables, qu'ils n'avoient pas le sens commun.

Je me persuade, non sans raison, que ces contrariétés avancèrent ma mort; car l'expérience m'ayant appris à sacrifier à mon pain toute espèce de ressentiment, les dégoûts, le chagrin concentrés à l'intérieur, me causèrent une maladie dangereuse.

Madame Sabine, malgré tous les défauts de mon jeu sur lesquels vraisemblablement elle ne

meſuroit pas ſa bienveillance, me fit donner tous les ſecours poſſibles. Trois des plus fameux médecins furent appelés, & comme la dame étoit riche, en trois jours j'eus onze viſites.

Un d'eux vint ſeul faire la douzième, & c'eſt lui qui me rendit l'utile ſervice de dégager mon eſprit de la matière. Peut-être, hélas! réuſſit-il ſans le vouloir. Voici la recette qu'il employa, & qui pourra n'être pas inutile à quiconque voudra aſſaſſiner avec une formule médecinale.

J'avois une fiévre continue, avec des redoublemens furieux, accompagnés de tranſports & de délire. Ma tête étoit brûlante comme un charbon ardent. Le docteur imagina de me guérir par les contraires. Il me fit mettre l'occiput ſur un gros glaçon, en fit poſer un autre ſur l'abdomen, & en plaça un dans chaque main qu'il m'ordonna de laiſſer hors du lit. Cette opération ſembla me tranſporter tout-à-coup dans la zone glaciale. Mon docteur m'examinoit & jetoit de tems en tems les yeux ſur un thermomètre qu'il avoit attaché au rideau de mon lit. Le mal de tête ſe diſſipa tout-à-coup, mon pouls devint moins fréquent, & je me ſentis entièrement ſoulagé.

Mon premier ſoin fut de faire de grands remercîmens au médecin, en l'aſſurant que j'étois preſque guéri. Il ordonna de me laiſſer encore trois minutes dans cette athmoſphère glacée, de retire

enſuite tous les glaçons ; puis il ſortit. Je me ſoulevai un peu pour voir moi-même le thermomètre, & je reconnus qu'il étoit un degré au-deſſous du point de congélation ; choſe inouie dans le mois d'Avril, ſous un climat tel que celui de Rome.

Le même médecin revenoit triomphant au bout de quatre heures avec ſes deux autres confrères, pour me faire une treizième viſite, mais on leur dit qu'il y avoit trois heures que j'avois expiré. Ils hochèrent la tête & s'en allèrent.

Lorſque je parus devant Minos, il me demanda ſi j'avois apporté mon violon ; & ſur la négative que je lui fis, il me pria de m'en retourner, en ajoutant que j'étois heureux de ce que Lucifer n'aimoit pas la muſique.

CHAPITRE XVI.

Julien paroît dans le monde ſous le caractère d'un ſage.

ROME fut encore le théâtre de ma vie, mais J'y reparus avec un caractère différent ; je fus chargé par le deſtin d'y jouer une ſcène très-ſérieuſe. Dès ma jeuneſſe je donnai des marques de ma deſtination, car on ne me vit rire que fort rarement ;

d'où tous ceux qui m'approchoient, concluoient que j'étois un enfant de grand esprit; quelques-uns même prédirent que je serois un juge, d'autres un évêque. Dans ma seconde année, mon père me donna un joujou, je le cassai aussi-tôt avec mépris. Le bon-homme prit cela pour une preuve de ma sagesse, & s'écria, tout extasié, fort bien! mon cher enfant, je te suis caution que tu seras un jour un grand homme.

Pendant mes études on ne me vit jamais m'adonner aux jeux & aux divertissemens des écoliers, & cependant je n'en étudiois pas davantage, & mon savoir n'en étoit pas plus étendu. Mais ma conduite sérieuse me gagna tellement l'affection de mon précepteur, qui étoit un homme sage, que je devins son favori, qu'il proposoit sans cesse pour exemple à mes camarades. Aussi étois-je l'objet de leur jalousie. Et si pourtant ils me témoignoient une certaine estime, c'étoit un tribut qu'ils payoient par force, & dont ils s'indemnisoient, en me chargeant en eux-mêmes de haine & de malédictions.

La réputation de jeune homme d'esprit & bien élevé dont je jouissois alors, je ne la conservai dans la suite qu'avec beaucoup de peine & de contrainte; car la violence que j'étois obligé de me faire pour renoncer aux divertissemens de mon âge, me causoit maints chagrins qui me flé-

triſſoient l'ame & qui ſurpaſſoient de beaucoup le plaiſir que j'avois quelquefois à ſoutenir la dignité imaginaire de mon caractère ſérieux.

Telle fut ma conduite juſques dans ma vingt-troiſième année, ſans que j'éprouvaſſe aucune affection remarquable. Mais ayant fait connoiſſance avec une jeune Napolitaine, nommée Arianne, dont la perfection de la taille & la régularité des traits attiroient les regards & enchaînoient les cœurs, je ne pus défendre le mien d'une bleſſure profonde. La vivacité d'Arianne, les charmes de ſon caractère, les agrémens de ſa converſation, achevèrent de me rendre le plus ardent & le plus humble de ſes eſclaves.

Cette aimable perſonne avoit dix-huit ans, lorſque je la vis la première fois dans une maiſon où j'allois fréquemment. Je m'enflammai d'autant plus facilement, que je remarquai que mes ſoins étoient reçus avec diſtinction.

Après un ſéjour de trois mois à Rome, Arianne en partit emportant mon cœur & toutes mes eſpérances.

D'un autre côté j'avois toutes les aſſurances de retour qu'on peut déſirer d'une demoiſelle, qui régle ſa conduite ſur la plus auſtère bienſéance.

Son départ me cauſa un chagrin d'autant plus ſenſible, qu'il n'étoit pas facile de m'en diſtraire. J'eus beau chercher un remède dans la diſſipation,

& surtout dans la musique; du caractère sérieux dont j'étois, cette science ne servit qu'à réveiller mes desirs & accroître mes peines.

Ma passion devint si violente, qu'elle me fit résoudre à la satisfaire. Un de mes premiers soins fut de m'informer de l'état des parens d'Arianne, que je ne connoissois pas. J'appris que, quoique leur état & leur fortune passassent mes espérances, cependant l'un & l'autre n'étoient pas assez considérables pour justifier mon mariage aux yeux des gens sensés & raisonnables. C'est alors qu'il se passa au-dedans de moi-même un vif combat entre la sagesse & le desir de ma félicité. La première triompha. Il est impossible de dire ce qu'il m'en coûta pour sacrifier mon inclination à cette réputation d'homme sage, que j'avois acquise avec tant de peine, & conservée à force de privations.

Ce combat intérieur duroit encore lorsqu'Arianne revint à Rome. Qu'on juge quel ennemi ma sagesse avoit à redouter alors, puisque l'absence de mon amante m'avoit causé tant de tourmens!

Ma réputation eût sûrement succombé sous l'ardeur de ma passion, si je n'eusse imaginé de satisfaire cette dernière, sans porter atteinte à la première. C'est-à-dire que je pris la résolution d'entretenir secrètement ma maîtresse. Selon les mœurs romaines, il n'y avoit nulle indécence dans cette conduite, pourvu qu'extérieurement je conservasse

toujours les règles de la bienséance, mon secret fût-il même connu de tout le monde.

Pour parvenir à mon but, j'avois employé toutes les ressources d'un homme passionné, & toutes les finesses des complaisans. Son confesseur avoit été corrompu, une vieille matronne étoit dans mes intérêts, mais tout fut inutile. Sa vertu fit plus de résistance encore que ma sagesse. Elle paya mes propositions du plus grand mépris, & refusa de me voir dès cet instant.

Arianne retourna encore à Naples, & me laissa dans une situation semblable à celle d'un homme qui seroit enchaîné sur un brasier ardent. Une noire mélancolie m'accompagnoit tout le jour, toutes mes nuits étoient marquées par des insomnies.

L'histoire de mes amours, mes vues de mariage étoient divulguées par tout, mais mes amis soutenoient que j'étois trop sage, pour me marier si follement. Cette bonne opinion qu'ils avoient de moi, flattoit mon amour-propre, mais par combien de tourmens ne l'achetai-je pas.

Un soir, qu'après avoir mûrement réfléchi, je m'arrêtois à la résolution de préférer ma félicité à tout, un de mes amis vint m'apprendre qu'Arianne étoit mariée. Quoique cette nouvelle me brisât le cœur, je fus pourtant assez maître de moi pour ne rien laisser paroître de ma douleur devant mon

ami. Dès que je fus seul, je m'abandonnai au plus cuisant désespoir; je me serois estimé trop heureux de pouvoir posséder ma chère Arianne, au prix de ma sagesse, de ma fortune, & de tout ce que j'avois de plus cher. Il falloit me consoler, & attendre du tems, ma guérison parfaite. Pour comble de malheur, le Romain qu'Arianne avoit épousé, vint prendre un logement dans mon voisinage; j'avois sans cesse sous les yeux l'image de cette aimable femme, qui menoit la conduite la plus respectable. Je trouvois dans le tableau de la félicité des deux époux, les plus justes motifs de douleur & de regret.

Si j'eus sujet de maudire ma sagesse, de ce qu'elle m'avoit fait perdre Arianne, en revanche je lui dus la facilité de pouvoir épouser une veuve, qu'un de mes amis me proposa comme un parti d'autant plus sortable, que sa fortune surpassoit la mienne, autant que la mienne surpassoit celle d'Arianne. Ma réputation d'homme sage parla si favorablement à cette veuve, qui étoit elle-même d'un caractère sérieux & d'une conduite très-réglée, que notre mariage fut aussi-tôt arrêté. La conclusion s'en fit, dès que la bienséance, dont ma future vouloit strictement suivre les régles, eut terminé son deuil, c'est-à-dire, le second jour de la seconde semaine de la deuxième année qui suivit le décès de son mari.

Malgré l'honnêteté de ſa conduite, malgré la régularité de ſes mœurs, ma femme me rendit malheureux. Sa perſonne n'étoit rien moins qu'aimable, & ſon caractère étoit revêche & acariâtre. Pendant quinze ans que dura notre union, il ne ſe paſſa pas un ſeul jour que je ne maudiſſe, dans le fond de mon cœur, & ma femme & le ſoleil qui avoit éclairé notre hymen. La ſeule douceur qui corrigeoit un peu l'amertume de ma vie, c'étoit de voir que mes amis prônoient la ſageſſe de ma femme, & n'oublioient pas la mienne.

Vous voyez que l'amour me fit payer cher la gloire de paſſer pour ſage. D'autres fois je l'obtins à meilleur marché, je veux dire par l'hypocriſie. Je me privois de mille petites récréations que je paroiſſois mépriſer, tandis qu'intérieurement j'avois la plus grande inclination à m'y livrer. L'hypocriſie qui me cauſa ſurtout le plus de déplaiſir, ce fut celle qui me portoit à dénoncer comme abominable & ſcandaleux, un livre que je me faiſois une fête de lire dans mon cabinet.

Mais je ne veux pas trop étendre l'hiſtoire de ma conduite, qui ne contient d'ailleurs rien de bien remarquable : toute ma vie fut une diſſimulation continuelle qui m'eût rendu fort heureux, ſi j'avois pu me tromper moi-même auſſi facilement que je trompois les autres : pour peu que je réflé-

chiſſe, j'étois auſſi-tôt convaincu, que dans le fait je n'étois pas auſſi ſage que je paroiſſois l'être aux yeux des hommes, & cette réflexion empoiſonnoit beaucoup le plaiſir que je recevois de la bonne opinion, que les autres avoient de ma ſageſſe.

Ce reproche que fait la conſcience quand on la conſulte, reſſemble au *memento mori*, que toute créature doit ſe dire. C'eſt le plus dangereux ennemi de toute flatterie; c'eſt le contrepoiſon de toutes les fauſſes louanges. Je ne déciderai pas, ſi nos philoſophes ou nos ſages modernes, ne veulent point prendre la peine de réfléchir, ou ſi plutôt la longue habitude où ils ſont de tromper les autres, les aveugle ſur la tromperie qu'ils ſe font à eux-mêmes, mais il eſt certain qu'il en eſt pluſieurs parmi eux qui ne ſe connoiſſent pas plus, que le monde les connoît.

Qu'un philoſophe paroîtroit ridicule, ſi l'on pouvoit pénétrer dans le cabinet de ſa ſageſſe! C'eſt alors que l'on ſeroit étonné de trouver au milieu des mets lès plus délicats, l'homme frugal & tempérant, qui parle avec mépris de tous les plaiſirs du goût; de voir un ſage ſe piquant d'être ſobre, faire en public l'éloge de l'eau, & dans le ſecret, careſſer ſa bouteille, & ſe gorger de vin; d'appercevoir enfin un ſage qui dénonce un tableau un peu libre,

ou un roman gai, comme le poison des bonnes mœurs, oublier sa morale dans les bras de sa gouvernante.

J'abandonne le pinceau, & je ne continuerai pas la peinture d'un caractère sous lequel j'ai joué le rôle le plus ridicule, de tous ceux que j'ai représentés sur le théatre du monde. Ma sagesse finit enfin.

Un de mes amis qui demeuroit dans la partie orientale de l'empire, ayant deshérité son fils, m'institua son héritier. Je reçus cette nouvelle au milieu de l'hyver, au moment où je venois de relever d'une maladie dangereuse, & d'attendre ma grande année climatérique, la soixante-dixième.

Imaginant bien que la famille du défunt s'opposeroit de tout son pouvoir à l'exécution de son testament, je consultai un de mes amis, sur la conduite que je devois tenir, savoir si je me rendrois sur les lieux aussi-tôt, ou si je donnerois ma procuration & confierois mes intérêts à quelqu'un jusqu'à ce que la saison fût devenue plus commode, pour faire ce voyage.

J'opinois beaucoup pour ce dernier parti, parce que je me voyois assez riche sans cet héritage, parce que j'étois dans un âge avancé, & que je ne connoissois personne que je désirasse d'enrichir après ma mort.

Mon ami fut d'avis que je partisse promptement.

Il me repréſentoit que ſi le bonheur lui eût envoyé une pareille ſucceſſion, il ſeroit déjà en route; que ſage comme j'étois, je ne devois pas donner une occaſion de me tromper, ce qui arriveroit infailliblement, ſi j'envoyois ma procuration; enfin il appuyoit fortement ſur cette maxime : *ne facias per alium quod per te fieri poteſt.* J'avoue, pourſuivoit-il, que la ſaiſon eſt déſagréable, que l'état de convaleſcence où vous vous trouvez, mérite quelques égards, mais toutes ces circonſtances ne ſont pas des obſtacles invincibles; d'ailleurs c'eſt à ſurmonter les obſtacles inſurmontables pour le vulgaire, que je reconnois principalement le philoſophe.

Le conſeil de mon ami leva toute incertitude; en conſéquence je me mis en route dès le lendemain. Je fus pris du mauvais tems deux jours après; le troiſième, la fièvre m'aſſaillit, & conſuma mes forces & ma vie.

Minos demanda cette fois mes projets. Je m'approchai avec confiance de la porte de l'Eliſée, eſpérant que la ſageſſe qui brilloit ſur mon front, étoit un paſſeport aſſuré, ſans avoir d'examen à ſubir; mais à mon grand étonnement, Minos me dit d'une voix terrible : Monſieur, à l'air ſérieux, où allez-vous ſi vîte? Voulez-vous bien, avant de paſſer plus avant, me faire le récit de votre conduite dans le monde?

J'entrai tout de ſuite en matière, & j'avois continuellement les yeux ſur la porte que je croyois devoir s'ouvrir à chaque phraſe de mon hiſtoire. J'étois dans l'erreur, je ne fus point admis, & Minos m'apoſtropha ainſi.

Je crois, monſieur l'homme ſage, que votre retour dans le monde eſt le parti le plus ſage que vous ayez jamais pris, & le plus propre à faire honneur à votre ſageſſe; ce ſeroit une extravagance complette d'entrer dans l'Eliſée; car il n'y a qu'un fol qui puiſſe exporter une marchandiſe, d'un lieu où elle eſt en grand crédit, pour l'importer dans un endroit où elle n'a aucune valeur. Retournez donc au monde avec votre air ſérieux, l'Eliſée n'eſt pas le lot de ceux qui ſont trop ſages pour être heureux.

Cet arrêt m'étourdit un peu, mais ne m'accabla pas. Je repréſentai à mon juge, que puiſque l'entrée de l'Eliſée m'étoit interdite, je me flattois de n'avoir commis dans ma vie aucun crime, qui méritât que je fuſſe condamné à reparoître au monde ſous le caractère de ſage. Vous attendrez votre ſort, me dit-il, il me quitta dans le même inſtant.

d'où tous ceux qui m'approchoient, concluoient que j'étois un enfant de grand esprit; quelques-uns même prédirent que je serois un juge, d'autres un évêque. Dans ma seconde année, mon père me donna un joujou, je le cassai aussi-tôt avec mépris. Le bon-homme prit cela pour une preuve de ma sagesse, & s'écria, tout extasié, fort bien! mon cher enfant, je te suis caution que tu seras un jour un grand homme.

Pendant mes études on ne me vit jamais m'adonner aux jeux & aux divertissemens des écoliers, & cependant je n'en étudiois pas davantage, & mon savoir n'en étoit pas plus étendu. Mais ma conduite sérieuse me gagna tellement l'affection de mon précepteur, qui étoit un homme sage, que je devins son favori, qu'il proposoit sans cesse pour exemple à mes camarades. Aussi étois-je l'objet de leur jalousie. Et si pourtant ils me témoignoient une certaine estime, c'étoit un tribut qu'ils payoient par force, & dont ils s'indemnisoient, en me chargeant en eux-mêmes de haine & de malédictions.

La réputation de jeune homme d'esprit & bien élevé dont je jouissois alors, je ne la conservai dans la suite qu'avec beaucoup de peine & de contrainte; car la violence que j'étois obligé de me faire pour renoncer aux divertissemens de mon âge, me causoit maints chagrins qui me flé-

triſſoient l'ame & qui ſurpaſſoient de beaucoup le plaiſir que j'avois quelquefois à ſoutenir la dignité imaginaire de mon caractère ſérieux.

Telle fut ma conduite juſques dans ma vingt-troiſième année, ſans que j'éprouvaſſe aucune affection remarquable. Mais ayant fait connoiſſance avec une jeune Napolitaine, nommée Arianne, dont la perfection de la taille & la régularité des traits attiroient les regards & enchaînoient les cœurs, je ne pus défendre le mien d'une bleſſure profonde. La vivacité d'Arianne, les charmes de ſon caractère, les agrémens de ſa converſation, achevèrent de me rendre le plus ardent & le plus humble de ſes eſclaves.

Cette aimable perſonne avoit dix-huit ans, lorſque je la vis la première fois dans une maiſon où j'allois fréquemment. Je m'enflammai d'autant plus facilement, que je remarquai que mes ſoins étoient reçus avec diſtinction.

Après un ſéjour de trois mois à Rome, Arianne en partit emportant mon cœur & toutes mes eſpérances.

D'un autre côté j'avois toutes les aſſurances de retour qu'on peut déſirer d'une demoiſelle, qui régle ſa conduite ſur la plus auſtère bienſéance.

Son départ me cauſa un chagrin d'autant plus ſenſible, qu'il n'étoit pas facile de m'en diſtraire. J'eus beau chercher un remède dans la diſſipation,

que j'eusse la plus sincère reconnoissance, & le plus tendre attachement pour mon oncle, qui m'avoit toujours comblé de bontés, cependant je ne ressentis qu'une légère douleur de sa perte; mon couronnement eut bientôt essuyé les larmes que j'avois données à ses funérailles. Je montai sur le trône sous le nom de Ramire I.

Si l'éclat du trône m'éblouit, il ne m'aveugla jamais. Ma mémoire fut toujours remplie des devoirs que j'avois contractés envers ceux qui étoient sous mon sceptre.

Je les voyois comme un père voit ses enfans, dont la prospérité est confiée à ses soins par la Providence, ou je les considérois, comme un sage propriétaire regarde les fermiers de ses terres, qui reconnoit que leur bien-être fait la base du sien propre.

D'après ces réflexions, j'ose dire que la félicité de mes sujets fut toujours l'objet de mes vœux, & le but de toutes mes entreprises.

Le roi Mauregas s'étoit indignement engagé pour lui & ses successeurs, à livrer annuellement aux Mores le tribut de cent vierges. Je résolus de délivrer mon état de ce joug honteux. Quand l'empereur Abderame II m'envoya demander l'exécution de cet infame traité, je renvoyai ses ambassadeurs avec indignation; je les aurois certainement fait étrangler, si je n'eusse réfléchi que

c'étoit

c'étoit faire un double outrage à la nature, & au droit des gens.

Je me préparai dès-lors à la guerre; je m'empressai de mettre sur pied une puissante armée. A cet effet j'assemblai mon peuple; & du haut de mon trône je lui représentai que ni l'ambition, ni la vengeance personnelle n'avoient part à cette guerre, mais que sa sûreté, son honneur étoient les uniques, les justes motifs qui la faisoient entreprendre & la rendoient indispensable.

J'eus la satisfaction de voir tous mes sujets approuver ma résolution, & jurer unanimement, qu'ils étoient prêts à exposer tout ce qu'ils avoient de plus cher, pour l'honneur de ma couronne.

Mes troupes furent bientôt prêtes; mes sujets de toute condition accouroient bravement sous mes drapeaux; il ne resta que peu de monde pour la culture des terres; les évêques même, les ecclésiastiques suivirent l'armée.

Nous en vînmes aux mains près d'Avelda, &. sans la nuit qui survint, la monarchie d'Espagne étoit anéantie.

Je me retirai sur une montagne pour m'abandonner à ma douleur; non pas tant encore à cause du danger où je voyois ma couronne, que par rapport à la perte de tant de braves gens, qui s'étoient confiés à ma conduite.

Si j'ai, me disois-je, l'ame déchirée par les regrets de voir tant d'hommes morts dans une guerre, qui n'a été entreprise que pour leur sûreté, à quel degré eussent donc été mes remords, si, comme tant d'autres princes, j'avois sacrifié ces hommes à mon ambition, à ma vanité, ou à un inutile agrandissement de mes états.

Après m'être abandonné pendant quelques jours à la violence de mon chagrin, je me mis à réver aux moyens de détourner un plus grand malheur; une heureuse idée jeta tout-à-coup dans mon cœur un rayon d'espérance.

Faisant attention qu'il se trouvoit un grand nombre de prêtres dans mon armée, & que rien n'avoit plus de pouvoir sur les esprits que la superstition, je résolus de profiter de cette réflexion; d'assurer que saint Jacques m'avoit apparu, & m'avoit promis une victoire complette.

Je méditois encore sur cette idée, lorsque l'évêque de Najara entra chez moi. J'avois quelque scrupule à lui confier le mystère qui m'occupoit, je sentois cependant que j'avois un extrême besoin de son ministère. J'eus donc recours à un petit artifice pour le persuader, & le tourner à mes vues.

Je feignis de ne l'avoir pas apperçu, & je ne répondis rien à ce qu'il me dit. Cependant je parlois à saint Jacques, comme si je l'eusse vu, je le

remerciois à haute voix de ſes faveurs, & de la victoire qu'il me promettoit. Ces complimens finis, je me retourne comme par haſard, j'apperçois l'évêque, je cours à lui, je l'embraſſe, je l'aſſure n'avoir pas ſu qu'il étoit préſent; je lui découvre, d'un air tranſporté, l'apparition du ſaint, & je lui demande très-ſérieuſement s'il ne l'avoit pas vu.

L'évêque qui étoit un homme fin & ruſé, répond auſſitôt que le ſaint lui a pareillement apparu, & que ſi je l'avois vu moi-même, j'en avois l'obligation à ſes prières, puiſqu'il avoit paſſé les deux jours précédens, à en adreſſer les plus ferventes à ce bienheureux Jacques, qui étoit ſon patron. Il y a peu d'heures, ajouta-t-il, que j'ai vu le ſaint, & je venois vous rendre compte qu'il m'a non-ſeulement promis la défaite des infidèles, mais qu'il m'a notifié en même tems la mort de l'évêque de Tolède.

Cette dernière circonſtance me fit douter ſi le récit de l'évêque ne contenoit pas quelques vérités, car quoique je ne fuſſe pas ſuperſtitieux, la réalité de la mort qu'il m'avoit annoncée, & qui me fut bientôt confirmée, étonnoit mon eſprit, & tentoit ma crédulité. Dans la ſuite j'appris que l'homme ſacré de Najara avoit perdu récemment trois chevaux, à l'occaſion de certaines nouvelles qu'il avoit reçues de Tolède. Il ne m'en fallut

pas davantage pour m'éclairer sur la révélation de son saint patron.

Le lendemain de ma vision, l'évêque monta sur le rostrum ; il publia ce miracle avec tant d'énergie, il souffla le feu de l'enthousiasme avec tant de force, que toute l'armée animée du même esprit, ne respiroit que le combat, & sembloit être devenue invincible.

L'évêque, suivant l'usage de tous les ministres des religions, emprunta les foudres du ciel pour épouvanter la terre. Il termina son discours par des imprécations fulminantes contre ceux qui auroient le moindre doute d'un heureux succès ; il déclara que quiconque oseroit en former, se rendroit coupable de la damnation éternelle, puisqu'il accuseroit le saint de mensonge ; enfin il assura qu'il étoit lui-même caution de la promesse du saint.

Je m'apperçus bientôt que ce discours avoit produit le plus grand effet, & l'enthousiasme enflammoit toutes les têtes. Pour en accroître encore la force & l'activité, je fis usage d'un autre stratagême, qui servit beaucoup au succès du premier. J'avois à mon service un homme adroit & ruse, que j'avois très-heureusement employé dans des intrigues galantes, je pris le parti de le charger de l'intrigue sacrée ; ainsi d'un dieu du paganisme, j'en fis un saint moderne.

Je lui fis endoſſer un vieil habillement de différentes couleurs, qui étoit inconnu, je le fis déguiſer de manière à être méconnoiſſable. Il montoit un cheval blanc, & portoit de la main gauche une large croix rouge.

Dans cet accoutrement ; je lui ordonnai de paſſer devant l'armée, & de s'écrier : *courage ; ſaint Jacques combat pour vous !* Toute l'armée répéta ces mots ; chaque ſoldat combattit en démon forcené plutôt qu'en homme, & malgré notre petit nombre, nous remportâmes la victoire la plus complette.

Après cette déroute, l'évêque de Najara parut, & rapporta que le ſaint lui avoit fait le récit de tout ce qui s'étoit paſſé. Il m'a donné ordre, ajouta-t-il, de toucher une ſomme conſidérable pour ſon ſervice, & de demander, en ſon nom, l'établiſſement d'une dîme en grains & en vin, pour l'entretien de ſon égliſe. Le ſaint veut encore que, pour éterniſer la victoire mémorable que nous venons de remporter, on lui paye chaque année une ſolde de chevalier, qu'il me charge ainſi que tous mes ſucceſſeurs, de recevoir.

Toute l'armée cria unanimement qu'il falloit tout accorder ; je fus obligé d'y donner mon conſentement malgré ma répugnance, & dans la crainte d'aliéner les eſprits par ma réſiſtance.

J'avois dès-lors tout terminé avec ſaint Jacques ;

mais je n'étois pas quitte de l'évêque, qui faisoit les fonctions de son légat. Huit jours après, on apperçut des lumières dans un bois près du champ de bataille. Au bout de quelques jours on y découvrit le tombeau du saint. On vint me faire le rapport de cette belle découverte, & l'évêque étoit présent. Il me contraignit par ses discours, à bâtir une église, qu'il fallut doter de riches revenus. Bref, ce prétendu légat me tourmenta si fort avec les miracles de son saint, que pour me défaire de lui, je le nommai, avec la permission du pape, à l'évêché de Tolède, qu'il ambitionnoit.

Je passe à d'autres faits. Un certain officier supérieur qui s'étoit battu vaillamment dans la bataille contre les Maures, où il avoit reçu plusieurs blessures, me sollicitoit vivement pour avoir son avancement.

J'étois sur le point de lui accorder une place qui venoit de vaquer, quand un de mes ministres me rapporta avec une crainte affectée, qu'il avoit promis cette place au fils du comte d'Alderedo, homme puissant, qu'un refus ne manqueroit pas de mécontenter, puisqu'il avoit déjà rappelé son fils de l'académie, pour le mettre en possession de l'emploi.

Toutes ces raisons m'arrachèrent mon consentement pour le jeune d'Alderedo; mais je recom-

mandai dans les termes les plus forts à mon ministre, l'officier de mérite dont je voulois récompenser les services; il m'assura qu'il s'en souviendroit sûrement.

Cependant je viens de rencontrer dans l'Elisée, ce brave homme de guerre, qui m'a appris qu'il étoit mort dans la plus grande misère.

Quiconque a été souverain ou prince, ne peut se représenter fidèlement, combien les fausſetés de ses favoris, la conduite intéressée de ses ministres, lui font imputer de fautes dont il est innocent.

Le comte de Saldagne avoit été très-long-tems détenu en prison; son fils dom Bernard del Carpio, qui s'étoit fort distingué dans la guerre contre les Maures, me supplia de lui accorder la délivrance de son père, pour récompense de ses services. Le vieillard avoit suffisamment été puni par sa détention; le jeune homme avoit un mérite si bien reconnu, que je sentois ma reconnoissance & la justice, parler en sa faveur; mais mes ministres s'opposèrent fortement à la résolution favorable que j'avois prise. Ils me représentèrent que mon honneur exigeoit que je vengeasse l'insulte faite à ma famille; que la demande du jeune del Carpio avoit plutôt l'air d'une menace que d'une prière; que le compte orgueilleux qu'il faisoit de ses services, la récompense qu'il sollicitoit, étoient de

véritables reproches ; que consentir à ce qui étoit demandé si hautement, c'étoit ou crainte ou foiblesse dans un monarque ; enfin, qu'en accordant la rémission de la peine infligée par mon prédécesseur, c'étoit déclarer que son jugement avoit été injuste. Toute la famille de Saldagne est l'ennemi juré de votre maison, m'ajouta un de mes ministres en secret ; voyez maintenant s'il est possible de relâcher son chef.

Avec ces différentes représentations mes ministres parvinrent à leur but, le jeune del Carpio n'obtint qu'un refus, qui lui fit quitter la cour, & lui causa la mort peu de tems après. D'un autre côté, les tourmens d'une prison éternelle accablèrent le vieillard, & le précipitèrent au tombeau, ainsi que je l'appris dans la suite. Cette seule injustice me coûta deux de mes plus fidèles sujets.

Je dois dire aussi que mes ministres cherchoient continuellement à me donner une très-mauvaise opinion de mon peuple. Tantôt c'étoit un mutin dont il falloit accabler le corps, pour ôter l'essor à son esprit ; tantôt ils le peignoient prêt à se révolter, & rempli de sentimens qui ne s'accordoient pas avec la soumission qu'il me devoit.

Cependant j'étois généralement aimé & respecté, malheureusement pour moi, je ne l'ai sçu qu'après ma mort.

Ce portrait défavorable du peuple dans la

bouche d'un miniſtre, eſt un reſſort ſecret qui empêche le ſouverain d'agir d'une manière ouverte & confiante avec ſes ſujets; car comme cette conduite ne manqueroit pas de faire adorer le prince, elle ſeroit auſſi très-dangereuſe pour le miniſtre qui ne connoît que ſon intérêt, auquel il ſacrifie ſans ceſſe le maître & les ſujets.

Je vous ai rapporté les aventures les plus remarquables de ma vie; je peux vous aſſurer que tout ce qu'entreprennent les rois, ne mérite pas la même attention. Quantité d'actions médiocres n'attirent les regards, que parce qu'elles ſe montrent du haut d'un trône. Il eſt bien des heures & des tems où l'on ne trouveroit point de différence entre la vie d'un monarque & celle d'un manœuvre.

Ce rôle eût peut-être été le dernier que j'euſſe joué dans le monde, ſi Minos n'eût pas été choqué de mon ingratitude envers del Carpio. L'hiſtoire de ſaint Jacques lui donna ſeulement occaſion de rire; mais au récit des autres traits, il rida le front, fronça le ſourcil, & me renvoya avec cette réponſe laconique: roi, retournez au monde.

CHAPITRE XVIII.

Julien devient bouffon de cour.

MA nouvelle rentrée dans le monde fut en France. Je naquis à la cour du roi Louis III, & j'eus enſuite l'honneur d'être le bouffon, ou le fou de Charles le Simple.

Je crois pouvoir dire avec raiſon, que j'ai plutôt fait extravaguer les gens de cour, que je n'ai extravagué moi-même. Bien loin d'être ce qu'on entend communément par fou, j'étois fin & ruſé. Je connoiſſois la foibleſſe de mon maître, de pluſieurs courtiſans, & je ſus en tirer bon parti.

Le bon Charles ne me chériſſoit pas moins, que l'empereur Domitien chériſſoit le comédien Paris, & de même que ce dernier, je diſtribuois les charges & les dignités. Je me fis un grand parti parmi les courtiſans; ils me traitoient réellement en fol, & cependant ils faiſoient l'éloge de mon eſprit, peut-être pour s'exercer dans l'art ſublime des flatteries.

Parmi ces ſeigneurs, il en étoit un ſurtout qui ne ſe diſtinguoit que par la plus noire méchanceté. L'eſprit, le bon ſens, le courage, l'extérieur lui manquoient abſolument. Les qualités

du cœur n'étoient pas moins rares chez lui; enfin c'étoit un monstre le plus malin qui fût au monde.

Ce personnage, jaloux de gagner mon affection, prodiguoit sans cesse des éloges à mon esprit, descendoit dans une infinité d'autres petites adulations, qui, quoique maladroites & déplacées, produisirent cependant un si bon effet, que je lui accordai la plus ardente protection. Soit vanité de ma part, soit reconnoissance pour ses douceurs, je fis si bien qu'il obtint un évêché. J'avois cru m'attacher ce flatteur, mais la crosse & la mitre que je lui avois procurées, l'élevèrent si fort, qu'il ne daigna plus s'abaisser jusqu'à moi.

Les plus grands seigneurs de la cour, le roi même n'étoient point à l'abri de mes insolences; j'en vais rapporter un exemple.

Sa majesté Simple me dit un jour : tu as tant de pouvoir qu'on te prend presque pour le roi, & moi pour ton bouffon. Je fis semblant d'être fâché de ce propos, & je témoignai de l'humeur. Comment donc, ajouta le roi, as-tu honte d'être roi? Non, sire, répondis-je, mais j'ai honte de mon bouffon.

Hebert, comte de Vermandois, avoit été reconcilié avec le roi par mon entremise. Il lui persuada ensuite d'enlever au comte Balduin la ville d'Arras, dont Hebert fit l'acquisition contre la cession de Peronne. Balduin vint à la cour pour rede-

mander sa ville d'Arras, mais il négligea, soit par orgueil, soit par ignorance de me prévenir en sa faveur. L'ayant rencontré un jour à la cour, vous n'avez pas, lui dis-je, choisi le bon chemin, pour parvenir à votre but. Il me répondit, avec dédain, qu'il n'avoit pas besoin du conseil d'un fou. Je lui répliquai que je n'étois pas surpris de ce qu'il réussissoit si mal, puisqu'il ne suivoit effectivement que le conseil d'un sot. J'ajoutai qu'il y avoit des fous qui avoient plus de crédit qu'il n'en avoit apporté. Il répondit brusquement qu'il ne menoit point de fou avec lui, puisqu'il voyageoit toujours seul! Eh, monsieur, répliquai-je, je suis souvent seul, & cependant on dit que j'ai toujours un sot avec moi.

Cette réponse excita la risée de ceux qui étoient présens. Balduin fut si piqué, qu'il me donna un soufflet. Je courus aussitôt me plaindre au roi, qui sur le champ renvoya le comte de la cour, sans vouloir écouter sa demande.

Ce que je rapporte ici, prouve plus mon impertinence & ma vanité, qu'il ne fait honneur à mon esprit; car réellement mes plaisanteries furent plus admirées qu'elles ne le méritoient. Mais dans un pays dont tous les habitans se haissent & se portent envie mutuellement de tout leur cœur, quoiqu'à l'extérieur ils s'épuisent en civilités, & s'estropient réciproquement à force de caresses;

à la cour, dis-je, rien n'eſt plus aiſé que de ſe faire la réputation d'homme d'eſprit, parce que la raillerie qui bleſſe la vanité d'un ſeul, flatte toujours la haine du plus grand nombre.

D'ailleurs, les goûts étant auſſi mobiles que les feuilles des forêts, & la volonté du prince & de ſes favoris, étant le moule où ſe modèlent les volontés de tous les autres, il n'étoit pas étonnant que je paſſaſſe pour un bouffon très-ſpirituel, puiſque ſa très-ſimple majeſté me regardoit comme le plus fin des courtiſans, & le plus ingénieux de ſes ſujets. Je ſuis ſûr que le cheval de Caligula paſſa à la cour de ſon maître pour un conſul auſſi habile qu'aucun autre.

Chaque parole que je diſois excitoit le rire, & paſſoit pour une fine raillerie, ſurtout auprès des dames, qui très-ſouvent rioient avant que j'euſſe parlé, ou qui ſe faiſoient un plaiſir de répéter ce qu'elles venoient d'entendre, quoique moi-même j'euſſe honte d'avoir dit une bétiſe.

Je ne maltraitois pas moins les dames que les hommes, & l'impunité ſuivoit toujours mes impertinences. Cependant un jour que j'avois raillé ſur la beauté d'une dame nommée Adélaïde, qui étoit en faveur auprès du roi, elle prit ſi mal la raillerie, qu'elle réſolut de me faire perdre les bonnes graces de mon maître. Elle y réuſſit fort-bien; car que ne peut pas une femme animée par

Si j'ai, me disois-je, l'ame déchirée par les regrets de voir tant d'hommes morts dans une guerre, qui n'a été entreprise que pour leur sûreté, à quel degré eussent donc été mes remords, si, comme tant d'autres princes, j'avois sacrifié ces hommes à mon ambition, à ma vanité, ou à un inutile agrandissement de mes états.

Après m'être abandonné pendant quelques jours à la violence de mon chagrin, je me mis à réver aux moyens de détourner un plus grand malheur; une heureuse idée jeta tout-à-coup dans mon cœur un rayon d'espérance.

Faisant attention qu'il se trouvoit un grand nombre de prêtres dans mon armée, & que rien n'avoit plus de pouvoir sur les esprits que la superstition, je résolus de profiter de cette réflexion; d'assurer que saint Jacques m'avoit apparu, & m'avoit promis une victoire complette.

Je méditois encore sur cette idée, lorsque l'évêque de Najara entra chez moi. J'avois quelque scrupule à lui confier le mystère qui m'occupoit, je sentois cependant que j'avois un extrême besoin de son ministère. J'eus donc recours à un petit artifice pour le persuader, & le tourner à mes vues.

Je feignis de ne l'avoir pas apperçu, & je ne répondis rien à ce qu'il me dit. Cependant je parlois à saint Jacques, comme si je l'eusse vu, je le

remerciois à haute voix de ſes faveurs, & de la victoire qu'il me promettoit. Ces complimens finis, je me retourne comme par haſard, j'apperçois l'évêque, je cours à lui, je l'embraſſe, je l'aſſure n'avoir pas ſu qu'il étoit préſent; je lui découvre, d'un air tranſporté, l'apparition du ſaint, & je lui demande très-ſérieuſement s'il ne l'avoit pas vu.

L'évêque qui étoit un homme fin & ruſé, répond auſſitôt que le ſaint lui a pareillement apparu, & que ſi je l'avois vu moi-même, j'en avois l'obligation à ſes prières, puiſqu'il avoit paſſé les deux jours précédens, à en adreſſer les plus ferventes à ce bienheureux Jacques, qui étoit ſon patron. Il y a peu d'heures, ajouta-t-il, que j'ai vu le ſaint, & je venois vous rendre compte qu'il m'a non-ſeulement promis la défaite des infidèles, mais qu'il m'a notifié en même tems la mort de l'évêque de Tolède.

Cette dernière circonſtance me fit douter ſi le récit de l'évêque ne contenoit pas quelques vérités, car quoique je ne fuſſe pas ſuperſtitieux, la réalité de la mort qu'il m'avoit annoncée, & qui me fut bientôt confirmée, étonnoit mon eſprit, & tentoit ma crédulité. Dans la ſuite j'appris que l'homme ſacré de Najara avoit perdu récemment trois chevaux, à l'occaſion de certaines nouvelles qu'il avoit reçues de Tolède. Il ne m'en fallut

pas davantage pour m'éclairer sur la révélation de son saint patron.

Le lendemain de ma vision, l'évêque monta sur le rostrum ; il publia ce miracle avec tant d'énergie, il souffla le feu de l'enthousiasme avec tant de force, que toute l'armée animée du même esprit, ne respiroit que le combat, & sembloit être devenue invincible.

L'évêque, suivant l'usage de tous les ministres des religions, emprunta les foudres du ciel pour épouvanter la terre. Il termina son discours par des imprécations fulminantes contre ceux qui auroient le moindre doute d'un heureux succès ; il déclara que quiconque oseroit en former, se rendroit coupable de la damnation éternelle, puisqu'il accuseroit le saint de mensonge ; enfin il assura qu'il étoit lui-même caution de la promesse du saint.

Je m'apperçus bientôt que ce discours avoit produit le plus grand effet, & l'enthousiasme enflammoit toutes les têtes. Pour en accroître encore la force & l'activité, je fis usage d'un autre stratagême, qui servit beaucoup au succès du premier. J'avois à mon service un homme adroit & rusé, que j'avois très-heureusement employé dans des intrigues galantes, je pris le parti de le charger de l'intrigue sacrée ; ainsi d'un dieu du paganisme, j'en fis un saint moderne.

Je lui fis endoſſer un vieil habillement de différentes couleurs, qui étoit inconnu, je le fis déguiſer de manière à être méconnoiſſable. Il montoit un cheval blanc, & portoit de la main gauche une large croix rouge.

Dans cet accoutrement ; je lui ordonnai de paſſer devant l'armée, & de s'écrier : *courage ; ſaint Jacques combat pour vous !* Toute l'armée répéta ces mots ; chaque ſoldat combattit en démon forcené plutôt qu'en homme, & malgré notre petit nombre, nous remportâmes la victoire la plus complette.

Après cette déroute, l'évêque de Najara parut, & rapporta que le ſaint lui avoit fait le récit de tout ce qui s'étoit paſſé. Il m'a donné ordre, ajouta-t-il, de toucher une ſomme conſidérable pour ſon ſervice, & de demander, en ſon nom, l'établiſſement d'une dîme en grains & en vin, pour l'entretien de ſon égliſe. Le ſaint veut encore que, pour éterniſer la victoire mémorable que nous venons de remporter, on lui paye chaque année une ſolde de chevalier, qu'il me charge ainſi que tous mes ſucceſſeurs, de recevoir.

Toute l'armée cria unanimement qu'il falloit tout accorder ; je fus obligé d'y donner mon conſentement malgré ma répugnance, & dans la crainte d'aliéner les eſprits par ma réſiſtance.

J'avois dès-lors tout terminé avec ſaint Jacques ;

mais je n'étois pas quitte de l'évêque, qui faiſoit les fonctions de ſon légat. Huit jours après, on apperçut des lumières dans un bois près du champ de bataille. Au bout de quelques jours on y découvrit le tombeau du ſaint. On vint me faire le rapport de cette belle découverte, & l'évêque étoit préſent. Il me contraignit par ſes diſcours, à bâtir une égliſe, qu'il fallut doter de riches revenus. Bref, ce prétendu légat me tourmenta ſi fort avec les miracles de ſon ſaint, que pour me défaire de lui, je le nommai, avec la permiſſion du pape, à l'évêché de Tolède, qu'il ambitionnoit.

Je paſſe à d'autres faits. Un certain officier ſupérieur qui s'étoit battu vaillamment dans la bataille contre les Maures, où il avoit reçu pluſieurs bleſſures, me ſollicitoit vivement pour avoir ſon avancement.

J'étois ſur le point de lui accorder une place qui venoit de vaquer, quand un de mes miniſtres me rapporta avec une crainte affectée, qu'il avoit promis cette place au fils du comte d'Alderedo, homme puiſſant, qu'un refus ne manqueroit pas de mécontenter, puiſqu'il avoit déjà rappelé ſon fils de l'académie, pour le mettre en poſſeſſion de l'emploi.

Toutes ces raiſons m'arrachèrent mon conſentement pour le jeune d'Alderedo; mais je recom-

mandai dans les termes les plus forts à mon ministre, l'officier de mérite dont je voulois récompenser les services; il m'assura qu'il s'en souviendroit sûrement.

Cependant je viens de rencontrer dans l'Elisée, ce brave homme de guerre, qui m'a appris qu'il étoit mort dans la plus grande misère.

Quiconque a été souverain ou prince, ne peut se représenter fidèlement, combien les fausſetés de ses favoris, la conduite intéressée de ses ministres, lui font imputer de fautes dont il est innocent.

Le comte de Saldagne avoit été très-long-tems détenu en prison; son fils dom Bernard del Carpio, qui s'étoit fort distingué dans la guerre contre les Maures, me supplia de lui accorder la délivrance de son père, pour récompense de ses services. Le vieillard avoit suffisamment été puni par sa détention; le jeune homme avoit un mérite si bien reconnu, que je sentois ma reconnoissance & la justice, parler en sa faveur; mais mes ministres s'opposèrent fortement à la résolution favorable que j'avois prise. Ils me représentèrent que mon honneur exigeoit que je vengeasse l'insulte faite à ma famille; que la demande du jeune del Carpio avoit plutôt l'air d'une menace que d'une prière; que le compte orgueilleux qu'il faisoit de ses services, la récompense qu'il sollicitoit, étoient de

véritables reproches ; que consentir à ce qui étoit demandé si hautement, c'étoit ou crainte ou foiblesse dans un monarque ; enfin, qu'en accordant la rémission de la peine infligée par mon prédécesseur, c'étoit déclarer que son jugement avoit été injuste. Toute la famille de Saldagne est l'ennemi juré de votre maison, m'ajouta un de mes ministres en secret ; voyez maintenant s'il est possible de relâcher son chef.

Avec ces différentes représentations mes ministres parvinrent à leur but, le jeune del Carpio n'obtint qu'un refus, qui lui fit quitter la cour, & lui causa la mort peu de tems après. D'un autre côté, les tourmens d'une prison éternelle accablèrent le vieillard, & le précipitèrent au tombeau, ainsi que je l'appris dans la suite. Cette seule injustice me coûta deux de mes plus fidèles sujets.

Je dois dire aussi que mes ministres cherchoient continuellement à me donner une très-mauvaise opinion de mon peuple. Tantôt c'étoit un mutin dont il falloit accabler le corps, pour ôter l'essor à son esprit ; tantôt ils le peignoient prêt à se révolter, & rempli de sentimens qui ne s'accordoient pas avec la soumission qu'il me devoit.

Cependant j'étois généralement aimé & respecté, malheureusement pour moi, je ne l'ai sçu qu'après ma mort.

Ce portrait défavorable du peuple dans la

bouche d'un miniſtre, eſt un reſſort ſecret qui empêche le ſouverain d'agir d'une manière ouverte & confiante avec ſes ſujets; car comme cette conduite ne manqueroit pas de faire adorer le prince, elle ſeroit auſſi très-dangereuſe pour le miniſtre qui ne connoît que ſon intérêt, auquel il ſacrifie ſans ceſſe le maître & les ſujets.

Je vous ai rapporté les aventures les plus remarquables de ma vie; je peux vous aſſurer que tout ce qu'entreprennent les rois, ne mérite pas la même attention. Quantité d'actions médiocres n'attirent les regards, que parce qu'elles ſe montrent du haut d'un trône. Il eſt bien des heures & des tems où l'on ne trouveroit point de différence entre la vie d'un monarque & celle d'un manœuvre.

Ce rôle eût peut-être été le dernier que j'euſſe joué dans le monde, ſi Minos n'eût pas été choqué de mon ingratitude envers del Carpio. L'hiſtoire de ſaint Jacques lui donna ſeulement occaſion de rire; mais au récit des autres traits, il rida le front, fronça le ſourcil, & me renvoya avec cette réponſe laconique: roi, retournez au monde.

CHAPITRE XVIII.

Julien devient bouffon de cour.

MA nouvelle rentrée dans le monde fut en France. Je naquis à la cour du roi Louis III, & j'eus enſuite l'honneur d'être le bouffon, ou le fou de Charles le Simple.

Je crois pouvoir dire avec raiſon, que j'ai plutôt fait extravaguer les gens de cour, que je n'ai extravagué moi-même. Bien loin d'être ce qu'on entend communément par fou, j'étois fin & ruſé. Je connoiſſois la foibleſſe de mon maître, de pluſieurs courtiſans, & je ſus en tirer bon parti.

Le bon Charles ne me chériſſoit pas moins, que l'empereur Domitien chériſſoit le comédien Paris, & de même que ce dernier, je diſtribuois les charges & les dignités. Je me fis un grand parti parmi les courtiſans; ils me traitoient réellement en fol, & cependant ils faiſoient l'éloge de mon eſprit, peut-être pour s'exercer dans l'art ſublime des flatteries.

Parmi ces ſeigneurs, il en étoit un ſurtout qui ne ſe diſtinguoit que par la plus noire méchanceté. L'eſprit, le bon ſens, le courage, l'extérieur lui manquoient abſolument. Les qualités

du cœur n'étoient pas moins rares chez lui; enfin c'étoit un monstre le plus malin qui fût au monde.

Ce personnage, jaloux de gagner mon affection, prodiguoit sans cesse des éloges à mon esprit, descendoit dans une infinité d'autres petites adulations, qui, quoique maladroites & déplacées, produisirent cependant un si bon effet, que je lui accordai la plus ardente protection. Soit vanité de ma part, soit reconnoissance pour ses douceurs, je fis si bien qu'il obtint un évêché. J'avois cru m'attacher ce flatteur, mais la crosse & la mitre que je lui avois procurées, l'élevèrent si fort, qu'il ne daigna plus s'abaisser jusqu'à moi.

Les plus grands seigneurs de la cour, le roi même n'étoient point à l'abri de mes insolences; j'en vais rapporter un exemple.

Sa majesté Simple me dit un jour : tu as tant de pouvoir qu'on te prend presque pour le roi, & moi pour ton bouffon. Je fis semblant d'être fâché de ce propos, & je témoignai de l'humeur. Comment donc, ajouta le roi, as-tu honte d'être roi? Non, sire, répondis-je, mais j'ai honte de mon bouffon.

Hebert, comte de Vermandois, avoit été reconcilié avec le roi par mon entremise. Il lui persuada ensuite d'enlever au comte Balduin la ville d'Arras, dont Hebert fit l'acquisition contre la cession de Peronne. Balduin vint à la cour pour rede-

mander ſa ville d'Arras, mais il négligea, ſoit par orgueil, ſoit par ignorance de me prévenir en ſa faveur. L'ayant rencontré un jour à la cour, vous n'avez pas, lui dis-je, choiſi le bon chemin, pour parvenir à votre but. Il me répondit, avec dédain, qu'il n'avoit pas beſoin du conſeil d'un fou. Je lui répliquai que je n'étois pas ſurpris de ce qu'il réuſſiſſoit ſi mal, puiſqu'il ne ſuivoit effectivement que le conſeil d'un ſot. J'ajoutai qu'il y avoit des fous qui avoient plus de crédit qu'il n'en avoit apporté. Il répondit bruſquement qu'il ne menoit point de fou avec lui, puiſqu'il voyageoit toujours ſeul! Eh, monſieur, répliquai-je, je ſuis ſouvent ſeul, & cependant on dit que j'ai toujours un ſot avec moi.

Cette réponſe excita la riſée de ceux qui étoient préſens. Balduin fut ſi piqué, qu'il me donna un ſoufflet. Je courus auſſitôt me plaindre au roi, qui ſur le champ renvoya le comte de la cour, ſans vouloir écouter ſa demande.

Ce que je rapporte ici, prouve plus mon impertinence & ma vanité, qu'il ne fait honneur à mon eſprit; car réellement mes plaiſanteries furent plus admirées qu'elles ne le méritoient. Mais dans un pays dont tous les habitans ſe haiſſent & ſe portent envie mutuellement de tout leur cœur, quoiqu'à l'extérieur ils s'épuiſent en civilités, & s'eſtropient réciproquement à force de careſſes;

à la cour, dis-je, rien n'eſt plus aiſé que de ſe faire la réputation d'homme d'eſprit, parce que la raillerie qui bleſſe la vanité d'un ſeul, flatte toujours la haine du plus grand nombre.

D'ailleurs, les goûts étant auſſi mobiles que les feuilles des forêts, & la volonté du prince & de ſes favoris, étant le moule où ſe modèlent les volontés de tous les autres, il n'étoit pas étonnant que je paſſaſſe pour un bouffon très-ſpirituel, puiſque ſa très-ſimple majeſté me regardoit comme le plus fin des courtiſans, & le plus ingénieux de ſes ſujets. Je ſuis ſûr que le cheval de Caligula paſſa à la cour de ſon maître pour un conſul auſſi habile qu'aucun autre.

Chaque parole que je diſois excitoit le rire, & paſſoit pour une fine raillerie, ſurtout auprès des dames, qui très-ſouvent rioient avant que j'euſſe parlé, ou qui ſe faiſoient un plaiſir de répéter ce qu'elles venoient d'entendre, quoique moi-même j'euſſe honte d'avoir dit une bétiſe.

Je ne maltraitois pas moins les dames que les hommes, & l'impunité ſuivoit toujours mes impertinences. Cependant un jour que j'avois raillé ſur la beauté d'une dame nommée Adélaïde, qui étoit en faveur auprès du roi, elle prit ſi mal la raillerie, qu'elle réſolut de me faire perdre les bonnes graces de mon maître. Elle y réuſſit fort bien; car que ne peut pas une femme animée par

la vengeance, auprès d'un homme qui mérite le nom de simple?

Dès ce moment la familiarité du roi avec moi diminua de jour en jour. Si je prenois encore des libertés, il me donnoit des marques de mécontentement si visibles, qu'elles n'échappèrent pas aux courtisans, qui sans cesse ont les yeux attachés sur leur idole & sur ses mouvemens. Aussi quand j'eusse été assez aveugle pour ne pas appercevoir moi-même le changement du roi, la conduite des gens de cour envers moi, ne m'eût que trop confirmé ma disgrace. Autant on avoit marqué d'empressement pour m'entretenir, autant on apportoit de soin à m'éviter.

Je devins bientôt l'objet des railleries des pages & des valets. Un officier de la garde, avec lequel je vivois très-librement depuis long-tems, & à qui j'avois ci-devant rendu service, me donna même un soufflet, en me disant de me familiariser avec mes semblables.

Jusques-là j'étois sûr du changement du roi, mais je n'en pouvois deviner le sujet. Adélaïde étoit à l'abri de mes soupçons, car nombre de fois j'avois plaisanté sur son honneur que j'avois mis en équivoque, sans qu'elle se fût offensée. Mais cette femme ayant déclaré publiquement que je devois m'attendre à être renvoyé de la cour, comme un personnage stupide, j'en conclus que toutes pa-

ſonnes de ſon ſexe, ſont en général moins ſenſibles aux doutes qu'on jette ſur leur honneur, qu'aux outrages qu'on fait à leur beauté.

Mes affaires étoient donc dans le plus mauvais état à la cour. Je n'y excitois plus de ſourires; on me fuyoit de tous les côtés; cependant le roi me trouvant un jour ſans mon habillement ordinaire, m'honora de ces mots: Bouffon, pourquoi ſans ton habit? Monſieur, répondis-je, les bouffons ſont maintenant ſi communs à votre cour, que mon habit m'ennuie. Pourquoi, reprit ſa ſimple majeſté, ſont-ils actuellement plus communs que ci-devant? C'eſt, repartis-je, qu'il y a bien des dames qui jouent tous les jours auprès de vous le rôle de bouffon.

Le roi ne comprit rien à ma réponſe; mais pluſieurs de ceux qui l'entendirent, s'applaudiſſoient d'avance de me voir fuſtigé pour une pareille impertinence. La reine à qui on rapporta ma réplique, & qui ſavoit qu'elle regardoit Adélaïde, contre laquelle ſa majeſté avoit des raiſons d'être piquée, me demanda au roi, & me prit à ſon ſervice.

Mon rôle devint à ſa cour auſſi brillant qu'il l'avoit été ci-devant à celle du roi, mais l'acteur n'étoit pas plus ſpirituel, & les ſpectateurs étoient auſſi ſots. D'ailleurs la reine jouiſſant d'un pouvoir qui ne s'étendoit pas au-delà de ſa cour, la conſidération dont je jouiſſois moi-même, avoit les

pas davantage pour m'éclairer sur la révélation de son saint patron.

Le lendemain de ma vision, l'évêque monta sur le rostrum ; il publia ce miracle avec tant d'énergie, il souffla le feu de l'enthousiasme avec tant de force, que toute l'armée animée du même esprit, ne respiroit que le combat, & sembloit être devenue invincible.

L'évêque, suivant l'usage de tous les ministres des religions, emprunta les foudres du ciel pour épouvanter la terre. Il termina son discours par des imprécations fulminantes contre ceux qui auroient le moindre doute d'un heureux succès ; il déclara que quiconque oseroit en former, se rendroit coupable de la damnation éternelle, puisqu'il accuseroit le saint de mensonge ; enfin il assura qu'il étoit lui-même caution de la promesse du saint.

Je m'apperçus bientôt que ce discours avoit produit le plus grand effet, & l'enthousiasme enflammoit toutes les têtes. Pour en accroître encore la force & l'activité, je fis usage d'un autre stratagême, qui servit beaucoup au succès du premier. J'avois à mon service un homme adroit & ruse, que j'avois très-heureusement employé dans des intrigues galantes, je pris le parti de le charger de l'intrigue sacrée ; ainsi d'un dieu du paganisme, j'en fis un saint moderne.

Je lui fis endoſſer un vieil habillement de différentes couleurs, qui étoit inconnu, je le fis déguiſer de manière à être méconnoiſſable. Il montoit un cheval blanc, & portoit de la main gauche une large croix rouge.

Dans cet accoutrement ; je lui ordonnai de paſſer devant l'armée, & de s'écrier : *courage ; ſaint Jacques combat pour vous !* Toute l'armée répéta ces mots ; chaque ſoldat combattit en démon forcené plutôt qu'en homme, & malgré notre petit nombre, nous remportâmes la victoire la plus complette.

Après cette déroute, l'évêque de Najara parut, & rapporta que le ſaint lui avoit fait le récit de tout ce qui s'étoit paſſé. Il m'a donné ordre, ajouta-t-il, de toucher une ſomme conſidérable pour ſon ſervice, & de demander, en ſon nom, l'établiſſement d'une dîme en grains & en vin, pour l'entretien de ſon égliſe. Le ſaint veut encore que, pour éterniſer la victoire mémorable que nous venons de remporter, on lui paye chaque année une ſolde de chevalier, qu'il me charge ainſi que tous mes ſucceſſeurs, de recevoir.

Toute l'armée cria unanimement qu'il falloit tout accorder ; je fus obligé d'y donner mon conſentement malgré ma répugnance, & dans la crainte d'aliéner les eſprits par ma réſiſtance.

J'avois dès-lors tout terminé avec ſaint Jacques ;

mais je n'étois pas quitte de l'évêque, qui faisoit les fonctions de son légat. Huit jours après, on apperçut des lumières dans un bois près du champ de bataille. Au bout de quelques jours on y découvrit le tombeau du saint. On vint me faire le rapport de cette belle découverte, & l'évêque étoit présent. Il me contraignit par ses discours, à bâtir une église, qu'il fallut doter de riches revenus. Bref, ce prétendu légat me tourmenta si fort avec les miracles de son saint, que pour me défaire de lui, je le nommai, avec la permission du pape, à l'évêché de Tolède, qu'il ambitionnoit.

Je passe à d'autres faits. Un certain officier supérieur qui s'étoit battu vaillamment dans la bataille contre les Maures, où il avoit reçu plusieurs blessures, me sollicitoit vivement pour avoir son avancement.

J'étois sur le point de lui accorder une place qui venoit de vaquer, quand un de mes ministres me rapporta avec une crainte affectée, qu'il avoit promis cette place au fils du comte d'Alderedo, homme puissant, qu'un refus ne manqueroit pas de mécontenter, puisqu'il avoit déjà rappelé son fils de l'académie, pour le mettre en possession de l'emploi.

Toutes ces raisons m'arrachèrent mon consentement pour le jeune d'Alderedo; mais je récom-

mandai dans les termes les plus forts à mon miniſtre, l'officier de mérite dont je voulois récompenſer les ſervices; il m'aſſura qu'il s'en ſouviendroit ſûrement.

Cependant je viens de rencontrer dans l'Eliſée, ce brave homme de guerre, qui m'a appris qu'il étoit mort dans la plus grande misère.

Quiconque a été ſouverain ou prince, ne peut ſe repréſenter fidèlement, combien les fauſſetés de ſes favoris, la conduite intéreſſée de ſes miniſtres, lui font imputer de fautes dont il eſt innocent.

Le comte de Saldagne avoit été très-long-tems détenu en priſon; ſon fils dom Bernard del Carpio, qui s'étoit fort diſtingué dans la guerre contre les Maures, me ſupplia de lui accorder la délivrance de ſon père, pour récompenſe de ſes ſervices. Le vieillard avoit ſuffiſamment été puni par ſa détention; le jeune homme avoit un mérite ſi bien reconnu, que je ſentois ma reconnoiſſance & la juſtice, parler en ſa faveur; mais mes miniſtres s'oppoſèrent fortement à la réſolution favorable que j'avois priſe. Ils me repréſentèrent que mon honneur exigeoit que je vengeaſſe l'inſulte faite à ma famille; que la demande du jeune del Carpio avoit plutôt l'air d'une menace que d'une prière; que le compte orgueilleux qu'il faiſoit de ſes ſervices, la récompenſe qu'il ſollicitoit, étoient de

véritables reproches ; que consentir à ce qui étoit demandé si hautement, c'étoit ou crainte ou foiblesse dans un monarque ; enfin, qu'en accordant la rémission de la peine infligée par mon prédécesseur, c'étoit déclarer que son jugement avoit été injuste. Toute la famille de Saldagne est l'ennemi juré de votre maison, m'ajouta un de mes ministres en secret ; voyez maintenant s'il est possible de relâcher son chef.

Avec ces différentes représentations mes ministres parvinrent à leur but, le jeune del Carpio n'obtint qu'un refus, qui lui fit quitter la cour, & lui causa la mort peu de tems après. D'un autre côté, les tourmens d'une prison éternelle accablèrent le vieillard, & le précipitèrent au tombeau, ainsi que je l'appris dans la suite. Cette seule injustice me coûta deux de mes plus fidèles sujets.

Je dois dire aussi que mes ministres cherchoient continuellement à me donner une très-mauvaise opinion de mon peuple. Tantôt c'étoit un mutin dont il falloit accabler le corps, pour ôter l'essor à son esprit ; tantôt ils le peignoient prêt à se révolter, & rempli de sentimens qui ne s'accordoient pas avec la soumission qu'il me devoit.

Cependant j'étois généralement aimé & respecté, malheureusement pour moi, je ne l'ai sçu qu'après ma mort.

Ce portrait défavorable du peuple dans la

bouche d'un miniſtre, eſt un reſſort ſecret qui empêche le ſouverain d'agir d'une manière ouverte & confiante avec ſes ſujets; car comme cette conduite ne manqueroit pas de faire adorer le prince, elle ſeroit auſſi très-dangereuſe pour le miniſtre qui ne connoît que ſon intérêt, auquel il ſacrifie ſans ceſſe le maître & les ſujets.

Je vous ai rapporté les aventures les plus remarquables de ma vie; je peux vous aſſurer que tout ce qu'entreprennent les rois, ne mérite pas la même attention. Quantité d'actions médiocres n'attirent les regards, que parce qu'elles ſe montrent du haut d'un trône. Il eſt bien des heures & des tems où l'on ne trouveroit point de différence entre la vie d'un monarque & celle d'un manœuvre.

Ce rôle eût peut-être été le dernier que j'euſſe joué dans le monde, ſi Minos n'eût pas été choqué de mon ingratitude envers del Carpio. L'hiſtoire de ſaint Jacques lui donna ſeulement occaſion de rire; mais au récit des autres traits, il rida le front, fronça le ſourcil, & me renvoya avec cette réponſe laconique: roi, retournez au monde.

CHAPITRE XVIII.

Julien devient bouffon de cour.

MA nouvelle rentrée dans le monde fut en France. Je naquis à la cour du roi Louis III, & j'eus enſuite l'honneur d'être le bouffon, ou le fou de Charles le Simple.

Je crois pouvoir dire avec raiſon, que j'ai plutôt fait extravaguer les gens de cour, que je n'ai extravagué moi-même. Bien loin d'être ce qu'on entend communément par fou, j'étois fin & ruſé. Je connoiſſois la foibleſſe de mon maître, de pluſieurs courtiſans, & je ſus en tirer bon parti.

Le bon Charles ne me chériſſoit pas moins, que l'empereur Domitien chériſſoit le comédien Paris, & de même que ce dernier, je diſtribuois les charges & les dignités. Je me fis un grand parti parmi les courtiſans; ils me traitoient réellement en fol, & cependant ils faiſoient l'éloge de mon eſprit, peut-être pour s'exercer dans l'art ſublime des flatteries.

Parmi ces ſeigneurs, il en étoit un ſurtout qui ne ſe diſtinguoit que par la plus noire méchanceté. L'eſprit, le bon ſens, le courage, l'extérieur lui manquoient abſolument. Les qualités

du cœur n'étoient pas moins rares chez lui; enfin c'étoit un monstre le plus malin qui fût au monde.

Ce personnage, jaloux de gagner mon affection, prodiguoit sans cesse des éloges à mon esprit, descendoit dans une infinité d'autres petites adulations, qui, quoique maladroites & déplacées, produisirent cependant un si bon effet, que je lui accordai la plus ardente protection. Soit vanité de ma part, soit reconnoissance pour ses douceurs, je fis si bien qu'il obtint un évêché. J'avois cru m'attacher ce flatteur, mais la crosse & la mitre que je lui avois procurées, l'élevèrent si fort, qu'il ne daigna plus s'abaisser jusqu'à moi.

Les plus grands seigneurs de la cour, le roi même n'étoient point à l'abri de mes insolences; j'en vais rapporter un exemple.

Sa majesté Simple me dit un jour : tu as tant de pouvoir qu'on te prend presque pour le roi, & moi pour ton bouffon. Je fis semblant d'être fâché de ce propos, & je témoignai de l'humeur. Comment donc, ajouta le roi, as-tu honte d'être roi? Non, sire, répondis-je, mais j'ai honte de mon bouffon.

Hebert, comte de Vermandois, avoit été reconcilié avec le roi par mon entremise. Il lui persuada ensuite d'enlever au comte Balduin la ville d'Arras, dont Hebert fit l'acquisition contre la cession de Peronne. Balduin vint à la cour pour rede-

mander sa ville d'Arras, mais il négligea, soit par orgueil, soit par ignorance de me prévenir en sa faveur. L'ayant rencontré un jour à la cour, vous n'avez pas, lui dis-je, choisi le bon chemin, pour parvenir à votre but. Il me répondit, avec dédain, qu'il n'avoit pas besoin du conseil d'un fou. Je lui répliquai que je n'étois pas surpris de ce qu'il réussissoit si mal, puisqu'il ne suivoit effectivement que le conseil d'un sot. J'ajoutai qu'il y avoit des fous qui avoient plus de crédit qu'il n'en avoit apporté. Il répondit brusquement qu'il ne menoit point de fou avec lui, puisqu'il voyageoit toujours seul! Eh, monsieur, répliquai-je, je suis souvent seul, & cependant on dit que j'ai toujours un sot avec moi.

Cette réponse excita la risée de ceux qui étoient présens. Balduin fut si piqué, qu'il me donna un soufflet. Je courus aussitôt me plaindre au roi, qui sur le champ renvoya le comte de la cour, sans vouloir écouter sa demande.

Ce que je rapporte ici, prouve plus mon impertinence & ma vanité, qu'il ne fait honneur à mon esprit; car réellement mes plaisanteries furent plus admirées qu'elles ne le méritoient. Mais dans un pays dont tous les habitans se haissent & se portent envie mutuellement de tout leur cœur, quoiqu'à l'extérieur ils s'épuisent en civilités, & s'estropient réciproquement à force de caresses;

à la cour, dis-je, rien n'eſt plus aiſé que de ſe faire la réputation d'homme d'eſprit, parce que la raillerie qui bleſſe la vanité d'un ſeul, flatte toujours la haine du plus grand nombre.

D'ailleurs, les goûts étant auſſi mobiles que les feuilles des forêts, & la volonté du prince & de ſes favoris, étant le moule où ſe modèlent les volontés de tous les autres, il n'étoit pas étonnant que je paſſaſſe pour un bouffon très-ſpirituel, puiſque ſa très-ſimple majeſté me regardoit comme le plus fin des courtiſans, & le plus ingénieux de ſes ſujets. Je ſuis ſûr que le cheval de Caligula paſſa à la cour de ſon maître pour un conſul auſſi habile qu'aucun autre.

Chaque parole que je diſois excitoit le rire, & paſſoit pour une fine raillerie, ſurtout auprès des dames, qui très-ſouvent rioient avant que j'euſſe parlé, ou qui ſe faiſoient un plaiſir de répéter ce qu'elles venoient d'entendre, quoique moi-même j'euſſe honte d'avoir dit une bétiſe.

Je ne maltraitois pas moins les dames que les hommes, & l'impunité ſuivoit toujours mes impertinences. Cependant un jour que j'avois raillé ſur la beauté d'une dame nommée Adélaïde, qui étoit en faveur auprès du roi, elle prit ſi mal la raillerie, qu'elle réſolut de me faire perdre les bonnes graces de mon maître. Elle y réuſſit fort-bien; car que ne peut pas une femme animée par

la vengeance, auprès d'un homme qui mérite le nom de simple?

Dès ce moment la familiarité du roi avec moi diminua de jour en jour. Si je prenois encore des libertés, il me donnoit des marques de mécontentement si visibles, qu'elles n'échappèrent pas aux courtisans, qui sans cesse ont les yeux attachés sur leur idole & sur ses mouvemens. Aussi quand j'eusse été assez aveugle pour ne pas appercevoir moi-même le changement du roi, la conduite des gens de cour envers moi, ne m'eût que trop confirmé ma disgrace. Autant on avoit marqué d'empressement pour m'entretenir, autant on apportoit de soin à m'éviter.

Je devins bientôt l'objet des railleries des pages & des valets. Un officier de la garde, avec lequel je vivois très-librement depuis long-tems, & à qui j'avois ci-devant rendu service, me donna même un soufflet, en me disant de me familiariser avec mes semblables.

Jusques-là j'étois sûr du changement du roi, mais je n'en pouvois deviner le sujet. Adélaïde étoit à l'abri de mes soupçons, car nombre de fois j'avois plaisanté sur son honneur que j'avois mis en équivoque, sans qu'elle se fût offensée. Mais cette femme ayant déclaré publiquement que je devois m'attendre à être renvoyé de la cour, comme un personnage stupide, j'en conclus que toutes pa-

ſonnes de ſon ſexe, ſont en général moins ſenſibles aux doutes qu'on jette ſur leur honneur, qu'aux outrages qu'on fait à leur beauté.

Mes affaires étoient donc dans le plus mauvais état à la cour. Je n'y excitois plus de ſourires; on me fuyoit de tous les côtés; cependant le roi me trouvant un jour ſans mon habillement ordinaire, m'honora de ces mots : Bouffon, pourquoi ſans ton habit? Monſieur, répondis-je, les bouffons ſont maintenant ſi communs à votre cour, que mon habit m'ennuie. Pourquoi, reprit ſa ſimple majeſté, ſont-ils actuellement plus communs que ci-devant? C'eſt, repartis-je, qu'il y a bien des dames qui jouent tous les jours auprès de vous le rôle de bouffon.

Le roi ne comprit rien à ma réponſe; mais pluſieurs de ceux qui l'entendirent, s'applaudiſſoient d'avance de me voir fuſtigé pour une pareille impertinence. La reine à qui on rapporta ma réplique, & qui ſavoit qu'elle regardoit Adélaïde, contre laquelle ſa majeſté avoit des raiſons d'être piquée, me demanda au roi, & me prit à ſon ſervice.

Mon rôle devint à ſa cour auſſi brillant qu'il l'avoit été ci-devant à celle du roi, mais l'acteur n'étoit pas plus ſpirituel, & les ſpectateurs étoient auſſi ſots. D'ailleurs la reine jouiſſant d'un pouvoir qui ne s'étendoit pas au-delà de ſa cour, la conſidération dont je jouiſſois moi-même, avoit les

mêmes bornes; l'on n'achetoit plus comme autrefois ma protection à force de préſens.

La reine qui étoit d'un caractère ſérieux & indolent, fut bientôt ennuyée de mes folies; on ne s'occupa plus de moi; ſa cour ne me regarda plus qu'avec mépris. Ma petite vanité offenſée de voir ma perſonne par-tout rebutée & avilie, s'enfla tellement par la rage & le dépit, qu'elle m'étouffa.

Après avoir ainſi quitté le monde & la cour, il fallut paroître devant Minos; quelques-unes de mes aventures le firent rire, mais le plus grand nombre lui fit pitié : on n'a pas beſoin de bouffon dans l'Éliſée, me dit-il; en conſéquence vous n'avez qu'à retourner d'où vous venez.

CHAPITRE XIX.

Julien paroît dans la perſonne d'un mendiant.

LE ſort me redonna un corps à Rome, où je naquis dans une famille nombreuſe & pauvre, c'eſt-à-dire, pour parler vrai, qu'elle ne trouvoit ſa ſubſiſtance que dans la charité de ſon prochain.

A moins d'avoir profeſſé la gueuſerie, on ne peut avoir une idée juſte de cet art, qui eſt auſſi régulier & auſſi méthodique que tout autre. Il a ſes loix & ſes ſecrets qui demandent, pour être connus, un

un noviciat auſſi long que l'ordre monaſtique le plus auſtère.

La première ſcience néceſſaire c'eſt d'avoir une mine pitoyable. Il eſt vrai que pour réuſſir, il faut des diſpoſitions naturelles; mais avec un peu d'étude il n'eſt perſonne qui ne parvienne à ſe faire une phyſionomie digne de compaſſion, ſurtout s'il s'exerce dans ſon adoleſcence, lorſque les muſcles de ſon viſage ſont encore tendres & fléxibles.

Il en eſt de même de la voix, qu'on doit avoir aigre & plaintive. Heureux celui que la nature a comblé de ſes dons à cet égard! mais l'application & les ſoins peuvent corriger un organe trop robuſte, & trop aſſuré.

Les femmes ont également des exercices à ſuivre avant d'être admiſes au premier rang des gueux. Indépendamment des deux points, dont on vient de parler, elles doivent ſavoir pleurer. Certes, ce n'eſt pas une choſe difficile pour elles, car toute leur eſpèce a ſans ceſſe les larmes à commandement.

Nulle condition n'exige des connoiſſances ſi profondes dans la nature humaine, que la profeſſion de mendiant. L'étude des caractères, des inclinations des hommes, eſt d'une néceſſité ſi indiſpenſable, que je ſuis perſuadé qu'un homme d'état en ſeroit plus habile, s'il avoit vécu quelque tems avec des gueux.

Il y a même plus de reſſemblance qu'on ne l'imagineroit d'abord, entre ces deux caractères, puiſque tous leurs principes, tous leurs mouvemens tendent à un même but, à tromper leurs ſemblables. Si ces deux états diffèrent pourtant en quelques points, c'eſt que le mendiant ſe contente de peu; & que l'homme d'état n'eſt jamais content.

Un philoſophe ancien a dit, qu'il eſt de la prudence humaine, de ne jamais donner à perſonne un titre inférieur à celui qu'il mérite réellement. Je ne ſais ſi mon père avoit fait ſa philoſophie, mais il fut de même avis que cet antique philoſophe, dont il m'inculpa la maxime à coups de fouet.

Ce fut à l'occaſion du pape. J'avois eu le bonheur d'approcher le ſaint père de fort près, & rien ne m'annonçoit ſa ſainteté. Je lui adreſſai donc ces paroles : Monſieur, par la grace de Dieu, au nom du ſeigneur, je vous ſupplie .... Petit drôle, repartit le pape d'un air très-ſérieux, tu mérites d'être châtié pour prendre le nom de Dieu en vain; il avoit raiſon, car il ne me donna rien.

Mon père, qui avoit entendu la charitable ſentence du ſaint père, s'empreſſa de l'exécuter, & me donna cent coups de verge. Moi qui croyois que j'étois fuſtigé pour avoir pris le nom du Seigneur en vain, je promettois de ne plus le pren-

dre ; mais à cette promesse mon père me répliqua que le nom de Dieu n'entroit pour rien dans la correction paternelle qu'il me donnoit, mais qu'elle avoit pour but de m'apprendre à être plus prudent une autre fois, & à appeler le pape votre sainteté.

Si tout le monde étoit aussi bien avisé que le sont les ecclésiastiques, on ne verroit bientôt plus de mendians ; car, tant que j'ai vécu dans cet état, je ne me souviens pas d'avoir reçu plus de deux aumônes, des gens de cette robe.

La première, je la dus à un homme d'un teint frais, & d'un embonpoint vermeil, qui, je crois, étoit directeur de nones ; il me donna une petite pièce d'argent, en m'assurant qu'il ne lui en restoit pas tant à lui-même.

Mon second bienfaiteur ecclésiastique fut un joli jeune homme, amoureux de sa personne, qu'il avoit embellie pour la première fois d'un rabat & d'un habit d'abbé. Je l'abordai en lui disant, mon très-révérend, mon bon frère, voyez mon état & considérez votre habit. Cela est bon, mon fils, me répondit-il ; tenez, priez Dieu qu'il me conserve la santé.

Auprès des dames, je me servois de cette formule générale ; *ma belle & gracieuse dame, Dieu bénisse votre famille, Dieu conserve votre beauté.* Ce dernier vœu produisoit surtout un bon effet ;

véritables reproches ; que consentir à ce qui étoit demandé si hautement, c'étoit ou crainte ou foiblesse dans un monarque ; enfin, qu'en accordant la rémission de la peine infligée par mon prédécesseur, c'étoit déclarer que son jugement avoit été injuste. Toute la famille de Saldagne est l'ennemi juré de votre maison, m'ajouta un de mes ministres en secret ; voyez maintenant s'il est possible de relâcher son chef.

Avec ces différentes représentations mes ministres parvinrent à leur but, le jeune del Carpio n'obtint qu'un refus, qui lui fit quitter la cour, & lui causa la mort peu de tems après. D'un autre côté, les tourmens d'une prison éternelle accablèrent le vieillard, & le précipitèrent au tombeau, ainsi que je l'appris dans la suite. Cette seule injustice me coûta deux de mes plus fidèles sujets.

Je dois dire aussi que mes ministres cherchoient continuellement à me donner une très-mauvaise opinion de mon peuple. Tantôt c'étoit un mutin dont il falloit accabler le corps, pour ôter l'essor à son esprit ; tantôt ils le peignoient prêt à se révolter, & rempli de sentimens qui ne s'accordoient pas avec la soumission qu'il me devoit.

Cependant j'étois généralement aimé & respecté, malheureusement pour moi, je ne l'ai sçu qu'après ma mort.

Ce portrait défavorable du peuple dans la

bouche d'un miniſtre, eſt un reſſort ſecret qui empêche le ſouverain d'agir d'une manière ouverte & confiante avec ſes ſujets; car comme cette conduite ne manqueroit pas de faire adorer le prince, elle ſeroit auſſi très-dangereuſe pour le miniſtre qui ne connoît que ſon intérêt, auquel il ſacrifie ſans ceſſe le maître & les ſujets.

Je vous ai rapporté les aventures les plus remarquables de ma vie; je peux vous aſſurer que tout ce qu'entreprennent les rois, ne mérite pas la même attention. Quantité d'actions médiocres n'attirent les regards, que parce qu'elles ſe montrent du haut d'un trône. Il eſt bien des heures & des tems où l'on ne trouveroit point de différence entre la vie d'un monarque & celle d'un manœuvre.

Ce rôle eût peut-être été le dernier que j'euſſe joué dans le monde, ſi Minos n'eût pas été choqué de mon ingratitude envers del Carpio. L'hiſtoire de ſaint Jacques lui donna ſeulement occaſion de rire; mais au récit des autres traits, il rida le front, fronça le ſourcil, & me renvoya avec cette réponſe laconique: roi, retournez au monde.

CHAPITRE XVIII.

Julien devient bouffon de cour.

MA nouvelle rentrée dans le monde fut en France. Je naquis à la cour du roi Louis III, & j'eus enſuite l'honneur d'être le bouffon, ou le fou de Charles le Simple.

Je crois pouvoir dire avec raiſon, que j'ai plutôt fait extravaguer les gens de cour, que je n'ai extravagué moi-même. Bien loin d'être ce qu'on entend communément par fou, j'étois fin & ruſé. Je connoiſſois la foibleſſe de mon maître, de pluſieurs courtiſans, & je ſus en tirer bon parti.

Le bon Charles ne me chériſſoit pas moins, que l'empereur Domitien chériſſoit le comédien Paris; & de même que ce dernier, je diſtribuois les charges & les dignités. Je me fis un grand parti parmi les courtiſans; ils me traitoient réellement en fol, & cependant ils faiſoient l'éloge de mon eſprit, peut-être pour s'exercer dans l'art ſublime des flatteries.

Parmi ces ſeigneurs, il en étoit un ſurtout qui ne ſe diſtinguoit que par la plus noire méchanceté. L'eſprit, le bon ſens, le courage, l'extérieur lui manquoient abſolument. Les qualités

du cœur n'étoient pas moins rares chez lui; enfin c'étoit un monstre le plus malin qui fût au monde.

Ce personnage, jaloux de gagner mon affection, prodiguoit sans cesse des éloges à mon esprit, descendoit dans une infinité d'autres petites adulations, qui, quoique maladroites & déplacées, produisirent cependant un si bon effet, que je lui accordai la plus ardente protection. Soit vanité de ma part, soit reconnoissance pour ses douceurs, je fis si bien qu'il obtint un évêché. J'avois cru m'attacher ce flatteur, mais la crosse & la mitre que je lui avois procurées, l'élevèrent si fort, qu'il ne daigna plus s'abaisser jusqu'à moi.

Les plus grands seigneurs de la cour, le roi même n'étoient point à l'abri de mes insolences; j'en vais rapporter un exemple.

Sa majesté Simple me dit un jour : tu as tant de pouvoir qu'on te prend presque pour le roi, & moi pour ton bouffon. Je fis semblant d'être fâché de ce propos, & je témoignai de l'humeur. Comment donc, ajouta le roi, as-tu honte d'être roi? Non, sire, répondis-je, mais j'ai honte de mon bouffon.

Hebert, comte de Vermandois, avoit été reconcilié avec le roi par mon entremise. Il lui persuada ensuite d'enlever au comte Balduin la ville d'Arras, dont Hebert fit l'acquisition contre la cession de Peronne. Balduin vint à la cour pour rede-

mander sa ville d'Arras, mais il négligea, soit par orgueil, soit par ignorance de me prévenir en sa faveur. L'ayant rencontré un jour à la cour, vous n'avez pas, lui dis-je, choisi le bon chemin, pour parvenir à votre but. Il me répondit, avec dédain, qu'il n'avoit pas besoin du conseil d'un fou. Je lui répliquai que je n'étois pas surpris de ce qu'il réussissoit si mal, puisqu'il ne suivoit effectivement que le conseil d'un sot. J'ajoutai qu'il y avoit des fous qui avoient plus de crédit qu'il n'en avoit apporté. Il répondit brusquement qu'il ne menoit point de fou avec lui, puisqu'il voyageoit toujours seul! Eh, monsieur, répliquai-je, je suis souvent seul, & cependant on dit que j'ai toujours un sot avec moi.

Cette réponse excita la risée de ceux qui étoient présens. Balduin fut si piqué, qu'il me donna un soufflet. Je courus aussitôt me plaindre au roi, qui sur le champ renvoya le comte de la cour, sans vouloir écouter sa demande.

Ce que je rapporte ici, prouve plus mon impertinence & ma vanité, qu'il ne fait honneur à mon esprit; car réellement mes plaisanteries furent plus admirées qu'elles ne le méritoient. Mais dans un pays dont tous les habitans se haissent & se portent envie mutuellement de tout leur cœur, quoiqu'à l'extérieur ils s'épuisent en civilités, & s'estropient réciproquement à force de caresses;

à la cour, dis-je, rien n'eſt plus aiſé que de ſe faire la réputation d'homme d'eſprit, parce que la raillerie qui bleſſe la vanité d'un ſeul, flatte toujours la haine du plus grand nombre.

D'ailleurs, les goûts étant auſſi mobiles que les feuilles des forêts, & la volonté du prince & de ſes favoris, étant le moule où ſe modèlent les volontés de tous les autres, il n'étoit pas étonnant que je paſſaſſe pour un bouffon très-ſpirituel, puiſque ſa très-ſimple majeſté me regardoit comme le plus fin des courtiſans, & le plus ingénieux de ſes ſujets. Je ſuis ſûr que le cheval de Caligula paſſa à la cour de ſon maître pour un conſul auſſi habile qu'aucun autre.

Chaque parole que je diſois excitoit le rire, & paſſoit pour une fine raillerie, ſurtout auprès des dames, qui très-ſouvent rioient avant que j'euſſe parlé, ou qui ſe faiſoient un plaiſir de répéter ce qu'elles venoient d'entendre, quoique moi-même j'euſſe honte d'avoir dit une bétiſe.

Je ne maltraitois pas moins les dames que les hommes, & l'impunité ſuivoit toujours mes impertinences. Cependant un jour que j'avois raillé ſur la beauté d'une dame nommée Adélaïde, qui étoit en faveur auprès du roi, elle prit ſi mal la raillerie, qu'elle réſolut de me faire perdre les bonnes graces de mon maître. Elle y réuſſit fort bien; car que ne peut pas une femme animée par

la vengeance, auprès d'un homme qui mérite le nom de ſimple?

Dès ce moment la familiarité du roi avec moi diminua de jour en jour. Si je prenois encore des libertés, il me donnoit des marques de mécontentement ſi viſibles, qu'elles n'échappèrent pas aux courtiſans, qui ſans ceſſe ont les yeux attachés ſur leur idole & ſur ſes mouvemens. Auſſi quand j'euſſe été aſſez aveugle pour ne pas appercevoir moi-même le changement du roi, la conduite des gens de cour envers moi, ne m'eût que trop confirmé ma diſgrace. Autant on avoit marqué d'empreſſement pour m'entretenir, autant on apportoit de ſoin à m'éviter.

Je devins bientôt l'objet des raillèries des pages & des valets. Un officier de la garde, avec lequel je vivois très-librement depuis long-tems, & à qui j'avois ci-devant rendu ſervice, me donna même un ſoufflet, en me diſant de me familiariſer avec mes ſemblables.

Juſques-là j'étois ſûr du changement du roi, mais je n'en pouvois deviner le ſujet. Adélaïde étoit à l'abri de mes ſoupçons, car nombre de fois j'avois plaiſanté ſur ſon honneur que j'avois mis en équivoque, ſans qu'elle ſe fût offenſée. Mais cette femme ayant déclaré publiquement que je devois m'attendre à être renvoyé de la cour, comme un perſonnage ſtupide, j'en conclus que toutes pa-

ſonnes de ſon ſexe, ſont en général moins ſenſibles aux doutes qu'on jette ſur leur honneur, qu'aux outrages qu'on fait à leur beauté.

Mes affaires étoient donc dans le plus mauvais état à la cour. Je n'y excitois plus de ſourires; on me fuyoit de tous les côtés; cependant le roi me trouvant un jour ſans mon habillement ordinaire, m'honora de ces mots : Bouffon, pourquoi ſans ton habit? Monſieur, répondis-je, les bouffons ſont maintenant ſi communs à votre cour, que mon habit m'ennuie. Pourquoi, reprit ſa ſimple majeſté, ſont-ils actuellement plus communs que ci-devant? C'eſt, repartis-je, qu'il y a bien des dames qui jouent tous les jours auprès de vous le rôle de bouffon.

Le roi ne comprit rien à ma réponſe; mais pluſieurs de ceux qui l'entendirent, s'applaudiſſoient d'avance de me voir fuſtigé pour une pareille impertinence. La reine à qui on rapporta ma réplique, & qui ſavoit qu'elle regardoit Adélaïde, contre laquelle ſa majeſté avoit des raiſons d'être piquée, me demanda au roi, & me prit à ſon ſervice.

Mon rôle devint à ſa cour auſſi brillant qu'il l'avoit été ci-devant à celle du roi, mais l'acteur n'étoit pas plus ſpirituel, & les ſpectateurs étoient auſſi ſots. D'ailleurs la reine jouiſſant d'un pouvoir qui ne s'étendoit pas au-delà de ſa cour, la conſidération dont je jouiſſois moi-même, avoit les

rentes barbaries dont je fus l'auteur, je n'en rapporterai qu'une, dont le souvenir me fait encore frémir.

J'entre dans une maison où je trouve une jeune femme très-jolie, qui jouoit avec un petit enfant assis sur ses genoux. A l'instant le feu de la concupiscence s'allume à l'ardeur de la rapacité qui me conduisoit; j'égorge l'enfant, je viole la mère, & je mets le feu aux quatre coins de la maison. Je passe rapidement sur bien d'autres faits héroïques de cette nature, à l'aide desquels les princes deviennent des héros & des conquérans; la barbarie fut poussée si loin envers ces pauvres habitans de Northumberland, que dans l'espace de soixante milles qui séparent Yorck de Durham, on n'y laissa pas subsister deux pierres l'une sur l'autre. Maisons, églises, tout fut brûlé & renversé jusqu'aux fondemens.

Après cette fameuse expédition, nous marchâmes à Ely contre Hereward, vaillant & habile capitaine qui commandoit un corps de rebelles qui combattoient encore pour leur liberté, & ne vouloient pas reconnoître Guillaume pour roi. Ils furent bientôt réduits; mais la gloire, plutôt que le bonheur, m'ayant fait trouver à un endroit où Hereward combattoit lui-même avec une troupe de braves, le terrein fut disputé vigoureusement; je reçus pour mon compte trois blessures, l'une à

mières règles de la politique est de le précipiter bien loin du trône.

En un mot, la faveur des rois est aussi mobile que la faveur des femmes; le seul moyen de la conserver, c'est d'éloigner tous ceux qui pourroient y prétendre.

Je reconnus bientôt que l'archevêque de Cantorbery avoit le plus grand crédit auprès du roi; il procura une charge considérable à un certain Rollo, Romain de nation, homme sans naissance, & dépourvu de toute espèce de talens. Lorsque je représentai au roi qu'un homme de cette trempe étoit indigne d'un pareil emploi, il me répondit que c'étoit un ami de l'archevêque. En ce cas, répliquai-je, c'est l'ami d'un ennemi de votre majesté. Je ne poussai pas la conversation plus loin pour cette fois, mais je m'apperçus bientôt que l'archevêque avoit été informé de cet entretien. J'en conclus que le roi se confioit sûrement plus à lui qu'à moi.

L'autorité que l'on a sur l'esprit d'un prince, étant une fois perdue, il est difficile de la recouvrer, à moins qu'on ne puisse se rendre redoutable. Comme c'étoit par ce moyen que je l'avois acquise & que je l'avois conservée, je cherchai donc les occasions de la regagner par la même voie.

Le comte de Boulogne me ſervit très-heureuſement dans cette circonſtance. En s'en retournant dans ſon comté, il avoit envoyé ſes gens pour lui préparer ſon logement à Douvres; ils voulurent s'emparer d'une maiſon malgré le propriétaire; il s'enſuivit une batterie, dans laquelle un des gens du comte fut tué.

Ce ſeigneur ſe rendit auſſitôt auprès du roi pour ſe plaindre, & demander la mort des meurtriers de ſon domeſtique. Sa majeſté trouvant cette demande juſte, m'ordonna de punir rigoureuſement les coupables, parce que j'étois leur juge naturel, comme comte de Kent.

Au lieu de marquer ma déférence aux volontés du roi; les Anglois, répondis-je avec chaleur, ne puniſſent perſonne ſans l'entendre, & ne laiſſent perdre ni leurs droits, ni leurs priviléges. Je ferai citer l'accuſé; s'il eſt coupable, il ſera puni dans ſon corps & dans ſes biens; s'il eſt innocent, je l'abſoudrai. Je ſuis comte de Kent, il eſt de mon devoir de défendre & de protéger tous ceux qui ſont ſous ma domination.

Cet incident entroit très-bien dans mes vues; puiſque ma rupture avec le roi avoit l'air d'être occaſionnée par mon attachement aux intérêts du peuple. En effet, je me conduiſis avec tant d'adreſſe, que tout le monde accourut en foule,

ſous l'étendard de ma révolte; & je leur inſinuai encore que je n'avois pris les armes, que dans la vue de les garantir d'une puiſſance étrangère.

Le mot d'étranger inſpire généralement en Angleterre une haine ſi forte, peut-être parce qu'on y a ſouffert de grandes perſécutions des nations étrangères, ſurtout des Danois, que ce fut un nouveau motif pour le peuple, de prendre mon parti avec tout le fanatiſme qui embraſe des têtes ſtupides.

Ce qu'il y eut de remarquable, c'eſt qu'après mon banniſſement de l'Angleterre, étant revenu à la tête d'une armée de Flamands, que je deſtinois à piller Londres, je publiai que je ne ſongeois qu'à défendre les Anglois, contre toute puiſſance étrangère, & l'on ajouta foi à mes déclarations. Ce qui fait voir qu'il n'eſt point d'abſurdité qu'on ne puiſſe perſuader au peuple, quand une fois l'on a gagné ſa confiance.

Le roi ſauva Londres, en ſe réconciliant avec moi, & en reprenant ma fille pour ſa femme; enſuite je congédiai ma flotte & mon armée.

Auſſitôt que j'eus regagné la faveur du roi, ou, ce qui m'étoit indifférent, la même autorité que j'avois eue, je me livrai à mon reſſentiment contre l'archevêque. Il avoit déja, de lui même, pris le parti de ſe retirer dans un couvent de Normandie, mais ma vengeance n'étoit pas ſatisfaite. Je

le fis bannir du royaume en forme. Son siége archiépiscopal fut déclaré vacant, & je lui nommai un successeur.

Ma nouvelle autorité fut de courte durée. Le roi qui me craignoit fort, & qui me haïssoit encore davantage, n'osant user de violence ouverte contre moi, employa le poison.

Il fit débiter ensuite, le conte ridicule, que j'avois desiré de trouver la mort au premier morceau que je mangerois, si j'avois eu part au meurtre de son frère Alfred, & que la vengeance divine avoit éclaté visiblement contre mon invocation téméraire, puisqu'en effet le premier morceau m'avoit étranglé.

Ce rôle d'homme d'état est un des plus mauvais qu'on puisse jouer dans le monde; car il entraîne beaucoup de dangers, il cause de grandes inquiétudes, & ne rend que peu de satisfaction. En un mot c'est une pilule qui seroit très-amère & très-dégoûtante pour tous les hommes, si elle n'étoit dorée par la vanité, & édulcorée par l'ambition. Aussi Minos use-t-il de beaucoup d'indulgence & de compassion envers ceux qui l'ont avalée. Je ne condamne jamais, me dit ce juge équitable, lorsque je parus devant lui, un premier ministre qui a fait une seule bonne action en sa vie, quand même il auroit commis un forfait chaque jour.

J'étendis

J'étendis le sens de cette explication un peu trop loin, & j'en conclus que l'entrée de l'Elisée ne pouvoit m'être refusée; mais Minos me déclara qu'il falloit me retirer, parce que jusqu'à présent il n'y étoit encore entré aucun premier ministre. Vous devez être assez content de ne pas être précipité dans le gouffre infernal, car tout autre n'y auroit pas échappé, s'il avoit commis seulement la moitié de vos crimes.

CHAPITRE XXI.

Aventures de Julien devenu soldat.

JE revis le jour à Caën en Normandie; le nom de ma mère étoit Mathilde. Quant à celui de mon père, il me seroit très-difficile de le dire, car la bonne Mathilde me révéla, peu d'heures avant sa mort, que ses présomptions tomboient sur cinq capitaines du duc Guillaume, qui fut surnommé depuis le *Conquérant*.

A l'âge de treize ans, étant grand & robuste, j'entrai au service de ce duc, j'abordai avec lui près de Pemsey dans le comté de Sussex, & je fis mes premières armes à la bataille de Hasting.

Il est impossible de vous peindre l'excès de la frayeur qui me saisit lorsque l'armée donna, &

surtout lorsque je vis tomber les deux camarades qui étoient à mes côtés. Cette crainte se dissipa pourtant; mon sang s'échauffa, j'oubliai le danger. Mon courage s'anima de manière que je pus soutenir, que je me battis de mon mieux, jusqu'à ce que je reçus à la cuisse une blessure qui m'ôta les forces & la connoissance.

Je restai couché parmi les morts, exposé sans cesse au danger d'être écrasé par les chevaux de l'armée, & par ceux des ennemis, jusqu'au lendemain matin, qu'un parti qui venoit charitablement dépouiller & enlever les morts, me trouvant un souffle de vie, me transporta à l'hôpital, où ma jeunesse, aidée de bons soins, me fit un peu recouvrer l'usage de ma cuisse.

Aussitôt que Douvres eut été conquis, j'y fus transporté avec les autres malades, & ma blessure acheva de se guérir en peu de tems. Mais malheureusement, en jouant avec d'autres convalescens au grand air, je gagnai une fluxion qui m'affoiblit extrêmement, & je ne fus guéri qu'après beaucoup de tems.

Pendant que je me trouvois dans cet état avec une grande foiblesse, & manquant du nécessaire, j'avois la douleur d'entendre dire, comment mes camarades passoient leur tems à piller, à voler, à se divertir dans toutes sortes de débauches.

Après mon rétablissement je restai en garnison

dans le fort de Douvres. Les officiers y étoient passablement bien, mais les soldats manquoient de tout, & qui pis est, étoient logés si fort à l'étroit, que, faute de place, nous couchions quatre sur une botte de paille; ce qui occasionna des maladies qui emportèrent plusieurs centaines d'hommes.

J'avois séjourné quatre mois dans ce fort, lorsque le comte de Boulogne vint secrètement de France, pour nous surprendre pendant la nuit; nous le reçûmes si mal, qu'il fut obligé de se retirer précipitamment avec une poignée de monde. J'eus le bras cassé dans cette affaire; trois mois suffirent à peine pour être parfaitement guéri de cette nouvelle blessure.

Dans ma convalescence, j'avois fait connoissance avec une jeune demoiselle du voisinage, dont les parens étoient d'un état à ne pas donner leur fille à un soldat. Mais comme cette jeune personne ne sentoit pas moins d'inclination pour moi, que j'en avois pris pour elle, & que ses parens l'aimoient tendrement, ils consentirent à me l'accorder, & dès ce moment on prit jour pour la célébration de notre mariage.

Le soir qui précéda ce jour fortuné, je m'enivrois d'avance du plaisir que me préparoit le jour suivant, lorsque je reçus ordre de marcher le lendemain matin, & de me rendre au camp près de

Windsor, où Guillaume rassembloit une armée pour soumettre les provinces occidentales. Il n'y a qu'un amant passionné qui puisse se faire une idée de tout ce qui se passa dans mon ame, lorsqu'on nous annonça cet ordre cruel. Ce qui augmentoit encore ma douleur, c'est qu'il étoit défendu de laisser sortir personne du fort jusqu'au départ, de manière qu'il m'étoit impossible de prendre seulement congé de ma maîtresse.

Ce jour qui devoit éclairer mon hymenée parut enfin, mais que la scène étoit différente de ce qu'elle devoit être ! La perspective riante que j'avois la veille, étoit changée en un tourment réel. Nous étions au milieu de l'hiver. Nous faisions des marches très-longues & très-pénibles; le froid & la faim s'unissoient pour nous accabler. La nuit même que je devois passer dans les bras de ma bien-aimée, je fus réduit à coucher sur la terre, morfondu par une bise piquante & sans sans cesse agité par une inquiétude cruelle qui chassoit le sommeil, pour accroître mes souffrances. Enfin cette nuit terrible fit une si forte impression sur mon ame, que, pour en dissiper entièrement le souvenir, il a fallu que je fusse plongé trois fois dans le fleuve de Lethé.

A ces mots j'interrompis Julien pour lui dire qu'on ne m'avoit point fait souffrir cette triple immersion à ma sortie du bas-monde. Il me ré-

pondit qu'elle ne ſe pratiquoit qu'à l'égard des eſprits qui retournoient dans le monde, afin de leur ôter le ſouvenir du paſſé, de crainte, comme dit Platon, que ce ſouvenir n'apportât un grand trouble dans leurs idées futures.

Je reviens à mes aventures. Nous continuâmes notre route avec les mêmes fatigues juſqu'à la ville d'Exeſter, que nous aſſiégeâmes, & qui ſe rendit bientôt.

Le roi Guillaume y fit conſtruire un fort, où il plaça une garniſon de Normands, au nombre deſquels j'eus encore le malheur d'être compris.

Nous nous y trouvâmes plus gênés que nous n'avions été à Douvres, parce que, comme les habitans étoient mal intentionnés, il nous fut défendu de ſortir du fort; ou bien, pour nous mettre à l'abri du danger, nous n'en ſortions que par troupeau. Quelques inſtances que je fiſſe auprès du commandant, je ne pus obtenir un congé d'un mois pour aller voir ma maîtreſſe, dont juſqu'alors je n'avois point reçu de nouvelles.

Au printems ſuivant, le peuple s'étoit adouci; un autre officier vint prendre le commandement du fort, j'en obtins alors la permiſſion d'aller à Douvres. Ah! ciel, pouvois-je prévoir l'affreux accident qui m'attendoit? J'y trouve le père & la mère de ma bien-aimée, plongés dans la plus profonde affliction de ſa mort, arrivée depuis huit

jours, & qui lui avoit été causée, à ce qu'on m'assura, par le désespoir de mon départ précipité. Ce récit me toucha jusqu'aux larmes. Je devins furieux. Je maudis le roi & son service. Je fis des imprécations contre l'univers entier, qui dans ce moment n'avoit plus d'attraits pour moi. Je me jetai sur la fosse de ma défunte maîtresse, & j'y restai couché deux jours & deux nuits entières sans prendre de nourriture.

Cependant les conseils d'autrui, le propre sentiment de ma faim, & la raison me firent abandonner un poste où l'amour m'avoit placé, mais dans lequel je ne trouvois qu'à nourrir ma douleur.

L'anéantissement d'un objet que l'on aime, est le mal le plus douloureux & le plus sensible qui puisse affliger la vie humaine; car outre qu'il manque de cet adoucissement que donne l'espérance, on ne peut absolument attendre de consolation que du tems & de la raison. Il est vrai que leur effet, pour être tardif, n'en est pas moins sûr; j'en fis moi-même l'expérience. Au bout d'un an, je me trouvai aussi heureux, aussi content que je l'avois jamais été; l'objet de cette passion auquel j'avois attaché ma félicité & dont la perte m'avoit rendu pour un tems le plus misérable des humains, étoit totalement oublié.

A l'expiration de mon congé, qui étoit d'un

mois, je rejoignis ma troupe à Exeſter, d'où, peu de tems après, nous eûmes ordre de nous porter dans les provinces du Nord, pour diſſiper les forces réunies des comtes de Cheſter & de Northumberland. Arrivés à Yorck, le roi pardonna aux chefs rebelles, mais punit ſévèrement quelques autres qui étoient moins puiſſans, & moins coupables.

Moi j'eus ordre de m'aſſurer de la perſonne d'un homme qui n'étoit jamais ſorti de ſa maiſon, & de le conduire en priſon. Une pareille action me faiſoit horreur. Dans tout autre état l'eſpoir de la récompenſe la plus conſidérable ne m'eût jamais rendu l'inſtrument d'une pareille injuſtice. Mais telle eſt la ſoumiſſion d'un ſoldat aux volontés de ſon roi, & de ſon général, que j'arrêtai l'homme déſigné ſans ſcrupule, ſans même que les larmes de ſa femme, ni les cris de trois petits enfans fiſſent aucune impreſſion ſur mon ame.

Quoique cette cruauté ſoit peu de choſe en comparaiſon de celles que je commis dans la ſuite, elle fut cependant la ſeule qui répugnât à mes ſentimens. Bientôt après nous entrâmes, ſous les ordres du roi-même, dans le Northumberland, pour punir les habitans de ce qu'ils s'étoient joints aux Danois près d'Osbone. On nous abandonna le pays à diſcrétion; je ne fus pas un des derniers à profiter de cette liberté. Parmi diffé-

rentes barbaries dont je fus l'auteur, je n'en rapporterai qu'une, dont le souvenir me fait encore frémir.

J'entre dans une maison où je trouve une jeune femme très-jolie, qui jouoit avec un petit enfant assis sur ses genoux. A l'instant le feu de la concupiscence s'allume à l'ardeur de la rapacité qui me conduisoit; j'égorge l'enfant, je viole la mère, & je mets le feu aux quatre coins de la maison. Je passe rapidement sur bien d'autres faits héroïques de cette nature, à l'aide desquels les princes deviennent des héros & des conquérans; la barbarie fut poussée si loin envers ces pauvres habitans de Northumberland, que dans l'espace de soixante milles qui séparent Yorck de Durham, on n'y laissa pas subsister deux pierres l'une sur l'autre. Maisons, églises, tout fut brûlé & renversé jusqu'aux fondemens.

Après cette fameuse expédition, nous marchâmes à Ely contre Hereward, vaillant & habile capitaine qui commandoit un corps de rebelles qui combattoient encore pour leur liberté, & ne vouloient pas reconnoître Guillaume pour roi. Ils furent bientôt réduits; mais la gloire, plutôt que le bonheur, m'ayant fait trouver à un endroit où Hereward combattoit lui-même avec une troupe de braves, le terrein fut disputé vigoureusement; je reçus pour mon compte trois blessures, l'une à

la tête, une à l'épaule, & une autre dans le bras.

Ma guériſon traîna longtems, & m'empêcha de ſuivre le roi en Ecoſſe ; le printems ſuivant, comme j'étois Normand, je ſuivis le roi en Normandie, ainſi que tous mes compatriotes qui reſtoient de la bataille d'Ely, & nous marchâmes contre Philippe, roi de France, qui avoit eu deſſein de profiter des troubles d'Angleterre, pour dépouiller Guillaume de ſon duché de Normandie. Il y eut une eſcarmouche près de la ville du Mans, & j'y fus bleſſé ſi dangereuſement à la cuiſſe, qu'il en fallut faire l'amputation.

Ainſi privé d'une partie de moi-même, je reçus alors mon congé. Je gagnai ma patrie, où, dans la misère affreuſe qui me perſécutoit, je n'avois d'autres plaiſirs que celui de raconter mes proueſſes guerrières, toujours avec quelques petites circonſtances, qui, ſi elles n'étoient pas dans l'exacte vérité, ſervoient du moins à embellir mes récits. J'atteignis enfin le terme de ma misère & de ma vie, à ſoixante-trois-ans.

J'avois compté que les ſouffrances de mes dernières années ſuffiroient pour effacer le ſouvenir des cruautés de Northumberland, & pour exciter la compaſſion de Minos. C'eſt une grace, me dit ce juge, que de vous faire retourner dans le monde. Obéiſſez.

CHAPITRE XXII.

Aventures de Julien dans la condition de tailleur.

LE deſtin me fit naître en Angleterre, dans un état que l'ingratitude des hommes a couvert de mépris, quoiqu'ils lui aient la double obligation de voir leurs corps garantis des injures de l'air, & de ſentir leur ame flattée dans la plus ſenſible de ſes paſſions, je veux dire la vanité. Pour parler plus clairement, je naquis tailleur d'habits. Certes ſi l'on veut réfléchir ſur cette profeſſion, elle mérite la conſidération préférablement à toute autre : car enfin, qui eſt-ce qui marque plus ſûrement la différence des conditions, ſi ce n'eſt le tailleur.

Le ſouverain donne les titres, mais c'eſt le tailleur qui fait les hommes. C'eſt à ſon habileté qu'on doit l'eſtime du peuple, l'attention du beau ſexe, & ſouvent tout le mérite perſonnel. Si les grands ſeigneurs impriment du reſpect au premier abord, c'eſt lorſqu'ils en ont reçu le ſceau de leur tailleur. Enfin la bonne mine, les agrémens extérieurs n'attirent l'admiration qu'autant que le tailleur ſait les mettre dans un jour favorable.

Trois habits ſuperbes que je fis pour la céré-

monie du couronnement du roi Etienne, prouvèrent mon habileté, & commencèrent ma réputation.

Il eſt difficile de dire ſi celui qui porte un habit magnifique, ſent plus de plaiſir en admirant ſa perſonne, que nous ne goûtons de délices nous autres tailleurs, à conſidérer notre ouvrage.

Le jour de la cérémonie, je fis tous mes efforts pour la voir de près. Si je pouvois vous exprimer combien je reſſentis de ſatisfaction, quelles furent les douces émotions de mon ame, en entendant dire, aſſurément le comte de Devonshire, & le ſeigneur Hugt Bigot, ſont les plus beaux & les plus magnifiques de toute la cour; préciſément c'étoit moi qui avois fait leurs habits.

Rien ne ſeroit plus agréable en effet que de travailler pour les ſeigneurs de la cour, parce que perſonne n'a plus de talent pour apprécier & faire valoir un habit, ſi l'on n'en étoit dégoûté par une petite circonſtance fâcheuſe, c'eſt qu'on en eſt rarement payé.

Eh bien! malgré que j'aie plus perdu à la cour que je n'ai gagné à la ville, j'ai toujours eu plus de plaiſir à porter un habit chez un homme de cour que chez toute autre perſonne, quand même j'euſſe été payé comptant chez cette dernière; choſe qui n'eſt jamais arrivée chez le premier.

On doit faire deux claſſes des gens de la cour; les uns n'ont jamais envie de payer, les autres

n'en ont que l'envie, & n'ont jamais le pouvoir. Parmi ces derniers il faut placer les jeunes seigneurs que nous habillons à l'entrée d'une campagne, & qui ont le malheur de périr avant d'être avancés.

En tems de guerre on prend mal à propos les tailleurs pour des politiques, parce qu'ils s'informent soigneusement des progrès de l'armée, du succès d'une bataille. Il est certain qu'ils ont bien des raisons pour prendre cette peine, car il ne se donne pas une bataille qui ne fasse faire banqueroute à trois ou quatre honnêtes gens de cette profession.

En mon particulier j'ai surtout eu sujet de maudire la malheureuse bataille de Cardigan, dans laquelle les scélérats de Cambriers tuèrent la plupart des meilleurs troupes du roi, & quantité de mes habits tombèrent entre leurs mains sans que j'en eusse reçu le paiement.

J'ai appris depuis que j'ai quitté le monde, d'un de mes misérables confrères qui a gagné l'Elisée en mourant à l'hôpital, qu'il s'étoit introduit un usage qui les garantit des mauvaises dettes.

Lorsqu'ils s'apperçoivent qu'une pratique est verreuse, ils l'enregistrent sur leur livre pour le double du prix de leurs fournitures, puis ils lui envoyent un honnête homme muni d'un petit par-

chemin pour exiger leur paiement Si le débiteur ne satisfait point, l'honnête homme emmène le béau seigneur chez lui, & l'y retient sous sa garde jusqu'à ce que le tailleur soit payé. De mon tems au contraire, quand l'homme de qualité ne vouloit pas payer, ce qui arrivoit très-souvent, il n'y avoit aucun moyen de l'y contraindre.

Vous aurez peut-être remarqué, dit Julien, en interrompant son récit, que, sans réflexion sur mon état actuel, je parle des différens rôles que j'ai joués dans le monde, comme si j'en étois encore chargé. Je vous en demande pardon. Je viens de me prendre moi-même sur le fait, en racontant mes aventures de tailleur. Je sens que ces affections mondaines ne peuvent plus convenir à mon état actuel. Quoi qu'il en soit, je poursuis. Je ne dois pas vous cacher que j'avois dans ma profession une certaine méthode qui me rendoit les pertes moins sensibles.

J'avois divisé mes pratiques en trois classes; la première comprenoit celles qui payoient comptant; la seconde celles qui faisoient longtems attendre leur paiement. Les pratiques qui ne payoient jamais, composoient la troisième classe.

Je me contentois d'un profit médiocre avec les premières, parce qu'il étoit assuré. A l'égard des deux autres espèces, je les unissois de manière que les débiteurs qui payoient à longs termes, répa-

roient la perte que m'occaſionnoient ceux qui ne payoient point du tout. De cette manière j'avois peu de pertes réelles, & j'euſſe laiſſé des biens conſidérables à ma mort, ſi je n'avois pas conſumé tous mes bénéfices à entretenir une maîtreſſe, tandis que ma femme avec deux enfans reſtoient dans l'indigence.

J'avois donné à cette maîtreſſe une jolie maiſon ſituée ſur le bord de la Tamiſe, & pourvue abondamment de tout ce qu'elle pouvoit deſirer. Quoique ſon bien-être ne dépendît que de ma volonté, elle me gouvernoit cependant d'une manière auſſi abſolue que ſi j'euſſe dépendu d'elle. Je ne lui obéiſſois pas moins qu'un cheval dreſſé, obéit à la main d'un écuyer habile; cependant je n'étois point épris de ſa beauté, j'en connoiſſois même toute la médiocrité. Mais elle poſſédoit un certain art de volupté; elle ſavoit ſi bien choiſir les inſtans de l'employer, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de réſiſter à ſes volontés.

Cette femme dépenſoit ſi rapidement, qu'elle ſembloit avoir deſſein de me réduire à la mendicité. Moi-même je concourois de toutes mes forces à l'exécution de ſon deſſein; car, outre mon extravagance d'avoir une maîtreſſe & une petite maiſon, je pris encore des chaſſeurs à mon ſervice, non que leurs jeux me procuraſſent du plaiſir, mais parce qu'il étoit de la mode d'en avoir.

Le loisir de les exercer ne me manquoit pourtant pas; j'avois autant de bon tems que personne, puisque tout mon ouvrage alors consistoit à prendre la mesure de quelques pratiques distinguées. Je ne coupois pas un seul habit; certes c'étoit encore moins par paresse que dans la crainte de le gâter, puisque j'étois aussi ignorant qu'un tailleur de roi.

Ces raisons m'obligeoient d'avoir un garçon habile qui savoit si bien profiter des circonstances où il me voyoit, qu'il étoit réellement le maître chez moi; il gouvernoit ma maison aussi despotiquement qu'un ministre gouverne un prince indolent ou voluptueux. Tous mes autres garçons lui temoignoient plus d'estime qu'à moi-même, parce qu'ils regardoient ma bienveillance comme la suite nécessaire de la sienne.

Je mourus enfin noyé de dettes, & consumé par les plaisirs. Minos réfléchit un instant après avoir entendu l'histoire de ma vie, & m'ordonna de retourner dans le monde, sans m'en dire la raison.

CHAPITRE XXIII.

Julien raconte sa conduite étant aldermann, c'est-à-dire échevin.

L'ANGLETERRE fut encore ma patrie; je reçus le jour à Londres, d'un père qui eut onze enfans, dont j'étois l'aîné, & qui étoit magistrat dans cette ville.

Quoiqu'il eût amassé de grands biens dans le commerce, il ne m'en revenoit pas une assez grosse part pour espérer de vivre sans occupation. Je me livrai donc au commerce de poisson, qui me procura une grande fortune.

Ce feu dévorant qu'on appelle ambition dans les princes, & qui porte le nom d'esprit de parti chez les particuliers, j'en avois été enflammé dès ma jeunesse; à l'âge de vingt-un ans, je m'étois déclaré zélé partisan du prince Jean, & ennemi de son frère Richard, pendant son voyage & sa captivité en Terre-Sainte.

Je faisois dès-lors des harangues publiques sur les affaires d'état. Je m'efforçois de semer le trouble, & de répandre le mécontentement dans la ville de Londres. J'étois pourvu d'une belle voix; mes discours promettoient de grandes choses; je

les

les prononçois avec autant d'assurance que de franchise. Tous ces avantages me procurèrent bientôt quelque autorité sur l'esprit des jeunes citoyens, qui ne réfléchissoient pas, & même auprès de ceux d'un âge mûr qui étoient aussi dépourvus d'esprit que de jugement.

Ce succès enfla ma vanité naturelle, au point que je me regardois comme un homme dont les grands talens n'avoient ni rivaux ni supérieurs.

Rempli de cette bonne opinion de moi-même, j'écrivis au fameux Robin Hood, qui faisoit alors grand bruit avec son adhérent le petit Jean à York-Schire.

J'invitai le premier à venir à Londres au nom de toute la ville; je l'assurai qu'il y seroit très-bien reçu, d'après la haute idée que j'avois donnée de son mérite à tous les citoyens, parmi lesquels d'ailleurs j'avois le plus grand crédit. Je ne sais si ma lettre parvint à Robin Hood, mais je n'en reçus point de réponse.

A-peu-près dans ce tems, parut dans Londres un certain Guillaume Fitz-Osbom, ou, comme on l'appeloit vulgairement, Guillaume à barbe longue, homme impudent qui avoit captivé l'attachement de la populace à force de déclames contre les riches, & contre leurs vues d'oppression. Je pris le parti de ce fanatique, je prononçai une harangue publique à sa gloire, en le pei-

rentes barbaries dont je fus l'auteur, je n'en rapporterai qu'une, dont le souvenir me fait encore frémir.

J'entre dans une maison où je trouve une jeune femme très-jolie, qui jouoit avec un petit enfant assis sur ses genoux. A l'instant le feu de la concupiscence s'allume à l'ardeur de la rapacité qui me conduisoit; j'égorge l'enfant, je viole la mère, & je mets le feu aux quatre coins de la maison. Je passe rapidement sur bien d'autres faits héroïques de cette nature, à l'aide desquels les princes deviennent des héros & des conquérans; la barbarie fut poussée si loin envers ces pauvres habitans de Northumberland, que dans l'espace de soixante milles qui séparent Yorck de Durham, on n'y laissa pas subsister deux pierres l'une sur l'autre. Maisons, églises, tout fut brûlé & renversé jusqu'aux fondemens.

Après cette fameuse expédition, nous marchâmes à Ely contre Hereward, vaillant & habile capitaine qui commandoit un corps de rebelles qui combattoient encore pour leur liberté, & ne vouloient pas reconnoître Guillaume pour roi. Ils furent bientôt réduits; mais la gloire, plutôt que le bonheur, m'ayant fait trouver à un endroit où Hereward combattoit lui-même avec une troupe de braves, le terrein fut disputé vigoureusement; je reçus pour mon compte trois blessures, l'une à

la tête, une à l'épaule, & une autre dans le bras.

Ma guériſon traîna longtems, & m'empêcha de ſuivre le roi en Ecoſſe ; le printems ſuivant, comme j'étois Normand, je ſuivis le roi en Normandie, ainſi que tous mes compatriotes qui reſtoient de la bataille d'Ely, & nous marchâmes contre Philippe, roi de France, qui avoit eu deſſein de profiter des troubles d'Angleterre, pour dépouiller Guillaume de ſon duché de Normandie. Il y eut une eſcarmouche près de la ville du Mans, & j'y fus bleſſé ſi dangereuſement à la cuiſſe, qu'il en fallut faire l'amputation.

Ainſi privé d'une partie de moi-même, je reçus alors mon congé. Je gagnai ma patrie, où, dans la misère affreuſe qui me perſécutoit, je n'avois d'autres plaiſirs que celui de raconter mes proueſſes guerrières, toujours avec quelques pétites circonſtances, qui, ſi elles n'étoient pas dans l'exacte vérité, ſervoient du moins à embellir mes récits. J'atteignis enfin le terme de ma misère & de ma vie, à ſoixante-trois-ans.

J'avois compté que les ſouffrances de mes dernières années ſuffiroient pour effacer le ſouvenir des cruautés de Northumbérland, & pour exciter la compaſſion de Minos. C'eſt une grace, me dit ce juge, que de vous faire retourner dans le monde. Obéiſſez.

CHAPITRE XXII.

Aventures de Julien dans la condition de tailleur.

LE deſtin me fit naître en Angleterre, dans un état que l'ingratitude des hommes a couvert de mépris, quoiqu'ils lui aient la double obligation de voir leurs corps garantis des injures de l'air, & de ſentir leur ame flattée dans la plus ſenſible de ſes paſſions, je veux dire la vanité. Pour parler plus clairement, je naquis tailleur d'habits. Certes ſi l'on veut réfléchir ſur cette profeſſion, elle mérite la conſidération préférablement à toute autre : car enfin, qui eſt-ce qui marque plus ſûrement la différence des conditions, ſi ce n'eſt le tailleur.

Le ſouverain donne les titres, mais c'eſt le tailleur qui fait les hommes. C'eſt à ſon habileté qu'on doit l'eſtime du peuple, l'attention du beau ſexe, & ſouvent tout le mérite perſonnel. Si les grands ſeigneurs impriment du reſpect au premier abord, c'eſt lorſqu'ils en ont reçu le ſceau de leur tailleur. Enfin la bonne mine, les agrémens extérieurs n'attirent l'admiration qu'autant que le tailleur ſait les mettre dans un jour favorable.

Trois habits ſuperbes que je fis pour la céré-

monie du couronnement du roi Etienne, prouvèrent mon habileté, & commencèrent ma réputation.

Il eſt difficile de dire ſi celui qui porte un habit magnifique, ſent plus de plaiſir en admirant ſa perſonne, que nous ne goûtons de délices nous autres tailleurs, à conſidérer notre ouvrage.

Le jour de la cérémonie, je fis tous mes efforts pour la voir de près. Si je pouvois vous exprimer combien je reſſentis de ſatisfaction, quelles furent les douces émotions de mon ame, en entendant dire, aſſurément le comte de Devonshire, & le ſeigneur Hugt Bigot, ſont les plus beaux & les plus magnifiques de toute la cour; préciſément c'étoit moi qui avois fait leurs habits.

Rien ne ſeroit plus agréable en effet que de travailler pour les ſeigneurs de la cour, parce que perſonne n'a plus de talent pour apprécier & faire valoir un habit, ſi l'on n'en étoit dégoûté par une petite circonſtance fâcheuſe, c'eſt qu'on en eſt rarement payé.

Eh bien! malgré que j'aie plus perdu à la cour que je n'ai gagné à la ville, j'ai toujours eu plus de plaiſir à porter un habit chez un homme de cour que chez toute autre perſonne, quand même j'euſſe été payé comptant chez cette dernière; choſe qui n'eſt jamais arrivée chez le premier.

On doit faire deux claſſes des gens de la cour; les uns n'ont jamais envie de payer, les autres

n'en ont que l'envie, & n'ont jamais le pouvoir. Parmi ces derniers il faut placer les jeunes seigneurs que nous habillons à l'entrée d'une campagne, & qui ont le malheur de périr avant d'être avancés.

En tems de guerre on prend mal à propos les tailleurs pour des politiques, parce qu'ils s'informent soigneusement des progrès de l'armée, du succès d'une bataille. Il est certain qu'ils ont bien des raisons pour prendre cette peine, car il ne se donne pas une bataille qui ne fasse faire banqueroute à trois ou quatre honnêtes gens de cette profession.

En mon particulier j'ai surtout eu sujet de maudire la malheureuse bataille de Cardigan, dans laquelle les scélérats de Cambriers tuèrent la plupart des meilleurs troupes du roi, & quantité de mes habits tombèrent entre leurs mains sans que j'en eusse reçu le paiement.

J'ai appris depuis que j'ai quitté le monde, d'un de mes misérables confrères qui a gagné l'Elisée en mourant à l'hôpital, qu'il s'étoit introduit un usage qui les garantit des mauvaises dettes.

Lorsqu'ils s'apperçoivent qu'une pratique est verreuse, ils l'enregistrent sur leur livre pour le double du prix de leurs fournitures, puis ils lui envoyent un honnête homme muni d'un petit par-

chemin pour exiger leur paiement Si le débiteur ne satisfait point, l'honnête homme emmène le béau seigneur chez lui, & l'y retient sous sa garde jusqu'à ce que le tailleur soit payé. De mon tems au contraire, quand l'homme de qualité ne vouloit pas payer, ce qui arrivoit très-souvent, il n'y avoit aucun moyen de l'y contraindre.

Vous aurez peut-être remarqué, dit Julien, en interrompant son récit, que, sans réflexion sur mon état actuel, je parle des différens rôles que j'ai joués dans le monde, comme si j'en étois encore chargé. Je vous en demande pardon. Je viens de me prendre moi-même sur le fait, en racontant mes aventures de tailleur. Je sens que ces affections mondaines ne peuvent plus convenir à mon état actuel. Quoi qu'il en soit, je poursuis. Je ne dois pas vous cacher que j'avois dans ma profession une certaine méthode qui me rendoit les pertes moins sensibles.

J'avois divisé mes pratiques en trois classes; la première comprenoit celles qui payoient comptant; la seconde celles qui faisoient longtems attendre leur paiement. Les pratiques qui ne payoient jamais, composoient la troisième classe.

Je me contentois d'un profit médiocre avec les premières, parce qu'il étoit assuré. A l'égard des deux autres espèces, je les unissois de manière que les débiteurs qui payoient à longs termes, répa-

roient la perte que m'occasionnoient ceux qui ne payoient point du tout. De cette manière j'avois peu de pertes réelles, & j'eusse laissé des biens considérables à ma mort, si je n'avois pas consumé tous mes bénéfices à entretenir une maîtresse, tandis que ma femme avec deux enfans restoient dans l'indigence.

J'avois donné à cette maîtresse une jolie maison située sur le bord de la Tamise; & pourvue abondamment de tout ce qu'elle pouvoit desirer. Quoique son bien-être ne dépendît que de ma volonté, elle me gouvernoit cependant d'une manière aussi absolue que si j'eusse dépendu d'elle. Je ne lui obéissois pas moins qu'un cheval dressé, obéit à la main d'un écuyer habile; cependant je n'étois point épris de sa beauté, j'en connoissois même toute la médiocrité. Mais elle possédoit un certain art de volupté; elle savoit si bien choisir les instans de l'employer, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de résister à ses volontés.

Cette femme dépensoit si rapidement, qu'elle sembloit avoir dessein de me réduire à la mendicité. Moi-même je concourois de toutes mes forces à l'exécution de son dessein; car, outre mon extravagance d'avoir une maîtresse & une petite maison, je pris encore des chasseurs à mon service, non que leurs jeux me procurassent du plaisir, mais parce qu'il étoit de la mode d'en avoir.

Le loisir de les exercer ne me manquoit pourtant pas; j'avois autant de bon tems que personne, puisque tout mon ouvrage alors consistoit à prendre la mesure de quelques pratiques distinguées. Je ne coupois pas un seul habit; certes c'étoit encore moins par paresse que dans la crainte de le gâter, puisque j'étois aussi ignorant qu'un tailleur de roi.

Ces raisons m'obligeoient d'avoir un garçon habile qui savoit si bien profiter des circonstances où il me voyoit, qu'il étoit réellement le maître chez moi; il gouvernoit ma maison aussi despotiquement qu'un ministre gouverne un prince indolent ou voluptueux. Tous mes autres garçons lui temoignoient plus d'estime qu'à moi-même, parcè qu'ils regardoient ma bienveillance comme la suite nécessaire de la sienne.

Je mourus enfin noyé de dettes, & consumé par les plaisirs. Minos réfléchit un instant après avoir entendu l'histoire de ma vie, & m'ordonna de retourner dans le monde, sans m'en dire la raison.

roient la perte que m'occasionnoient ceux qui ne payoient point du tout. De cette manière j'avois peu de pertes réelles, & j'eusse laissé des biens considérables à ma mort, si je n'avois pas consumé tous mes bénéfices à entretenir une maîtresse, tandis que ma femme avec deux enfans restoient dans l'indigence.

J'avois donné à cette maîtresse une jolie maison située sur le bord de la Tamise, & pourvue abondamment de tout ce qu'elle pouvoit desirer. Quoique son bien-être ne dépendît que de ma volonté, elle me gouvernoit cependant d'une manière aussi absolue que si j'eusse dépendu d'elle. Je ne lui obéissois pas moins qu'un cheval dressé, obéit à la main d'un écuyer habile; cependant je n'étois point épris de sa beauté, j'en connoissois même toute la médiocrité. Mais elle possédoit un certain art de volupté; elle savoit si bien choisir les instans de l'employer, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de résister à ses volontés.

Cette femme dépensoit si rapidement, qu'elle sembloit avoir dessein de me réduire à la mendicité. Moi-même je concourois de toutes mes forces à l'exécution de son dessein; car, outre mon extravagance d'avoir une maîtresse & une petite maison, je pris encore des chasseurs à mon service, non que leurs jeux me procurassent du plaisir, mais parce qu'il étoit de la mode d'en avoir.

Le loisir de les exercer ne me manquoit pourtant pas; j'avois autant de bon tems que personne, puisque tout mon ouvrage alors consistoit à prendre la mesure de quelques pratiques distinguées. Je ne coupois pas un seul habit; certes c'étoit encore moins par paresse que dans la crainte de le gâter, puisque j'étois aussi ignorant qu'un tailleur de roi.

Ces raisons m'obligeoient d'avoir un garçon habile qui savoit si bien profiter des circonstances où il me voyoit, qu'il étoit réellement le maître chez moi; il gouvernoit ma maison aussi despotiquement qu'un ministre gouverne un prince indolent ou voluptueux. Tous mes autres garçons lui temoignoient plus d'estime qu'à moi-même, parce qu'ils regardoient ma bienveillance comme la suite nécessaire de la sienne.

Je mourus enfin noyé de dettes, & consumé par les plaisirs. Minos réfléchit un instant après avoir entendu l'histoire de ma vie, & m'ordonna de retourner dans le monde, sans m'en dire la raison.

autrui, cette funeſte paſſion diſtile ſon poiſon ſur toutes leurs idées, ſur tous leurs penchans, & les diſpoſe à entreprendre les choſes les plus horribles.

Ma vie n'eut qu'une courte durée, parce que le ver rongeur de l'envie me dévora le cœur. Minos ne me jugea pas digne de l'Eliſée. J'euſſe été précipité dans le gouffre éternel, ſi Pluton n'eût juré qu'il ne recevroit plus de poëte depuis l'aventure d'Orphée (1). Je fus obligé de m'en retourner.

---

(1) Tout le monde ſait qu'Orphée deſcendit aux enfers, pour en ramener ſa chère Eurydice. Mais à moins d'avoir voyagé dans ce ténébreux ſéjour, on ne ſait pas que la lyre enchantereſſe de ce prince des muſiciens, y cauſa le plus grand déſordre, car les damnés donnoient tant d'attention à ſa muſique, qu'ils ne reſſentoient plus leurs tourmens.

mère même, quand j'aurois pu l'acquérir, ne m'auroit pas procuré des suffrages, puisque personne ne vouloit plus me lire.

Les poëtes de mon tems, ainsi que vous pouvez le savoir, ne se sont pas rendus bien fameux. Un seul d'entr'eux jouissoit de quelque célébrité, & j'ai eu la consolation d'apprendre, depuis quelque tems, que ses œuvres étoient totalement tombées dans l'oubli. Il n'y a qu'un poëte, plein de fiel & de jalousie, qui puisse se faire une idée de l'envie & de la haine que je portois à ce poëte contemporain. Par exemple, votre ***, dont j'ai entendu parler depuis quelques années, & que vous avez connu, concevra, sans peine, toute l'intensité de ces sentimens odieux.

Je ne pouvois pas souffrir qu'on dît du bien de mon rival, qui, pourtant, me rendit quelques services; mais au lieu de témoigner de la reconnoissance à ce bienfaiteur, je m'enveloppai du manteau d'anonyme, & j'écrivis contre lui une vigoureuse satyre, où je n'épargnai ni la calomnie, ni les injures.

On a remarqué dans des tems assez récens, qu'il n'y avoit point de créatures plus méchantes & plus dangereuses, que les mauvais écrivains & les femmes laides. La raison de cette vérité est que les uns & les autres portent envie aux avantages qui leur manquent, & qu'ils voyent dans

autrui, cette funeſte paſſion diſtile ſon poiſon ſur toutes leurs idées, ſur tous leurs penchans, & les diſpoſe à entreprendre les choſes les plus horribles.

Ma vie n'eut qu'une courte durée, parce que le ver rongeur de l'envie me dévora le cœur. Minos ne me jugea pas digne de l'Eliſée. J'euſſe été précipité dans le gouffre éternel, ſi Pluton n'eût juré qu'il ne recevroit plus de poëte depuis l'aventure d'Orphée (1). Je fus obligé de m'en retourner.

---

(1) Tout le monde ſait qu'Orphée deſcendit aux enfers, pour en ramener ſa chère Eurydice. Mais à moins d'avoir voyagé dans ce ténébreux ſéjour, on ne ſait pas que la lyre enchantereſſe de ce prince des muſiciens, y cauſa le plus grand déſordre, car les damnés donnoient tant d'attention à ſa muſique, qu'ils ne reſſentoient plus leurs tourmens.

CHAPITRE XXV.

Julien devient templier, & enſuite maître de danſe.

LA Sicile fut le lieu de la ſcène où je revins jouer un nouveau rôle, & je fus admis dans l'ordre des templiers. Je ne vous amuſerai pas long-tems du récit de mes aventures dans cet état; elles ſont à-peu-près les mêmes que celles qui me ſont arrivées étant ſoldat. Dans le fait, il y a peu de différence entre ce dernier & un capitaine. Que l'on ôte à celui-ci ſon habit qui eſt plus fin, ſon ordinaire qui n'eſt pas auſſi frugal que celui du ſoldat, dans tout le reſte on trouve deux hommes ſemblables.

Ma rentrée dans le monde fut enſuite en France, où le ſort me fit maître de danſe. Mon habileté, dans cet art ſublime, me fit appeler à la cour pour me confier le ſoin des pieds de Philippe de Valois, qui, dans la ſuite, parvint à la couronne.

Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais été dans aucuns de mes rôles précédens, auſſi arrogant, & d'avoir jamais eu une ſi bonne opinion de moi, que j'en eus dans celui-ci.

Je conſidérois la danſe comme le premier des talens. Après David que je regardois comme le

dans la vue de lui faire acheter enſuite mon conſentement avec le ſacrifice de mon parti.

Certainement ſi je n'euſſe eu d'autre objet que le bien public, je n'aurois pas manqué de ſoutenir le parti du roi contre l'orgueil du pape Innocent, qui, ligué avec le roi de France, obligea Jean de remettre ſa couronne entre ſes mains, de la recevoir enſuite comme ſon vaſſal, & de ſe reconnoître pour tributaire du ſaint ſiége; droits inouis que l'arrogance ſeule avoit pu former, que la foibleſſe accorda, & qui causèrent dans la ſuite des maux infinis à la nation.

Le roi eut beſoin d'argent, & ne pouvoit en trouver. Il eut recours à la ville de Londres, où j'avois alors une ſi grande influence, qu'il n'avoit rien à eſpérer, s'il n'achetoit mon ſuffrage. Je connoiſſois auſſi moi-même toute mon importance, ce fut un motif pour me vendre au plus haut prix.

Je demandois une charge, une penſion & la dignité de chevalier. On me fit d'abord chevalier, & l'on me promit tout le reſte.

En conſéquence je me rends à l'hôtel-de-ville, & j'y parle pour l'intérêt du roi, avec le même zèle que j'avois ci-devant employé contre lui. Je m'efforçai de prouver que les vues de la cour étoient légitimes, & je finis par exhorter vivement mes concitoyens à ouvrir leurs bourſes pour

les ſeconder. Mon éloquence n'eut point l'effet que je m'en étois promis.

Le peuple ſe regarda d'abord avec étonnement. Un perſonnage plaiſant s'écria : ce ſont *des poiſſons gâtés par la cour.* C'étoit une alluſion à mon commerce. Auſſitôt ces paroles paſſent de bouche en bouche, & retentiſſent comme un coup de tonnerre qui ſe trouve prolongé par l'écho des nues & des forêts.

Le mécontentement de l'aſſemblée étoit général. Je pris le parti de m'évader, mais la populace me reconduiſit juſqu'à mon logis, en criant *poiſſons gâtés par la cour.*

Je fus enſuite rendre compte au roi de ce que j'avois ſouffert pour ſes intérêts. Au lieu de me remercier, il me dit que la ville porteroit la peine de ſa réſiſtance & me tourna le dos, ſans s'embarraſſer de ce que je réclamois l'accompliſſement de ſa parole royale.

Je fus ſolliciter quelques courtiſans qui m'avoient témoigné beaucoup d'amitié, & chez leſquels j'avois mangé après les avoir traités chez moi, perſonne ne daigna me faire une réponſe ; tout le monde me fuyoit comme l'on fuit un homme attaqué d'une maladie contagieuſe.

L'expérience m'apprit dans ces conjectures, que, ſi rien n'eſt plus poli & plus agréable qu'un homme de cour en certain tems, rien auſſi n'eſt

plus groſſier & plus impertinent en d'autres tems.

Sûr comme je l'étois, d'être auſſi mal accueilli à la ville qu'à la cour, il fallut pourtant bien y revenir, puiſque je n'avois pas d'autre réſidence. La réception qu'on me fit ſurpaſſa mon attente. Dès que je parus, la populace s'aſſembla & vomit toutes ſortes d'injures contre moi; c'étoit à qui pourroit en dire des plus aviliſſantes. Des paroles on en vint aux actions. Je ne reçus aucune bleſſure, j'arrivai chez moi avec tous mes membres entiers, mais j'avois le corps tellement couvert d'ordure & de boue, que je ne pouvois plus diſtinguer la couleur de mes habits.

Pour être débarraſſé des inſultes du peuple en me trouvant dans mon logis, je n'en fus pas plus tranquille. Ma femme, dont j'attendois quelque conſolation, m'accabla de reproches, elle fit de grandes complaintes ſur mon malheur, & ſur celui de ſes enfans.

» Comment avez-vous pu, crioit-elle, faire » une ſemblable démarche ſans m'en parler, » & ſans prendre mes conſeils? Quand même » vous n'euſſiez pas été dans l'intention de les » ſuivre, il étoit au moins du devoir, de la poli- » teſſe, & de l'amitié de les demander. Vous » n'avez apparemment pas grande idée de mon » eſprit; mais je me conſole de cette inſulte par » la juſtice que les autres me ſavent rendre.

» Vous n'avez jamais fait que des extrava-
» gances, toutes les fois que vous avez voulu
» suivre votre tête. Je ne vous aurois jamais soup-
» çonné de manquer de bon sens au point d'aban-
» donner le parti du peuple pour celui de la
» cour ».

Ce dernier reproche me fut d'autant plus sensible de la part de ma femme, qu'elle m'avoit sans cesse persécuté pour m'engager à embrasser les principes de la cour, par lesquels je pouvois être assuré, disoit-elle, de m'avancer & de faire la fortune de ma famille.

Pendant toutes mes menées avec le ministère, mon commerce avoit dépéri. J'étois sans crédit à la ville. Je n'avois rien gagné à la cour, je pris le parti de réaliser tous mes effets, & de me retirer à la campagne où je passai le reste de mes jours, méprisé généralement, sans cesse querellé par ma femme & fort peu chéri de mes enfans.

Minos trouva que j'avois assez été puni de mon vivant, il me renvoya de nouveau habiter le monde.

jour par les rayons du bienfaiteur du monde, tout cet assemblage de beautés produisit en moi le changement le plus subit. La vanité s'évanouit; mon ame entière fondoit de tendresse.

Mon vainqueur avoit trop d'expérience pour ne pas s'appercevoir de ma situation. Il en témoigna tant de joie, que j'en pris occasion de me persuader que son cœur étoit entièrement à moi; cette assurance répandit dans mon ame une émotion délicieuse qui ne peut être sentie que par l'amante la plus tendre & la plus sûre d'être aimée. Hélas! mon bonheur ne fit que passer. Je reconnus bientôt que mon amant étoit de l'espèce de ceux qui ne recherchent l'affection de notre sexe, que pour en faire le sacrifice à leur vanité, & pour immoler leur triomphe au désir insatiable qu'ils ont de se faire admirer. Aussi son indifférence commença dès l'instant qu'il se fut apperçu de ma défaite; cependant ma passion n'en devint que plus forte, ainsi qu'il arrive toujours lorsqu'elle est contrariée. Malgré le désespoir de me voir trompée; malgré les soins & les résolutions que je prenois de vaincre cet amour qui sans cesse tyrannisoit mon cœur, ma fierté humiliée dégénéra en une conduite extravagante, qui est la suite ordinaire des passions violentes.

Tantôt je maudissois mon amant & sa conduite;

L'instant d'après ma tendresse parloit en sa faveur ; elle le justifioit pleinement, elle me blâmoit même de voir en lui des choses qui n'y existoient pas.

L'état perplexe de mon ame n'échappa pas à ses regards ; il s'en réjouit malignement. Mais comme le peu de témoins qu'il avoit de sa victoire ne suffisoit pas pour procurer une jouissance complette à sa vanité, il prétexta des affaires à Paris, & quitta notre séjour champêtre, me laissant dans une situation plus aisée à imaginer qu'à décrire.

Mon ame ressembloit à une ville séditieuse & remplie de trouble, où chaque nouvelle pensée multiplioit les embarras & augmentoit la confusion. Le sommeil me privant aussi de ses faveurs, l'ardeur de mes inquiétudes passa dans mon sang, & me causa une fièvre violente qui m'auroit coûté la vie, sans la bonté de ma constitution, & sans les soins qu'on prit de moi. Mon corps resta tellement affoibli, que les sentimens de mon cœur en furent altérés. Je me consolois par la réflexion, que la vaine légèreté de mon amant m'avoit heureusement garantie d'une foiblesse que lui seul auroit pu me faire craindre.

Peu de tems après mon rétablissement, nous retournâmes à Paris, où j'avoue que je desirois & redoutois à la fois de revoir la cause de mon tourment.

J'espérois, à la vérité, que le dépit soutiendroit mon indifférence; & ces idées m'occupèrent jusqu'au lendemain de notre arrivée.

La cour étoit fort nombreuse, tout le monde s'empressoit de féliciter la reine sur sa convalescence. Mon amant parut aussi, paré comme s'il eût eu dessein de faire une nouvelle conquête. Loin qu'il cherchât à m'éviter comme une personne qu'il dédaignoit, il s'approcha de moi avec cet air libre & content qui marche avec la victoire. Je remarquai en même-tems que toutes les femmes qui nous entouroient avec une attention maligne, ne desiroient, autre chose pour satisfaire leur petite vengeance, que de me voir embarrassée, & faire une figure ridicule.

Toutes ces observations me troublèrent si fort, que dès que mon amant m'eut parlé, je tombai évanouie dans ses bras. Quand j'aurois eu le plus vif desir de lui faire plaisir, je n'aurois pas mieux reussi. Des eaux de senteurs m'eurent bientôt rendu la vie. Mais j'eus à essuyer tous les mauvais propos, toutes les railleries que la malice peut inspirer à l'envie.

L'une disoit, il me semble cependant que monsieur n'a rien d'assez effroyable pour tuer une jeune demoiselle.

Non, non, répondoit une autre, on en est bien

sûr. Mais les sens de certaines femmes sont quelquefois dans une telle disposition, que les objets gracieux les irritent, & les blessent plus que des objets désagréables. Il y eut encore bien d'autres traits qui étoient plus méchans que spirituels. Avec aussi peu de force que j'en avois, je ne pouvois supporter tant de plaisanteries. Je m'empressai donc de me rendre chez moi, où d'abord le souvenir de ce qui venoit de m'arriver m'auroit jeté dans le désespoir, si je n'eusse réfléchi que cet accident, au contraire, étoit le remède le plus efficace pour guérir ma passion. Je résolus en même tems pour me venger doublement de l'envie de mes rivales, & de la cruauté de mon vainqueur, de m'appliquer à rétablir ma beauté qui avoit été beaucoup altérée, & à lui donner un nouvel éclat, qui m'attirât une nouvelle foule d'adorateurs.

Cette agréable résolution ranima mes esprits, & me procura cent fois plus de tranquillité que la philosophie, avec ses meilleurs conseils, n'auroit pu m'en donner.

Je donnois donc tous mes soins à ma parure, bien décidée de demeurer dans l'indifférence, & de chasser toute impression tendre d'un seul objet, par le désir de plaire à tous. Chaque matinée je l'employois à consulter mon miroir, je cherchois des mines gracieuses; j'étudiois mes gestes & ma

autrui, cette funeſte paſſion diſtile ſon poiſon ſur toutes leurs idées, ſur tous leurs penchans, & les diſpoſe à entreprendre les choſes les plus horribles.

Ma vie n'eut qu'une courte durée, parce que le ver rongeur de l'envie me dévora le cœur. Minos ne me jugea pas digne de l'Eliſée. J'euſſe été précipité dans le gouffre éternel, ſi Pluton n'eût juré qu'il ne recevroit plus de poëte depuis l'aventure d'Orphée (1). Je fus obligé de m'en retourner.

---

(1) Tout le monde ſait qu'Orphée deſcendit aux enfers, pour en ramener ſa chère Eurydice. Mais à moins d'avoir voyagé dans ce ténébreux ſéjour, on ne ſait pas que la lyre enchantereſſe de ce prince des muſiciens, y cauſa le plus grand déſordre, car les damnés donnoient tant d'attention à ſa muſique, qu'ils ne reſſentoient plus leurs tourmens.

CHAPITRE XXV.

Julien devient templier, & enſuite maître de danſe.

LA Sicile fut le lieu de la ſcène où je revins jouer un nouveau rôle, & je fus admis dans l'ordre des templiers. Je ne vous amuſerai pas long-tems du récit de mes aventures dans cet état; elles ſont à-peu-près les mêmes que celles qui me ſont arrivées étant ſoldat. Dans le fait, il y a peu de différence entre ce dernier & un capitaine. Que l'on ôte à celui-ci ſon habit qui eſt plus fin, ſon ordinaire qui n'eſt pas auſſi frugal que celui du ſoldat, dans tout le reſte on trouve deux hommes ſemblables.

Ma rentrée dans le monde fut enſuite en France, où le ſort me fit maître de danſe. Mon habileté, dans cet art ſublime, me fit appeler à la cour pour me confier le ſoin des pieds de Philippe de Valois, qui, dans la ſuite, parvint à la couronne.

Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais été dans aucuns de mes rôles précédens, auſſi arrogant, & d'avoir jamais eu une ſi bonne opinion de moi, que j'en eus dans celui-ci.

Je conſidérois la danſe comme le premier des talens. Après David que je regardois comme le

lui, & nous allâmes habiter une maison de campagne agréable, où d'abord l'ennui faillit à me donner des vapeurs. Mais bientôt l'agrement de l'endroit ayant ramené le calme dans mon ame, je repris une nouvelle existence. Je m'amusai de toutes sortes d'occupations champêtres, telles que d'élever des oiseaux, de cultiver un petit parterre; si je ne trouvois pas à ces amusemens, des plaisirs bien touchans; au moins je remarquois qu'ils entretenoient ma gaieté, chose la plus nécessaire à la félicité humaine.

Je goûtois les douceurs de cette vie champêtre, sans craindre les orages des passions violentes, lorsque le hasard fit que Milord Peirey, fils aîné du comte de Northumberland, qui s'étoit égaré à la chasse, rencontrât mon père qui l'invita à venir se reposer au logis. Il me trouva tellement à son goût, qu'il passa trois jours dans notre campagne.

J'avois trop d'expérience pour ne pas m'apercevoir de l'impression que mes attraits avoient faite. Mais j'étois alors si dégagée d'ambition, que je ne craignois rien tant que d'abandonner la vie que je menois. L'idée même d'être une riche comtesse, ne fut pas capable de m'en dégoûter.

La passion de ce jeune lord qui étoit à la fleur de son âge, devint si forte, que la semaine suivante il nous rendit une seconde visite, & se con-

Nuisit envers moi avec toute l'estime & la tendresse qu'il crut propres à me plaire. Il me déclara que quoique sa naissance & ses biens pussent lui faire espérer de voir des propositions de mariage bien reçues de mon père, cependant il seroit au désespoir de devoir sa félicité à d'autres moyens qu'à mon inclination.

Une conduite aussi noble m'inspira des sentimens qui ne tenoient rien de ma première passion, puisqu'ils ne me causoient ni insomnies, ni inquiétudes; cependant je me faisois un devoir de lui procurer toute la satisfaction qui dépendoit de moi, sans blesser la décence.

La connoissance que mon père m'avoit donnée de son caractère, en me faisant le portrait de toute la noblesse qui nous avoisinoit, m'assuroit qu'en l'épousant je serois heureuse. Il étoit de bonne conduite, & généralement estimé.

Il ne me resta de crainte qu'à l'égard du sacrifice que j'allois faire de ma vie champêtre, à une vie tumultueuse. Les manières honnêtes, la complaisance de mon amant dissipèrent cette crainte, il fit ses propositions à mon père, qui les accepta très-volontiers.

Il n'étoit plus question que d'obtenir le consentement du comte de Northumberland. A cet effet, comme il falloit se rendre à Londres, il nous pria,

mon père & moi, de vouloir bien y venir auſſi la ſemaine ſuivante, & nous cédâmes à ſa prière, malgré les rigueurs de l'hyver qui venoit de commencer. Nous étions à peine arrivés, que milord m'apporta la nouvelle agréable que ſon père conſentoit à notre union, dont le terme fut fixé dans le mois de Mars.

Dès-lors mon amant eut un accès libre chez mon père, & notre commerce de tendreſſe étoit auſſi doux qu'innocent. Hélas! un bonheur parfait n'eſt pas le partage de l'humanité. Notre vie délicieuſe fut bientôt troublée par une tempête d'autant plus terrible, qu'il fut impoſſible de nous en garantir.

Un jour que le lord revenoit de la cour où ſon père lui avoit ordonné de paroître, je remarquai une triſteſſe ſi profonde ſur ſon viſage, un chagrin ſi ſombre dans toute ſa perſonne, que la frayeur me ſaiſit & m'arracha des larmes. Je profitai de ce moment touchant qui donne tant d'empire à une femme, pour preſſer mon amant, de me dire le ſujet de la douleur extraordinaire qu'il vouloit me cacher. J'inſiſtai ſi fort & ſi tendrement, qu'il me découvrit que le cardinal Wolſey l'avoit fait venir chez lui, & lui avoit ſérieuſement ordonné de ne plus penſer à moi.

Il lui avoit repréſenté que nos parens avoient

donné leur consentement à cette union, dont même le jour étoit fixé; mais le ministre avoit répondu d'une manière impérieuse : « n'importe, j'ai des » raisons pour empêcher ce mariage dont je pré- » vois des suites très-fâcheuses; j'en informerai » votre père, certainement il changera de résolu- » tion; le cardinal l'avoit quitté sans attendre sa » réponse ».

C'étoit un mystère impénétrable pour moi que de concevoir, par quelles raisons le cardinal se mêloit de mon mariage; mais ce fut un coup de poignard pour mon cœur que de voir que mon père n'accueilloit plus milord Peirey, qu'avec cette froideur repoussante qu'un prince témoigne à un ministre qu'il va disgracier.

Le mystère s'éclaircit quelques jours après. Mon père me fit appeler dans sa chambre, & débuta par un beau discours sur l'admirable pouvoir de la jeunesse & de la beauté; sur les avantages que l'une & l'autre procuroient, quand on étoit assez sensé pour en profiter, avant que l'âge, le plus cruel ennemi de ces biens périssables, en eût flétri la fraîcheur, & avant que le tems eût amené les regrets de n'avoir pas cueilli les fruits qu'ils apportoient naturellement.

Ce préambule m'étourdit, & me causa quelque trouble; asseyez-vous, me dit mon père qui s'en

apperçut. J'ai des choſes de la plus grande importance à vous communiquer, & je vous connois aſſez de raiſon pour eſpérer que vous voudrez bien ſuivre mes conſeils. Certainement vous pouvez être aſſurée qu'ils n'auront d'autre but que votre bonheur.

Ne trouveriez-vous pas quelque ſatisfaction à devenir reine, ajouta-t-il d'un air moins compoſé; la place eſt aſſez belle du moins. Je répondis d'un ton ſérieux que j'étois ſi fort dégoûtée de la cour, que je ne pourrois jamais me réſoudre à y vivre, duſſai-je devenir la plus grande reine du monde; que d'ailleurs j'avois un amant qui m'aimoit aſſez tendrement, & qui avoit aſſez de fortune & d'élévation pour me donner une puiſſance au gré de mes ſouhaits.

Cette réponſe déplut à mon père, il ſe fâcha, m'appela extravagante, me traita d'héroïne de roman, & finit par m'aſſurer que ſi je voulois être docile à ſes avis, je pourrois réellement devenir reine d'Angleterre. Il me déclara que le cardinal l'avoit inſtruit que le roi m'avoit trouvée fort à ſon goût la dernière fois que j'avois paru à la cour, qu'il avoit réſolu de ſe ſéparer de ſa femme pour m'épouſer, & que juſqu'à ce tems, il deſiroit que je reſtaſſe fille d'honneur de la reine, afin qu'il continuât d'avoir le plaiſir de me voir à la cour.

Il

Il n'eſt pas poſſible de rendre la ſurpriſe que me cauſa cette déclaration. Quoique peu d'inſtans auparavant j'euſſe ſincèrement marqué peu d'eſtime pour une couronne que je voyois dans un lointain inacceſſible, j'avoue que ſa proximité fit chanceler mon cœur; ſon éclat éblouit mes yeux.

D'abord mon imagination ſe repréſenta toute la pompe & la puiſſance qui accompagnent le trône; les idées de grandeur & d'élévation me troublèrent ſi fort, que je ne pus répondre. Mon père s'attachoit encore à accroître mon embarras, en ajoutant les couleurs les plus brillantes au tableau que me faiſoit la vanité.

Enfin je revins à moi comme d'un rêve. Je priai mon père, je le conjurai par tout ce qu'il avoit de plus cher, de ne me point forcer d'abandonner un homme dont je connoiſſois l'attachement, & qui étoit aſſez opulent pour ne pas me laiſſer de deſirs.

Toutes mes repréſentations furent ſans effet. Il m'ordonna de me diſpoſer à retourner à la cour, la ſemaine ſuivante, pour y reprendre mes fonctions de fille d'honneur.

Je vous prie auſſi, dit-il encore en me quittant, de faire vos réflexions ſur tout ce que je viens de vous confier ſous le ſceau du ſecret; prenez garde ſurtout de ſacrifier à des ſentimens roma-

neſques, l'honneur & la félicité de toute votre famille.

Etant reſtée ſeule en proie à mes réflexions, elles tombèrent ſur le peu de tendreſſe que mon père me témoignoit en ce moment, où ſans doute il cherchoit moins ma félicité particulière, qu'une échelle pour atteindre au comble de ſes vues ambitieuſes. Si je me rappelois encore la tendreſſe qu'il avoit eue pour moi dans mon enfance & dans ma jeuneſſe, je n'y voyois autre choſe que l'attachement que l'on a pour un joujou amuſant, ou j'y decouvrois la vanité d'un auteur qui a fait un ouvrage d'une grande beauté.

Après ces reflexions qui ne m'arrêtèrent pas longtems, mes penſées ſe tournèrent ſur milord Peirey qui m'aimoit, ſur la couronne qui s'offroit à moi, & je reſtois indéciſe dans mon choix.

Quoique mon père m'eût expreſſément défendu de parler à perſonne de tout ce qui s'étoit paſſé, je ne pus m'empêcher d'en faire confidence à mon amant, ſans toutefois lui faire l'aveu du goût que j'avois d'abord ſenti pour la royauté & pour tous ſes brillans acceſſoires.

Je m'attendois à le voir dans la plus grande émotion, à le voir tout-à-fait hors de ſes ſens; mais point du tout, il pâlit ſeulement un peu; il me prit la main, me regarda d'un œil tendre, &

me dit avec un air naïf : si la pourpre royale s'offre à vous & peut vous rendre heureuse, rien au monde ne me portera jamais à contrarier vos projets, ma perte fût-elle cent fois plus considérable que celle que je fais en vous perdant.

Cette générosité qui méritoit l'admiration, produisit en moi bien d'autres sentimens. Elle éteignit l'amour que j'avois pour lui, parce que je me persuadai que puisque son attachement n'étoit ni plus solide, ni plus délicat, le mien ne devoit pas l'être davantage.

Je suis sûre que quels que soient les sentimens généreux qui portent un homme à se désister de la possession d'une amante qui s'est déclarée en sa faveur, elle ne manquera jamais de s'offenser de sa légèreté, fût-elle fondée sur la grandeur d'ame & sur la générosité.

Je ne pus m'empêcher de marquer mon mécontentement au lord, & je lui déclarai franchement que j'étois charmée qu'il prît son parti si gaiement.

Il fut si frappé de cette réplique inattendue, & vraiment peu naturelle, que sans me répondre, il me fit la révérence & se retira.

Il seroit impossible de dire quel choc d'idées m'agitoit & bouleversoit ma tête, quand je fus restée seule. Je desirois d'être reine, & je voulois aussi ne l'être pas, & rendre mon amant heureux. Ce-

pendant je voyois avec chagrin que mes charmes euſſent ſi peu de pouvoir, que mon amant ſupportoit l'idée de me perdre ſans tomber dans le déſeſpoir, ſans mourir de douleur. Bref, le réſultat de toutes ces différentes idées fut que je devois obéir à mon père.

Peut-être ne regardera-t-on ce devoir que comme une ombre réfléchie par la vanité, & transformée en réalité par l'ambition. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que je reçus mon amant très-froidement à la première viſite qu'il me fit. Etant une fois réſolue de l'abandonner, chacun de ſes regards étoit un reproche de mon inconſtance.

Mon père me conduiſit bientôt à la cour, où je n'eus pas de peine à bien jouer mon rôle avec l'expérience que j'y avois acquiſe dès mes premières années. Rien ne me fut plus facile que de montrer de la retenue envers un homme qui m'étoit non-ſeulement indifférent, mais que je déteſtois de tout mon cœur; & cette retenue qu'il prenoit pour de la vertu, ne ſervoit qu'à attiſer le feu de ſon amour. Je me contraignois pourtant quelquefois, au point de lui dire des choſes agréables. J'exaltois la félicité d'une femme qui pourroit voir agréer ſon cœur par un prince tel que lui, ſans craindre que ſon amour fût regardé comme une affaire de vanité, ou attribué à des vues intéreſſées.

Le roi qui étoit amoureux, recevoit ces pilules dorées avec empreſſement, & pouſſoit l'affaire de ſon divorce avec beaucoup de vivacité, tandis que je reſtois toujours derrière le rideau, pour attendre le dénouement. Lorſqu'il me parloit de ſes vues, je tâchois de l'en détourner par les moyens que j'eſtimois intérieurement les plus propres à l'encourager.

Si votre conſcience ne vous porte pas au divorce, lui diſois-je, ne vous laiſſez pas conduire par l'amour que vous avez pour moi. Je ferois déſolée d'occaſionner ce chagrin à la reine. C'eſt aſſez d'honneur pour moi d'être ſa fille de cour. Elle eſt ſi bonne, J'aimerois mieux perdre pour jamais le plaiſir de vous voir, que d'être le ſujet de votre déſunion avec cette princeſſe, & je ſacrifierois mille couronnes au plaiſir de la voir heureuſe.

Ce diſcours & pluſieurs autres dans le même goût, donnoient au roi la plus haute opinion de la nobleſſe de mes ſentimens, & l'échauffoient au point, qu'il regarda comme une œuvre méritoire, de répudier ſon épouſe dont il n'avoit point ſi bonne opinion, pour me donner ſa place.

Après un an de ſéjour à la cour, comme on commençoit à parler de l'amour du roi, l'on jugea convenable de m'éloigner, pour ôter tout ſoupçon au parti de la reine.

Je m'en retournai donc vivre à la campagne avec mon père. Je n'y trouvai plus les mêmes agrémens. J'étois si fort agitée par la crainte de l'inconstance du roi, si fort dévorée de la soif de l'ambition, que mon ame absorbée par ces deux passions, étoit inaccessible à toute idée étrangère.

Mon royal amant me faisoit souvent remettre, par ses favoris, des lettres auxquelles je répondois toujours d'une manière convenable au desir que j'avois d'être bientôt rappelée à la cour.

La violence de mon ambition ne m'empêchoit pourtant pas de remarquer dans notre commerce de lettres, beaucoup de soumission & de contrainte de mon côté, & de voir du sien, un roi qui ordonne, plus qu'un amant qui supplie. Je faisois ensuite le parallèle de cet amour avec celui de milord Peirey ; l'avantage restoit à ce dernier ; mais je glissois rapidement sur toutes ces réflexions ; mes yeux étoient fixés sur la couronne ; tous mes sens frémissoient d'impatience de ne la considérer toujours que de loin.

Je ménageois si bien ma conduite avec le roi, je lui montrois tant de zèle pour sa gloire, j'affectois tant de goût pour la retraite, dont cependant je me plaignois comme d'une chose contraire à ma santé, qu'il m'envoya un ordre exprès de revenir. Comme je tardois à dessein de l'exécuter, il eu-

gagea mon père à m'obliger à une chose que je desirois de tout mon cœur, & à laquelle je ne résistois que pour exciter son impatience royale.

Pour mieux réussir encore à détacher le roi de la reine, avec laquelle il continuoit toujours de vivre, j'eus soin de faire séduire la princesse Marie leur fille, qui avoit alors seize ans, & qui étoit d'un caractère vif. De jeunes personnes de son âge qui m'étoient dévouées, & qui se disoient ses amies, déclamoient sans cesse contre le peu de conscience du roi & contre ses projets de divorce. Ces propos aigrissoient l'esprit de la jeune princesse, qui parloit de son père dans des termes très-libres, & avec beaucoup de mépris.

Tout se redisoit au roi, qui recevoit ces rapports tels que je le desirois. Il me disoit souvent que de pareils discours venoient moins de la jeune princesse, que de sa mère, à qui elle les avoit entendu tenir. Je le confirmois dans cette opinion, mais pour marquer toujours la bonté de mon cœur, j'ajoutois que rien n'étoit plus naturel que le mécontentement d'une personne que l'on veut dépouiller de la dignité royale à laquelle elle est habituée, & qui peut se flatter de la mériter. Tous les propos qu'elle tient, disois-je bénignement, échappent au dépit, plutôt qu'ils ne sont dictés par la haîne.

Ces artifices firent si bien leur effet, que le roi, vivement piqué contre la reine, se sépara tout-à-fait d'elle.

Mon chemin au trône étant donc solidement tracé, je n'avois autre chose à faire que d'abandonner le roi à ses desirs, sûre qu'ils me meneroient naturellement au but où je tendois.

Je fus faite marquise de Pembrok; mais l'attente d'un titre plus illustre m'ôta le sentiment de cette dignité, que je regardois comme une bagatelle, en comparaison de celle dont j'espérois de me voir bientôt revêtue. En effet la passion du roi devint tellement impatiente, que dès que je fus marquise, je devins sa femme en secret.

Mon ame sembloit avoir pris des affections toutes royales. Ma dignité l'enveloppoit entièrement. Mes yeux éblouis & troublés par l'éclat du trône, ne voyoient plus mes intimes amis, que comme des étrangers que j'avois pu rencontrer anciennement.

Enfin je ressemblois à un homme qui, placé sur une pyramide très-élevée, ne voit dans les créatures qui sont au-dessous de lui, que des nains qui rampent sur la terre. Cet aspect avoit tant de charmes, que je ne faisois pas attention qu'en descendant quelques marches, qui étoient l'ouvrage des hommes, je devenois semblable à ces nains qui paroissoient si méprisables.

Le divorce du roi se trouvant consommé, & ma grossesse paroissant, notre mariage qui avoit été jusques-là tenu secret, fut rendu public, & mon couronnement se fit aussitôt que je fus accouchée de la princesse Elisabeth.

Cette fastueuse cérémonie m'assuroit une place après laquelle mon ambition soupiroit depuis longtems; mais elle n'y fixoit pas le bonheur. Depuis que j'étois reine, je ne pouvois plus cacher mon peu d'inclination pour le roi, & même mon indifférence se changea en un dégoût décidé pour sa personne. Mon imagination échauffée ci-devant par l'espérance, & à présent réfroidie par la possession, voyoit les objets tranquillement, & les réduisoit à leur juste valeur. Plus je réfléchissois, plus je me disois à moi-même; « quelles grandes » choses ai-je donc acquises avec les grandes » peines que je me suis données »?

Je me comparois fréquemment à un chasseur de renard, lequel, après s'être épuisé de fueur & de fatigues toute une journée, attrape enfin l'objet de ses peines, & n'y trouve qu'un animal infect & dégoûtant, qui n'a rien de bon que l'extérieur. Mon état me sembloit pire encore; car le chasseur abandonne sa proie à ses chiens, moi j'étois obligée de flatter la mienne, & de lui témoigner qu'il étoit l'unique objet de mon amour.

Tout le tems que j'ai passé dans cet état élevé, si exposé à l'envie, mes jours n'ont été qu'un tissu d'hypocrisie & de fausſetés. Suivant ce que je reconnois à présent, c'est la condition la plus misérable dans laquelle puisse tomber une créature raisonnable.

Un mari que je haïssois faisoit toute ma société; je n'osois découvrir ma façon de penser à personne, & personne n'osoit avoir de la familiarité à mon égard. Tous ceux qui me parloient, s'adressoient à la reine, & non à moi; car ils auroient dit la même chose à une poupée, si le roi avoit eu la fantaisie d'en prendre une pour sa femme. Il n'y avoit aucune personne de mon sexe qui ne me détestât cordialement, parce que chacune se croyoit plus digne que moi, du rang que j'occupois.

Je me figurois être au milieu d'une forêt déserte, éloignée de tout commerce humain, dans laquelle j'avois continuellement à prendre garde de ne laisser aucune trace de mes pas, crainte d'être poursuivie par les bêtes féroces, ou déchirée par les serpens & les vipères.

Dans cette douloureuse situation j'étois encore obligée de jeter sur la tristesse profonde qui me rongeoit, le voile d'une gaieté qui étoit bien loin de moi. Aussi, pour me distraire un peu de l'humeur sombre qui me suivoit par-tout, je donnois

quelquefois dans la frivolité la plus françoîse, c'étoit préparer un canevas à l'envie; elle traita de goût criminel, un goût qui n'étoit que futile.

Il arriva, je ne sais par quel accident, que j'accouchai d'un garçon mort; je m'apperçus que cet événement réfroidit beaucoup l'amour du roi, dont le caractère ne pouvoit absolument rien supporter de contraire à ses vues. Loin de me chagriner de ce changement, j'en fus d'autant plus contente, que je n'étois plus surchargée de son ennuyeuse compagnie. Je découvris bientôt qu'il étoit amoureux d'une femme de ma cour. Soit effet de son amour violent, soit effet des ruses de ma rivale, je fut traitée comme j'avois traité la reine répudiée.

Les courtisans qui sont des automates, que leur maître meut à son gré, ne furent pas plutôt instruits de son réfroidissement pour moi, que chacun d'eux se fit un mérite de dénoncer mes actions les plus innocentes, mes paroles, mes regards les plus indifférens comme autant de preuves de mes crimes.

Le roi qui brûloit d'impatience de satisfaire ses nouveaux desirs, & qui étoit bien-aise d'avoir des raisons de faire, ce qu'il avoit déjà résolu d'exécuter sans raisons, écouta favorablement la calomnie, qui m'accusoit d'avoir violé la foi conjugale, je fus mise à la tour.

Pour me servir de garde & de compagnie perpé-

tuelle, on me donna ma plus cruelle ennemie, qui prit si bien à tâche de me désoler par ses railleries, de me tourmenter par des reproches, que la mort m'eût été mille fois plus agréable qu'une pareille punition.

Cependant on instruisit méthodiquement mon procès. Pour me rendre plus criminelle, on m'accusa d'avoir eu des liaisons avec mon propre frère. Il est vrai que je l'aimois tendrement, mais je ne l'avois jamais regardé que comme mon frère & mon ami.

Bien que tous les crimes que l'on m'imputoit fussent dénués de preuves, mes juges-commissaires, suivant l'usage, me condamnèrent à être brûlée ou décapitée, ainsi qu'il plairoit au bon maître qui achetoit leur jugement. Le roi, peut-être par un ressouvenir de son amour, eut la bonté de choisir le supplice le plus doux.

Je dois avouer que lorsqu'on m'annonça mon arrêt, j'en fus moins effrayée que je ne l'aurois été dans tout autre état. Mais depuis que j'étois reine, j'avois eu tant de chagrins, j'avois essuyé tant de peines, que j'envisageois la mort comme le terme de mes malheurs.

Les seules inquiétudes qui alarmoient ma conscience, c'étoit d'avoir usé d'artifice pour engager le roi à répudier la reine, d'avoir perdu la jeune princesse

Marie, & d'avoir abandonné milord Peirey. Toutefois j'eſpérois le pardon de ces fautes en faveur de la vie innocente à tout autre égard que j'avois toujours menée; d'ailleurs, je n'avois négligé aucune occaſion de faire du bien. J'avois diſtribué des ſommes conſidérables aux pauvres, je m'étois toujours très-dévotement acquittée de mes devoirs de chrétienne.

Toutes ces idées m'occupèrent juſqu'à l'inſtant de la mort, que je reçus avec aſſez d'aſſurance.

Quoique ma carrière n'ait pas été au-delà de vingt-neuf ans, ce court eſpace m'a ſuffi pour jouer dans le monde plus de ſcènes importantes, que bien des perſonnes qui parviennent à un âge fort avancé.

J'avois paſſé ma jeuneſſe à la cour, au ſein des plaiſirs, au milieu d'une foule de courtiſans qui m'encenſoient continuellement. L'expérience m'avoit appris combien les paſſions violentes qui ſubjuguent l'ame, cauſent de tourmens & d'inquiétudes. J'avois eu un amant que j'eſtimois, & dont la tendreſſe me promettoit le ſort le plus heureux. Dans mes dernières années j'étois montée au plus haut degré de grandeur où puiſſe aſpirer la vanité d'une femme. Eh bien! je dois confeſſer que dans toutes ces conditions différentes, je n'avois jamais goûté de plaiſirs plus purs, que pendant mon

ſéjour à la campagne, où la ſatisfaction de me voir l'objet de l'amour & de l'eſtime d'un homme d'honneur, répandoit dans tous mes ſens un calme délicieux, & pénétroit mon ame des plus agréables ſentimens.

Minos réflechit un moment après avoir entendu cette hiſtoire; enſuite il ordonna d'ouvrir l'Eliſée à Anne de Boulen, en diſant que celle qui avoit été reine pendant quatre ans, & qui avoit ſouffert toutes les diſgraces qui accompagnent ce haut rang, méritoit de droit le pardon de tout ce qu'elle avoit pu faire pour y parvenir (1).

(1) Ici finit le manuſcrit incomparable; le reſte avoit été vraiſemblablement employé à envelopper des plumes & du tabac. Il eſt à croire que cette perte rendra le public toujours ſtupide, plus prudent à l'avenir, & le portera à examiner plus ſcrupuleuſement, quels ſont les écrits qu'il brûle ou qu'il ſacrifie à des uſages ignobles; car enfin un pareil ſort pouvoit arriver au divin Milton. Et qui ſait ſi les Œuvres d'Homère n'ont pas été découvertes dans la boutique d'un chandelier de la Grece?

Fin du Voyage dans l'autre monde.

LES AVENTURES
DE JACQUES SADEUR
DANS LA DÉCOUVERTE
ET LE VOYAGE
DE LA TERRE-AUSTRALE,

CONTENANT les coutumes & les mœurs des Auſtraliens, leur religion, leurs exercices, leurs études, leurs guerres; les animaux particuliers à ce pays, & toutes les raretés curieuſes qui s'y trouvent.

pendant je voyois avec chagrin que mes charmes euſſent ſi peu de pouvoir, que mon amant ſupportoit l'idée de me perdre ſans tomber dans le déſeſpoir, ſans mourir de douleur. Bref, le réſultat de toutes ces différentes idées fut que je devois obéir à mon père.

Peut-être ne regardera-t-on ce devoir que comme une ombre réfléchie par la vanité, & transformée en réalité par l'ambition. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que je reçus mon amant très-froidement à la première viſite qu'il me fit. Etant une fois réſolue de l'abandonner, chacun de ſes regards étoit un reproche de mon inconſtance.

Mon père me conduiſit bientôt à la cour, où je n'eus pas de peine à bien jouer mon rôle avec l'expérience que j'y avois acquiſe dès mes premières années. Rien ne me fut plus facile que de montrer de la retenue envers un homme qui m'étoit non-ſeulement indifférent, mais que je déteſtois de tout mon cœur; & cette retenue qu'il prenoit pour de la vertu, ne ſervoit qu'à attiſer le feu de ſon amour. Je me contraignois pourtant quelquefois, au point de lui dire des choſes agréables. J'exaltois la félicité d'une femme qui pourroit voir agréer ſon cœur par un prince tel que lui, ſans craindre que ſon amour fût regardé comme une affaire de vanité, ou attribué à des vues intéreſſées.

Le roi qui étoit amoureux, recevoit ces pilules dorées avec empreſſement, & pouſſoit l'affaire de ſon divorce avec beaucoup de vivacité, tandis que je reſtois toujours derrière le rideau, pour attendre le dénouement. Lorſqu'il me parloit de ſes vues, je tâchois de l'en détourner par les moyens que j'eſtimois intérieurement les plus propres à l'encourager.

Si votre conſcience ne vous porte pas au divorce, lui diſois-je, ne vous laiſſez pas conduire par l'amour que vous avez pour moi. Je ferois déſolée d'occaſionner ce chagrin à la reine. C'eſt aſſez d'honneur pour moi d'être ſa fille de cour. Elle eſt ſi bonne, J'aimerois mieux perdre pour jamais le plaiſir de vous voir, que d'être le ſujet de votre déſunion avec cette princeſſe, & je ſacrifierois mille couronnes au plaiſir de la voir heureuſe.

Ce diſcours & pluſieurs autres dans le même goût, donnoient au roi la plus haute opinion de la nobleſſe de mes ſentimens, & l'échauffoient au point, qu'il regarda comme une œuvre méritoire, de répudier ſon épouſe dont il n'avoit point ſi bonne opinion, pour me donner ſa place.

Après un an de ſéjour à la cour, comme on commençoit à parler de l'amour du roi, l'on jugea convenable de m'éloigner, pour ôter tout ſoupçon au parti de la reine.

qu'il fit paroître aux yeux des Auſtraliens, en combattant contre des animaux d'une grandeur & d'une force monſtrueuſes, ce qui charma tellement ces peuples naturellement fort braves, qu'ils lui accordèrent le privilège de demeurer avec eux, contre les loix les plus ſolemnelles de leur pays.

La naiſſance de Sadeur, ſon éducation, ſes malheurs & ſes naufrages, paroîtront à tout le monde les effets d'une deſtinée qui ſembloit ne l'avoir fait naître que pour le conduire dans cette Terre inconnue, dont nous n'avons eu aucune relation véritable avant lui.

Il eſt vrai que Magellan s'eſt attribué l'honneur d'avoir découvert ce pays l'an 1520, ſous le nom de *Terra del fuego*, Terre de feu; mais les Hollandois nous ont montré très-clairement qu'il n'avoit

vu que certaines isles qui dépendent plutôt de l'Amérique que de la Terre-Australe.

Marc Paul, Venitien, a joui aussi assez long-tems de la gloire de cette découverte, lorsqu'ayant été jeté par la tempête beaucoup au-delà de l'isle de Java, surnommée la grande; il découvrit le royaume de Maletur, la province de Bœach, l'isle de Petan, & une autre isle qu'il nomma la petite Java; mais les Hollandois qui sont établis en la grande Java, & qui en font tout le commerce, assurent par toutes leurs relations, que les pays que ce pilote a vus, ne sont autre chose qu'un amas de plusieurs isles, qui ne tiennent par aucun endroit au continent de la Terre-Australe; & cela est d'autant plus vraisemblable, que Fernandès Galégo ayant parcouru toute cette vaste mer, depuis le détroit de Magellan

juſqu'aux Moluques, rapporte qu'il eſt rempli d'une ſi prodigieuſe quantité d'iſles, qu'il y en a compté plus de mille.

Il eſt encore vrai qu'en comparant la deſcription que nous a fait de la Terre-Auſtrale Fernandès de Quir, Portugais, avec celle qu'on va lire, on eſt obligé d'avouer qu'il faut qu'il en ait découvert quelque choſe : car nous liſons dans ſa huitième requête au roi d'Eſpagne, que dans les découvertes qu'il fit l'an 1610 de la Terre-Auſtrale, il trouva un pays beaucoup plus fertile & plus peuplé que tous ceux de l'Europe; que les habitans y étoient plus gros & plus grands que les Européens; qu'ils vivoient bien plus longtems qu'eux : & Louis Paës de Torrés, qui étoit amiral de la flote de Fernandès, confirma au conſeil d'Eſpagne la vérité de la relaiton de Quir, ajoutant que l'air étoit

Le divorce du roi ſe trouvant conſommé, & ma groſſeſſe paroiſſant, notre mariage qui avoit été juſques-là tenu ſecret, fut rendu public, & mon couronnement ſe fit auſſitôt que je fus accouchée de la princeſſe Eliſabeth.

Cette faſtueuſe cérémonie m'aſſuroit une place après laquelle mon ambition ſoupiroit depuis long-tems; mais elle n'y fixoit pas le bonheur. Depuis que j'étois reine, je ne pouvois plus cacher mon peu d'inclination pour le roi, & même mon indifférence ſe changea en un dégoût décidé pour ſa perſonne. Mon imagination échauffée ci-devant par l'eſpérance, & à préſent réfroidie par la poſſeſſion, voyoit les objets tranquillement, & les réduiſoit à leur juſte valeur. Plus je réfléchiſſois, plus je me diſois à moi-même; « quelles grandes » choſes ai-je donc acquiſes avec les grandes » peines que je me ſuis données »?

Je me comparois fréquemment à un chaſſeur de renard, lequel, après s'être épuiſé de fueur & de fatigues toute une journée, attrape enfin l'objet de ſes peines, & n'y trouve qu'un animal infect & dégoûtant, qui n'a rien de bon que l'extérieur. Mon état me ſembloit pire encore; car le chaſſeur abandonne ſa proie à ſes chiens, moi j'étois obligée de flatter la mienne, & de lui témoigner qu'il étoit l'unique objet de mon amour.

ne doute point que bien des gens ne ſoient ſurpris de ce que le nom d'un homme à qui on eſt ſi redevable, eſt demeuré juſqu'à préſent inconnu, auſſi bien que le détail de ſes découvertes. Mais cette ſurpriſe ceſſera ſans doute lorſqu'on ſaura que les mémoires ſur leſquels cette relation a été compoſée, ont toujours été enfermés dans le cabinet d'un grand miniſtre, d'où on ne les a pu avoir qu'après ſa mort.

quelquefois dans la frivolité la plus françoîse, c'étoit préparer un canevas à l'envie; elle traita de goût criminel, un goût qui n'étoit que futile.

Il arriva, je ne sais par quel accident, que j'accouchai d'un garçon mort; je m'apperçus que cet événement réfroidit beaucoup l'amour du roi, dont le caractère ne pouvoit absolument rien supporter de contraire à ses vues. Loin de me chagriner de ce changement, j'en fus d'autant plus contente, que je n'étois plus surchargée de son ennuyeuse compagnie. Je découvris bientôt qu'il étoit amoureux d'une femme de ma cour. Soit effet de son amour violent, soit effet des ruses de ma rivale, je fut traitée comme j'avois traité la reine répudiée.

Les courtisans qui sont des automates, que leur maître meut à son gré, ne furent pas plutôt instruits de son réfroidissement pour moi, que chacun d'eux se fit un mérite de dénoncer mes actions les plus innocentes, mes paroles, mes regards les plus indifférens comme autant de preuves de mes crimes.

Le roi qui brûloit d'impatience de satisfaire ses nouveaux desirs, & qui étoit bien-aise d'avoir des raisons de faire, ce qu'il avoit déjà résolu d'exécuter sans raisons, écouta favorablement la calomnie, qui m'accusoit d'avoir violé la foi conjugale, je fus mise à la tour.

Pour me servir de garde & de compagnie perpé-

tuelle, on me donna ma plus cruelle ennemie, qui prit si bien à tâche de me désoler par ses railleries, de me tourmenter par des reproches, que la mort m'eût été mille fois plus agréable qu'une pareille punition.

Cependant on instruisit méthodiquement mon procès. Pour me rendre plus criminelle, on m'accusa d'avoir eu des liaisons avec mon propre frère. Il est vrai que je l'aimois tendrement, mais je ne l'avois jamais regardé que comme mon frère & mon ami.

Bien que tous les crimes que l'on m'imputoit fussent dénués de preuves, mes juges-commissaires, suivant l'usage, me condamnèrent à être brûlée ou décapitée, ainsi qu'il plairoit au bon maître qui achetoit leur jugement. Le roi, peut-être par un ressouvenir de son amour, eut la bonté de choisir le supplice le plus doux.

Je dois avouer que lorsqu'on m'annonça mon arrêt, j'en fus moins effrayée que je ne l'aurois été dans tout autre état. Mais depuis que j'étois reine, j'avois eu tant de chagrins, j'avois essuyé tant de peines, que j'envisageois la mort comme le terme de mes malheurs.

Les seules inquiétudes qui alarmoient ma conscience, c'étoit d'avoir usé d'artifice pour engager le roi à répudier la reine, d'avoir perdu la jeune princesse

Marie, & d'avoir abandonné milord Peirey. Toutefois j'eſpérois le pardon de ces fautes en faveur de la vie innocente à tout autre égard que j'avois toujours menée; d'ailleurs, je n'avois négligé aucune occaſion de faire du bien. J'avois diſtribué des ſommes conſidérables aux pauvres, je m'étois toujours très-dévotement acquittée de mes devoirs de chrétienne.

Toutes ces idées m'occupèrent juſqu'à l'inſtant de la mort, que je reçus avec aſſez d'aſſurance.

Quoique ma carrière n'ait pas été au-delà de vingt-neuf ans, ce court eſpace m'a ſuffi pour jouer dans le monde plus de ſcènes importantes, que bien des perſonnes qui parviennent à un âge fort avancé.

J'avois paſſé ma jeuneſſe à la cour, au ſein des plaiſirs, au milieu d'une foule de courtiſans qui m'encenſoient continuellement. L'expérience m'avoit appris combien les paſſions violentes qui ſubjuguent l'ame, cauſent de tourmens & d'inquiétudes. J'avois eu un amant que j'eſtimois, & dont la tendreſſe me promettoit le ſort le plus heureux. Dans mes dernières années j'étois montée au plus haut degré de grandeur où puiſſe aſpirer la vanité d'une femme. Eh bien! je dois confeſſer que dans toutes ces conditions différentes, je n'avois jamais goûté de plaiſirs plus purs, que pendant mon

ondes, & embraſſant ma mère qui me ſoulevoit encore, il nous tira juſqu'au rivage & nous mit ſur le ſable; mais ſoit qu'il eût épuiſé entièrement ſes forces en cette occaſion, ſoit qu'il crût que nous fuſſions ſans vie, il retomba évanoui en me tenant entre ſes bras : bien que tous les particuliers fuſſent alors fort embarraſſés, il n'y en eut pas un qui ne conſidérât ce ſpectacle & qui n'en fût étonné; pluſieurs même coururent pour nous ſoulager. Comme l'on reconnut que j'avois encore du mouvement, on m'arracha des bras de mon père, & on m'étendit auprès d'un feu que les habitans allumèrent par compaſſion : on ne trouva aucune marque de vie en ma mère; & ayant été expoſée quelque tems au feu, on fut perſuadé qu'elle n'avoit plus beſoin que de ſépulture.

Ceux qui avoient plus particulierement connu mon père, déploroient ſon ſort avec des cris qui émurent les habitans du pays. O homme d'éternelle mémoire! diſoient les uns, ô cœur trop généreux! faut-il que tu meures pour avoir voulu ſauver la vie à ta famille? Ah! diſoient les autres, a-t-on jamais vu un ſpectacle auſſi triſte, une mère s'expoſe pour ſon enfant; un père s'expoſe pour la mère, & tant de généreux efforts ſe terminent par la mort des uns & des autres.

Je ne ſai ſi tant de cris rendirent quelque ſen-

timent à ce bon homme; mais on apperçut qu'il ouvroit doucement les yeux, & on entendit qu'il dit d'une voix foible & languiſſante : Où es-tu, chère amie! Ce diſcours qui n'étoit pas attendu ſurprit l'aſſemblée, & comme on ne lui répondit pas aſſez promptement, il ajouta, mourons donc tous trois enſemble. Ce furent les dernières paroles qu'il prononça, après quoi il ferma les yeux & mourut. On dit qu'il s'étoit ſignalé en pluſieurs occaſions dans ce voyage; mais il attira l'admiration de tout le monde dans cette extrémité. Tous ceux qui le virent expirer ne pouvoient me regarder ſans être touchés de compaſſion : Pauvre enfant! diſoient-ils, que vas-tu devenir ? Peux-tu avoir quelque bonheur en ce monde, étant la cauſe funeſte de la mort de ceux qui t'ont donné la vie? Quelques-uns croyoient que je ne pourrois pas lui ſurvivre de beaucoup après les violens efforts que j'avois eſſuyés dans le naufrage. Mais hélas, je ne faiſois encore que commencer une carrière qui dure depuis cinquante-cinq ans avec tant & de ſi étranges cataſtrophes, qu'on ne pourra que difficilement les croire. La chaleur du feu me donna aſſez de force pour me plaindre & pleurer d'un ton qui fit connoître que j'étois hors de danger.

Un habitant du pays ſavoit ſuffiſamment de françois pour entendre ce qui ſe paſſoit; & le ſouvenir qu'il avoit d'un fils unique qui lui étoit

mort depuis peu, & à qui je reſſemblois, le porta à me demander : on repréſenta à M. de Sarre que cette occaſion étoit très-favorable pour moi, & qu'il ne la pouvoit refuſer ſans s'embarraſſer & me mettre en un danger évident. Il m'accorda donc plutôt par la néceſſité qui le contraignoit, que par aucune autre conſidération. Cet homme me prit d'abord en la place de ſon fils, & ſa femme ayant ouï le récit de ce qui s'étoit paſſé, m'embraſſa & me reçut en me faiſant beaucoup de careſſes. M. de Sarre & quelques-uns des plus qualifiés du vaiſſeau, connoiſſant qu'ils étoient proche de ſaint Jacques, prirent la réſolution d'aller viſiter l'égliſe qui eſt conſacrée à Dieu ſous le nom de ce ſaint, & ils trouvèrent par bonheur des marchands de connoiſſance qui les équipèrent & qui leur donnèrent le moyen de retourner honnêtement à Oleron. M. de Sarre ne tarda guères, aprés ſon arrivée, à faire le détail de ſes aventures, & à décrire le naufrage dont il avoit échappé; mais ſa femme fut quelque-tems ſans y faire réflexion, parce que la joie de revoir ſon mari délivré des dangers d'un ſi long & d'un ſi fâcheux voyage, l'occupoit toute entière dans ces premiers momens de ſon retour. Quelque-tems après, elle pria ſon mari de lui répéter l'hiſtoire de ſon naufrage, & elle ne pouvoit ceſſer d'admirer l'amour conjugal & paternel de mes parens

qui les avoit réduits à une mort volontaire. Au lieu de concevoir de l'indignation contre moi, elle me prit en une telle affection, ſurtout après avoir appris que ſon mari étoit mon parrain, qu'elle le preſſoit continuellement de trouver le moyen de me ravoir. Il s'embarqua donc vingt-deux mois après ſon retour, & il vint en quinze jours à Camarinas, où il me trouva en très-bonne diſpoſition, âgé environ de trente mois, chéri également du mari & de la femme que je croyois mes parens. Si-tôt qu'il leur eut déclaré les raiſons de ſa venue, & le deſſein qu'il avoit de leur payer ma penſion, à proportion du tems qu'ils m'avoient gardé, ces bonnes gens s'offensèrent fort & ſe déterminèrent à ne ſe pas deſſaiſir de moi. M. de Sarre alléguoit ſon droit de parrain, & l'Eſpagnol inſiſtoit ſur la donation & ſur la poſſeſſion. La cauſe fut agitée devant les juges de Camarinas, qui la décidèrent en faveur de mes nourriciers. M. de Sarre, de peur d'avoir fait un voyage à ſa confuſion, prit le parti de m'enlever & de fuir à la faveur du vent qui étoit alors favorable. Il entra bruſquement avec un valet dans la maiſon où j'étois, & ne voyant qu'une ſervante qui me tenoit, il m'arracha de ſes bras, & gagna la barque qui étoit diſpoſée à faire voile.

La crainte que j'eus & les cris que je pouſſai, me firent tomber dans une eſpèce de pamoiſon

dont je ne fus pas plutôt revenu, qu'on me trouva avec une fort groſſe fiévre. Mon nourricier, averti & juſtement irrité de cet attentat, courut avec quelques-uns de ſes gens au port, où voyant que nous étions hors d'attaque, ils firent une décharge qui donna occaſion à un vaiſſeau portugais, qui alloit au ſud, de décharger une volée de canon avec tant de malheur pour nous, qu'un boulet fracaſſa la planche de fleur d'eau de notre vaiſſeau, & le coula à fond, non ſans quelque régret de cauſer la mort à des perſonnes qu'ils ne connoiſſoient pas. Ceux de la rade, voyant cet accident, prirent la fuite, & les Portugais envoyèrent deux chaloupes pour tâcher de ſauver ceux qui périſſoient; mais quelque diligence qu'ils purent faire, ils ne ſauvèrent qu'un valet qui ſavoit mieux nager que les autres; & comme je flottois ſur les eaux à la faveur de la paille de mon berceau, il arriva auſſi que je fus recueilli. Je frémis d'écrire ce qu'on ne ſauroit lire ſans me conſidérer comme une eſpèce de vipère qui ſembloit ne vivre que pour cauſer la mort à ceux qui travailloient davantage à me conſerver la vie. Les Portugais, craignant un juſte reproche de leur crime, ſe mirent promptement en pleine mer, & trouvant que j'avois encore de la vie, ils eurent pitié de moi & me confièrent aux ſoins d'une matrone Portugaiſe qui ſe trouva ſur le vaiſſeau. Elle temoigna

beaucoup de desir de me servir, jusqu'à ce qu'elle eut reconnu que j'étois des deux sexes, je veux dire hermaphrodite; car depuis cette connoissance, cette femme conçut tant d'aversion pour moi, qu'à peine pouvoit-elle me regarder; & comme ma fièvre s'augmentoit, ma mort étoit inévitable sans les soins particuliers du valet de M. de Sarre: on pourroit croire que Dieu ne l'avoit conservé que pour me soulager, si j'avois été en quelque façon utile à son service. Etant arrivé à Leiria, il me conduisoit de porte en porte & me recommandoit avec autant de tendresse que si j'eusse été son enfant. Les Portugais, bien aises de s'être débarrassés de nous pour plusieurs raisons, partirent à l'insçu de cet homme, qui, étant averti qu'il trouveroit plus d'assistance au grand hôpital de Lisbonne que dans Leiria, résolut de m'y porter. Il fut reçu avec d'autant plus d'humanité, qu'on le reconnut pour un François; mais à peine fut-il arrivé, qu'il se sentit saisi d'une fièvre mortelle qui l'emporta le septième jour. Il mourut entre les bras d'un Jésuite à qui il communiqua toutes les particularités que je viens de rapporter, & que j'ai appriſes par le moyen d'un mémoire que ce même Jésuite me donna quinze ans après, comme j'ai dit ci-dessus. Le pauvre mourant, au lieu de regretter son malheur, & de me détester, moi qui en étois la cause, ne cessoit de me recom-

mander à ceux qui l'assistoient, avec plus d'empressement que si je lui eusse appartenu. J'ai su que les pères Jésuites, avertis de tous les maux dont j'avois été la cause jusques-là, firent une délibération fort sérieuse sur ce que je devois être, & que le résultat fut qu'il falloit avoir un soin particulier de connoître mes inclinations, afin de régler sur cela mon sexe. A peine eus-je atteint l'âge de cinq ans, qu'ils jugèrent que je devois être élevé parmi les hommes. Ils virent que j'avois du penchant à la dévotion, & jugèrent que si mon esprit étoit cultivé, il ne promettoit rien de médiocre. Ils me présentèrent à la comtesse de Villa-Franca en ma huitième année, après lui avoir fait le récit de mes tristes aventures. Cette dame, qu'on pouvoit avec justice comparer aux plus illustres, me reçut avec tant de tendresse, qu'elle voulut qu'on me traitât, comme le comte son fils, âgé alors de neuf ans. Bien que je portasse les couleurs, je n'avois autre obligation que celle de lui tenir compagnie en ses études; & j'appris avec lui les langues latine, grecque, françoise, italienne, la géométrie, la géographie, la philosophie & l'histoire d'Espagne, avec la chronologie. La comtesse, qui me témoignoit autant d'affection que si je lui avois appartenu, apprenant que je servois beaucoup aux progrès du comte, voulut que je quittasse les couleurs

leurs lorſque j'entrai en philoſophie ; & l'ayant achevée, on trouva bon de diſpoſer le comte à des thèſes publiques dans l'univerſité de Conimbre, où je fus obligé de haranguer & de faire l'ouverture de la diſpute. Plus de quinze jours avant notre départ, j'eus l'eſprit tellement agité, que je dépériſſois à vu d'œil; tantôt mon ſang ſe glaçoit, comme ſi j'euſſe été à la veille de ſouffrir le dernier ſupplice, & le cœur me palpitoit, comme ſi j'euſſe été ſur le point d'être précipité; tantôt l'on me voyoit pâlir, & incontinent après rougir. Ce qui m'étoit le plus fâcheux dans cette ſuite d'accidens, c'eſt que tout le monde croyoit qu'ils n'étoient cauſés que par la crainte que j'avois de paroître en public. Je ne dis rien des ſonges, des ſpectres & de mille choſes ſemblables qui me menaçoient ſans ceſſe d'une extrême déſolation. Si-tôt que j'eus appris que le comte étoit réſolu d'aller ſur mer, tout ce qu'on m'avoit dit des malheurs qui m'étoient arrivés ſur l'eau, me frappa d'une manière ſi vive, que je croyois qu'il n'y avoit aucun milieu entre m'embarquer & périr. Je fis donc en ſorte qu'on m'accordât que je ferois le voyage par terre avec une partie de ſon train; mais que les précautions ſervent de peu pour combattre notre deſtinée ! Ce que je cherchois avec plus d'empreſſement pour éviter le mal dont j'étois menacé, fut juſtement ce qui me le

rendit inévitable. Je faiſois tant d'adieux quelques jours avant mon départ, qu'on m'eſtimoit ridicule; & la comteſſe me voyant pleurer à ſes pieds, me traita de foible & d'efféminé. Le comte, avec qui j'étois familier comme avec un frère, me dit un jour: Sadeur, nous voulez-vous quitter? vous n'êtes plus le même; qu'eſt-ce qui vous tourmente? je crois que vous roulez quelque deſſein particulier dans votre eſprit; la crainte de paroître en public n'eſt pas capable de vous agiter d'une telle force que vous en perdiez le ſens. Monſieur, lui dis-je, ſi Dieu me fait la grace de retourner, j'aurai ſujet d'avouer la foibleſſe de mon eſprit; mais accordez-moi la faveur de ſuſpendre votre jugement juſqu'au retour. Cette réponſe donna tant de ſurpriſe au jeune ſeigneur, qu'il proteſta, ou qu'il ne me quitteroit point, ou que je ne ferois pas le voyage. Pour le voyage, répondis-je, comme il s'agit de votre honneur, je le ferai ou je mourrai en chemin; pour vous accompagner ſur l'eau, s'il n'étoit queſtion que de ma vie, je l'abandonnerois avec plaiſir, mais de ſouffrir que la vôtre ſoit expoſée, je ſerois homme à me porter à quelque extrémité, plutôt que de vous obéir. Ce diſcours, joint à l'affection qu'il avoit pour moi, fit qu'il ne dit plus rien, & nous partîmes le jour ſuivant. Il faut ſe ſouvenir que Philippes II, roi de Caſtille, ayant pris poſſeſſion

du royaume de Portugal l'an mil cinq cent quatre-vingt-un, éleva plusieurs familles pour soutenir cette illustre conquête avec plus de facilité ; l'une de celles qu'il rendit plus puissantes, fut la maison de Villa-Franca, non sans exciter la jalousie de plusieurs qui s'estimoient autant & plus qu'elle. Comme il est plus facile de conquérir des terres que des cœurs, plusieurs Portugais demeurèrent si attachés à la famille de Bragance, qu'ils ne cherchoient que le moyen de secouer le joug des Castillans, & de couronner le duc de cette maison. Bien que le pays fût entièrement soumis à l'obéissance des rois d'Espagne, les revoltes secrètes des particuliers étoient fort fréquentes, & la mer n'étoit pas sans écumeurs qui faisoient voir en toutes les rencontres, qu'ils avoient de l'aversion pour la domination espagnole, & qu'ils ne pouvoient supporter les créatures du roi d'Espagne. On sut l'embarquement du comte qui fut le quinze Mai de l'année mil six cent vingt-trois, & deux vaisseaux, partisans de Bragance, se résolurent de l'enlever : ils attaquèrent à cet effet deux voiles qui l'escortoient vers les côtes de Ternais, mais elles soutinrent leur choc avec tant de vigueur, que l'attaque ne fut qu'à leur confusion & à la gloire du comte. Je suivois de loin avec le train qui alloit par terre, & je n'apperçus rien de ce qui s'étoit passé jusqu'à ce que les ennemis nous

appercevant & reconnoissant les couleurs du comte, mirent à terre une trentaine de mousquetaires qui firent une décharge & tuèrent un page, deux valets & le cheval sur lequel j'étois monté.

Le reste, étant incapable de se défendre, prit la fuite au grand galop, & je me trouvai seul abandonné à la discrétion de ces pirates, qui, m'ayant emmené dans leurs vaisseaux, gagnèrent la pleine mer.

CHAPITRE II.

Voyage de Sadeur au royaume de Congo.

JE croyois, en allant par terre, que j'éviterois les dangers de la mer, mais si l'on peut parler ainsi, la mer me vint trouver sur la terre & me réduisit à tous les malheurs que je m'efforçois de fuir. Les pirates ne furent pas long-tems en pleine mer qu'elle s'enfla terriblement, & devint si orageuse que les maîtres pilotes désespérèrent de pouvoir échapper; le mât de notre vaisseau se brisa, le gouvernail se fendit, & le navire faisoit eau de toutes parts; nous demeurâmes vingt-quatre heures à la merci des vagues, tirant jour & nuit à grandes pompes, jusqu'à ce qu'étant accablés du travail, l'eau gagna enfin le dessus, & le navire coula à fond.

Je me trouvai par hasard tout contre la porte de la chambre du capitaine qui se souleva, & commença à flotter. Comme je périssois je m'y attachai plutôt par instinct naturel que par aucun effet du raisonnement; je ne puis dire le tems que je restai de la sorte, parce que j'étois troublé & sans aucun sentiment; je dirai seulement que je fus apperçu, à la faveur de la lune, d'un vaisseau qui voguoit vers le sud, & qui détacha une chaloupe pour reconnoître ce que je pouvois être. Quand on eut vu que j'étois un homme qui périssoit, on me tira & on me porta sur le vaisseau. A peine fus-je revenu à moi-même, qu'on me prit pour un Portugais, & on ne tarda pas à connoître qu'on m'avoit vu à Lisbonne, & que j'étois au service de la maison de Villa-Franca. Le capitaine du vaisseau ordonna qu'on eût un soin particulier de ma personne, parce qu'il avoit beaucoup d'obligations à cette illustre maison. Je ne fus pas long-tems sans recouvrer une pleine santé, & aussitôt je conjurai la compagnie de se débarrasser de moi à quelque prix que ce fût. Je fis le récit de toutes les disgraces qui m'étoient arrivées sur les eaux, & je n'omis rien de ce qui pouvoit faire comprendre que cet élément m'étoit extrêmement fatal; mais plus je trouvois de raisons pour les y obliger, plus je me rendois ridicule auprès d'eux. Je crus donc que je ne devois pas insister davantage, & qu'il

valoit mieux que je m'abandonnaſſe au cours de ma deſtinée. Le capitaine me dit que le reſpect & la reconnoiſſance qu'il avoit pour la maiſon où il m'avoit toujours vu, l'obligeoient à me garder juſqu'à ce qu'il pût me rendre à la comteſſe, ajoutant qu'il eſtimoit cette rencontre l'une des plus heureuſes fortunes de ſon voyage.

J'appris en même tems que les vaiſſeaux ſur leſquels nous étions, appartenoient à des marchands Portugais qui alloient aux Indes orientales. Il arriva que peu de tems après, le premier ſecrétaire du vaiſſeau tomba fort malade, c'eſt pourquoi on me pria d'exercer ſa charge.

Le vent nous fut ſi favorable, que chacun diſoit hautement que c'étoit moi qui portoit bonheur au vaiſſeau. Nous paſsâmes heureuſement la ligne le quinzième jour de Juillet, & le premier Septembre nous arrivâmes au royaume de Congo, où nous mouillâmes l'ancre le ſix à Maningua. Nous n'avions aucun autre malade que notre ſecrétaire, dont l'indiſpoſition s'augmentant de jour en jour, le médecin jugea qu'il falloit lui donner quelque repos ſur terre. Tous les capitaines & les pilotes jugèrent en même-tems qu'il ne falloit pas s'expoſer à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance pendant les approches de l'équinoxe, ce qui fit qu'on réſolut de demeurer en ce port juſqu'au mois de Décembre, tant pour rétablir notre malade, que

pour éviter le danger. Nous rencontrâmes trois Portugais à Maningua qui entendoient la langue du pays, & qui nous racontèrent tant de raretés de ce royaume, que nous ne pouvions assez les admirer. C'étoit, à les entendre, un vrai paradis terrestre, rempli de tout ce que l'homme pouvoit desirer, soit pour la santé, soit pour les commodités & les plaisirs de la vie, sans aucune nécessité de cultiver la terre; en quoi elle est bien différente de la nôtre qui est souvent ingrate après mille travaux, & toujours exposée aux rigueurs des mauvaises saisons.

L'inclination naturelle que j'ai toujours eue de connoître les merveilles de la nature, faisoit que je recevois un plaisir très-sensible à les écouter, & que je m'écartois quelquefois de nos marchands pour aller reconnoître dans le pays la vérité des choses qu'on nous en contoit. Voici un abrégé de ce que j'y remarquai.

Ce pays n'est pas peuplé, à moitié près, comme le Portugal, & je ne sai si cela ne vient point du peu d'inclination & de la difficulté qu'on y a d'engendrer. Les hommes y sont entièrement nus, si ce n'est depuis quelques années qu'il s'en trouve quelques-uns qui commencent, à l'imitation des Européens, à couvrir ce qu'on appelle honteux. Il est constant que la fertilité naturelle de leur sol les rend négligens, paref-

ſeux, ſimples & ſtupides. Après les avoir quelque tems conſidérés, je fus forcé de reconnoître que l'homme devenoit pareſſeux quand il ne manquoit de rien; que l'oiſiveté le rendoit ſemblable aux bêtes, qu'il falloit néceſſairement qu'il fût excité, qu'il prétendît & qu'il aſpirât à quelque choſe, & qu'auſſitôt qu'il ne demandoit plus rien, il devenoit comme inſenſible & ſans action. La terre de ces quartiers, ſurtout entre les rivières du Zaïr & de Cariza, produit des fruits en abondance, ſans qu'on ſe mette en peine de la labourer, & ces fruits ſont ſi délicats & ſi nourriſſans, qu'ils raſſaſient pleinement ceux qui en mangent. L'eau même de certaines fontaines a je ne ſai quoi de délicieux qui la rend égale aux meilleurs vins; nous y fîmes un ſéjour aſſez long, mais ſans faire aucune dépenſe, tant parce que le peuple mépriſe le gain, que parce que la campagne nous fourniſſoit en abondance tout ce que nous ſouhaitions; les maiſons ſont ſi peu néceſſaires en ce pays, qu'on n'y entre preſque point; & comme les nuits ont toute la douceur qu'on peut deſirer, on ſe porte mieux de coucher dehors, que d'être renfermé : on ne ſait pas même ſe ſervir de lit, & à la réſerve de quelques matelats pour les moins robuſtes, il n'eſt perſonne qui ne dorme ſur la plate terre. Toutes ces conſidérations me faiſoient ſentir qu'un peuple qui n'eſt point obligé

de travailler, vit dans une oiſiveté qui le rend peſant, négligent, endormi, dédaigneux, ſans exercice & ſans action.

Notre capitaine m'accorda, & à trois de notre compagnie; la permiſſion de monter par le Zaïr, au lac du même nom : nous eûmes toute la ſatiſfaction poſſible dans ce voyage. Voici les remarques les plus conſidérables que je fis alors, autant que ma mémoire peut me les fournir. Nous arrivâmes en vingt-quatre jours à l'embouchure du lac, nous le parcourûmes en dix, & nous nous rendîmes à la flotte en vingt. Le fleuve Zaïr n'eſt pas rapide, & comme nous avions quatre bons rameurs, nous pouvions faire ſans peine quinze & dix-huit lieues par jour. Il eſt conſtant cependant que nous n'en fîmes jamais plus de huit en allant, d'où il eſt aiſé de voir combien ſe trompent les géographes qui placent le lac Zaïr à trois cent lieues de la mer. Ce qui nous obligeoit à faire de ſi petites journées, étoit la quantité des curioſités qui ſe préſentoient ſans ceſſe à nos yeux, en fruits, fleurs; poiſſons & animaux privés; nous ne pouvions preſque remarquer un endroit dans de vaſtes prairies de ſoixante & de quatre-vingt lieues de longueur, qui ne fût enrichi d'une tapiſſerie merveilleuſe de fleurs qui paſſeroient pour rares dans les plus beaux parterres de l'Europe. Je ne pouvois voir fouler aux pieds

tant de miracles de la nature ſans indignation ; mais la grande quantité étoit cauſe qu'on n'en faiſoit pas plus d'eſtime que de nos marguerites champêtres. A peine y a-t-il un arbre qui ne porte quelques fruits précieux & incomparablement meilleurs que tous ceux que nous connoiſſons ; & la nature les a tellement accommodés à la portée des habitans, qu'on les peut cueillir ſans incommodité & ſans danger ; nous ne vivions d'aucune autre nourriture, & nous ne deſirions rien davantage. Notre maître pilote Sebaſtiano Delès, homme d'une grande expérience, voyant que nous nous étonnions de ce qu'on alloit juſqu'aux Indes pour y chercher des productions qui n'approchoient pas de celles que nous trouvions en ce pays, nous dit qu'il en étoit de ces fruits comme des viandes bien cuites & bien aſſaiſonnées, qui ne peuvent ſe conſerver quatre jours avec leur goût ordinaire. J'en fis l'expérience, & je vis qu'en effet on ne les pouvoit garder longtems ſans corruption. Il eſt vrai qu'en les mangeant, on connoît qu'ils ſont parfaitement cuits, nourriſſans & ſalutaires à l'eſtomac ; bien éloignés en cela des nôtres qui nuiſent toujours plus qu'ils ne profitent, & qui cauſent au moins autant d'amertume au cœur, que de douceur à la bouche.

C'eſt ce qui fait qu'ils peuvent ſe conſerver à

cauſe de leur crudité qui combat la chaleur naturelle, au lieu que ceux de Manicongo étant parfaitement cuits ſe corrompent en peu de tems; auſſi la nature y a-t-elle pourvu de telle ſorte qu'il en mûrit tous les jours ſuffiſamment, & les arbres y ſont toujours chargés de fleurs, de boutons & de fruits, dont les uns ſont verts, les autres ſont mûriſſans, & les autres propres à manger.

Entre la grande quantité de poiſſons que j'ai remarqués dans le Zaïr, j'en vis de deux ſortes qui me ſurprirent, je pourrois nommer les uns amphibies; puiſqu'ils approchent en quelque choſe de nos gros chiens barbets, & que ſortant aſſez facilement de l'eau, ils ſautent preſque comme des renards; avec cette différence que leurs pattes ſont larges comme les pieds de nos canards, & celles de devant ſont deux ou trois fois plus courtes que celles de derrière: ils ont tant d'inclination pour l'homme qu'ils le cherchent, & s'offrent à lui comme autant de victimes, il arrive même quelquefois qu'ils ſautent dans les bateaux, & qu'ils viennent aux pieds des matelots pour les careſſer à la façon des chiens; c'eſt ce que je vis un jour; & je voulus mal à un rameur qui en aſſomma un à mes pieds, les naturels du pays les appellent cadzeich, & leur chair reſſemble à nos loutres d'Eſpagne.

Les autres poiſſons que j'admirai ſont volans,

& nous pourrions les appeler des paons marins, mais beaucoup plus beaux, & d'une couleur plus éclatante que les terreſtres ; on les voit preſque toujours à fleur d'eau, leur plumes reſſemblent aux écailles des poiſſons, mais avec une diverſité de vert, de bleu, de jaune & de rouge tacheté, qui ravit les yeux de ceux qui les conſidèrent ; ceux que je vis hors de l'eau me paroiſſoient comme de grands aigles & avoient deux aîles, chacune de cinq ou ſix pieds ; on auroit crû qu'ils affectoient de ſe faire voir & admirer, tantôt ils caracoloient à l'entour du bateau, tantôt ils ſe repoſoient vis-à-vis de ceux qui les regardoient, ſe tournant & retournant de toutes les façons, en écartant leurs queues qui éblouiſſoient nos yeux. Les rivages étoient pleins de pluſieurs ſortes d'animaux, mais les plus communs & les plus charmans reſſembloient à nos moutons de Leiria, excepté que nous en voyions preſque de toutes les couleurs, je veux dire d'un rouge, d'un vert, d'un jaune, & d'un bleu ſi éclatant que notre pourpre & notre ſoie la mieux préparée n'en approchent pas ; je m'informai pourquoi on ne faiſoit aucune emplette de tant de ſi brillantes raretés, & on me dit que ces couleurs naturelles ſe diſſipoient avec la vie de ces animaux.

Etant arrivés au lac nous employâmes dix jours à le parcourir, & connûmes que ſa longueur étoit

environ de ſoixante lieues, & ſa largeur de quarante; nous vîmes la ſortie du Niger qui eſt belle, aſſez ſpacieuſe, & aſſez profonde pour porter un vaiſſeau; mais elle ſe perd bientôt dans les montagnes de Benin; nous nous arrêtâmes ſur le Nil, qui ne céde rien au Niger en ſon commencement; & s'il continue avec la gravité dont il ſort, & avance environ trois lieues, il n'y a aucune difficulté à deſcendre dans la mer Méditerranée, & ainſi la communication des deux mers eſt très-commode par cet endroit.

Je m'informai avec beaucoup de ſoin où étoient les crocodiles que les hiſtoriens mettent en grande quantité en ces quartiers; mais on ne pût pas même deviner ce que je voulois dire, ce qui me fit croire que ce ne ſont que des contes faits à plaiſir: s'il eſt vrai de dire qu'il eſt permis à ceux qui ont fait de longs voyages, d'en faire accroire aux autres qui ne connoiſſent que le lieu de leur naiſſance; il eſt encore plus vrai d'aſſurer qu'ils ſe prévalent tant de cette licence qu'ils n'affectent preſque que des fictions. La raiſon eſt qu'il arrive ſouvent qu'on fait de très-longues routes ſans voir autre choſe que quelques ports, où on ne repoſe qu'un moment, & où les fâcheuſes incommodités qu'on y ſouffre donnent tant d'ennuis & de laſſitude, qu'on ne penſe qu'à prendre quelque repos: cependant comme on eſt perſuadé qu'il faut dire

quelque nouveauté quand on vient de loin ; plus les esprits sont subtils, plus ils en inventent, & comme il n'est personne qui puisse les contredire, on reçoit avec plaisir, & on débite avec empressement leurs inventions, comme des vérités.

Nous passâmes ensuite dans une petite île qui est au milieu du lac, qui appartient au roi de Jassaller, qui se dit aussi roi du Lac : les naturels du pays, la nomment Zassa, & le roi y tient une forteresse qu'on estime beaucoup en ce pays, bien qu'à la vérité ce soit très-peu de chose en comparaison de nos forts de l'Europe. Nous fûmes enchantés dès que nous eûmes mis pied à terre dans la plaine, & on n'y sauroit rien desirer pour le plaisir général de tous les sens, si ce n'est que l'odeur des herbes aromatiques y fût un peu moins forte ; les fruits y sont si beaux, si délicats, & en si grande quantité, que la beauté jointe à l'abondance nous causoit de l'ennui ; mais ce qui nous surprit plus que tout le reste, & dont je n'avois pas oui parler, fut une source que nous trouvâmes plus douce que notre hypocras, & qui réjouit & fortifie plus que notre vin d'Espagne ; nous raisonnâmes assez long-tems sur les causes d'où pouvoit provenir une si agréable liqueur, & nous conclûmes que comme tout étoit embaumé dessus cette campagne, le dedans de la terre le devoir être aussi,

& que si l'on trouvoit des sources de très-mauvais goût, c'étoit une suite nécessaire qu'on en pouvoit trouver de très-douces & très-agréables : nous en buvions avec un plaisir que je ne puis expliquer, & un chacun souhaitoit de pouvoir établir sa demeure en ce lieu, lors qu'un naturel du pays vint avec empressement nous avertir que cette boisson causoit la mort à ceux qui en buvoient avec excès : nous ne fûmes pas long-tems à éprouver la vérité de ce qu'il nous disoit ; car nous tombâmes dans un si grand assoupissement, qu'il fallut que nous nous couchassions sur la place, où nous demeurâmes endormis plus de quinze heures : ce sommeil cependant n'eut aucune mauvaise suite, & nous nous levâmes aussi gais, & aussi sains que nous étions auparavant ; les uns attribuoient ce long sommeil à la trop grande quantité des odeurs qui nous avoient appesanti la tête ; & les autres croyoient que cette délicieuse boisson que nous avions prise en avoit été la cause. De cette île nous voulûmes aller voir la source de la rivière de Cuama, que nous trouvâmes étroite, & incapable de porter bateau ; peu de tems après nous découvrîmes les sources du lac, & nous comptâmes plus de deux cens ruisseaux qui tomboient des montagnes qui sont vis-à-vis le midi, & que les Espagnols ont appelées montagnes de la lune, parce que Vasco de Gama, qui doubla le premier le cap

de Bonne-Espérance l'an 1497, pour découvrir les îles orientales, voyant que la lune qui étoit du côté de ces montagnes, paroissoit comme si elle en eût touché les pointes, leur donna ce nom ; les naturels du pays les nomment montagnes d'Ors, c'est-à-dire d'eau, à cause de l'abondance des eaux qui en découlent continuellement. Ceux qui confondent le lac Zembre avec le Zaïr, parlent sur des rapports fort défectueux ; on nous assura qu'il étoit de l'autre côté de ces montagnes, éloigné de plus de cinquante lieues du Zaïr.

La plupart des historiens placent quantité de monstres en ces quartiers ; mais c'est sans autre fondement que le récit de ceux qui les ont inventés, toutes nos recherches ne servirent qu'à trouver l'origine d'une nation voisine, que les Européens appellent Caffres, & les naturels du pays Tordy ; nous apprîmes donc qu'un jeune homme du pays ayant élevé une petite tigresse, devint si familier avec cette bête qu'il l'aima charnellement, & commit un crime infâme avec elle, dont il vint un animal demi-homme & demi-bête, monstre qui a donné l'origine à ces sauvages qu'on ne peut humaniser. Une preuve très-vraisemblable de cette histoire, c'est que leur tête & leurs pieds ont de grands rapports avec ceux des tigres, & leurs corps même sont en quelques endroits marquetés de taches pareilles à celles de ces animaux.

Nous

Nous retournâmes par la rivière de Cafiza, & nous demeurâmes vingt jours sur la route avec ces mêmes divertissemens que nous avions reçus sur le fleuve Zaïr, excepté que tout ce que nous voyions en revenant, nous étant devenu commun, excitoit moins notre admiration qu'au commencement.

CHAPITRE III.

Des accidens qui conduisirent Sadeur en la Terre-Australe.

AUSSITÔT que nous fûmes de retour on fit voile avec un vent aussi favorable que nous le pouvions souhaiter, nous arrivâmes en huit jours au cap de Bonne-Espérance, où nous ne voulûmes pas sejourner, de peur de perdre l'occasion du bon tems, qui est fort rare en cet endroit, nous étions parvenus à la vue du port Dananbolo de l'île de Madagascar, lorsqu'une bonace nous arrêta plus de quarante-six heures en la même place, après cette bonace un vent d'est agita si fort la mer, & nous poussa avec tant d'impétuosité qu'il rompit nos cordages, & nous jeta plus de mille lieues du côté de l'oüest, plusieurs virent quelques îles à la droite, vers le nord, & les pri-

rent pour celles qu'on nomme de la Trinité; ce fut-là qu'un rocher à fleur d'eau fendit notre vaisseau en deux parties, & que nous nous trouvâmes tous exposés à la merci du plus impitoyable de tous les élémens : je n'ai jamais pu savoir ce que devinrent les autres navires, ni quelle fut la fortune de mes compagnons de naufrage, parce que nous étions dans une nuit fort obscure, & que je ne pensai qu'aux moyens de me sauver. Mon autre naufrage m'avoit donné de la confiance ; j'avois cherché une planche legère, & je l'avois préparée durant les dangers de la tempête, je dirai à ma confusion, qu'étant éloigné des approches de la mort, j'ai toujours fait paroître beaucoup d'indifférence pour la vie; mais dans les dangers évidens je n'ai jamais été capable d'aucune autre pensée que de celle de conserver ma vie; je flottai durant plusieurs heures à la faveur de mon appui avec une agitation & un bouleversement auquel je ne saurois penser sans frémir. Tantôt l'impétuosité des ondes m'enfonçoit, tantôt la pesanteur des flots me renversoit; je résistai néanmoins assez long-tems à ces violentes agitations, jusqu'à ce qu'ayant enfin perdu & la connoissance & le sentiment, je ne sai bonnement ni ce que je devins, ni par quel moyen je fus préservé de la mort : il me souvient seulement que revenant à moi, j'ouvris les yeux, & trouvai la mer calmée; j'ap-

perçus une île fort proche, & je sentis mes mains si collées à mon ais qu'à peine je les pus détacher & les doigts m'en sont restés courbés, sans que j'aie pu jamais les redresser par aucun moyen : la vue de cette île m'encouragea beaucoup, & enfin étant venu à bord, je me traînai sous un arbre sans penser à aucune autre chose, sinon qu'il me restoit peu de tems à vivre. Je trouvai sous cet arbre deux fruits de la grosseur, & presque de la couleur de nos grenades, avec cette différence que le goût m'en parut plus délicat, plus substantiel, & plus nourrissant ; ayant mangé le premier, mon cœur se fortifia & se réjouit, & ayant encore mangé le second, je me trouvai pleinement rassasié ; mais comme j'étois tellement brisé que j'avois une peine extrême à me soutenir, je me couchai, & je m'endormis d'un si profond sommeil que je fus au moins vingt-quatre heures sans me réveiller : après ce sommeil je me trouvai tout-à-fait délassé, je vis que mes habits étoient secs, & le soleil qui luisoit m'anima d'un certain courage qui me rempliſſoit d'espérance. Je rencontrai deux autres fruits que je mangeai, & m'étant appliqué à chercher l'élévation du soleil, je jugeai que je pouvois être au trente-troisième degré de latitude australe ; mais je ne pus rien connoître de la longitude. Ayant encore pris quelque repos je me résolus d'avancer dans cette

île pour découvrir s'il n'y avoit point d'habitans: j'y vis effectivement quelqu'apparence de chemins ; mais ils conduiſoient dans des brouſſailles fort épaiſſes, & on n'y pouvoit paſſer ſans ſe baiſſer, ce qui me donnoit d'étranges penſées : ayant rencontré un arbre plus haut que les autres, je crus qu'en y montant je pourrois appercevoir quelque choſe ; mais comme je montois, j'entendis un grand bruit, & je vis en même tems deux bêtes volantes d'une groſſeur prodigieuſe, qui vinrent ſur cet arbre, & qui m'obligèrent de deſcendre beaucoup plus vîte que je n'étois monté. Qu'on ne s'étonne point du nom de bête que je donne ici à ces oiſeaux ; leur groſſeur étoit ſi demeſurée, que j'en fus effrayé, & je parle comme je penſois alors : je me jetai donc à terre avec une extrême vîteſſe, & je n'y fus pas longtems ſans entendre des cris ſi effroyables, que je penſois à tous momens que j'allois être dévoré. Enfin je rentrai en moi-même, & faiſant réflexion à la misère où je me voyois réduit, je conclus qu'il valoit mieux périr bientôt que de chercher à languir davantage ; après tout diſois-je, c'eſt une néceſſité que je périſſe d'une façon ou d'une autre, & je ne puis éviter un danger que pour retomber dans un plus grand.

Je me levai donc, entièrement réſolu à la mort, & me reſſouvenant que mon père & ma mère

avoient expiré sur le bord de la mer, je m'avançai vers le rivage, où j'avois laissé ma planche. A peine eus-je quitté ma place, que je fus suivi d'un si grand nombre d'animaux qu'il me fut impossible de les distinguer; j'avois cependant le jugement aussi entier qu'on peut l'avoir en pareille occasion : il me semble que je vis certaines espèces de chevaux; mais avec des têtes pointues, & des pattes qui finissoient en griffes; je ne puis dire si c'étoit ces bêtes qui étoient venues fondre sur l'arbre où j'étois, je crois cependant qu'elles avoient des plumes & des ailes, je vis certaines espèces de gros chiens, & plusieurs autres sortes d'animaux qui n'ont rien de semblable à ceux que nous voyons en Europe; ils firent de grands cris si-tôt qu'ils m'apperçurent, ils s'avancèrent vers moi en redoublant leurs cris; je me résolus donc à défendre ma vie. Je pris ma planche, avec laquelle je me mis à faire en quelque façon l'exercice, la tournant & retournant, ce qui les rendoit fort attentifs, jusqu'à ce que deux des plus grosses bêtes s'étant approchées pour me joindre, j'en atteignis une, & la frappai si rudement qu'elle retourna vers les autres animaux : à son approche ce ne furent qu'hurlemens; je fus saisi d'une extrême crainte par le redoublement des cris effroyables que j'entendois, je pris au plutôt trois fruits de l'arbre dont j'ai parlé, & me jetai dans l'eau avec

ma planche : après avoir nagé une distance assez raisonnable pour me croire hors de danger, je tournai les yeux du côté de l'île, & je vis sur le rivage ce grand nombre d'animaux que je fuyois ; une partie se mit promptement à la nage, & me poursuivit avec tant de vigueur & tant de légereté qu'ils ne furent pas long-tems à m'approcher ; comme je vis que je ne pouvois leur échapper, je me tournai contr'eux, & leur présentai le bout de ma planche, avec un succès assez heureux ; car à mesure qu'ils s'éforçoient d'en prendre & d'en mordre le bout, ils la poussoient, & me faisoient avancer autant qu'eux : ce manège continua jusqu'à-ce que j'arrivai sur une espèce d'île à fleur d'eau qui se trouva flotante, & qui m'emporta avec assez de vîtesse pour ôter à mes ennemis les moyens de me joindre ; ils me suivoient cependant avec un courage, ou plutôt avec une rage, qui s'augmentoit d'autant plus qu'ils desespéroient davantage de me pouvoir atteindre : enfin, mon île étant venue à s'arrêter tout d'un coup, ils eurent encore le tems de m'approcher : je ne savois plus où j'en étois, & je faisois d'inutiles réflexions pour deviner la cause de l'immobilité de l'île, dont le mouvement m'avoit été si favorable, lorsque je vis quatre de ces gros animaux volans dont j'ai parlé, qui venoient au secours des autres. Quand je les vis prêts à fondre sur

moi, je me couvris de ma planche pour éviter leurs premières attaques, qui furent si rudes, que d'un coup de bec ils la percèrent : ce fut alors que mon île se dressant tout-à-coup avec une extrême impétuosité me secoua, & me jeta à plus de cinquante pas d'elle ; je vis alors que c'étoit une espèce de baleine dont quelques naturalistes font mention, & que l'un de ces monstrueux oiseaux s'étant mis sur son dos avoit enfoncé ses griffes dans sa chair ; elle s'éleva, ce me semble, de plus de cent coudées hors de l'eau, avec un bruit aussi terrible que celui du tonnerre.

Cette secousse me bouleversa tellement l'esprit, que je ne sai ce que je devins alors ; mes doigts crochus furent cause que je ne quittai point ma planche : étant un peu revenu à moi, je vis encore la bête qui bondissoit, & qui jetoit de l'eau par les naseaux, avec des sifflemens horribles.

Enfin elle s'enfonça tout-à-fait dans la mer ; les oiseaux qui me poursuivoient s'étoient retirés, ainsi je me trouvai seul au milieu des eaux, sans autre secours que celui d'un morceau de bois, & sans autre pensée que celle de la mort, à laquelle je voyois bien que je ne pouvois échapper. J'étois si abattu des fatigues que j'avois eues, & si incommodé de l'eau que j'avois avalée, qu'on ne croiroit jamais qu'un homme fût capable de résister à tant de maux ; dans cet état je me

ſouvins de mes fruits, & j'en mangeai deux; après quoi je me ſentis abattu de ſommeil, & je fus obligé à me renverſer ſur ma planche, le viſage contre le ciel, pour être en quelque façon hors du danger d'être ſuffoqué des eaux, je fermai les yeux, & je ne ſai combien de tems je demeurai en cette poſture; je m'éveillai, excité par les rayons qu'un ſoleil très-vif dardoit ſur mon viſage, & je trouvai que j'étois pouſſé d'un vent de nord-oueſt avec beaucoup de vîteſſe, bien que la mer ne fût pas fort agitée : je ſentis alors mon cœur & mon eſprit dans une aſſiette fort tranquille, & peu de tems après je me trouvai aſſez proche d'une terre où le vent me pouſſa; mes doigts crochus étoient collés à ma planche, de manière que j'eus de la peine à les détacher pour monter ſur le rivage. Mes habits étoient ſi peſans de l'eau dont ils étoient pénétrés, que je ne pouvois preſque les porter. L'agitation de la mer & l'eau ſalée que j'avois bue m'avoient tellement chargé la tête que j'avois peine à me ſoutenir; j'étois comme un homme que l'excès du vin, ou pluſieurs tours ont étourdi, & rendu incapable de faire un pas à propos : tout ce que je pus faire fut de me traîner juſqu'à une certaine diſtance, où je me couchai; je m'endormis auſſitôt, & mon ſommeil rétablit en quelque façon mon cerveau, & deſſécha mes habits, que je frottai pour les rendre moins incom-

modes : je me ſouvins que j'avois encore un fruit de ceux dont j'ai parlé, & l'ayant mangé, je connus que le défaut de nourriture étoit la principale cauſe de mon extrême foibleſſe : j'avançai donc dans l'île pour chercher quelque choſe, & après avoir marché deux cent pas ou environ, je trouvai pluſieurs arbres, mais je n'y apperçus aucun fruit : je tombai alors dans une profonde rêverie, pendant laquelle je ne laiſſois pas de toujours avancer, & comme j'allois la tête baiſſée je vis à terre deux fruits qui étoient couverts de quelques feuilles, je les pris comme un préſent du ciel, & après en avoir mangé un, je ſentis une certaine force qui m'encouragea d'avancer chemin, & de conſidérer le lieu où je pouvois être, qui étoit environ 135 degrés auſtrals ; je voyois pluſieurs ſignes qui me faiſoient croire que la terre ferme n'étoit pas beaucoup éloignée, l'eau ſe trouvoit fort douce, les vents ſouffloient du ſud, & je les remarquois fort entrecoupés, je ſentois même certaines vapeurs extraordinaires, en un mot, je me flattois que je voyois quelqu'apparence de pays : à force d'avancer je trouvai un arbre chargé de gros fruits, dont les branches étoient abaiſſées juſqu'à terre, la place étoit tapiſſée de diverſes fleurs très-belles, & parfumée d'odeurs très-agréables : auſſitôt que j'eus mangé de ces fruits je tombai dans un grand aſſoupiſſement, &

j'étois abattu de telle ſorte, que j'appercevois tout ce qui ſe paſſoit autour de moi ſans remarquer rien de diſtinct. Peu de tems après j'entendis pluſieurs hurlemens de bêtes qui me ſemblèrent être fort près de moi, & preſqu'auſſitôt j'en apperçus ſept, qui étoient de la groſſeur & de la couleur de nos gros ours, à la réſerve que chaque patte me paroiſſoit auſſi groſſe que toute la tête. Elles s'approchèrent de moi, & s'en retirèrent pluſieurs fois ſans me toucher; mais enfin elles commencèrent tout de bon à vouloir me dévorer, & j'étois déjà tout en ſang lorſque deux gros oiſeaux de la forme de ceux dont j'ai parlé ci-deſſus, vinrent fondre ſur ces animaux, & les obligèrent à prendre la fuite, & à s'aller cacher dans les cavernes les plus proches: les oiſeaux les y pourſuivirent, mais n'en ayant pu attraper aucun, ils revinrent à moi, & après m'avoir donné quelques coups de griffes, il y en eut un qui m'empoigna de ſes deux ſerres, & m'enleva fort haut en l'air. La ceinture de pluſieurs doubles que j'avois autour de moi me ſauva la vie, & empêcha que je ne fuſſe percé juſqu'aux entrailles, je ne laiſſois pas toutefois de ſouffrir des maux effroyables. Après un aſſez long-chemin ces animaux s'arrêtèrent ſur un rocher, où celui qui me portoit ſe déchargea, & auſſitôt ſon compagnon m'empoigna à peu-près de la

même manière qu'avoit fait l'autre : la douleur qu'il me causa m'étant enfin devenue insupportable, & m'ayant jeté dans une espèce de désespoir, je me jetai brusquement à son col, & je trouvai assez de forces dans mon désespoir pour lui arracher les yeux à belles dents, il tomba en même tems dans l'eau, & ayant lâché prise, il me laissa, & je montai aussitôt sur son dos. Son compagnon qui avoit pris le devant pour fendre l'air, s'étant apperçu que l'autre ne suivoit pas, & nous ayant vus sur l'eau, rebrousſa chemin, & fondit sur moi avec une impétuosité épouvantable; il se percha sur mes épaules, & me lança des coups qui devoient être tous mortels, s'ils avoient porté. J'avois toujours gardé un petit poignard à ma ceinture que j'enfonçai dans son ventre à force de sonder & de pousser, car ces oiseaux sont presque impénétrables, comme nous verrons ensuite, & ont deux grosses écailles qui les environnent, & qui les défendent à peu-près comme les tortues. Pendant que je combattois contre le second ennemi, le premier se glissa de dessous mes cuisses, & me quitta, cela fit que je m'attachai si fortement à une des pattes de celui-ci, que bien loin qu'il m'élevât fort haut je tins ferme, de peur de périr; il crioit comme un animal qu'on assomme; après s'être fort élevé il se précipita dans la mer, & à la faveur de cet élé-

ment j'eus la liberté de me jeter à son col, & ensuite de monter sur son dos ; il hurloit en perdant son sang, il voltigeoit, & se contournoit de mille manières pour me secouer, & me contraindre à le lâcher.

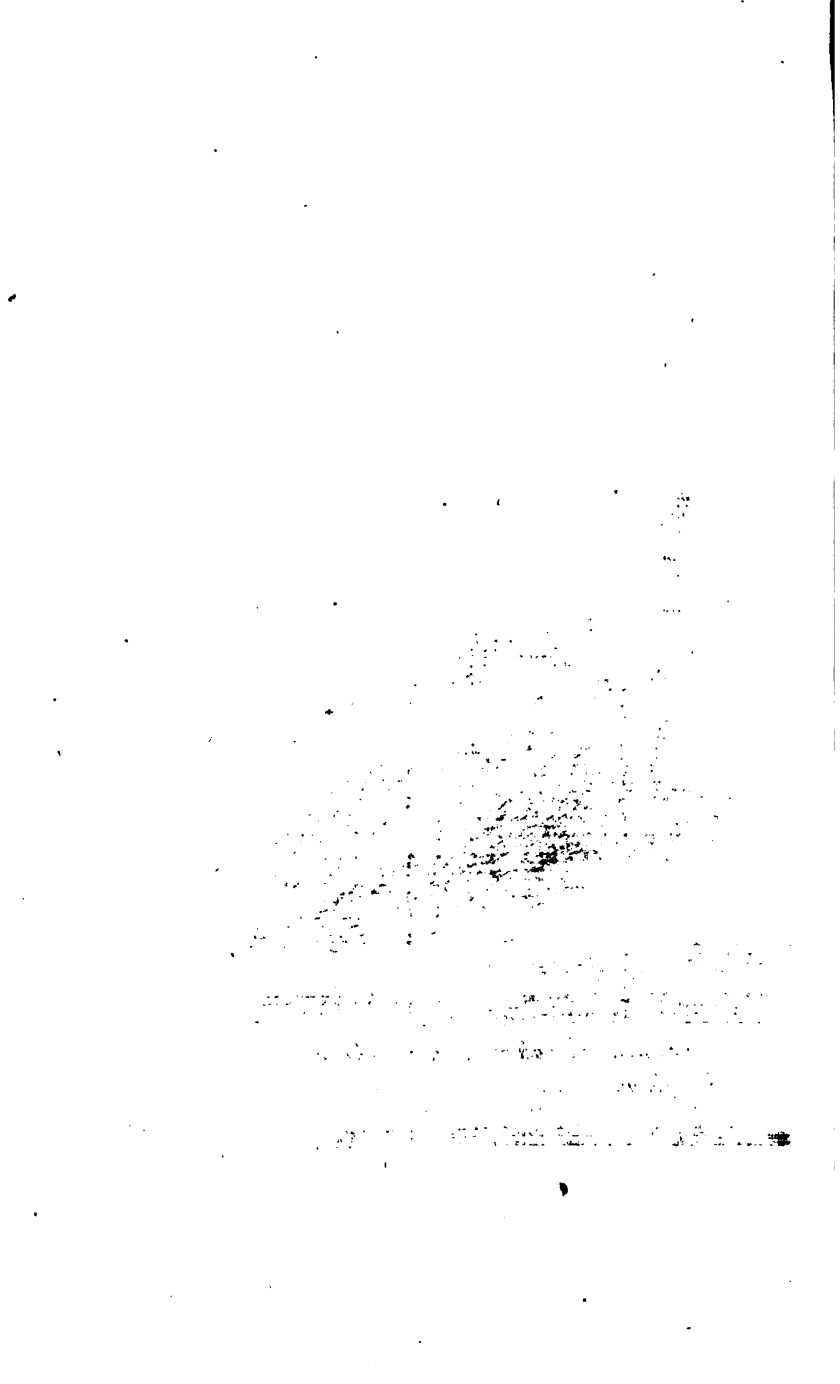
Je ne pensois alors à autre chose qu'à tenir ferme, pour empêcher l'effet de ses efforts, parce que ma planche, qui étoit ma seule ressource, étant perdue, je ne voyois point de milieu entre le quitter & périr. Enfin il s'arrêta sur l'eau sans autre mouvement que celui d'un bœuf égorgé qui se meurt, confessant par son repos qu'il étoit vaincu : ayant donc quelque loisir de respirer & de sentir mes plaies, je ne fus distinguer nulle partie en tout mon corps qui ne fût percée de quelque coup & couverte de sang, mes habits furent tout déchirés, sans qu'il m'en restât aucune pièce ; l'eau de la mer, bien que fort douce en cet endroit, avoit encore assez de sel pour me causer des douleurs qui firent que je perdis tout sentiment.

Je fus peu de tems après que quelques gardes de la mer virent une partie de ce combat, & que quatre se détachèrent sur une petite chaloupe pour venir reconnoître qui j'étois, ils me crurent sans vie, & me tirèrent dans leur bateau comme un mort qui avoit expiré dans sa victoire ; aussitôt qu'ils reconnurent du mouvement en mon cœur, ils mirent dans ma bouche, dans mon nez, &

Voy. de la terre Australe. Tom. 2. pag. 284.

Je ne pensois alors a autre chose qu'a tenir ferme.

C. P. Marillier D. Baquoy S.



dans mes oreilles, une liqueur qui me fit bientôt ouvrir les yeux, & voir mes bienfaiteurs; ils me firent boire d'une sorte d'eau qui me donna de nouvelles forces, & qui me réjouit le cœur, ils me lavèrent le corps d'une eau odoriférante, ils oignirent mes plaies, & les bandèrent fort proprement; m'ayant ainsi mis hors de danger, ils poursuivirent mes ennemis, & ayant tiré le dernier dans le bateau, ils le mirent à mes pieds, l'autre avoit encore du mouvement, & comme je leur eus expliqué par signes que je lui avois arraché les yeux, ils le poursuivirent, l'assommèrent, & le tirèrent sur l'autre, avec de grandes marques de réjouissance: ils retournèrent à terre, d'où nous étions éloignés à peu-près de trois heures, & m'ayant mis sur le bord, ils apportèrent les deux oiseaux à mes pieds avec des acclamations semblables à celles qu'ils avoient coutume de faire dans leurs plus grandes victoires.

CHAPITRE IV.

Description de la Terre-Australe.

S'IL y a quelque chose au monde qui puisse persuader de la fatalité inévitable des choses humaines, & de l'accomplissement infaillible des

évenemens dont la ſuite compoſe la deſtinée des hommes, c'eſt aſſurément l'hiſtoire que je décris; il n'y a pas un ſeul trait qui n'ait ſervi à me conduire, ou à me maintenir dans ce nouveau pays, où il étoit arrêté que je ſerois un jour tranſporté. Il falloit que le grand nombre de mes naufrages m'accoutumât à les ſupporter. Les deux ſexes m'étoient néceſſaires ſous peine d'être perdu à mon arrivée, comme on verra dans la ſuite. Il falloit que je fuſſe tout nu, autrement j'aurois été reconnu pour étranger dans un pays où perſonne n'eſt habillé. Sans l'effroyable combat que je fus obligé de ſoutenir contre les monſtrueux oiſeaux dont j'ai parlé, & qui me mit en grande réputation parmi ceux qui en furent témoins, j'aurois été contraint de ſubir un examen qui auroit été infailliblement ſuivi de ma perte. Enfin, plus on conſidérera toutes les circonſtances de mon voyage & de mes périls, plus on verra clairement qu'il y a un certain ordre de choſes, & un enchaînement d'effets qui nous conduiſent par mille routes imperceptibles à la fin pour laquelle nous ſommes deſtinés.

La coutume des habitans de ce pays, eſt de ne recevoir perſonne parmi eux, qu'ils ne ſachent auparavant quelle eſt ſa naiſſance, ſa patrie, & ſon humeur; mais le courage extraordinaire avec lequel ils m'avoient vu combattre, fit que ſans

aucune enquête je fus admis dans le quartier voisin, & qu'un chacun me vint baiſer les mains : ils vouloient auſſi m'élever ſur leurs têtes, qui eſt la plus grande marque de la haute eſtime qu'ils font d'une perſonne ; mais comme on connut que cela ne ſe pouvoit faire ſans m'incommoder, on omit cette cérémonie. Ma réception étant faite, ceux qui m'avoient amené & ſoulagé me portèrent dans leur maiſon du Heb, qu'on pourroit rendre en notre langue, maiſon d'éducation ; on avoit pourvu à ma place & à ma nourriture avec un ſoin, une diligence & une honnêteté qui ſurpaſſent la civilité des Européens les plus polis : a peine fus-je arrivé, que deux cent jeunes Auſtraliens me vinrent ſaluer d'une manière très-honnête : l'envie que j'avois de leur parler fit que je me reſſouvins de quelques mots que j'avois entendus à Congo, & entr'autres de celui de Rimlem, que je leur dis, & qui ſignifie, je ſuis votre ſerviteur, à ce mot me croyant de leur pays, ils s'écrièrent avec de grands ſignes de joie, le clé, le clé, c'eſt-à-dire, notre frère, notre frère ; en même tems ils me préſentèrent deux fruits d'une couleur rouge, entremêlée d'azur, j'en mangeai un qui me réjouit, & me fortifia ; on me donna enſuite une eſpèce de bource jaunâtre, qui tenoit environ un bon verre d'une liqueur, que je bus avec un plaiſir que je n'avois jamais ſenti : j'étois dans ce pays, comme

un homme tombé des nues, j'avois peine à croire que je visse véritablement ce que je voyois; je m'imaginois quelquefois que j'étois ou mort, ou du moins aliéné d'esprit, & quand je me convainquois par plusieurs raisons que je vivois assurément, & que j'avois le sens bon, je ne pouvois me persuader que je fusse en la même terre, ni avec des hommes de même nature que ceux de l'Europe: je fus entièrement guéri en quinze jours, & j'appris suffisamment la langue en cinq mois pour entendre les autres, & m'expliquer: voici donc les limites de la Terre-Australe, autant que je les ai pu comprendre par plusieurs relations, & que je les puis décrire selon les méridiens de Ptolomée.

Elle commence au trois cent quarantième méridien, vers le cinquante-deuxième degré d'élevation australe, & elle avance du côté de la ligne en quarante méridiens, jusqu'au quarantième degré: toute cette Terre se nomme Hust. La terre continue dans cette élevation environ quinze degrés, & on l'appelle Hube: depuis le quinzième méridien la mer gagne & enfonce peu-à-peu en vingt-cinq méridiens jusqu'au cinquante-unième degré, & toute cette côte qui est occidentale, s'appelle Hump; la mer fait-là un golfe fort considerable qu'on appelle Ilab. La terre repousse ensuite vers la ligne, & en quatre méridiens elle

avance

avance jusqu'au quarante-deuxième degré & demi, & cette côte orientale se nomme Hued : la terre continue dans cette élévation environ trente-six méridiens, & on l'appelle Huod ; après cette longue étendue de terre, la mer regagne, & avance jusqu'au quarante-neuvième degré en trois méridiens, puis ayant fait une espèce de demi-cercle en cinq méridiens, la terre retourne, & pousse jusqu'au trentième degré en six méridiens ; la côte qui est sur l'occident se nomme Hug, le fond du golfe Pug, & l'autre côté Pur ; la terre continue environ trente-quatre méridiens, presque dans la même élévation ; & c'est le pays de Sub, après quoi la mer s'enfle, & étant ce semble devenue plus haute qu'à l'ordinaire, elle l'emporte entièrement sur la terre, & enfonce à peu-près jusqu'au pole, la terre cédant peu-à-peu jusqu'au soixantième méridien : on trouve sur cette côte les pays de Hug, Pulg, Mulg ; vers le cinquante-quatrième degré d'élévation on voit l'embouchure du fleuve Sulm, qui fait un golfe fort considérable ; c'est sur les bords de ce fleuve que demeure un peuple qui approche fort des Européens, & qui vit sous l'obéissance de plusieurs rois.

Voilà ce que j'ai pu savoir de certain des côtes de la terre australe qui regardent la ligne. Pour les limites qui sont vers le pole, ce sont de prodigieuses montagnes, beaucoup plus hautes

& plus inacceſſibles que les Pirenées qui ſéparent la France de l'Eſpagne; on les nomme Ivas, & elles commencent vers le cinquantième degré, enfonçant inſenſiblement pendant ſoixante-cinq méridiens juſqu'au ſoixantième degré, & puis remontant juſqu'au quarante-huitième, & retournant enſuite juſqu'au cinquante-cinquième degré, après quoi elles s'avancent juſqu'au quarante-troiſième, & ſe terminent à la mer.

Aux pieds de ces montagnes on diſtingue les pays ſuivans; le Curf, qui s'étend depuis la montagne juſqu'au Huff; le Curd ſuit, & puis le Gurf, le Durf, le Iurf, & le Surf, qui ſe terminent à la mer. Dans le milieu du pays entre les montagnes & les côtes auſtrales, on trouve le Trum, le Sum, le Burd, le Purd, le Burf, le Turf, & le Pulg qui aboutit à la mer. Ainſi la Terre-Auſtrale contient vingt-ſept pays différens très-conſidérables, & qui ont enſemble environ trois mille lieues de longueur, & quatre à cinq cents de largeur.

La vallée qui eſt au-delà des montagnes eſt quelquefois de vingt degrés de largeur: & quelquefois de ſix ſeulement; elle eſt partagée par deux fleuves fort larges à l'embouchure, dont l'un coule vers l'occident, & s'appelle Sulm, & l'autre vers l'orient, & s'appelle Hulm.

La longueur de ce pays eſt environ de huit

cents lieues ; & ſa largeur de ſix cents en certains endroits, & communément de trois cents. Toute cette vaſte terre ſe nomme Fund, & elle eſt ſoumiſe à douze ou treize ſouverains, qui ſe font ordinairement de cruelles guerres les uns aux autres.

Ce qui ſurprend davantage dans la Terre-Auſtrale, c'eſt qu'on n'y voit pas une ſeule montagne, les Auſtraliens les ayant toutes applanies. Il faut ajouter à ce prodige l'uniformité admirable des langages, des coutumes, des bâtimens, & des autres choſes qui ſe rencontrent en ce grand pays; c'eſt aſſez d'en connoître un quartier pour porter un jugement aſſuré de tous les autres, ce qui vient ſans doute du naturel de tous les particuliers, qui ſont nés avec cette inclination, de ne vouloir abſolument rien plus que les autres ; &, s'il arrivoit que quelqu'un eût quelque choſe qui ne fût pas commun, il lui ſeroit impoſſible de s'en ſervir.

On compte quinze mille ſezains dans cette prodigieuſe étendue de pays : chaque ſezain contient ſeize quartiers, ſans compter le Hab, & les quatre Hebs. Il y a vingt-cinq maiſons dans chaque quartier, & chaque maiſon a quatre ſéparations, qui contiennent chacune quatre hommes : il ſe trouve ainſi quatre cents maiſons dans chaque ſezain, & ſix mille quatre cents perſonnes ; leſ-

quelles étant multipliées par quinze mille ſezains, on aura le compte de tous les habitans de la Terre-Auſtrale, qui ſont environ au nombre de quatre-vingt-ſeize millions, ſans compter toute la jeuneſſe, & tous les maîtres logés dans les Hebs, dans chacun deſquels il y a au moins huit cents perſonnes; & comme dans les quinze mille ſezains il y a ſoixante mille Hebs, on y doit encore compter quarante-huit millions ou environ, tant de jeunes gens que de maîtres qui les enſeignent.

La grande maiſon du ſezain, qu'ils appellent Hab, c'eſt-à-dire, maiſon d'élévation, eſt toute bâtie de pierres diaphanes & tranſparentes, ſemblables à notre plus fin criſtal de roche, ſi ce n'eſt que ces pierres ſont bigarrées d'une prodigieuſe quantité de figures de toutes ſortes de couleurs, les plus belles & les plus vives du monde, leſquelles par leur variété infinie forment tantôt des figures humaines, tantôt des payſages, quelquefois des ſoleils, & d'autres figures d'une vivacité qu'on ne ſauroit aſſez admirer. Tout le bâtiment eſt ſans aucun autre artifice que de la taille très-polie de cette pierre, avec des repoſoirs tout à l'entour, & ſeize grandes tables d'un rouge beaucoup plus vif que celui de notre écarlate.

Il y a quatre entrées fort conſidérables, qui répondent aux quatre grands chemins ſur leſquels

il eſt ſitué : tout le dehors eſt rempli de degrés d'une invention d'autant plus rare, qu'ils paroiſſent moins. On y peut monter juſqu'au ſommet par mille degrés, après leſquels on eſt ſur une eſpèce de plate-forme, qui peut contenir aiſément quarante perſonnes : le pavé de cette ſuperbe maiſon eſt aſſez ſemblable à notre jaſpe, mais les couleurs en ſont beaucoup plus vives, & ſont avec cela pleines de veines d'un riche bleu, & d'un jaune qui ſurpaſſe l'éclat de l'or. Perſonne n'y fait ſa demeure ordinaire ; mais chaque quartier doit tour-à-tour garnir tous les jours ſa table pour la ſubſiſtance des paſſans. Cette grande maiſon eſt ſituée au milieu du ſezain, & elle a environ cent pas de diamètre, & trois cents treize pas de circuit.

La maiſon des quatre quartiers, qu'ils appellent Heb, c'eſt-à-dire maiſon d'éducation, eſt toute bâtie de la matière dont le pavé du Hab eſt compoſé, à la réſerve du dôme, qui eſt fait d'une pierre tranſparente, par où entre la lumière qui ſert à l'éclairer.

Le pavé a quelque rapport avec notre marbre blanc, mais il eſt mêlé de pluſieurs veines d'un rouge & d'un vert très-vifs : ce beau bâtiment eſt partagé en quatre quartiers par douze grandes croiſées, qui ſont comme quatre demi-diamètres : il a cinquante pas de diamètre, & environ cent

cinquante-trois pas de circuit; chaque séparation est destinée à la jeunesse du quartier qu'elle regarde, & il y a au moins deux cents enfans qu'on y élève avec leurs mères depuis qu'elles ont conçu, jusqu'à ce que leurs enfans aient deux ans. Alors les mères sortent, & leurs enfans sont élevés avec les jeunes hommes qu'on y instruit. Ces jeunes hommes, dont il y a un très-grand nombre, sont divisés en cinq bandes.

La première est occupée à se perfectionner aux principes, & elle a six maîtres. La seconde est de ceux à qui on expose les raisonnemens communs des choses naturelles, & ils ont quatre maîtres. La troisième est de ceux à qui on permet de raisonner, & ils ont deux maîtres. La quatrième est de ceux qui peuvent composer, & ils ont un maître. La cinquième est de ceux qui attendent qu'on les choisisse pour lieutenans, c'est-à-dire, pour remplir la place des frères qui se retirent de ce monde, comme je l'expliquerai dans la suite.

Ce sont les particuliers de chaque quartier qui contribuent à la nourriture de tout ce monde, & ils apportent régulièrement tous les jours ce qui est nécessaire à leur subsistance, lorsqu'ils viennent à la conférence du matin.

Les maisons communes qu'ils nomment Hiebs, c'est-à-dire, demeures d'hommes, sont au nombre de vingt-cinq en chaque quartier, chacune de

vingt-cinq pas de diamètre, & de quatre-vingt pas ou environ de circuit : elles ſont partagées comme les Hebs, par deux groſſes murailles qui ſont quatre ſéparations, qui aboutiſſent chacune à un appartement : elles ſont toutes bâties de marbre blanc du pavé des Hebs, excepté les croiſées qui ſont du criſtal des Habs, afin que le jour y puiſſe entrer. Chaque ſéparation eſt habitée par quatre perſonnes qu'ils nomment clé, c'eſt-à-dire, frères. On ne voit rien dans ces bâtimens que quatre eſpèces de bancs qui leur ſervent à ſe repoſer, & quelques ſiéges pour le même uſage.

Les départemens, qu'ils appellent Huids, ſont environ de trois cents pas de circuit, & de ſoixante-&-quinze de diamètre : la figure en eſt parfaitement carrée ; & ils ſe partagent en douze belles allées, dont chacune fait le tour de l'appartement, avec une place carrée au milieu, de ſix pas de diamètre.

Les trois premiers & plus grands rangs ſont garnis d'arbres qui portent des fruits peu eſtimés parmi eux. Ces fruits ſont gros comme nos calebaſſes de Portugal, de ſept ou huit pouces de diamètre : la chair en eſt rouge, & d'un goût plus exquis que celui de nos viandes les plus délicates : un ſeul fruit eſt capable de raſſaſier quatre hommes qui ſeroient affamés.

Les cinq qui ſuivent ſont plantés d'arbres, qui portent de petites bourſes d'un jaune charmant, remplies d'un jus très-ſubſtanciel pour rafraîchir : le contenu d'une ſeule bourſe ſuffit pour étancher la ſoif, & l'on a coutume d'en vider trois à chaque repas.

Les quatre derniers rangs ſont remplis d'arbriſſeaux plus petits, qui portent un fruit de la groſſeur des pommes de reinettes, d'une couleur plus éclatante que n'eſt le pourpre, d'une odeur qui enchante, & d'un goût que je ne ſaurois comparer à rien de ce que nous mangeons en Europe. Ce fruit a la propriété de cauſer le ſommeil à proportion qu'on en mange ; auſſi eſt-ce la coutume de n'en manger que le ſoir, & lorſqu'on en mange un, on eſt aſſuré de dormir trois heures.

Ils creuſent en chaque allée deux raies d'une médiocre profondeur ; dans leſquelles il croît des racines qui produiſent de trois ſortes de fruits, dont les uns ne s'éloignent pas beaucoup de nos plus beaux melons ; les autres ſont gros comme des poires de bon-chrétien, mais d'un bleu merveilleux ; & les troiſièmes approchent de nos courges d'Eſpagne, mais la couleur & le goût en ſont entièrement différens.

Voilà ce qui eſt également en uſage en toutes les parties de ce vaſte pays, pour la nourriture des hommes : ils n'ont ni four ni cheminées pour

cuire aucune viande : ils ne ſavent ce que c'eſt que cuiſine & cuiſinier : leurs fruits raſſaſient pleinement leur appétit, ſans nuire à leur eſtomac. Ils les rempliſſent de force & de vigueur, ſans les charger ni leur cauſer aucune indigeſtion, parce qu'ils ſont parfaitement mûrs, & qu'ils n'ont aucun reſte de verdeur.

On ne voit qu'un arbre dans le carré du milieu, qui eſt plus haut que les autres, & qui porte un fruit de la groſſeur de nos olives, mais d'une couleur rougeâtre ; ils le nomment Balf, ou arbre de Béatitude : ſi on en mange quatre, on devient gai par excès ; ſi on en mange ſix, on s'endort pour vingt-quatre heures ; mais ſi on paſſe le nombre de ſix, on s'endort d'un ſommeil dont on ne réveille jamais, & ce ſommeil mortel eſt précédé des marques de la plus grande joie du monde.

Ce n'eſt que fort rarement que les Auſtraliens chantent pendant leur vie, & jamais ils ne danſent ; mais ils n'ont pas plutôt mangé de ce fruit en la quantité que j'ai dite, qu'ils chantent & danſent juſqu'au tombeau.

Je ne dois pas omettre que tous les arbres dont j'ai parlé, ont cet avantage, qu'ils ſont chargés en tous tems de fruits mûriſſans, de fleurs, & de boutons : nous avons une image de cette merveilleuſe fécondité en nos orangers ; mais avec

cette différence, que les rigueurs de nos hivers, & les ardeurs de nos étés leur nuisent beaucoup; au lieu qu'en ce pays-là il est très-rare d'y remarquer aucune altération.

Par ce que j'ai dit, il est aisé de juger que ce grand pays est plat, sans forêts, sans marais, sans deserts, & également habité par-tout: il est cependant facile de concevoir qu'il a de la pente vers la ligne, & qu'on monte insensiblement du côté du pole; mais en quatre ou cinq cents lieues, c'est tout au plus s'il y en a trois de hauteur.

Il y découle quantité d'eaux des monts Iuads, & les Australiens savent les conduire si adroitement, qu'elles environnent tous les sezains, tous les quartiers, & tous les départemens; ce qui contribue beaucoup à la fertilité de la terre.

La pente dont je viens de parler ne se voit pas seulement au regard du continent, mais encore dans la mer, qui est si basse l'espace de trois lieues, qu'à peine peut-elle porter un bateau: elle n'a pas sur les bords un doigt de profondeur, & après une lieue, elle ne fait pas un pied, & ainsi à proportion, d'où il est aisé de voir qu'il est impossible d'approcher de cette terre du côté de la mer, si ce n'est à la faveur de quelques veines d'eau qui ne sont connues que de ceux du pays.

Cette même pente fait que toute cette terre est

directement tournée au soleil, pour en recevoir les rayons, avec tant d'avantage, qu'elle est presque par-tout également fertile ; de sorte qu'on diroit que les montagnes qui sont opposées à son pole, n'y ont été élevées par la nature, que pour mettre ce bienheureux pays à couvert de ses rigueurs. Outre cela ces affreux boulevarts servent à arrêter les rayons du soleil, & à les réfléchir contre les extrémités de cette terre, & c'est de-là que ses habitans jouissent d'un bonheur dont tous les Septentrionnaux sont privés, qui est de n'avoir aucun excès de froidure en hiver, ni de chaleur en été ; ou plutôt de n'avoir proprement jamais ni hiver, ni été.

Je ne doute pas que cette proposition ne doive surprendre les Géographes, qui ayant divisé la terre en deux parties égales par la ligne qu'ils nomment équinoxiale, mettent autant de chaleur & de froidure d'un côté que de l'autre, fondés sur ce principe, que la proximité ou l'éloignement du soleil causent l'été ou l'hiver sur la terre. Il y a cependant des Géographes qui ont corrigé cette erreur, & qui, sans avoir aucune connoissance de la Terre-Australe, ont remarqué que, si ce principe étoit véritable, il faudroit qu'il fit toujours plus chaud en Guinée & aux Moluques, qu'en Portugal & en Italie ; parce que le soleil n'en est jamais si éloigné ; ce qui est

pourtant contraire aux expériences de tous ceux qui ont voyagé en ces pays-là, lesquels assurent que les plus grandes chaleurs arrivent toujours au tems de la canicule, & les plus grands froids lorsque le soleil est dans les signes du Verseau & des Poissons, quoiqu'il soit bien plus éloigné de la terre, quand il est en celui du Capricorne. Il est donc constant que l'hiver & l'été arrivent universellement par toute la terre en même tems, bien qu'avec une grande différence, selon les différentes situations des pays. Je dis bien plus, la proximité du soleil contribue si peu à la chaleur de la terre, que, si on y prend garde, on trouvera qu'au tems qu'il en est le plus proche, c'est alors qu'on en ressent moins l'ardeur : on sait en Europe que les chaleurs de Mai & de Juin sont bien moindres que celles de Juillet & d'Août; on est souvent gelé au mois de Juin, lorsque le soleil est en sa plus grande élévation, & on brûle en Juillet, quand il s'est déjà bien éloigné; c'est donc autre chose que sa proximité, qui échausse la terre: il arrive même que souvent en son entière absence, à savoir la nuit, la chaleur est beaucoup plus grande que le jour en sa présence.

Pour revenir à la Terre-Australe, on ne sait ce que c'est que la pluie en ce pays-là, non plus qu'en Afrique. Les tonnerres ne s'y font jamais

entendre, & ce n'eſt que fort rarement qu'on y voit quelques legères nuées. Il n'y a ni mouches, ni chenilles, ni aucune autre ſorte d'inſectes. On n'y voit ni araignées, ni ſerpens, ni aucune bête venimeuſe; en un mot, c'eſt une terre qui renferme des délices qui ne ſe rencontrent point en aucune autre part, & qui eſt exempte de toutes les incommodités qui ſe trouvent par-tout ailleurs.

CHAPITRE V.

De la conſtitution des Auſtraliens, & de leurs coutumes.

Tous les Auſtraliens ont les deux ſexes, & s'il arrive qu'un enfant naiſſe avec un ſeul, ils l'étouffent comme un monſtre; ils ſont fort legers & fort actifs; leur chair eſt d'une couleur qui tire plus ſur le rouge que ſur le vermeil, leur hauteur eſt communément de huit pieds; ils ont le viſage médiocrement long, le front large, les yeux à fleur de tête, la bouche très-petite, les lèvres plus rouges que le corail, le nez plus long que rond, la barbe & les cheveux toujours noirs, & qu'ils ne coupent jamais, parce qu'ils croiſſent très-peu; leur menton eſt tendu & recourbé, leur cou délié, & leurs épaules groſſes & élevées; ils

ont les mamelles fort petites, placées fort bas & plus rouges que vermeilles; leurs bras sont nerveux, leurs mains larges & longues: ils ont la poitrine fort élevée, le ventre plat, & qui ne paroît que très-peu en leur grosseſſe, les hanches hautes, les cuisses larges, & les jambes longues. Ils sont si accoutumés à aller tout nus, qu'ils croient qu'on ne peut parler de se couvrir, sans se déclarer ennemi de la nature, & privé de raison.

Ils sont obligés de présenter au moins un enfant au Heb, mais ils les produisent d'une manière si secrète, que c'est un crime parmi eux de parler de la conjonction nécessaire à la propagation des hommes.

Dans tout le temps que j'y ai été, je n'ai pu venir à bout de connoître comment la génération s'y fait. J'ai seulement remarqué qu'ils s'aiment tous d'un amour cordial, & qu'ils n'aiment personne l'un plus que l'autre. Je puis assurer qu'en trente ans que j'ai été parmi eux, je n'y ai remarqué ni querelle, ni animosité. Ils ne savent ce que c'est que le mien & le tien, tout est commun entr'eux, avec une bonne foi, & un désintéressement qui me charmoient d'autant plus, que je n'avois jamais rien vu de semblable en Europe.

J'ai toujours été assez libre à dire ce que je pensois; mais je le fus un peu trop à déclarer tout

ce qui me choquoit dans leurs manières, tantôt à un frère, tantôt à un autre, jusqu'à vouloir appuyer par raisons les sentimens que j'avois; je parlois de leur nudité avec certains termes d'aversion qui les choquoient extrêmement. Je voulus un jour arrêter un frère, & l'exciter à ce que nous appelons plaisir; je lui demandois avec un certain empressement où étoient les pères des enfans qui venoient au monde, & je disois que je trouvois ridicule le silence qu'ils affectoient de garder sur cela: ces discours, & quelques autres semblables donnèrent je ne sais quelle horreur pour moi aux Australiens, & plusieurs ayant soutenu que je n'étois qu'un demi-homme, avoient conclu qu'il falloit se défaire de moi, ce qui seroit infailliblement arrivé sans l'assistance d'un vénérable vieillard, maître du troisième ordre dans le Heb, nommé Suaïns. J'ai su que ce digne homme défendit plusieurs fois ma cause aux assemblées du Hab, parce qu'il avoit été témoin oculaire du combat dont j'ai parlé dans le chapitre troisième: mais, comme il vit que je continuois de tenir des discours qui scandalisoient les frères, il me prit un jour en particulier, & me dit, d'un ton fort froid & fort grave: On ne doute plus que tu ne sois un monstre; ton esprit malin & tes discours insolens t'ont fait connoître & détester des nôtres. On pense depuis

longtems à se défaire de toi, &, si ce n'étoit l'action que tu as faite à nos yeux, tu aurois été mis à mort peu de tems après ton arrivée. Dis-moi franchement qui tu es, & comment tu es venu ici. L'épouvante que ces paroles me causèrent, jointe à l'obligation que je lui avois, fit que je lui déclarai ingénument quel étoit mon pays, & que je lui racontai les aventures qui m'avoient conduit où j'étois.

Le vieillard témoignant avoir pitié de moi, m'assura que, si je me montrois à l'avenir plus retenu en mes manières & en mes discours, on oublieroit le passé. Il ajouta qu'il vivroit encore deux ans pour me supporter, & que, comme son lieutenant étoit jeune, il me choisiroit en sa place. Je sais bien, dit-il, qu'étant arrivé dans un pays où tu vois plusieurs choses contraires à celles qu'on pratique dans le tien, tu as quelque raison d'être surpris & étonné : mais, comme c'est une coutume inviolable parmi nous de ne souffrir aucun demi-homme, dès que nous le reconnoissons par le sexe & par les actions, bien que les deux sexes te sauvent, ta manière d'agir te condamne, & il faut que tu te corriges, si tu veux être souffert parmi nous. Le meilleur conseil que je puisse te donner pour cela, est que tu viennes sans crainte me découvrir tes doutes, & je te donnerai toute la satisfaction que tu pourras souhaiter,

souhaiter, pourvû que tu sois discret. Je lui promis une fidélité inviolable; je lui jurai que je voulois être uniquement attaché à lui, & je lui protestai que je serois désormais tellement sur mes gardes, que je n'offenserois plus personne. Le vieillard accepta toutes mes propositions, & me promit qu'il me serviroit de père tant que je m'acquitterois des promesses que je lui venois de faire : &, pour commencer le commerce des entretiens que je veux nouer avec toi, continua-t-il, tu sauras qu'ayant vu ton combat, je ne pus qu'à peine être persuadé que tu ne fusses qu'un demi-homme. Je vis ensuite que tu avois toutes les marques d'un homme entier, un front large & un visage long; j'ai encore remarqué que tu raisonnois en plusieurs choses : c'est tout cela qui m'a porté à pendre ta défense contre les ennemis que tu t'es faits ici. Apprends-moi maintenant comment on vit dans ton pays, si tous ceux qui l'habitent sont hommes de corps & d'esprit comme toi, si l'avarice & l'ambition y regnent; enfin explique-moi les coutumes & les manières de ceux de ton pays, sans aucun déguisement; je te demande en cela une preuve de la fidélité & de la sincérité que tu m'as promises.

J'étois persuadé, en l'état où je me voyois réduit, que dissimuler étoit m'exposer à perdre la vie; c'est pourquoi je crus qu'il falloit lui répon-

dre ſimplement & ſans lui donner aucun ſujet de défiance : je lui fis donc le détail de mon pays, ſelon les règles de la Géographie. Je lui fis comprendre le grand continent que nous habitions, auquel on donne le nom d'Europe, d'Aſie & d'Afrique : je m'étendis aſſez au long ſur les différentes eſpèces d'animaux qui s'y trouvent ; & ce bonhomme n'admira rien plus que ce que nous méprisons davantage ; les moucherons, les inſectes, les vermiſſeaux, ne pouvant comprendre comment de ſi petits animaux pouvoient jouir de la vie. Je lui fis le détail des diverſes nourritures dont on ſe ſervoit : d'où il conclut par un raiſonnement que nos meilleurs médecins n'ont pas ignoré qu'il étoit impoſſible que nous vécuſſions longtems. J'en demeurai donc d'accord avec lui, & l'aſſurai même qu'il étoit très-rare de voir chez nous des perſonnes arriver juſqu'à l'âge de cent ans ; mais que la nature ſembloit pourvoir ſuffiſamment à ce défaut par le moyen de la génération, qui étoit telle, qu'un ſeul homme & une ſeule femme produiſoient dix & douze enfans. Il paſſa légèrement ſur cette matière, preſſé de l'impatience qu'il avoit de m'entendre ſur les autres. Je lui avouai que les deux ſexes en une même perſonne étoient ſi rares parmi les Européens, que ceux en qui ils ſe trouvoient paſſoient pour des monſtres. Quant au raiſonnement, je

l'assurai qu'on le cultivoit presque par-tout, & qu'on en faisoit même des leçons publiques en plusieurs endroits. Le vieillard m'interrompant alors : tu en avances trop, me dit-il ; prends garde à ne te point couper, & à ne te point enlacer en des contradictions ; tu n'accorderas jamais l'usage du raisonnement avec l'exclusion des deux sexes, & ce que tu ajoutes, que plusieurs raisonnent entre vous, & qu'on y fait des leçons du raisonnement en plusieurs endroits, prouve que le raisonnement est banni de chez vous. Le premier fruit du raisonnement est de se connoître, & cette connoissance emporte par nécessité deux choses ; la première, que, pour être homme, il faut être entier : la seconde, que, pour cela, il faut encore pouvoir raisonner sur tout ce qui se présente. Vos prétendus hommes n'ont point la première, puisqu'ils sont tous imparfaits : ils n'ont pas non plus la seconde, puisqu'il n'y en a que très-peu qui puissent raisonner. Pourrois-tu me contester ces conséquences ? Je lui répondis que le raisonnement nous faisoit connoître qu'une chose étoit parfaite quand elle avoit tout ce qui constituoit sa nature ; & que, d'y vouloir ajouter ce que les autres choses ont de bon, ce ne seroit pas la rendre plus parfaite, mais ce seroit la faire monstrueuse. La lumière du soleil est une chose admirable, ajoutai-je : il n'y a rien de plus beau que

cette charmante créature, par qui nous voyons toutes les autres ; cependant s'eſt-on jamais aviſé de dire que l'homme ne fût pas parfait, parce qu'il ne poſſéde pas ce riche tréſor de lumière ? Il faut donc établir ce qui conſtitue la nature & la perfection de l'homme ; &, lorſqu'on en ſera demeuré d'accord, on pourra juger de ceux qui ſont parfaits, & de céux qui ſont défectueux. Tu raiſonnes juſte, reprit le vieillard, je te prends donc par tes principes. Tu ſais aſſurément que l'homme comprend deux choſes, un corps plus parfait que ceux des autres animaux, & un eſprit plus éclairé ; la perfection du corps emporte tout ce que le corps doit & peut contenir ſans aucune difformité ; & celle de l'eſprit exige des connoiſſances qui s'étendent ſur tout ce qui peut être connu, ou du moins une faculté de raiſonner qui puiſſe conduire à cette étendue de connoiſſance. Dis-moi donc, de grace, n'y a-t-il pas plus de perfection à poſſéder ſeul tout ce qui compoſe un corps humain, qu'à n'en avoir que la moitié ? Or, il eſt conſtant que les deux ſexes ſont néceſſaires pour la perfection d'un homme entier ; j'ai donc raiſon de dire que ceux qui n'en ont qu'un ſeul, ſont imparfaits. Je répondis à cela, que nous devions conſidérer l'homme comme les autres animaux au regard de ſon corps ; & que, comme un animal ne peut être appelé imparfait en ſon eſ-

pèce, parce qu'il n'a qu'un ſexe, de même on ne peut raiſonnablement dire que l'homme ſoit imparfait, parce qu'il n'en a auſſi qu'un; qu'au contraire la confuſion des ſexes dans une même perſonne devroit plutôt paſſer pour une choſe monſtrueuſe, que pour un degré de perfection. Ton raiſonnement, répondit-il, vous ſuppoſe juſtement tels que je veux préſumer que vous êtes, c'eſt-à-dire, des bêtes; & ſi on ne peut pas tout-à-fait dire que vous le ſoyez, c'eſt qu'il vous reſte pluſieurs marques d'humanité; &, comme vous ſemblez tenir une eſpèce de milieu entre l'homme & la bête, je crois que je ne vous fais point de tort, en diſant que vous êtes des demi-hommes. Quant à ce que tu dis, ajouta-t-il, que nous ſommes ſemblables à la bête pour ce qui regarde le corps, c'eſt une très-grande erreur de diſtinguer, comme tu fais, l'eſprit de l'homme d'avec ſon corps; l'union de ces deux parties eſt telle, que l'une eſt abſorbée dans l'autre; en ſorte que toutes les puiſſances imaginables ne ſauroient rien tirer de l'homme, non pas même de ſon corps, qui ne ſoit tellement de l'homme, qu'il ne puiſſe jamais convenir à la bête: & par conſéquent l'homme, en tout ce qui lui appartient, eſt abſolument diſtingué de la bête. Mon vieillard, en cet endroit, vit que j'avois une grande démangeaiſon de parler: m'ayant donc permis de prendre la

parole, peut-on nier, lui dis-je, que l'homme reſſemble à la bête en ce qui regarde la matière, dont le corps de l'un & l'autre eſt formé : ne dit-on pas également de tous les deux, qu'ils ſentent, qu'ils crient, & qu'ils font toutes les autres opérations des ſens ? Oui, dit-il ; on le peut nier, & je le nie formellement. L'homme n'a rien de l'homme qui puiſſe convenir à la bête, toutes les conceptions chimériques dont tu t'entretiens ne ſont que des foibleſſes de ton raiſonnement qui unit ce qui ne ſe peut joindre, & qui déſunit ſouvent ce qui eſt inſéparable : par exemple, quand on dit que le corps en général convient également à l'homme & à la bête, nous entendons que le mot de corps peut être appliqué à tous les deux, à cauſe de quelque analogie qui leur eſt commune ; mais il y a toujours une différence très-eſſentielle entre l'un & l'autre. Une bête n'a de parfaite conformité qu'avec une autre bête, & cela, parce que leurs ſexes ſont ſéparés, & qu'il faut qu'ils ſe réuniſſent pour la propagation de leur eſpèce ; mais cette union ne peut jamais être aſſez parfaite pour faire de deux animaux une parfaite identité ; auſſi ne peuvent-ils être longtems enſemble, ſans être obligés à ſe ſéparer : il faut qu'ils ſe recherchent tout de nouveau, & ils vivent dans une eſpèce de langueur tant qu'ils ſont éloignés l'un de l'autre. Quant à nous, ajouta-t-il, nous ſom-

mes des hommes entiers ; c'eſt pourquoi nous vivons ſans reſſentir aucune de ces ardeurs animales les uns pour les autres, & nous n'en pouvons même entendre parler ſans horreur : notre amour n'a rien de charnel, ni de brutal ; nous nous ſuffiſons pleinement à nous-mêmes, & nous n'avons beſoin de rien pour être heureux, & vivre contens, comme nous faiſons.

Je ne pouvois entendre parler cet homme, ſans penſer à ce grand principe de notre philoſophie, que plus un être eſt parfait, moins il a beſoin de ſecours étrangers dans ſon action.

Je faiſois réflexion ſur la manière d'agir du ſouverain être ; je voyois bien que la créature ne pouvoit mieux lui reſſembler qu'en agiſſant ſeule comme lui en ſes productions, & qu'une action qui ſe faiſoit par le concours de deux perſonnes, ne pouvoit être auſſi parfaite que celles qui ſe faiſoient par une ſeule & même perſonne. Mon vieillard s'apperçut que je commençois à goûter ſes raiſons ; c'eſt pourquoi laiſſant-là le reſte de ſes preuves, & changeant de propos, il me demanda, ſuppoſé les deux perſonnes qui concourent à la production du même enfant, à laquelle des deux cet enfant appartenoit de droit. Je lui répondis qu'il appartenoit également à l'un & à l'autre, & j'alléguai l'exemple de pluſieurs animaux qui font connoître, par leurs ſoins réciproques, que leurs

fruits leur appartiennent indiviſiblement; mais il rejeta, non ſans indignation, l'exemple des animaux, & me déclara qu'il ceſſeroit de conférer avec moi ſi je m'en ſervois davantage, parce que je confirmois par-là, diſoit-il, ce qu'il me vouloit prouver, à ſavoir que notre procédé tenoit plus de la bête que de l'homme, & que c'étoit avec juſtice qu'il ne nous regardoit que comme des demi-hommes : il ajouta que cette poſſeſſion mutuelle & indiviſible ſouffroit de grandes difficultés, parce que les volontés des deux ne pouvoient jamais être ſi réglées, que l'un ne ſouhaitât quelquefois une choſe, & l'autre une autre, ce qui devoit faire naître pluſieurs conteſtations. Je répondis à cela qu'il y avoit beaucoup de ſubordination dans cette poſſeſſion, & que la mère & l'enfant étoient aſſujettis au père; mais comme le mot de père eſt un mot inconnu chez les Auſtraliens, & que même je fus obligé de le forger, en quelque façon, pour m'expliquer; il me le fit répéter juſqu'à trois fois, & de peur de ſe méprendre, il m'expliqua ce qu'il avoit conçu, après quoi il fut entièrement perſuadé de la penſée commune des Auſtraliens, que nous ne pouvons être hommes, & il s'écria avec une ſévérité extraordinaire : hé! où eſt le jugement? où eſt la raiſon? où eſt l'homme? où eſt l'homme? répéta-t-il juſqu'à trois fois; je lui dis que les loix du pays le portoient ainſi, & que ce n'étoit pas

sans fondement, puisque le père étant la principale cause de la génération, c'étoit à lui que le fruit qui en provenoit devoit principalement appartenir.

Parlons avec ordre sur cette matière, me dit-il, tu as avancé que le père & la mère agissoient ensemble pour produire, tu m'as fait comprendre que l'action se passoit dans la mère, d'où est-ce donc que tu conclus que le père doit être regardé comme cause principale? S'il y a de la primauté, pourquoi l'attribue-t-on au père, puisque tout se passe chez la mère? Ne seroit-il pas plus raisonnable de regarder ce prétendu père comme une cause étrangère, & la mère dans laquelle se fait tout, & sans laquelle tout seroit impossible, comme la cause naturelle & première? Mais dis-moi, de grace, cette mère est-elle si attachée à ce père qu'elle ne puisse s'unir à quelqu'autre homme? Je lui répondis avec une grande sincérité, que non-seulement cela étoit possible, mais encore qu'on le voyoit arriver très-souvent. Si cela est, répliqua-t-il en m'interrompant, on ne peut jamais être assuré que celui qui prend le titre de père le soit effectivement; rien n'est donc plus ridicule que de le regarder comme la principale cause qui ait concouru à produire l'enfant, puisqu'il est toujours incertain qu'il ait eu aucune part à sa production, & l'on ne peut, sans injus-

tice, ravir cette qualité à celle des deux perſonnes que vous nommez la mère, pour dire les choſes comme elles ſont: Je me ſentois ébranlé par le diſcours de ce vieillard, & bien que je ne puſſe conſentir à ſes raiſons qui renverſoient toutes nos loix, je ne pouvois m'empêcher d'y faire mille réflexions; & d'avouer qu'on traitoit avec trop de ſévérité un ſexe à qui toute la nature a tant d'obligations; mes penſées me fourniſſoient alors cent raiſons pour appuyer celles de ce vieux philoſophe, & je me voyois forcé de croire que ce grand empire que l'homme avoit uſurpé ſur la femme, étoit plutôt l'effet d'une odieuſe tyrannie, que d'une autorité légitime.

La première partie de ma propoſition étant ainſi vidée, nous entrâmes dans la ſeconde, qui regardoit le raiſonnement des Européens; mais mon vieillard n'en parla que par manière d'acquit, penſant m'avoir pouſſé à bout ſur la première. Je ne doute plus à préſent de ce que ſont les Européens, me dit-il, c'eſt un point qui eſt pleinement éclairci. Cependant, ajouta-t-il, comme on ne peut nier que tu n'aies fait paroître quelque choſe d'extraordinaire, ſoit pour ton courage, ſoit pour ton raiſonnement, il faut que je ſache d'où cela peut provenir: je l'aſſurai que ce qu'il avoit vu de moi dans le combat, dont il avoit été témoin, avoit été plutôt l'effet de mon déſeſpoir que de

mon courage; qu'on n'avoit point d'oiseaux à combattre chez-nous, mais que les hommes y combattoient jusqu'à s'entremassacrer & s'entr'égorger les uns les autres. Il en est justement comme des Fondins (1), dit-il, & comme j'en fus demeuré d'accord, il ajouta, il y a assez de tems que tu demeures avec nous pour nous connoître, & pour être persuadé de la sagesse de notre conduite: ce mot d'homme, qui emporte par une suite nécessaire, la raison & l'humanité, nous oblige à l'union, qui est telle parmi nous, que nous ne savons pas même ce que c'est que division & discorde; il faut donc que tu avoues, ou que nous sommes plus qu'hommes, ou que vous êtes moins qu'hommes, puisque vous êtes si éloignés de notre perfection. Je répondis à cela, qu'on ne pouvoit nier que les divers climats ne contribuassent beaucoup aux différentes inclinations de leurs habitans; qu'il arrivoit de-là, que les uns étoient plus emportés, les autres plus tranquilles, les uns plus pesans, les autres plus legers, laquelle diversité de tempérament étoit la cause ordinaire des divisions, des guerres, & de toutes les autres dissentions qui armoient les hommes les uns contre les autres: mais il se moqua de cette raison,

(1) Espèces de barbares dont le pays confine celui des Australiens.

ſoutenant qu'un homme véritablement homme, ne pouvoit jamais ceſſer d'être homme, c'eſt-à-dire, humain, raiſonnable, débonnaire, ſans paſſions; parce que c'eſt en ce point que conſiſte la nature de l'homme, & que, comme le ſoleil ne pouvoit être ſoleil qu'il n'éclairât, ainſi l'homme ne pouvoit être homme qu'il ne différât eſſentiellement des bêtes, en qui la fureur, la gourmandiſe, la cruauté, & les autres vices & paſſions ſont comme une ſuite de leur nature imparfaite & défectueuſe; que celui qui étoit ſujet à ces mêmes défauts, n'étoit donc qu'une image vaine & trompeuſe de l'homme, ou plutôt une véritable bête.

J'avoue que je ne pouvois entendre ce diſcours ſans admiration, & que rien ne m'avoit jamais tant édifié, que cette pureté de morale, inſpirée par les ſeules lumières de la nature & de la raiſon. Mon philoſophe m'ayant interrogé enſuite ſur le raiſonnement que je faiſois paroître, je lui répondis qu'effectivement mon eſprit avoit été cultivé par l'étude, & qu'on n'avoit rien omis de tout ce qui pouvoit ſervir à former le jugement dans le ſoin qu'on avoit eu de mon éducation; ſurquoi il me demanda ſi on ne prenoit pas également le même ſoin pour tout le monde: & lui ayant répondu qu'il y avoit beaucoup à dire, il conclut, à ſon ordinaire, que cette irrégularité cauſoit néceſſairement pluſieurs déſordres, les diſputes, les cha-

grins, les querelles ; parce que celui qui en fait moins se voyant au-dessous de celui qui en fait davantage, s'estime d'autant plus malheureux que la naissance les fait tous semblables, & qu'il n'a pas tenu à eux qu'ils ne surpassassent ceux à qui ils se trouvent beaucoup inférieurs. Quant à nous, ajouta-t-il, nous faisons profession d'être égaux en tout. Notre gloire consiste à paroître tous semblables, & à être élevés avec les mêmes soins, & de la même façon. Toute la différence qu'on y trouve n'est que dans les divers exercices auxquels nous nous appliquons, afin de trouver les uns & les autres, les diverses inventions dont les découvertes peuvent contribuer à l'utilité commune. Après cela il me parla des habits, qu'il nommoit les superfluités des Européens, & je l'assurai qu'on avoit autant d'horreur parmi eux de voir une personne sans habits, qu'on en a de la voir habillée parmi les Australiens ; j'alléguai pour raison de cet usage, la pudeur, la rigueur des saisons, & la coutume. A ce que je puis comprendre, me dit-il, la coutume fait tant d'efforts sur vos esprits, qu'on croit nécessaire tout ce qu'on pratique de naissance, & qu'on ne le peut changer sans se faire une aussi grande violence que si l'on se changeoit soi-même. Je repartis, en insistant sur la raison des divers climats, & lui dis qu'il y avoit des pays en Europe où il faisoit un

froid absolument insupportable à des corps qui étoient beaucoup plus délicats que ceux des Australiens ; qu'il y avoit même des hommes qui en mouroient, & qu'il étoit impossible d'y subsister sans être couvert ; enfin je dis que la foiblesse de la nature de l'un & de l'autre sexe étoit telle qu'on ne pouvoit se voir nu sans rougir de confusion, & sentir des émotions que la pudeur m'obligeoit de passer sous silence.

Il y a de la suite en tout ce que tu avances, répondit il, mais d'où cette coutume, peut-elle être venue ? Comment s'est-il pu faire que tout un monde ait embrassé ce qui est si contraire à la nature ? Nous naissons tous nus, & nous ne pouvons nous couvrir, sans croire qu'il soit honteux d'être vus tels que nous sommes. Quant à ce que tu dis de la rigueur des saisons, je ne puis & ne dois pas même y ajouter foi ; car si le pays est si insupportable, qui est-ce qui peut obliger celui qui sait raisonner à en faire sa patrie ? Ne faut-il pas etre pis que bête pour faire son séjour dans des lieux dont l'air est mortel en certaines saisons ?

La nature faisant un animal, lui donne la liberté du mouvement pour chercher son bien, & fuir son mal : quand donc il s'opiniâtre à demeurer où il est menacé de toutes parts, & où il faut qu'il soit dans une gêne continuelle pour se conserver,

il faut qu'il ait tout-à-fait perdu le ſens s'il en a jamais eu : pour ce qui eſt de la foibleſſe que tu nommes pudeur, je n'ai rien à dire, puiſque tu conviens avec tant de ſincérité de ce défaut ; c'eſt effectivement une grande foibleſſe que de ne ſe pouvoir regarder les uns les autres, ſans reſſentir les mouvemens brutaux dont tu m'as parlé. Les bêtes ſe voient continellement, & cette vue ne leur cauſe aucune altération. Comment donc, vous qui vous croyez d'un ordre bien ſupérieur à elles, êtes-vous plus fragiles qu'elles ne ſont ? D'ailleurs, il faut que vous ayez la vue beaucoup plus foible que les animaux, puiſque vous ne pouvez voir à travers une ſimple couverture, ce qui eſt deſſous, & qu'il s'en trouve parmi eux qui ont les yeux aſſez pénétrans pour voir à travers une muraille ce qui eſt derrière. Tout ce que je puis juger de ceux de ton pays, par ce que tu m'en apprends, c'eſt qu'ils peuvent avoir quelques étincelles de raiſon, mais qu'elles ſont ſi foibles, que bien loin de les éclairer, elles ne leur ſervent qu'à les conduire plus ſûrement dans l'erreur. S'il eſt vrai que leur pays ſoit inhabitable, à moins qu'ils ne ſe ſervent d'habits & de couvertures, en y demeurant ils font juſtement comme ceux qui, au lieu de s'éloigner d'un danger évident, raiſonneroient beaucoup afin de trouver mille préſervatifs pour s'en mettre à couvert ſans

le fuir. Que s'il eſt vrai que les habits les rendent ſages à la vue les uns des autres, je ne ſais à qui les comparer qu'à de petits enfans qui ne connoiſſent plus un objet auſſitôt qu'il eſt voilé.

Pour moi je crois bien plutôt que c'eſt la difformité qui a fait inventer parmi vous les habits, & que c'eſt elle qui les y autoriſe, & qui les y conſerve. Car il n'y a rien de plus beau dans l'homme que l'homme même, lors qu'il eſt ſans défauts, & qu'il a toutes les qualités naturelles qui concourent à ſon entière perfection.

J'écoutois cet homme plutôt comme un oracle, que comme un philoſophe, & toutes les propoſitions qu'il avançoit me paroiſſoient appuyées ſur des raiſonnemens invincibles. Il n'en dit pas davantage touchant cet article; & ſans me laiſſer le tems de lui rien répondre, il paſſa à celui de l'avarice.

Je vis très-bien qu'il n'en connoiſſoit que le nom; car l'ayant prié de m'expliquer ce qu'il vouloit dire, je compris qu'il entendoit par avarice une foibleſſe d'eſprit qui conſiſtoit à faire des amas de choſes curieuſes & ſans profit.

Tous les Auſtraliens ont en abondance ce qui eſt néceſſaire à leur entretien; mais ils ne ſavent ce que c'eſt que d'amaſſer, ni même de garder quelque choſe pour le lendemain; & leur maniere de vivre en cela peut paſſer pour une image parfaite

faite de l'état de l'homme jouissant de la béatitude naturelle sur la terre.

Pour ce qui est de l'ambition, il en avoit quelque grossiére connoissance, mais elle se réduisoit à concevoir des hommes élevés au-dessus des autres.

Je lui dis qu'on étoit persuadé en Europe qu'une multitude sans ordre produisoit une confusion dans laquelle on ne pouvoit goûter aucun bien de la vie ; & que l'ordre supposoit un chef auquel les autres hommes fussent soumis. Le vieillard prit occasion de-là de m'expliquer une doctrine dont je conçus effectivement le sens ; mais dont il m'est impossible de donner aux autres la connoissance avec des termes aussi forts & aussi énergiques que ceux dont il se servit pour me la faire entendre. Il me fit donc comprendre qu'il étoit de la nature de l'homme, de naître & de vivre libre ; qu'on ne pouvoit par conséquent l'assujettir sans le dépouiller de sa nature ; qu'en l'assujettissant on le faisoit descendre au-dessous de la bête ; parce que la bête n'étant que pour le service de l'homme, la captivité lui est en quelque façon naturelle ; mais que l'homme ne pouvant naître pour le service d'un autre homme, on ne pouvoit le contraindre sans lui faire une violence qui le dégrade en quelque façon de sa propre existence. Il s'étendit fort au long pour me prouver qu'assujettir un

homme à un autre homme c'étoit l'assujettir à sa propre nature, & le faire en quelque manière esclave de soi-même, ce qui renfermoit une contradiction & une violence qu'il est presque impossible de concevoir. Il ajouta que l'essence de l'homme consistant en la liberté, la lui vouloir ôter sans le détruire, c'étoit le vouloir faire subsister sans sa propre essence.

Notre conférence avoit déjà duré plus de quatre heures, & si l'heure d'une assemblée publique ne nous eût obligés à l'interrompre, nous étions en disposition de la faire beaucoup plus longue : j'entrai au Hab, l'esprit tout plein des raisonnemens que j'avois ouis, admirant les connoissances & les grandes lumières dont ce peuple étoit rempli ; la force des raisons de cet homme suspendoit tous mes sens, & je passai le tems de cette assemblée dans une espèce d'étourdissement : il me sembloit que je voyois les choses d'une toute autre façon qu'auparavant ; je fus plus de huit jours comme forcé à faire des comparaisons continuelles de ce que nous étions, avec ce que je voyois ; je ne pouvois me lasser d'admirer une conduite si opposée à nos défauts, & j'étois honteux d'être obligé de reconnoître que nous étions bien éloignés de la perfection de ces peuples. Je me disois à moi-même, seroit-il vrai que nous ne fussions pas tout-à-fait hommes ; mais, ajoutois-je, si cela n'est pas,

quelle différence de ces gens à nous? Ils se trouvent, par l'état de leur vie ordinaire, élevés à un point de vertu où nous ne saurions atteindre que par les plus grands efforts de nos plus nobles idées: notre morale la plus pure ne peut rien concevoir de plus raisonnable, ni de plus exact que ce qu'ils pratiquent naturellement sans régles & sans préceptes, cette union que rien ne peut altérer, ce détachement de tous les biens, cette pureté inviolable; enfin cet attachement si étroit à la raison qui les unit entr'eux, & les porte tous à tout ce qu'il y a de meilleur & de plus juste, ne peuvent être que les fruits d'une vertu consommée, au-delà de laquelle on ne peut rien concevoir de plus parfait. Nous autres, au contraire, à combien de vices & d'imperfections ne sommes-nous pas sujets? Cette soif insatiable dès richesses, ces dissentions continuelles, ces trahisons noires, ces conspirations sanglantes & ces boucheries effroyables par lesquelles nous nous égorgeons les uns les autres tous les jours, ne nous forcent-elles pas de reconnoître que nous nous conduisons bien plus par la passion que par la raison? Et dans cet état, ne seroit-il pas à souhaiter qu'un de ces hommes que nous croyons barbares, vînt nous désabuser & parût avec tant de vertus qu'il pratique par les seules vues de la lumière naturelle, pour confondre la vanité que nous tirons de nos prétendues connois-

ſances, avec leſquelles toutefois nous ne laiſſons pas de vivre comme des bêtes?

CHAPITRE VI.

De la religion des Auſtraliens.

C'EST le ſujet le plus délicat & le plus caché qui ſoit parmi les Auſtraliens que celui de la religion; c'eſt un crime inouï que d'en parler, ſoit par diſpute, ſoit par forme d'éclairciſſement: il n'y a que leurs mères qui, avec les premières connoiſſances, leur inſpirent celle du Haab, c'eſt-à-dire, l'incompréhenſible. Ils croient que cet être incompréhenſible eſt par-tout, & ils ont pour lui toute la vénération imaginable, mais on recommande avec grand ſoin aux jeunes-gens de l'adorer toujours ſans en jamais parler, & on leur perſuade que c'eſt l'offenſer par l'endroit le plus ſenſible, que de faire de ſes divines perfections le ſujet de leurs entretiens; de ſorte qu'on peut dire que leur grande religion eſt de ne point parler de religion. Comme j'avois été élevé dans des maximes bien différentes, je ne pus goûter un culte ſans cérémonies, ni m'accommoder d'une religion où je n'entendois jamais parler de Dieu: cela me cauſa beaucoup d'inquiétude pendant un tems; mais

enfin, je découvris mes peines à mon vieux philosophe, lequel m'ayant ouï, me tira par la main, me conduisant dans une allée, & me dit d'un air fort grave : seriez-vous plus homme en la connoissance du Haab, qu'en vos autres actions ; ouvrez-moi donc votre cœur, & je vous promets de ne vous rien cacher. Je fus ravi d'avoir rencontré une occasion aussi favorable que celle-là pour apprendre le détail de la croyance de ces peuples. Je dis donc à mon vieillard, le mieux qu'il me fut possible, que nous avions deux sortes de connoissances de Dieu en Europe ; l'une naturelle, l'autre surnaturelle. La nature nous fait connoître un Être souverain, l'auteur & le conservateur de toutes choses. Cette vérité éclate à mes yeux, ajoutai-je, soit que je considère la terre, soit que je regarde les cieux, soit que je fasse réflexion sur moi-même. Aussitôt que je vois des ouvrages qui n'ont pu être faits que par une cause supérieure, je suis obligé de reconnoître & d'adorer un être qui n'a pu être fait, & qui les a faits ; & quand je me considère moi-même, je suis assuré que, comme je ne puis être sans avoir commencé, il s'enfuit que pas une personne semblable à moi, n'a pu être sans commencement ; & conséquemment il faut que je remonte à un premier être, qui, n'ayant point eu de principe, soit l'origine de tous les autres. Lorsque ma raison m'a conduit à ce pre-

mier principe, je conclus évidemment qu'il ne peut être borné, parce que les limites supposent de nécessité une production & une dépendance.

Le vieillard ne souffrit pas que j'étendisse davantage mon discours ; & m'interrompant à ces dernières paroles, il me dit avec plusieurs marques de satisfaction, que si nos Européens pouvoient former ce raisonnement, ils n'étoient pas tout-à-fait dépourvus des plus solides connoissances. J'ai toujours formé ce raisonnement comme tu viens de l'expliquer, ajouta-t-il ; & bien que le chemin qu'il faut faire pour arriver à la vérité par ces sortes de réflexions, soit extrêmement long, je suis persuadé qu'il est faisable : j'avoue cependant que les grandes révolutions de plusieurs milliers de siècles, peuvent avoir causé de grands changemens dans ce que nous voyons ; mais mon esprit ne me permet pas ni d'y concevoir une éternité, ni d'y comprendre une production générale sans la conduite d'un souverain être qui en soit le suprême modérateur. C'est s'abuser soi-même que de laisser errer son imagination parmi des milliers de révolutions, & de rapporter tout ce que nous voyons à des rencontres fortuites qui n'aient eu aucun autre principe qu'un mouvement local & le choc de plusieurs petits corps : c'est là s'embarrasser en des difficultés qu'on ne résoudra jamais, & se mettre en danger de commettre un blasphême exécrable :

c'eſt donner à la créature ce qui n'appartient qu'au créateur : c'eſt par conſéquent payer d'une ingratitude inſupportable celui à qui nous avons l'obligation de tout ce que nous ſommes. Quand même on pourroit concevoir que l'éternité de ces petits corps eſt poſſible, puiſqu'il eſt certain que l'autre opinion eſt au moins autant, pour ne pas dire plus probable que celle-là ; c'eſt s'expoſer à un crime volontaire, que de la laiſſer pour admettre des corps ſans ſentiment, & incapables d'aucune connoiſſance. Ce furent ces conſidérations qui nous obligèrent il y a environ quarante-cinq révolutions, à ſuppoſer ce premier de tous les êtres, & à l'enſeigner comme le fondement de tous nos principes ; ſans qu'on ait ſouffert depuis qu'on parlât d'aucune doctrine qui pût donner atteinte à cette grande vérité. J'écoutois le diſcours de cet homme avec toute l'attention dont je ſuis capable ; la grace avec laquelle il parloit, & le poids qu'il donnoit à ſes paroles, ne me perſuadoient pas moins que ſes raiſons ; mais comme je vis qu'il étoit ſur le point de me faire quelque nouvelle queſtion, je pris la parole, & je lui dis, que quand même on pourroit accorder l'éternité à ces petits corps dont nous parlions, on ne prouveroit jamais qu'ils aient pu diſtinguer ce monde, & le diverſifier comme nous voyons qu'il l'eſt maintenant, ſuivant ce principe inconteſtable : que les choſes demeurant

les mêmes, ne peuvent rien faire qui ſoit différent d'elles-mêmes. Ainſi, ces atomes n'ayant aucune différence entr'eux que celle des nombres & de la pluralité, n'auroient pu faire au plus que des maſſes informes & de même qualité qu'eux. Ce qui cauſe plus de difficulté à certains eſprits, reprit-il, c'eſt la grande abſtraction de cet être des êtres, qui ne ſe découvre non plus que s'il n'étoit pas; mais je trouve que cette raiſon ne peut avoir de force, parce que nous en avons pluſieurs autres qui nous obligent à croire qu'il eſt trop au-deſſus de nous pour ſe manifeſter à nous autrement que par ſes ouvrages. Si ſa conduite pouvoit être particulière, j'aurois peine à me perſuader que ce fût la ſienne, puiſqu'un être univerſel ne doit agir que d'une manière univerſelle.

Mais s'il eſt vrai, répliquai-je, que vous ne révoquez point en doute ce premier & ſouverain principe de toutes choſes, pourquoi n'avez-vous pas établi une religion pour l'honorer? Les Européens qui le connoiſſent comme vous ont leurs heures réglées pour l'adorer; ils ont leurs prières pour l'invoquer, leurs louanges pour le glorifier, & ſes commandemens pour les garder. Vous parlez donc librement du Haab, dit-il en m'interrompant: oui ſans doute, lui répondis-je, & il eſt le ſujet de nos plus agréables & de nos plus néceſſaires entretiens; car nous ne devons trouver rien

de plus agréable que de parler de celui de qui nous dépendons, absolument pour la vie & pour la mort, rien n'est aussi plus juste & plus nécessaire, puisque ce n'est que par-là que nous pouvons exciter notre reconnoissance & nos respects envers lui.

Rien n'est plus raisonnable que cela, répartit-il; mais vos sentimens sont-ils les mêmes touchant cet être incompréhensible? Il en est peu, lui dis-je, qui ne pensent la même chose en tout ce qui regarde ses souveraines perfections. Parlez-moi positivement & clairement, reprit-il avec précipitation; les raisonnemens que vous faites sur ce premier être, sont-ils semblables? Je lui avouai, de bonne foi, que les sentimens étoient fort partagés dans les conclusions que chacun tiroit souvent des mêmes principes, ce qui causoit plusieurs contestations fort aigres, d'où naissoient souvent des haînes très-envenimées, & quelquefois même des guerres sanglantes, & d'autres suites non moins funestes.

Ce bon vieillard répliqua, avec beaucoup de naïveté, que si j'avois répondu d'une autre manière, il n'auroit pas parlé davantage, & auroit eu le dernier mépris pour moi; étant, disoit-il, très-assuré que les hommes ne pouvoient parler d'une chose incompréhensible, qu'ils n'en eussent des opinions fort différentes, & même tout-à-fait contraires. Il faut être aveugle, ajouta-t-il, pour ignorer un pre-

mier principe, mais il faut être infini comme lui pour en pouvoir parler exactement; car puiſque nous reconnoiſſons qu'il eſt incompréhenſible, il s'enſuit que nous ne pouvons en parler que par conjecture, & que tout ce que nous en pouvons dire, peut bien contenter les curieux, mais ne ſauroit ſatisfaire les perſonnes raiſonnables : & nous aimons mieux nous taire abſolument que de nous expoſer à débiter quantité de fauſſetés touchant la nature d'un être qui eſt ſi fort au-deſſus de la portée de nos eſprits. Nous nous aſſemblons donc au Hab, ſeulement pour reconnoître ſa ſuprême grandeur, & pour adorer ſa ſouveraine puiſſance : nous laiſſons à chacun la liberté d'en penſer ce qu'il voudra; mais nous nous faiſons une loi inviolable de n'en jamais parler, de peur de nous engager, par nos diſcours, dans des erreurs qui pourroient l'offenſer. Je laiſſe aux ſavans à juger d'une conduite auſſi extraordinaire, qui eſt celle de ne parler en aucune manière de Dieu. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt qu'elle leur imprime un reſpect admirable pour les choſes divines, & produit entr'eux une union dont nous ne voyons point d'exemple parmi nous. Comme je voyois bien que l'heure du Haab nous alloit obliger à nous ſéparer, je le preſſai de me dire quels étoient les ſentimens des Auſtraliens touchant la nature de l'ame; il m'expliqua donc leurs ſentimens ſur ce ſujet, mais il le fit d'une manière ſi

relevée, que je ne pus retenir ce qu'il me dit, quoiqu'en l'écoutant, je compriſſe en quelque façon toutes ſes idées.

L'eſſentiel de leurs opinions touchant cette matiere, autant que je puis m'en reſſouvenir, roule ſur la doctrine d'un génie univerſel qui ſe communique par parties à chaque particulier, & qui a la vertu, lorſqu'un animal meurt, de ſe conſerver juſqu'à ce qu'il ſoit communiqué à un autre : tellement que ce génie s'éteint en la mort de cet animal, ſans cependant être détruit, puiſqu'il n'attend que de nouveaux organes, & la diſpoſition d'une nouvelle machine pour ſe rallumer, comme je l'expliquerai plus amplement lorſque je parlerai de leur philoſophie.

CHAPITRE VII.

Du ſentiment des Auſtraliens touchant cette vie.

JE n'ai que trois choſes à remarquer ſur le ſentiment des Auſtraliens touchant la vie préſente. La première en regarde le commencement ; la ſeconde, le cours ; & le troiſième, la fin. Leur manière de recevoir la vie, de la conſerver, & de la finir.

J'ai déjà dit de quelle manière les Auſtraliens

viennent au monde ; mais comme c'eſt un des principaux points de cette hiſtoire, je crois être obligé à en dire encore quelque choſe.

Ils ont une ſi grande averſion pour tout ce qui regarde ces premiers commencemens de la vie, qu'un an ou environ après mon arrivée, deux frères m'en ayant entendu dire quelque choſe, ils ſe retirèrent de moi avec autant de ſignes d'horreur que ſi j'euſſe commis quelque grand crime. Un jour que je m'en découvris à mon vieux philoſophe, après m'avoir fait quelque cenſure ſur ce ſujet, il entra dans un long diſcours, & m'étala pluſieurs preuves, pour m'obliger à croire que les enfans venoient dans leurs entrailles, comme les fruits viennent ſur les arbres ; mais, comme il vit que toutes ſes raiſons ne faiſoient aucune impreſſion ſur mon eſprit, & que je ne me pouvois empêcher de ſourire, il me quitta ſans achever, me reprochant que mon incrédulité venoit de la corruption de mes mœurs.

Il arriva une autre fois, environ ſix mois après mon arrivée, que les careſſes extraordinaires des frères me causèrent quelque mouvement déréglé, dont quelques-uns s'apperçurent, & en furent ſi fort ſcandaliſés, qu'ils me quittèrent, le cœur plein d'indignation : dès-lors je devins odieux à tout le monde, comme j'ai déjà dit, & ils m'au-

roient infailliblement fait périr, ſans l'aſſiſtance particulière du vieillard dont j'ai parlé.

Cependant, en trente-deux années que j'ai demeuré parmi eux, je n'ai pu connoître ni quand, ni comment s'y fait la génération. Quoi qu'il en ſoit, on ne voit à leurs enfans ni rougeoles, ni petites-véroles, ni autres ſemblables accidens auxquels les Européens ſont ſujets.

Auſſitôt qu'un Auſtralien a conçu, il quitte ſon appartement, & ſe tranſporte au Heb, où il eſt reçu avec des témoignages de bonté extraordinaires, & où il eſt nourri, ſans être obligé à travailler. Ils ont un certain lieu élevé, ſur lequel ils montent pour rendre leur fruit, qu'on reçoit ſur des feuilles de bals; après quoi la mère le prend, le frotte avec ces feuilles, & l'allaite, ſans qu'il paroiſſe qu'elle ait ſouffert aucune douleur.

Ils ne ſe ſervent point de langes, de bandes, ni de berceaux. Le lait que la mère leur donne eſt ſi nourriſſant, qu'il leur ſuffit pour tout aliment pendant deux années; & les excrémens qu'ils jettent ſont en ſi petite quantité, qu'on diroit qu'ils n'en rendent point. Ils parlent ordinairement à huit mois, ils marchent à un an, & à deux on les sèvre. Ils commencent à raiſonner à trois ans: & auſſitôt que la mère les quitte, le premier maître de la première bande leur apprend à lire, & leur donne en même temps les premiers

élémens des connoiſſances plus avancées. Ils demeurent ordinairement trois ans ſous la conduite de ce premier maître, & paſſent enſuite ſous la diſcipline du ſecond, qui leur enſeigne l'écriture, & demeure avec eux pendant quatre ans, & ainſi des autres à proportion, juſqu'à trente-cinq ans, auquel âge ils ſont conſommés en toutes ſortes de ſciences, ſans que l'on remarque jamais aucune différence entr'eux, ſoit par la capacité, ſoit par le génie, ou le ſavoir. Lorſqu'ils ont ainſi achevé le cours de toutes leurs études, ils peuvent être choiſis pour lieutenans, c'eſt-à-dire pour remplir la place de ceux qui veulent ſortir de la vie.

J'ai parlé au chapitre cinquième de leur humeur, mêlée d'une certaine douceur pleine de gravité, qui forme le tempérament des hommes les plus raiſonnables, & les plus propres à la ſociété. Ils ſont forts, robuſtes & vigoureux, & leur ſanté n'eſt jamais altérée par la moindre maladie. Cette conſtitution admirable vient ſans doute de leur naiſſance & de l'excellente nourriture qu'ils prennent toujours avec modération; comme nos maladies ſont toutes des ſuites de la corruption du ſang dont nous ſommes formés, & de l'excès des mauvaiſes viandes qui nous ſervent de nourriture. En effet nos parens nous communiquent ordinairement tous les défauts qu'ils ont

contractés, par leur vie déréglée : leur intempérance nous remplit d'une abondance d'humeurs superflues qui nous tuent, quelque robuſtes que nous ſoyons, ſi nous ne nous purgeons très-ſouvent. Ce ſont les chaleurs exceſſives qu'ils allument dans leur ſang par leurs débauches, qui nous cauſent ces ébullitions, & tous ces autres maux ſouvent ſales & dégoutans qui nous couvrent tout le corps. Leur bîle nous donne des diſpoſitions à la colère, leur lubricité augmente notre concupiſcence ; en un mot ils nous ſont tels qu'ils ſont, parce qu'ils ne ſauroient nous donner que ce qu'ils ont.

Les Auſtraliens ſont exempts de toutes ces paſſions, parce que leurs parens n'y étant pas ſujets, ils ne peuvent les leur communiquer : comme ils n'ont aucun principe d'altération, ils vivent dans une eſpece d'indifférence, d'où ils ne ſortent que pour ſuivre les mouvemens que leur imprime la raiſon.

Nous pouvons faire à-peu-près le même raiſonnement touchant la nourriture des Auſtraliens : car, ſi les Européens ont le malheur de n'avoir pour alimens que des viandes fort mal-ſaines, il arrive communément qu'ils en prennent beaucoup plus qu'il ne leur en faut pour ſe raſſaſier ; & ce ſont ces excès qui leur cauſent enſuite des foibleſſes d'eſtomac, des fièvres & autres infir-

mités qui ſont entièrement inconnues aux Auſtraliens. La tempérance de ceux-ci & la bonté des fruits, dont ils font toute leur nourriture, les maintiennent dans une ſanté inaltérable; auſſi, bien loin de ſe faire gloire de manger & d'être ſomptueux en feſtins, comme nous, ils ſe cachent & ne mangent qu'en ſecret & comme à la dérobée. Ils dorment très-peu, parce qu'ils ſont perſuadés que le ſommeil eſt une action trop animale, de laquelle l'homme devroit tout-à-fait s'abſtenir, ſi cela étoit poſſible.

Ils conviennent tous que cette vie n'eſt qu'un mouvement plein de trouble & d'agitation. Ils ſont perſuadés que ce que nous appelons la mort eſt leur repos, & que le plus grand bien de l'homme eſt d'arriver à ce terme, qui met fin à toutes ſes peines : de-là vient qu'ils ſont indifférens pour la vie, & qu'ils ſouhaitent paſſionnément de mourir. Plus je témoignois d'appréhenſion pour la mort, plus ils ſe confirmoient dans la penſée que je ne pouvois être homme, puiſque, ſelon leurs idées, je péchois contre les premiers principes du raiſonnement. Mon vieillard m'en parla pluſieurs fois, & voici à-peu-près les raiſons qu'il me donna : Nous ſommes différens des bêtes, me diſoit-il, en ce que leurs connoiſſances ne pénétrant pas dans le fond des choſes, elles n'en jugent que par l'écorce & la couleur : c'eſt

c'eſt de-là qu'elles fuyent leur deſtruction comme leur plus grand mal, & qu'elles travaillent pour leur conſervation comme pour leur plus grand bien, ne conſidérant pas que, puiſque c'eſt une néceſſité abſolue qu'elles périſſent, toutes les peines qu'elles ſe donnent pour l'empêcher ſont vaines & inutiles. Pour raiſonner de même ſur ce qui nous regarde, continua-t-il, il faut que nous conſidérions la vie comme un état de misère, quoiqu'elle conſiſte dans l'union d'une ame ſpirituelle avec un corps matériel, dont les inclinations ſont entièrement oppoſées l'une à l'autre: tellement que deſirer de vivre, c'eſt ſouhaiter d'eſſuyer la violence de ces oppoſitions; & demander la mort, c'eſt aſpirer au repos dont chacune de ces deux parties jouit lorſqu'elles ſont toutes deux dans leur centre.

Comme nous n'avons rien de plus cher que nous mêmes, ajouta-t-il, & que nous ne pouvons nous regarder que comme des compoſés dont la diſſolution eſt certaine & infaillible, nous languiſſons plutôt que nous ne vivons; ce qui étant ainſi, ne vaudroit-il pas mieux n'être point, que d'être pour connoître que bientôt on ne ſera plus? Les ſoins de ſe conſerver ſont inutiles, puiſqu'enfin il faut mourir. La vue de nos plus rares talens & de nos connoiſſances les plus exquiſes, nous cauſe un ſecond tourment, puiſque nous ne pouvons les conſidérer que comme des biens paſſagers dont l'ac-

quisition nous a coûté mille peines, & dont il n'eſt pas en notre pouvoir d'empêcher la perte. Enfin tout ce que nous conſidérons au-dedans & au-dehors de nous, contribue à nous rendre la vie odieuſe, inſupportable.

Je répondis à tout cela, qu'il me ſembloit que ce raiſonnement prouvoit trop, que pour lui donner toute ſa force, il faudroit que je fuſſe triſte de ce que je connois quelque choſe qui me ſurpaſſe : ce qui eſt pourtant faux, puiſque la bonté du jugement conſiſte à ſe pouvoir contenter de ſa condition, & à éloigner les réflexions qui ne ſervent qu'à nous affliger, ſurtout ſi nous ne pouvons pas y apporter de remède.

Il y a du ſolide dans ta réponſe, répartit-il, mais elle eſt foible en deux chefs; l'un eſt de pouvoir ſuſpendre ſon jugement, & l'autre de ſe pouvoir aimer ſans déteſter ſa diſſolution. Pouvoir le premier, c'eſt pouvoir être ſans voir ce qui eſt ſans ceſſe devant nos yeux, pouvoir le ſecond, c'eſt aimer l'être ſans haïr le néant.

C'eſt une grande foibleſſe de croire qu'on puiſſe vivre ſans être continuellement frappé de ſa deſtruction : c'en eſt une encore plus grande de craindre ce qu'on ſait qui arrivera infailliblement; mais c'eſt une folie achevée de chercher des préſervatifs pour éviter ce qu'on connoît inévitable. Pouvoir être ſans voir la mort, c'eſt pouvoir vivre ſans ſe

connoître, puiſque la mort eſt inſéparable de nous-mêmes, & que nous voir en toutes nos parties, c'eſt ne voir rien que de mortel. Pouvoir craindre la mort, c'eſt pouvoir accorder deux choſes contradictoires, puiſque craindre ſuppoſe un doute de ce qui arrivera, & que nous ſavons que la mort arrive indubitablement : c'eſt encore pis de prendre des préſervatifs pour la détourner, puiſque nous ſommes aſſurés que cela eſt impoſſible. Je répliquai que nous pouvions, avec juſtice, craindre, non la mort, mais ſes approches : & que les préſervatifs étoient utiles, puiſqu'ils pouvoient au moins nous en éloigner pour un tems. Fort bien, répartit-il; mais ne vois-tu pas que la néceſſité de mourir étant indiſpenſable, ſon éloignement ne peut nous cauſer qu'une ſuite de peines, de chagrins & d'ennuis. Je lui répondis que ces raiſons auroient beaucoup plus de poids parmi les Européens que chez eux, où ils ne ſavent ce que c'eſt que ſouffrir, au lieu que la vie des Européens n'étoit qu'une chaîne de ſouffrances & de misères.

Quoi donc! dit-il, avez-vous d'autres infirmités que celles d'être mortels & de vous connoître mourans ?

Je l'aſſurai qu'on mouroit ſouvent pluſieurs fois auparavant que d'achever de mourir, & que la mort n'arrivoit aux Européens qu'à force de maladies qui les abattoient & les faiſoient enfin

défaillir. Cette réponſe fut pour lui un myſtère : & comme je m'efforçai de lui faire comprendre nos gouttes, nos migraines, nos coliques; je vis qu'il n'entendoit pas ce que je voulois dire; il fallut donc, pour me faire entendre, que je lui expliquaſſe en particulier quelques-unes des douleurs que nous ſouffrons; & comme il m'entendit, il ajouta : ſeroit-il poſſible qu'on pût aimer une telle vie? Je répondis que non-ſeulement on l'aimoit, mais encore qu'on employoit toutes choſes pour la prolonger : d'où il prit un nouveau ſujet de nous accuſer d'inſenſibilité ou d'extravagance; ne pouvant, diſoit-il, comprendre qu'un homme raiſonnable, aſſuré de ſa mort, qui ſe voyoit tous les jours mourir à force de ſouffrances, & qui ne pouvoit prolonger ſa vie ſans une continuelle langueur, pût ne pas ſouhaiter la mort comme ſon plus grand bien.

Nos ſentimens ſont bien éloignés des vôtres, ajouta-t-il : auſſitôt que nous ſommes capables de nous connoître, comme nous ſommes obligés de nous aimer, & que nous nous conſidérons comme les victimes néceſſaires d'une cauſe ſupérieure qui peut à tous momens nous détruire, nous faiſons fort peu de cas de notre vie, & nous ne la regardons que comme un bien étranger que nous ne pouvons poſſéder qu'en fuyant. Le tems pendant lequel nous en jouiſſons, nous eſt à charge, parce

qu'il ne ſert qu'à nous faire regretter un bien qu'on nous ôte plus facilement qu'on ne nous le donne. Enfin nous nous ennuyons de vivre, parce que nous n'oſons nous attacher à nous-mêmes de toute la tendreſſe que nous pourrions avoir, pour ne pas ſouffrir de trop grandes violences quand nous ſerons obligés de nous quitter.

Je lui dis à cela que la raiſon nous apprenoit que l'être étoit toujours préférable au néant, & qu'il valoit mieux vivre, quand ce ne ſeroit que pour un jour, que de ne pas vivre : ſurquoi il me répondit qu'il falloit diſtinguer deux choſes dans notre être; l'une eſt l'exiſtence générale qui ne périt point, l'autre eſt cette exiſtence particulière, ou cet être individuel qui périt. La première eſt meilleure que la privation : & c'eſt ce qu'on doit abſolument entendre, quand on dit que l'être eſt préférable au néant. La ſeconde eſt ſouvent pire que la privation, ſurtout ſi elle eſt accompagnée d'une connoiſſance qui ne tende qu'à nous rendre malheureux.

Je repartis que ſi l'être en général étoit meilleur que le non-être, il s'enſuivoit que l'être en particulier valoit mieux que ſa privation; mais il me ſatisfit en me propoſant l'exemple même de l'état où j'avois été. Dis-moi de grace, me dit-il, quand tu te conſidérois ſeul dans ces lieux dont tu nous as parlé, environné de toutes parts de la mort, pouvois-tu croire alors que ta vie fût un bien, &

l'estimois-tu plus que le néant? N'est-il pas vrai que tes connoissances ne servoient qu'à te rendre misérable, & que tu aurois préféré d'être insensible aux sentimens que tu avois de ta misère? Il ne sert donc à rien de vouloir soutenir que connoître est un bien, puisque la connoissance qui m'afflige non-seulement ne m'est pas un bien, mais encore un mal d'autant plus sensible que je le connois mieux. C'est de ce principe que suit notre véritable misère, de connoître ce que nous sommes & ce que nous devrions être; nous savons que nous sommes des êtres nobles, excellens, en un mot, dignes d'une éternelle durée; & nous voyons qu'avec toute notre noblesse & notre excellence, nous dépendons de mille créatures qui sont beaucoup au-dessous de nous. Voilà ce qui est cause que nous ne nous regardons que comme des êtres qu'on n'a élevés que pour les rendre plus malheureux, & ce qui fait que nous aimerions mieux n'être point du tout, que d'être tout ensemble & si excellens & si misérables.

Nos ancêtres étoient tellement convaincus de cette vérité, qu'ils cherchoient la mort avec le plus grand empressement du monde : & comme nos pays devenoient déserts, on trouva des raisons pour convaincre ceux qui restoient, de s'épargner durant quelque tems; on leur remontra qu'il ne falloit pas rendre inutile une si belle & si grande terre : que nous faisions un ornement de cet univers, & que

nous devions endurer la vie quand ce ne seroit que pour complaire au souverain maître qui nous l'avoit donnée. Quelque tems après, pour remplacer ceux qui avoient cherché leur repos dans une mort volontaire, tous ceux qui restoient s'obligèrent de présenter jusqu'à trois enfans aux Hebs. Tout le pays ayant été ainsi repeuplé, on publia qu'on accorderoit désormais la permission du grand repos à quiconque présenteroit un homme au Heb, soit que ce fût son propre fils ou quelqu'autre qui voulût bien lui servir de lieutenant & occuper sa place; mais on délibéra en même-tems, que personne ne pourroit demander cette permission qu'il n'eût au moins cent ans, ou qu'il ne fît paroître quelque blessure qui l'incommodât extraordinairement. Lorsqu'il achevoit ces mots, nous fûmes joints par deux frères, dont je fus très-fâché; car je n'avois jamais trouvé mon vieillard si bien disposé à me découvrir les mystères de toutes les choses sur lesquelles je lui demandois quelque éclaircissement.

Au reste, il ne se fait point d'assemblée au Hab, où il n'y ait vingt ou trente personnes qui demandent la liberté de retourner au repos, & on ne la refuse à qui que ce soit, quand on a de justes raisons pour la demander. Lorsque quelqu'un a obtenu son congé pour sortir de la vie, il présente son lieutenant qui doit avoir au moins trente-

cinq ans. La compagnie le reçoit avec joie, & on lui donne le nom du vieillard qui veut ceſſer de vivre. Cela étant fait, on lui repréſente les belles actions de ſon prédéceſſeur, & on lui dit qu'on eſt aſſuré qu'il ne dégénérera pas de la vertu de celui dont il va remplir la place. Cette cérémonie étant achevée, le vieillard vient gaiement à la table des fruits du repos, où il en mange juſqu'à huit, d'un viſage ſerein & riant. Lorſqu'il en a mangé quatre, ſon cœur ſe dilate, ſa rate s'épanouit; de ſorte que la joie extraordinaire qu'il reſſent, lui fait faire pluſieurs extravagances, comme de ſauter, de danſer & de dire toutes ſortes de ſottiſes auxquelles les frères ne font point d'attention, parce qu'elles partent d'un homme qui perd la raiſon. On lui préſente encore deux autres fruits qui altèrent tout-à-fait ſon cerveau; alors ſon lieutenant avec un autre le conduiſent au lieu qu'il s'eſt choiſi quelque tems auparavant pour ſépulture: & là ils lui donnent deux autres fruits qui le plongent dans un ſommeil éternel. Ils ferment enſuite ſon tombeau, & s'en retournent en conjurant le ſouverain être d'avancer les bienheureux momens auxquels ils doivent jouir du repos pareil à celui de leur frère. Voilà comme naiſſent, vivent & meurent les Auſtraliens.

CHAPITRE VIII.

Des exercices des Auſtraliens.

LES Auſtraliens comptent leurs années depuis le premier point du ſolſtice du Capricorne, juſqu'à la révolution du même point, & ils en jugent exactement par l'ombre d'une pointe attachée contre une muraille, & oppoſée directement au midi : lorſque cette ombre eſt parvenue au point le plus bas qui eſt marqué dans tous leurs appartemens, ils reconnoiſſent que l'année eſt finie.

Depuis ce ſolſtice juſqu'à l'équinoxe de Mars, ils comptent un ſueb ou un mois : depuis l'équinoxe de Mars juſqu'au ſolſtice de l'Ecreviſſe, ils comptent un autre mois. Depuis ce tems juſqu'à l'autre équinoxe, un troiſième mois, & le quatrième s'étend depuis cet équinoxe juſqu'au ſolſtice du Capricorne ; de ſorte qu'ils n'ont ainſi que quatre mois en l'année : ils nomment ſuëm, ce que nous appelons ſemaine, & ils en comptent autant que de lunaiſons ; ils diviſent les jours qu'ils nomment ſuec en trois parties ; murc, le jour commençant ; durc, le jour avancé ; & ſpurc, le jour finiſſant : ils ne font aucune diviſion de la nuit, parce qu'ils la paſſent dans un profond ſommeil,

qu'ils ſe procurent par le moyen des fruits qu'ils mangent avant que de s'endormir; car ces fruits les aſſoupiſſent tellement, que rien n'eſt capable de les réveiller tant que leurs ſens ſont engourdis par la vertu de ces fruits.

Le murc commence à cinq heures du matin, & dure juſqu'à dix heures : le durc ſuit qui dure juſqu'à trois heures du ſoir, après lequel eſt le ſpurc qui finit à huit heures. La première partie du jour eſt pour le Hab & les ſciences : la ſeconde pour le travail, & la troiſième pour l'exercice public. Ils vont au Hab de cinq jours en cinq jours : l'ordre qu'ils obſervent eſt tel, que le premier quartier vient y paſſer le murc; le ſecond quartier le durc, & le troiſième le ſpurc. Le ſecond jour, le quatrième quartier vient au murc, le cinquième au durc, & le ſixième au ſpurc. Troiſième jour, le ſeptième, & puis le huitième & le neuvième, & ainſi des autres : de ſorte que le ſixième jour, le premier quartier recommence, non au murc ou au matin, mais au durc. On voit ainſi ſans ceſſe dans ce Hab, quatre cents perſonnes, ſans compter celles des Hebs qui ſuivent leurs quartiers. Ils paſſent donc le tiers du jour au Hab, ſans prononcer une ſeule parole, éloignés d'un pas les uns des autres, & ſi attentifs à ce qu'ils penſent, que rien n'eſt capable de les diſtraire. J'ai appris qu'ils faiſoient autrefois certains ſignes extérieurs, accompagnés

de grimaces & de contorsions, mais qu'on les avoit entièrement bannis, comme indignes d'un homme raisonnable. Les jours qu'ils ne vont pas au Hab, il sont obligés de se trouver au Heb, pour traiter des sciences, ce qu'ils font avec un ordre & une méthode merveilleusement claire & bien suivie. Ils proposent les uns après les autres leurs difficultés, qu'ils appuient de puissantes raisons : ils répondent ensuite à toutes celles qu'on leur oppose. La dispute étant finie, si on a proposé quelque chose d'importance, on l'écrit dans le livre public, & un chacun le remarque en particulier avec un grand soin; s'il arrive que quelqu'un ait connu quelque chose qui lui déplaise, ou qu'il juge nécessaire à l'avantage de la patrie, il le propose aux frères, & on conclud ce que l'on juge de plus raisonnable, sans avoir égard à autre chose qu'au bien public.

Ils emploient l'autre tiers du jour à leurs jardins, qu'ils cultivent avec une adresse qui n'est point connue en Europe; ils savent donner une douceur si agréable à leurs fruits par de certaines liqueurs dont ils arrosent leurs arbres, qu'on ne peut rien manger de plus délicieux. Leurs parterres sont émaillés de mille sortes de fleurs, les unes plus belles que les autres, & qui semblent se disputer l'avantage de l'éclat de la variété des couleurs, & des charmes de l'odeur. Leurs allées y sont d'une

longueur à perte de vue, & d'une propreté à laquelle on ne sauroit rien ajouter. Tout cela est entrecoupé de mille pièces d'eau toutes différentes, qui forment des bassins, des canaux, des cascades, & tout ce que l'art peut inventer pour le plaisir des sens; si bien que ces jardins sont réellement tels que nous nous en figurons quelquefois en idée, lorsque nous laissons agir notre imagination au gré de nos desirs.

Le dernier tiers du jour est destiné à trois sortes d'exercices fort divertissans. Le premier consiste à faire paroître ce qu'ils ont inventé de nouveau, ou à répéter ce qu'on a déjà fait voir auparavant; mais il ne se passe guère sans qu'on propose quelqu'invention nouvelle; & le nom de ceux qui en sont les auteurs, est écrit dans le livre des curiosités publiques, ce qu'ils estiment le plus grand honneur qu'on puisse recevoir parmi eux. En trente-deux ans que j'ai demeuré dans le pays, j'en ai remarqué plus de cinq mille qui passeroient pour autant de prodiges parmi nous.

Le second exercice consiste à manier deux sortes d'armes, dont les unes ont beaucoup de rapport à nos hallebardes, & les autres à nos tuyaux d'orgues, ils manient celles-là avec une grande agilité, mais non pas cependant avec toute la dextérité que j'ai remarquée en Europe: leurs hallebardes sont si grosses & si fortes, qu'elles peuvent percer facile-

ment six hommes ensemble; ce sont des pièces de bois façonnées & trempées dans une eau de mer, mêlée de quelques autres drogues qui les endurcit, & les rend en même-tems plus légères.

L'autre sorte d'arme que j'ai comparée aux montres de nos orgues, est composée de dix ou douze tuyaux, qui ont certains ressorts au bout, lesquels étant lâchés poussent des balles avec tant d'impétuosité, qu'elles percent cinq & six hommes d'un coup; l'action de ce ressort est si rapide & si prompte, qu'il est impossible de s'en garantir, & que l'on est plutôt frappé qu'on n'a pensé à parer le coup.

Au reste, ils jettent leurs hallebardes de trente ou quarante pas, & de quinze coups ils n'en manqueront pas deux à frapper au blanc.

Mais leur force est encore plus prodigieuse que leur adresse, car ils portent, sans aucun effort, six & sept quintaux, & arrachent avec facilité des arbres que nous ne pourrions pas même remuer; je me souviens d'en avoir vu un qui ayant percé de sa hallebarde quatre demi-hommes, comme ils nous appellent, les portoit sur l'une de ses épaules suspendus à la même hallebarde, deux devant & deux derrière.

Le troisième exercice consiste à jeter, avec la main, certaines balles de trois ou quatre grosseurs différentes; ils jettent les unes en l'air, les autres

contre des buts, & quelquefois ils se les jettent l'un à l'autre : celles qu'ils jettent en l'air doivent se choquer en un certain point marqué, pour être bien jetées ; & pour celles qu'ils jettent contre un but, elles doivent passer par un trou qui est au but, ce qu'ils font souvent dix & douze fois de suite.

Ce qui est plus remarquable dans ces exercices, c'est qu'ils les font d'un air gai, bien que grave & majestueux, sans aucun désordre ni aucune altération.

Les balles qu'ils se jettent l'un à l'autre sont semblables à celles de nos jeux de paume, si ce n'est qu'elles sont plus douces & moins dangereuses : l'adresse de celui qui les jette consiste à frapper celui contre lequel il joue, & celui-ci, de son côté, met toute son adresse à éviter le coup qu'on lui porte ; le plaisir de les voir est si grand, qu'il n'est rien qu'on ne quitte pour avoir ce divertissement. Tantôt ils sautent en cabriolant, pour donner lieu à la balle de passer : tantôt ils se contournent & se courbent de tant de façons, qu'il n'est danseur de corde ou voltigeur parmi nous, qui approche de leur agilité ; quand celui qui jette les balles en lance trois ou quatre de suite coup sur coup, c'est une chose admirable à voir que le manège de celui qui les reçoit, lequel se courbe à l'une, se plie pour l'autre, reçoit & rejette la troi-

sième & la quatrième de ses mains, & quelquefois de ses pieds; ce qui se fait presqu'au même instant; car comme les balles sont toujours jetées parfaitement droit, c'est une nécessité ou que tous les coups portent, ou que celui qui est le but ait une adresse extraordinaire pour les éviter & les détourner. J'ai été estimé assez adroit en Portugal; mais je paroissois fort pesant parmi les Australiens, & si ce n'eût été que je m'excusois sur le grand nombre de plaies que j'avois reçues, j'aurois fait passer ma nation pour tout-à-fait lourde & grossière.

CHAPITRE IX.

De la langue australienne & des études des Australiens.

Les Australiens se servent de trois façons d'expliquer leurs pensées comme en Europe; à savoir, des signes, de la voix & de l'écriture. Les signes leur sont familiers, & j'ai remarqué qu'ils passent plusieurs heures ensemble sans se parler autrement. Ils ne parlent que lorsqu'il est nécessaire de lier un discours & de faire une longue suite de propositions. Tous leurs mots sont monosyllabes, & leurs conjugaisons sont toutes semblables, par

exemple, *af* signifie aimer, & voici comme ils le conjuguent au préſent : *la*, *pa*, *ma*, j'aime, tu aimes, il aime. *lla*, *ppa*, *mma*, nous aimons, vous aimez, ils aiment. Ils n'ont qu'un prétérit que nous appelons parfait : *lga*, *pga*, *mga*, j'ai aimé, tu as aimé, &c. *llga*, *ppga*, *mmga*, nous avons aimé, vous avez aimé, &c. Le futur c'eſt *lda*, *pda*, *mda*. j'aimerai, tu aimeras, &c. *llda*, *ppda*, *mmda*, nous aimerons, vous aimerez, &c. Travailler, en langue Auſtralienne c'eſt *uf*; ils le conjuguent ainſi : *lu*, *pu mu*, je travaille, tu travailles, il travaille : *lgu*, *pgu*, *mgu*, nous travaillons, vous travaillez, ils travaillent; & ainſi des autres tems.

Ils n'ont aucune déclinaiſon, ni même aucun article & très-peu de noms. Ils expriment les choſes ſimples par une ſeule voyelle : & celles qui ſont compoſées, par les voyelles qui ſignifient les principaux d'entre les corps ſimples dont elles ſont compoſées. Ils ne reconnoiſſent que cinq corps ſimples, dont le premier & le plus noble eſt le feu qu'ils appelent d'une ſeule lettre *A*, le ſecond eſt l'air qu'ils appellent *E*, le troiſième eſt le ſel qu'ils nomment *O*, le quatrième l'eau nommée *I*, & le cinquième la terre appelée *V*.

Tous leurs adjectifs & leurs épithètes ſe marquent par une ſeule conſonne dont ils ont un bien plus grand nombre que les Européens. Chaque conſonne

consonne signifie une qualité qui convient aux choses signifiées par les voyelles; ainsi *B*, veut dire clair: *C*, chaud: *D*, désagréable: *F*, sec; & suivant ces explications, ils forment si parfaitement leurs noms, qu'en les entendant on conçoit aussitôt la nature de la chose qu'ils nomment. Ils appellent par exemple, les étoiles *Aeb*, mot qui fait entendre tout d'un coup les deux corps simples dont elles sont composées, & qu'elles sont avec cela lumineuses. Ils appellent le soleil *Aab*, les oiseaux *Oef:* ce qui marque tout à la fois qu'ils sont d'une matière sèche, piquante & aérienne. Ils nomment l'homme *Vez:* ce qui signifie une substance partie aérienne, partie terrestre, accompagnée d'humidité; & ainsi des autres choses. L'avantage de cette façon de parler est qu'on devient philosophe en apprenant les premiers mots qu'on prononce, & qu'on ne peut nommer aucune chose en ce pays, qu'on n'explique sa nature en même tems; ce qui passeroit pour miraculeux, si on ne savoit pas le secret de leur alphabet & de la composition de leurs mots.

Si leur façon de parler est si admirable, celle d'écrire l'est encore davantage. Ils n'ont que des points pour expliquer leurs voyelles, & ces points ne se distinguent que par leur situation; ils ont

cinq places : la supérieure signifie l'*A* : la suivante l'*E*, &c. par exemple :

A.

E.

I.

O.

U.

Et bien qu'il nous semble que la distinction en soit assez difficile, l'habitude qu'ils en ont, la leur rend très-aisée. Ils ont trente-six consonnes, dont vingt-quatre sont très-remarquables ; ce sont de petits traits qui environnent les points & qui signifient par la place qu'ils occupent ; par exemple *EB* ! air clair, *OC* — eau chaude, *IX* — eau froide, *UL* ; terre humide, *AF* ! feu sec, *ES* ! air blanc, & ainsi des autres. Ils en ont encore dix-huit ou dix-neuf ; mais nous n'avons aucune consonne en Europe qui les puisse expliquer.

Plus on considérera cette façon d'écrire, plus on y trouvera de secrets à admirer. Le *B.* signifie clair, le *C.* chaud, l'*X.* froid, *L.* humide, *F.* sec, *S.* blanc, *N.* noir, *T.* vert, *D.* desagréable, *P.* doux, *Q.* plaisant, *R.* amer, *M.* souhaitable, *G.* mauvais, *Z.* haut, *H.* bas, *J.* rouge, *A.* joint avec *I*, paisible. Aussitôt qu'ils

prononcent un mot, ils connoiſſent la nature de la choſe qu'il ſignifie; comme quand ils écrivent ce mot *Ipin*, on entend auſſitôt une pomme douce & deſirable, *Izd*, un fruit mauvais & deſagréable : & ainſi du reſte.

Quand on enſeigne un enfant, on lui explique la ſignification de tous les élemens & la nature de toutes les choſes qu'il profère : ce qui eſt un avantage merveilleux, tant pour les particuliers que pour le public; puiſqu'auſſitôt qu'ils ſavent lire, c'eſt-à-dire, communément à trois ans, ils comprennent en même-tems tout ce qui convient à tous les êtres. Ils ſavent lire parfaitement à l'âge de dix ans, & ils connoiſſent tous les ſecrets de leurs lettres à quatorze. Ils ſavent toutes les difficultés de la philoſophie à vingt : & depuis vingt juſqu'à vingt-cinq, ils s'appliquent à la contemplation des aſtres, & ils diviſent cette étude en trois parties; la première eſt de la révolution des aſtres qui comprend leurs années : la ſeconde de leur diſtinction, & la troiſieme de leurs qualités : avec des raiſonnemens qui ſont tout autres que ceux que l'on fait en Europe ſur cette matière. Mais comme ce ſujet eſt purement philoſophique, ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler plus en détail.

Ils s'occupent depuis ving-cinq juſqu'à vingt-huit ans de la connoiſſance de leur hiſtoire; & ce n'eſt qu'en ce ſeul point qu'ils font paroître une

foibleſſe d'eſprit ſemblable à celle des autres peuples, tant pour l'antiquité juſqu'à laquelle ils font remonter leur origine, que pour les choſes fabuleuſes qu'ils racontent des premiers hommes dont ils diſent être deſcendus. Ils comptent plus de douze mille révolutions de ſolſtices depuis le commencement de leur république. Ils débitent qu'ils tirent leur origine du Haab, ou d'une divinité qui d'un ſeul ſouffle produiſit trois hommes deſquels tous les autres ſont venus. Ils ont de vieilles écorces qui contiennent huit mille révolutions de leur hiſtoire, & elle y eſt écrite en forme d'annales. Le reſte eſt compris dans quarante-huit volumes d'une groſſeur prodigieuſe; mais tout ce qui y eſt rapporté à plus l'air de prodiges que d'évènemens hiſtoriques, & eſt plutôt merveilleux que croyable; car ſi tout ce qu'ils racontent étoit vrai, les étoiles ſe ſeroient multipliées des deux tiers; le ſoleil ſeroit groſſi de la moitié, & la lune fort diminuée; la mer auroit changé de place, & il ſeroit arrivé mille autres choſes pareilles qui ſont hors de toute apparence.

Pour ce qui eſt de nous, ils ne nous font commencer que cinq mille révolutions après eux, & l'origine qu'ils nous donnent eſt tout-à-fait ridicule; car ils diſent qu'un ſerpent d'une groſſeur démeſurée, & amphibie, qu'ils nomment *Ams*, s'étant jeté ſur une femme pendant ſon ſommeil,

& en ayant joui, ſans lui faire aucun autre mal, cette femme ſe réveilla ſur la fin de l'action, de laquelle elle eût tant d'horreur qu'elle ſe précipita dans la mer; le ſerpent ſe jeta auſſitôt dans l'eau après elle, & la ſoutenant toujours, la porta juſqu'à une iſle voiſine, où touchée de l'amitié de cet animal, & ſe repentant de ſon propre déſeſpoir, elle réſolut de ſe conſerver la vie, & chercha, dans ce lieu deſert, tout ce qui pouvoit lui ſervir d'alimens & de nourriture; le ſerpent de ſon côté lui apportoit tout ce qu'il trouvoit. Enfin cette femme accoucha de deux enfans, l'un mâle & l'autre femelle; le ſerpent redoubla alors ſes ſoins, ne ceſſant d'aller & de venir pour trouver de quoi nourrir la mère & les enfans: quand les fruits ordinaires lui manquoient, il prenoit des poiſſons, & quelquefois de petits animaux qu'il leur apportoit; à meſure que ces deux enfans croiſſoient, ils faiſoient paroître les plus grands ſignes de malice, & les plus grandes marques de brutalité, ce qui cauſa tant de triſteſſe & de chagrin à la mère qu'elle en devint inconſolable. Le ſerpent s'apperçut de ſes ennuis, & penſant qu'elle regrettoit ſon pays, après avoir fait ſon poſſible pour la conſoler, ſans rien avancer, il lui fit pluſieurs ſignes pour lui faire entendre que ſi elle vouloit retourner avec les ſiens, il l'aſſiſteroit en ſon retour, comme il l'avoit aidée à ſa venue. Cette femme

se jeta dans l'eau, plutôt à dessein d'éprouver la volonté du serpent, que pour aucune autre considération : au même instant, le serpent se mit à la nage, se plaça sous son estomac, & la porta en peu d'heures en son pays; après quoi il repassa pour joindre ses deux petits, qui étant devenus grands, s'accouplèrent, & multiplièrent beaucoup, ne vivant que de chasse & de pêche, comme des bêtes carnacières : l'Isle étant devenue, par la suite, trop peuplée, ils trouvèrent le moyen de passer en d'autres pays, & de les remplir de leurs productions, avec tous les désordres que nous expérimentons. Voilà l'origine que les Australiens nous donnent; mais revenons à eux.

Lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de trente ans, ils ont la permission de raisonner sur toutes sortes de matières, excepté sur celle du Haab, c'est-à-dire, de la divinité. Quand ils ont environ trente-cinq ans, ils peuvent être lieutenans dans les hebs, & faire un corps de famille avec les autres freres, dans un appartement séparé; après vingt-cinq autres années ils peuvent retourner au heb, pour y servir à l'instruction de la jeunesse; mais ils observent ordinairement en cela le rang de l'ancienneté, si ce n'est que quelque vieillard cede volontiers sa place à un autre.

CHAPITRE X.

Des animaux de la Terre-Auſtrale.

Il n'y a perſonne pour peu qu'il ſoit verſé en la connoiſſance des pays, qui ne ſache que les animaux y ſont auſſi différens que les terres qui les portent. L'Angleterre n'a point de loups; & les ſerpens ne ſauroient vivre ſur la terre de l'Irlande, quelque part même qu'elle ſoit tranſportée.

Le bois des forêts de ce même pays ne ſouffre ni vers, ni araignées : les iſles Orcades n'ont point de mouches; la Candie ne porte aucun animal venimeux; le venin même tranſporté aux iſles de la Trinité perd ſa malignité, & ceſſe d'être mortel.

C'eſt une choſe aſſurée que les gros animaux ne ſont pas toujours les plus incommodes; les menues vermines que les Auſtraliens ne peuvent concevoir, & qui n'ont rien de rare que la vie, font tant de déſordre en pluſieurs endroits de l'Europe, qu'elles cauſent ſouvent la ſtérilité, la peſte & d'autres maux auſſi conſidérables; c'eſt pourquoi je dois mettre au nombre des plus grands biens des Auſtraliens, l'avantage qu'ils ont d'être abſolument exempts de toutes ſortes d'inſectes.

longueur à perte de vue, & d'une propreté à laquelle on ne sauroit rien ajouter. Tout cela est entrecoupé de mille pièces d'eau toutes différentes, qui forment des bassins, des canaux, des cascades, & tout ce que l'art peut inventer pour le plaisir des sens; si bien que ces jardins sont réellement tels que nous nous en figurons quelquefois en idée, lorsque nous laissons agir notre imagination au gré de nos desirs.

Le dernier tiers du jour est destiné à trois sortes d'exercices fort divertissans. Le premier consiste à faire paroître ce qu'ils ont inventé de nouveau, ou à répéter ce qu'on a déjà fait voir auparavant; mais il ne se passe guère sans qu'on propose quelqu'invention nouvelle; & le nom de ceux qui en sont les auteurs, est écrit dans le livre des curiosités publiques, ce qu'ils estiment le plus grand honneur qu'on puisse recevoir parmi eux. En trente-deux ans que j'ai demeuré dans le pays, j'en ai remarqué plus de cinq mille qui passeroient pour autant de prodiges parmi nous.

Le second exercice consiste à manier deux sortes d'armes, dont les unes ont beaucoup de rapport à nos hallebardes, & les autres à nos tuyaux d'orgues, ils manient celles-là avec une grande agilité, mais non pas cependant avec toute la dextérité que j'ai remarquée en Europe: leurs hallebardes sont si grosses & si fortes, qu'elles peuvent percer facile-

ment six hommes ensemble; ce sont des pièces de bois façonnées & trempées dans une eau de mer, mêlée de quelques autres drogues qui les endurcit, & les rend en même-tems plus légères.

L'autre sorte d'arme que j'ai comparée aux montres de nos orgues, est composée de dix ou douze tuyaux, qui ont certains ressorts au bout, lesquels étant lâchés poussent des balles avec tant d'impétuosité, qu'elles percent cinq & six hommes d'un coup; l'action de ce ressort est si rapide & si prompte, qu'il est impossible de s'en garantir, & que l'on est plutôt frappé qu'on n'a pensé à parer le coup.

Au reste, ils jettent leurs hallebardes de trente ou quarante pas, & de quinze coups ils n'en manqueront pas deux à frapper au blanc.

Mais leur force est encore plus prodigieuse que leur adresse, car ils portent, sans aucun effort, six & sept quintaux, & arrachent avec facilité des arbres que nous ne pourrions pas même remuer; je me souviens d'en avoir vu un qui ayant percé de sa hallebarde quatre demi-hommes, comme ils nous appellent, les portoit sur l'une de ses épaules suspendus à la même hallebarde, deux devant & deux derrière.

Le troisième exercice consiste à jeter, avec la main, certaines balles de trois ou quatre grosseurs différentes; ils jettent les unes en l'air, les autres

contre des buts, & quelquefois ils se les jettent l'un à l'autre : celles qu'ils jettent en l'air doivent se choquer en un certain point marqué, pour être bien jetées ; & pour celles qu'ils jettent contre un but, elles doivent passer par un trou qui est au but, ce qu'ils font souvent dix & douze fois de suite.

Ce qui est plus remarquable dans ces exercices, c'est qu'ils les font d'un air gai, bien que grave & majestueux, sans aucun désordre ni aucune altération.

Les balles qu'ils se jettent l'un à l'autre sont semblables à celles de nos jeux de paume, si ce n'est qu'elles sont plus douces & moins dangereuses : l'adresse de celui qui les jette consiste à frapper celui contre lequel il joue, & celui-ci, de son côté, met toute son adresse à éviter le coup qu'on lui porte ; le plaisir de les voir est si grand, qu'il n'est rien qu'on ne quitte pour avoir ce divertissement. Tantôt ils sautent en cabriolant, pour donner lieu à la balle de passer : tantôt ils se contournent & se courbent de tant de façons, qu'il n'est danseur de corde ou voltigeur parmi nous, qui approche de leur agilité ; quand celui qui jette les balles en lance trois ou quatre de suite coup sur coup, c'est une chose admirable à voir que le manège de celui qui les reçoit, lequel se courbe à l'une, se plie pour l'autre, reçoit & rejette la troi-

sième & la quatrième de ses mains, & quelquefois de ses pieds; ce qui se fait presqu'au même instant; car comme les balles sont toujours jetées parfaitement droit, c'est une nécessité ou que tous les coups portent, ou que celui qui est le but ait une adresse extraordinaire pour les éviter & les détourner. J'ai été estimé assez adroit en Portugal; mais je paroissois fort pesant parmi les Australiens, & si ce n'eût été que je m'excusois sur le grand nombre de plaies que j'avois reçues, j'aurois fait passer ma nation pour tout-à-fait lourde & grossière.

CHAPITRE IX.

De la langue australienne & des études des Australiens.

Les Australiens se servent de trois façons d'expliquer leurs pensées comme en Europe; à savoir, des signes, de la voix & de l'écriture. Les signes leur sont familiers, & j'ai remarqué qu'ils passent plusieurs heures ensemble sans se parler autrement.

Ils ne parlent que lorsqu'il est nécessaire de lier un discours & de faire une longue suite de propositions. Tous leurs mots sont monosyllabes, & leurs conjugaisons sont toutes semblables, par

ſont des bêtes plus douces que les bœufs les plus traitables, & elles ſont d'un entretien ſi facile, que deux livres d'herbes les nourriſſent plus de trois jours. Elles peuvent même demeurer un jour ſans manger; & dans les voyages les plus difficiles, elles font dix-huit & vingt lieues tout d'une traite, ſans qu'il ſoit beſoin de s'arrêter pour les repaître.

Il eſt aiſé de comprendre l'utilité que les marchands retireroient de ces animaux; ils ne feroient pas la dixième partie de la dépenſe qu'il ſont obligés de faire pour le tranſport de leurs marchandiſes: deux de ces animaux portent la charge d'un grand charriot tiré à ſix chevaux. Les Auſtraliens qui n'ont beſoin d'aucun trafic, ſont excuſables d'en faire ſi peu de cas; mais les Européens trouveroient leur compte à en faire venir, même à quelque prix que ce fût.

Mais rien de tout cela n'approche de l'utilité que les Européens pourroient tirer des oiſeaux carnaciers dont j'ai parlé: car ces animaux qui ſont fort cruels étant ſauvages, peuvent s'apprivoiſer comme nos animaux domeſtiques. Lorſque j'arrivai dans la Terre-Auſtrale, on en conſervoit encore dans le fezain qui portoient un homme avec plus de facilité qu'un cheval d'Eſpagne; on les monte au défaut de leurs aîles, & les plumes de leur dos ſervent d'un couſſin fort commode. Il ne faut ſimplement que leur attacher une ficelle

au bec, pour les conduire où & comme l'on veut; on fait ainſi quarante & cinquante lieues tout d'une traite, & après s'être repoſé environ deux heures pour les faire repaître, on en fait encore autant, de ſorte qu'on peut faire en un jour cent lieues ſans aucune incommodité, ſans crainte & ſans danger, ſans ſe mettre en peine ni des ruiſſeaux, ni des rivières, ni des bois, ni des montagnes, ni d'aucune mauvaiſe rencontre. Deux raiſons qui n'ont aucun lieu en Europe, ont obligé les Auſtraliens à s'en défaire; la première, c'eſt qu'ils ſont d'une ardeur extrême pour la conjonction charnelle: ce qui étoit cauſe qu'un mâle portoit quelquefois celui qui le montoit dans une iſle où il ſentoit quelque femelle, & l'Auſtralien y étoit dévoré par les oiſeaux ſauvages. La ſeconde eſt qu'ils ſe perſuadèrent que ces oiſeaux privés attiroient ſur leur terre les autres qui leur cauſoient de ſi grands déſordres. Ces conſidérations n'auroient point lieu à l'égard des pays ſeptentrionaux, où l'on ne tranſporteroit que ceux de ces oiſeaux qui ſeroient apprivoiſés, & où il n'y en auroit point de ſauvages. Voilà ce que j'ai remarqué de plus conſidérable touchant les animaux de la Terre-Auſtrale; quant aux fruits qu'elle porte, ils ſurpaſſent tout ce qu'on peut imaginer de beau & de délicieux; mais outre leur beauté & leur délicateſſe, le fruit du repos a des propriétés vraiment miraculeuſes; le ſommeil qu'il procure

pour autant de tems qu'on veut, & toutes les plaies que ſon jus guérit en très-peu de tems, me portent à croire qu'il n'y a aucun mal en Europe contre lequel il ne pût être un remède ſouverain. J'ai ſu que ce fut par ſon moyen qu'on guérit toutes mes bleſſures à mon arrivée, & ayant reçu enſuite en pluſieurs combats quantité de coups, dont les uns m'avoient fait de grandes plaies, & les autres m'avoient fracaſſé les os, j'ai toujours été parfaitement rétabli en trois jours. On tireroit de ce fruit ſalutaire plus de ſecours que de cette multitude de drogues & de remèdes qui coûtent ſi cher en Europe, & qui tuent la plupart des malades à qui on les donne.

J'étois ſujet à pluſieurs foibleſſes pendant mon ſéjour dans le Portugal, & les effroyables ſecouſſes que j'avois ſouffertes ſur la mer m'avoient beaucoup affoibli; cependant étant arrivé en ce pays, & y vivant des fruits qui ſervent de nourriture, je dois dire que je n'ai pas ſenti la moindre foibleſſe, ni la plus légère infirmité, & bien que l'éloignement de mon pays, joint à des coutumes toutes extraordinaires que j'étois obligé de pratiquer, me donnaſſent pluſieurs ennuis, auſſitôt que je mangeois un fruit de repos, mes reſſentimens s'adouciſſoient, mon cœur revenoit, & je me ſentois dans une ſituation de corps & d'eſprit, qui me rendoit ſi content, que je ne pouvois deſirer quoi

que

que ce fût. De quel prix ne seroient pas de tels fruits en Europe, où la tristesse tue la plupart des hommes, & où les chagrins causent des langueurs qui sont pires que la mort?

Mais que peut-on s'imaginer de plus souhaitable que de vivre splendidement & très-délicatement sans faire aucune dépense? Il ne faudroit pour cela qu'avoir trois ou quatre de ces fruits, plus délicats & plus appétissans que nos viandes les plus succulentes & les mieux assaisonnées, & boire d'une espèce de nectar naturel qui coule par ruisseau en ce pays, chacun peut se rassasier des fruits & boire de cette eau sans être obligé ni de labourer la terre, ni de cultiver des arbres.

J'ai admiré cent fois comme la nature donne en se jouant, & même avec profusion en ce pays, les choses dont elle est si avare chez nous. Mais je ne saurois passer sous silence l'abondance de cristal qui s'y rencontre, & que les Australiens savent tailler & poser l'un sur l'autre avec tant de propreté & d'adresse, qu'on a de la peine à en trouver les jointures. Ce cristal est si transparent, qu'on n'en pourroit pas distinguer les pores, si les riches figures de diverses couleurs que la nature y forme, ne les faisoient connoître.

Mais ce qui passe à mon sens, tout ce qu'on peut voir de plus prodigieux au monde, c'est un Hab qui se voit dans le sezain de Huf, lequel est

d'une seule pièce de cristal, ce qui ne s'est pu faire qu'à force de piquer & de tailler dans un gros rocher tout de cette matière : ce merveilleux Hab surpasse les ordinaires en hauteur & en largeur, car il est haut de deux cents pieds & large de cent cinquante. Les figures dont le cristal est entremêlé, sont plus grandes que les autres, & on voit bien qu'elles sont de toute leur longueur sans aucune pièce rapportée. On m'a assuré qu'on avoit déjà délibéré plusieurs fois s'il ne valoit pas mieux le détruire que de le conserver, parce qu'il tente la curiosité de ceux qui en sont éloignés, & qu'il cause de la distraction à ceux qui s'y assemblent; cependant il subsiste encore, & j'ai peine à croire qu'on puisse se résoudre à détruire une pièce si riche & si rare.

Tout ce que je trouve de plus difficile en cela, à l'égard des Européens, c'est de pouvoir communiquer, & d'avoir commerce avec ces peuples, & après y avoir bien fait réflexion, j'y vois des difficultés insurmontables, car comme ils ne souhaitent rien, & qu'ils n'ont besoin de rien, il n'y a pas d'apparence qu'on les puisse attirer par l'amorce du gain, de la récompense ou du plaisir, ni vaincre l'étrange aversion qu'ils ont pour nous, & qui est telle qu'ils ne peuvent entendre parler de nous sans témoigner l'envie qu'ils ont de nous détruire. D'ailleurs, tout ce que nous portons aux

terres nouvellement découvertes, & ce qui nous a procuré quelqu'accès auprès de leurs habitans, passe dans l'esprit des Australiens pour des bagatelles & des jouets d'enfant; ils regardent toutes nos étoffes comme nous considérons les toiles d'araignées; ils ne savent ce que signifient les mots d'or & d'argent; en un mot, tout ce que nous croyons précieux passe chez eux pour ridicule. Il ne nous resteroit plus que la voie des armes pour nous faire une entrée chez eux par la force ouverte; mais ils ont en cela un avantage sur nous, qui rendroit tous nos efforts inutiles; car la mer est si peu profonde en ces pays, qu'elle ne peut porter un bateau à deux ou trois lieues de leurs bords, si ce n'est par quelques détours particuliers, où il y a des veines d'eau qu'on ne peut connoître sans une longue expérience. Outre cela, ils ont des gardes si exacts sur les rivages, qu'il est impossible de les surprendre, ni même de les attaquer avec espérance de succès, comme on verra dans la suite.

CHAPITRE XII.

Des guerres ordinaires des Australiens.

C'est un ordre constant en ce monde qu'on ne peut avoir de bien sans peine, ni le conserver sans

difficulté ; ainſi on ne doit pas être ſurpris que les Auſtraliens ſoient obligés quelquefois de ſoutenir de grandes guerres, pour défendre un pays dont leurs voiſins connoiſſant les avantages, font tous leurs efforts pour y pénétrer. Les plus redoutables de ces voiſins ſont les Fondins, peuple fier & belliqueux, qui eſt toujours prêt à faire irruption du côté qu'on l'attend le moins : ce qui oblige les Auſtraliens à avoir pluſieurs milliers d'hommes continuellement en garde ſur les montagnes & ſur les rivages de la mer, où ils ont juſqu'à vingt mille hommes en ſoixante lieues de pays.

Le premier des gardes qui s'apperçoit des approches de l'ennemi fait auſſitôt le ſignal dont on eſt convenu. Ce ſignal conſiſte à jeter une eſpèce de fuſée volante qui s'élève fort haut, & dont le bruit s'entend de deux lieues : auſſitôt les autres qui ſont à droite & à gauche font le même ſignal, & toute la côte en vingt-quatre heures eſt avertie: la moitié des gardes court vers le lieu de l'alarme avec une telle promptitude qu'en moins de ſix heures il s'y trouve juſqu'à trente & quarante mille hommes ; quand on connoît qu'on eſt aſſez de monde pour repouſſer l'ennemi, on ôte le premier ſignal, & en même-tems tous les autres ceſſent, & il ne vient plus de renfort.

Mais ce qui me paroît le plus admirable, c'eſt de voir que, ſans avoir de chefs qui les mènent,

ſans s'avertir ni ſe parler de quoi que ce ſoit, ils ſavent ſe poſter avec tant d'ordre & de diſcipline, qu'on diroit que ce ſont autant d'admirables capitaines, qui n'ont tous qu'un même deſſein, & un même moyen pour l'éxécuter.

J'ai aſſiſté à deux irruptions que les Fondins firent dans le pays. La première fut environ dix-ſept ans après mon arrivée, & l'autre s'y fit l'année paſſée. Les Fondins s'étoient amaſſés au nombre d'environ cent mille pour eſſayer de paſſer par un endroit moins bien gardé que les autres. Il y en avoit déjà trente mille qui défiloient à la faveur de la nuit, & ſi quelques étourdis n'avoient inconſidérément fait du bruit, ils ſeroient tous entrés dans le pays avant qu'on s'en fût apperçu. Mais cet éclat les ayant fait découvrir, les Auſtraliens qui virent le danger extrême où ils étoient, doublèrent les ſignaux, auquel cas tous les ſezains doivent prendre les armes, & courir au ſecours.

Cependant les Fondins qui entroient en foule ne trouvèrent que trois cents Auſtraliens qui faiſoient ferme, mais avec tant de vigueur qu'ils arrêtèrent aſſez long-tems une partie des ennemis; mais comme ceux qui étoient déjà dans le pays les environnoient de toutes parts, ils furent taillés en pièces; néanmoins comme ils vendirent leur vie très-chèrement, & qu'ils combattirent plus de deux heures, les deux ſezains eurent le tems de

s'approcher; de sorte que pendant que ceux-ci succomboient, un autre gros se forma d'environ quinze cents hommes, les Fondins ayant passé sur le ventre aux premiers se jetèrent au nombre de plus de soixante mille dans le pays, criant *ham*, *ham*; c'est-à dire, victoire, victoire: cependant les quinze cents tenoient ferme comme un rocher, faisant front de toutes parts, mais les Fondins les environnèrent enfin, & en firent une épouvantable boucherie.

Cependant le jour commença, & une partie des Fondins s'étant opiniâtrée au combat contre les quinze cents Australiens, alluma de grands feux autour d'eux pour les brûler, ou du moins pour les empêcher de fuir; mais le reste des Australiens qui accouroient de toutes parts, forma enfin un gros de vingt-cinq mille hommes, avec lesquels j'étois, & s'étant partagé en trois corps, le plus petit qui étoit de cinq à six mille, tâcha de gagner le passage par où les Fondins étoient entrés: les Fondins qui avoient appréhendé ce dessein, y avoient laissé vingt mille hommes pour le garder, & ces vingt mille hommes donnèrent avec tant de furie sur les Australiens pendant cinq heures entières, qu'ils les auroient tous défaits, sans un renfort de trois mille qui survint, & soutint le combat cinq autres heures, avec un carnage horrible de part & d'autre. Cependant les

deux autres corps combattoient avec la même vigueur contre le reste des Fondins, & la boucherie fut si grande en cet endroit, que le champ de bataille étoit plein d'une espèce de mortier composé de terre & de sang, où on enfonçoit jusqu'aux genoux; les Fondins néanmoins commençoient à se lasser, lorsqu'un autre secours de vingt mille Australiens arriva, qui ayant percé les Fondins sans beaucoup de résistance, se joignirent à nous: comme nous nous trouvions de beaucoup supérieurs à nos ennemis, nous détachâmes dix mille hommes pour aller secourir les frères du passage, dont il y en avoit déjà eu beaucoup d'assommés par les Fondins, qui jetoient sur eux de grosses pierres du haut des montagnes où ils étoient en embuscade. De notre côté, nous qui avions des troupes toutes fraîches, nous recommençâmes comme un nouveau combat contre des gens presque abattus de fatigue; ils plièrent aussitôt, & se disposèrent à prendre la fuite; mais comme ils trouvèrent les chemins fermés, & qu'ils virent leur perte inévitable, ils retournèrent contre nous qui les poursuivions en queue, & combattant en désespérés ils s'ouvrirent un passage au travers de nos soldats, qui étoient las de les tuer.

S'étant ainsi fait jour à travers de nous, ils se mirent à fuir en désordre à travers le pays, dispersés d'un côté & d'autre dans les campagnes:

le combat dura jusqu'au milieu de la nuit suivante ; & comme les Australiens qui ne cessoient d'accourir de toutes parts rencontroient par-tout les Fondins qui fuyoient, ils n'en laissèrent échapper aucun : on courut en même-tems au passage où les Fondins se défendoient encore avec beaucoup de vigueur ; mais voyant venir ce grand secours, ils prirent aussitôt la fuite. Le combat étant fini, les Australiens qui avoient combattu se rafraîchirent, & se reposèrent ; & les autres prirent soin de rendre les derniers devoirs aux frères qui étoient morts dans cette défaite. On trouva plus de dix-neuf mille Australiens tués sur la place ; & il y en eût environ douze mille de blessés, du nombre desquels je dois me mettre, puisque j'y eus un bras cassé, & une cuisse percée. Un chacun reconnut ses morts, & eut soin de les transporter dans leurs départemens. On donna aussi les ordres nécessaires pour faire porter tous les corps des Fondins à l'endroit où ils avoient fait leur irruption ; & on en compta plus de quatre-vingt-dix mille, qu'on mit les uns sur les autres.

Voilà quel fut le premier combat des Australiens contre les Fondins, où je me trouvai, & que je décris comme témoin oculaire ; je n'y remarquai aucune règle de notre côté, si ce n'est de tenir ferme & de se laisser plutôt tuer qu'enfoncer. Au reste, ils ont tous dans le combat une

eſpèce de petite cuiraſſe légère, mince comme notre papier, mais ſi dure qu'à moins de porter des coups avec des efforts extraordinaires, on ne ſauroit la percer. Pour ce qui eſt de leur nourriture, elle ſe tire, pour chacun en particulier, de l'appartement d'où il eſt : les frères la portent en leur Hab le matin, & les frères du Hab voiſin la tranſportent dans le leur : & ainſi des autres juſqu'à l'endroit où ſont ceux auxquels les fruits ſont deſtinés.

Le ſecond combat des Auſtraliens où je me trouvai, arriva ſeize ans après celui-là : & voici quelle en fut la cauſe. Les Fondins s'étoient emparés d'une iſle fort conſidérable à dix lieues du ſezain de *Pief*; elle avoit dix-huit lieues de longueur & quatorze de largeur : & comme la terre en étoit très-bonne, ils s'y étoient fortifiés & beaucoup multipliés. La douceur de l'air, jointe à l'abondance, y attiroit tous les jours de nouvelles colonies, & ils avoient trouvé le ſecret de faire des courſes dans le continent des Auſtraliens.

La réſolution ayant donc été priſe de les chaſſer de cette iſle, on en écrivit ſeulement aux cinq cents ſezains voiſins qui détachèrent chacun quatre cents perſonnes ; ainſi on eut tout d'un coup une armée de deux cents mille hommes. On fit auſſitôt une eſpèce de grand bac ſemblable à une plate-forme, qui contenoit trois cents hommes de front

& quatre cents de côté : ainſi il portoit douze mille hommes rangés en bataille qu'on fit avancer de cette ſorte vers l'iſle. Outre cela, ils équipèrent ſix cents petits vaiſſeaux qui pouvoient porter chacun cent hommes, & quatre cents autres qu'on chargea de vivres & de munitions.

Entre toutes les machines de guerre que j'y vis, j'en remarquai une bien particulière ; elle conſiſtoit en pluſieurs échelles qui pouſſoient dans les murailles certaines pointes de fer, leſquelles par le moyen d'un reſſort s'élargiſſoient en crochet auſſitôt qu'elles étoient entrées dans la pierre ; de ſorte qu'en tournant après cela une roue, ces machines ébranloient les plus fortes murailles & les renverſoient. J'étois placé ſur le bac ou la plateforme quand on commença à marcher contre les Fondins, qui ſe préparoient depuis trois mois à ſe bien défendre. Ils étoient munis de toutes ſortes de proviſions, & leur armée étoit compoſée de trois cent mille combattans tous réſolus de vaincre ou de mourir. Cependant les Auſtraliens étant arrivés à la vue de l'iſle des Fondins, s'arrêtérent pour délibérer de quelle façon ils les attaqueroient ; & après avoir tenu conſeil, il fut arrêté qu'on débarqueroit la nuit vingt mille hommes dans les petits vaiſſeaux, pour environner l'iſle, & attirer au combat les Fondins, pendant que dix mille ſe jeteroient à la nage pour aborder l'iſle avec

les instrumens nécessaires pour renverser les murailles ; ce qui fut exécuté avec tant d'ordre & de promptitude, que les Fondins n'eurent pas le tems de se reconnoître. Les dix mille s'attachèrent à la première muraille, & l'ayant renversée, deux mille passèrent le fossé à la nage, & s'attachèrent au second mur : auquel ayant fait quelques brèches, les sentinelles entendirent le bruit, & allèrent aussitôt avertir le corps-de-garde le plus proche ; mais l'ardeur des Australiens étoit si grande, qu'avant que leurs ennemis eussent été avertis, il y en avoit déjà plus de cinq cents au-delà de la muraille, qui faisoient ferme pour soutenir les autres qui montoient avec tant de promptitude, qu'en une heure vingt mille se trouvèrent passés malgré tous les efforts des Fondins. Cependant leur roi ayant été averti que c'étoit tout de bon que les Australiens entroient dans l'isle, prit six mille hommes d'un corps de réserve, & vint à la tête pour les reconnoître. Les Australiens, de leur côté, poussèrent de grands cris pour avertir ceux de leur parti, & leur faire connoître qu'ils étoient au-delà de la muraille ; si bien que les Fondins ayant commencé un combat très-opiniâtre, les Australiens qui n'étoient pas encore passés, grimpèrent de tous côtés, & malgré la résistance des Fondins, il y en eut plus de cinquante mille qui passèrent, & qui se rendi-

rent maîtres d'une partie de la muraille, dans le tems que le jour commençoit à paroître. Les vaisseaux y abordèrent aussitôt, & en moins de deux heures il y en eut encore vingt mille qui passèrent par-dessus les murailles; de sorte que les Fondins qui s'étoient déjà amassés au nombre de plus de cent mille, voyant le danger qui les menaçoit, se réunirent tous en un seul corps, résolus de risquer le tout pour le tout, & se jetèrent avec tant d'impétuosité sur un gros d'ennemis qui faisoient ferme, qu'ils l'auroient entièrement défait, si un autre corps d'Australiens qui avoient renversé plus de deux cents toises de muraille ne fût venu à leur secours. C'étoit un détachement de six mille soldats de la plate-forme tout frais, & en bon ordre qui prirent les Fondins en queue, & qui en firent un tel carnage, qu'à peine en resta-t-il deux mille qui se sauvèrent dans une petite forteresse voisine; ainsi les Australiens se trouvèrent maîtres de la campagne. Néanmoins avant que d'aller attaquer les forts qui étoient plus avant dans l'isle, ils s'emparèrent de tous les dehors, afin d'ôter aux Fondins les moyens de leur échapper. On employa deux jours à cela, & on en mit deux autres à reconnoître les corps des frères qui avoient été tués dans le combat; on en compta jusqu'à quarante-deux mille, & on leur rendit les

devoirs ordinaires de la ſépulture. On fit auſſi le compte des Fondins morts, & on en trouva ſix-vingt mille.

Après cela, les Auſtraliens allèrent par toutes les villes de l'iſle ; ils en forcèrent cinq en un jour, & firent un carnage effroyable de tous ceux qui s'y rencontrèrent. Au reſte, je ne crois pas qu'il ſe voie en aucun lieu du monde de plus belles femmes que celles de ce pays ; & quelqu'effort que je fiſſe ſur moi pour m'accommoder aux manières dures & inſenſibles des Auſtraliens, je ne pus m'empêcher de donner des marques de compaſſion en voyant égorger impitoyablement de ſi belles perſonnes, ce qui ſcandaliſa fort ceux des frères qui s'en apperçurent ; mais ce fut bien pis lorſqu'étant entré dans une maiſon qui paroiſſoit plus conſidérable que les autres, j'y trouvai une vénérable matrone avec deux filles de vingt-cinq à vingt-ſix ans, qui ſe jetèrent à mes pieds : car leurs charmes me tranſportèrent ſi fort, que je faillis à en perdre la connoiſſance & la raiſon, & m'étant avancé vers une de ces filles que j'embraſſois en la relevant, deux Auſtraliens entrèrent dans ce moment. Je vis bien dans le feu de leurs yeux & dans l'indignation qui paroiſſoit ſur leur viſage que j'étois perdu ; néanmoins ils ſe contentèrent d'égorger les dames en ma préſence. Je ne ſavois plus ni à quoi me réſoudre ni ce que j'allois devenir ; je n'oſois plus

enviſager un Auſtralien en face : & auſſitôt que quelqu'un d'eux s'approchoit de moi, ma confuſion paroiſſoit ſur mon viſage & me faiſoit baiſſer les yeux. Dans cette perplexité je retournai ſur un vaiſſeau où je fis ſemblant d'être bleſſé, afin que l'on ne trouvât pas mauvais que j'euſſe quitté l'armée, & j'y demeurai l'eſprit ſi abattu d'ennui & de triſteſſe, que j'avois peine à me ſouffrir moi-même. Cependant le plat pays & toutes les villes de l'iſle ayant été ſaccagés, on réſolut d'attaquer les places fortes : on en environna trois à la fois, & tous les travaux d'un ſiège ſe réduiſant parmi ces peuples à creuſer la terre autour de la place qu'on attaque, trois cents hommes y furent occupés pendant trois jours, au bout deſquels ils arrivèrent enfin aux murailles nonobſtant les ſorties des Fondins. Il ſapèrent donc ces murailles & démantelèrent ces villes au grand étonnement de tous les habitans. Ils donnèrent en même-tems un aſſaut général, & toute l'ardeur des Fondins qui ſe défendirent très-courageuſement, n'empêcha pas que les trois forts ne fuſſent pris en quatre jours. Le carnage y fut général, & on n'épargna ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfans; tout fut enveloppé dans un commun maſſacre. Ceux qui étoient dans les autres forts, n'attendirent pas qu'on les y vînt aſſiéger; ils en ſortirent tous la nuit du jour auquel on avoit réſolu de les inveſtir. On vit donc le len-

demain sur le bord de la mer plus de deux cents mille personnes de tout sexe, dont les uns se précipitoient dans l'eau, les autres se jetoient à la merci de leurs ennemis, & les autres attendoient, en levant les mains au ciel, la mort qu'ils voyoient inévitable.

Voilà comment cette belle isle fut dépeuplée; les Australiens amassèrent, en plusieurs monceaux, les corps des Fondins, & les laissèrent sur le bord de la mer sans sépulture, exposés aux oiseaux qui les dévorèrent. Outre les Australiens morts au premier assaut de l'isle dont nous avons parlé, on en trouva encore plus de dix-huit mille qu'on transporta au pays sur plusieurs vaisseaux; on remena de la même manière les blessés, qui étoient au nombre de plus de trente mille.

Comme les Australiens observent les assemblées du Hab & du Heb, aussi bien hors de leurs pays que chez eux, ils s'assemblèrent aussitôt que l'isle fut en leur possession, pour louer Dieu, & pour délibérer sur quantité d'affaires survenues, dont les principales étoient comment on devoit disposer de ma personne, & comment on devoit travailler à la destruction de l'isle. Je fus accusé de cinq chefs dont chacun méritoit la mort, & ayant été ouï, je fus renvoyé dans mon sezain. On résolut ensuite de faire raser l'isle par deux troupes chacune de cinquante mille hommes, & toute cette prodigieuse

masse de terre fut détruite & couverte d'eau en dix de leurs mois : ouvrage que les Européens non-seulement n'auroient pu achever en dix ans, mais encore qu'ils n'auroient jamais osé entreprendre. Voilà ce que j'ai vu des combats des Australiens contre les Fondins.

Outre ces ennemis, les Australiens ont encore à combattre ceux qu'ils nomment monstres marins : car c'est ainsi qu'ils nomment les Européens, parce qu'ils ne connoissent point leur pays, & qu'ils ne les voient jamais venir que du côté de la mer sur des vaisseaux. Ils ne leur donnent donc point d'autre nom que celui de monstres marins, monstres inconnus ou demi-hommes. Le vieillard philosophe qui m'étoit si fort ami & qui se plaisoit à m'entendre parler de mon pays, un peu avant qu'il fût sorti de ce monde, me disoit qu'il avoit vu aborder, assez proche de leur continent, des gens faits à-peu-près comme ceux dont je lui parlois ; qu'il avoit admiré la fabrique de leurs vaisseaux : qu'il avoit toujours souhaité d'avoir quelque éclaircissement touchant le pays de ces demi-hommes, & qu'il trouvoit beaucoup de rapport entre ce que je lui en disois & ce qu'il en avoit cru.

Il me conta qu'entr'autres combats qu'ils avoient eus avec ces demi-hommes, ils avoient eu un jour affaire à des gens si déterminés, qu'ils avoient

avoient été trois jours entiers à se rendre maîtres de sept grands vaisseaux, sur lesquels ils étoient venus : je vis leurs vaisseaux sur le sable, car les Australiens conservent tous ceux qu'ils prennent, comme des trophées de leur valeur, & des monumens de leurs victoires.

Dans le tems que j'arrivai chez eux, il n'y avoit pas six mois qu'ils avoient défait une flotte entière, & je vis pendus aux mâts des vaisseaux plusieurs corps, entre lesquels je reconnus des Portugais, des François & des Espagnols, à leurs habillemens qui s'étoient conservés. Mon vieillard, qui fut spectateur du combat qui se fit alors, m'assura qu'après ce que j'avois fait contre les oiseaux sauvages, il n'avoit rien vu de pareil; car le pilote ayant découvert quelques veines d'eau assez profondes, aborda jusqu'à demi-lieue des côtes, où n'ayant pas trouvé deux pieds d'eau, il fut contraint de s'arrêter. Il fit aussitôt mettre pied à terre à 1000 hommes, pour reconnoître le pays : ils entrèrent avec une intrépidité extraordinaire, & forcèrent facilement les gardes de la mer, qui, de leur côté, arborèrent aussitôt le signal; mais les ennemis s'étant jetés dans le premier quartier d'un sezain qu'ils rencontrèrent, & s'étant mis à le piller, on redoubla tellement les signaux, qu'avant que les Européens eussent achevé le butin qu'ils vouloient faire, plus de 8000 Australiens parurent

ſur le bord de la mer : on leur tira pluſieurs volées de canon de deſſus les vaiſſeaux, mais il y eut très-peu de coups qui portèrent. Cependant les Auſtraliens entourèrent ceux qui étoient deſcendus dans une maiſon qu'ils avoient forcée, & dans laquelle ils ſe défendirent quelque tems ; mais enfin il fallut ſuccomber à la multitude qui les accabloit de toutes parts, & il n'en échappa pas un qui pût porter des nouvelles à la flotte. Les Auſtraliens firent enſuite un détour aſſez long pour aller boucher l'entrée aux vaiſſeaux ; ce qu'ils ſavent faire ſi adroitement par certains monceaux de terre dont ils rempliſſent les avenues, qu'il leur eſt abſolument impoſſible de paſſer. Après cela on entreprit de les aborder, mais les Européens ſe ſervirent ſi bien de leur canon & de leurs armes en cette rencontre, que de 8000 Auſtraliens qui vinrent à l'abordage, il y en eut plus de ſix mille tués avant qu'aucun d'eux fût monté ſur les vaiſſeaux, & mon vieillard m'avoua qu'ils n'avoient jamais éprouvé tant de bravoure dans aucun des ennemis dont ils euſſent été attaqués : néanmoins comme les ſecours venoient de toutes parts aux Auſtraliens, ils recommencèrent une nouvelle attaque avec 12000 hommes, qui furent très-bien reçus des Européens, non pas toutefois avec autant de perte que les premiers. Ils abordèrent les vaiſſeaux avec un courage & une intrépidité ſurpre-

hantes : cependant, comme les Européens les tiroient à brûle-pourpoint, ils en avoient déjà tué près de 4000, lorsqu'il arriva aux Australiens un renfort de 20000 hommes tout frais, lesquels trouvant les ennemis recrus d'une fatigue incroyable, les défirent avec beaucoup de facilité : ils avoient encore sur leurs vaisseaux 3000 soldats, & autant de matelots, qui furent tous égorgés en moins d'une heure.

Mais les combats ordinaires que les Australiens ont contre les oiseaux desquels nous avons parlé, les embarrassent bien davantage, parce que, venant & retournant par l'air, il n'y a aucun moyen de les arrêter, ni de les détruire. Ils combattent de trois façons contre ces effroyables bêtes, parce qu'ils en sont attaqués de trois manières différentes ; car tantôt ces oiseaux se couvrent à la faveur des arbres, tantôt ils s'élèvent dans l'air à perte de vue pour fondre sur leur proie en un instant. Les petits oiseaux dont j'ai parlé les sentent de très-loin, & ils s'écrient d'une façon triste & empressée, jusqu'à donner plusieurs coups de bec aux Australiens, pour les obliger à se mettre sur leurs gardes. Cependant nonobstant toutes leurs précautions, ces animaux sont si subtils & si adroits, qu'ils ne manquent presque jamais leur coup. Il me souvient qu'allant un jour au Hab en la compagnie de mon philosophe, & de trois autres,

armés à notre ordinaire, c'eſt-à-dire, avec nos hallebardes, nos caſques & nos cuiraſſes, à peine eûmes-nous fait la moitié du chemin, que nos petits oiſeaux commencèrent à crier d'une manière effrayante, voltigeant autour de nous d'une façon inquiète, pour nous donner à connoître le danger où nous étions : en effet nous vîmes auſſitôt ſix de ces oiſeaux qui nous attaquèrent avec beaucoup de furie. Nous nous preſsâmes l'un contre l'autre ; nous nous couvrîmes de nos armes, & nous nous diſposâmes à parer les coups. Une de ces épouvantables bêtes s'étant jetée ſur ma hallebarde, l'enleva de mes mains avec une force à laquelle il n'y a point d'homme qui pût réſiſter. Les cinq autres embarraſſoient ſi fort mes compagnons, qu'ils avoient une peine incroyable à s'en défendre; & à peine eus-je tourné la tête pour voir comment je pourrois les ſecourir, que je fus enlevé, & j'aurois été aſſurément perdu, ſi je n'euſſe été ſecouru par cinq autres frères, qui me dégagèrent des ſerres de l'oiſeau qui me tenoit : pluſieurs autres frères étant encore venus à notre ſecours, les oiſeaux s'envolèrent.

Mais, ce qu'il y a de bien plus terrible, c'eſt que ces effroyables bêtes s'aſſemblent quelquefois au nombre de quatre & cinq cents, compoſant une eſpèce de corps d'armée, où il ſemble qu'elles obſervent quelque ſorte de diſcipline pour com-

battre les Auſtraliens. Elles campent par-tout indifféremment où elles trouvent de quoi ſe repaître.

Les Auſtraliens des quartiers ſe cantonnent alors dans leurs maiſons, & perſonne n'oſe ſortir. On plante le ſignal pour faire connoître l'ennemi, & chacun ſe tient ſur ſes gardes.

La régularité qu'ils obſervent alors pour les combattre eſt beaucoup plus exacte que celle qu'ils gardent contre les Fondins : ils ſe preſſent les uns contre les autres, ils font un carré fort égal qui fait front de tous les côtés ; ils ont leurs ſarbacanes dont j'ai parlé ; enfin ils s'arment de hallebardes & de coutelas : ſi-tôt que les oiſeaux apperçoivent l'armée qui vient contr'eux, ils ſe ſéparent tous, volant l'un d'un côté & l'autre de l'autre, & la plupart s'élèvent à perte de vue ; mais ce n'eſt que pour ſe réunir bientôt, & fondre tous enſemble ſur les Auſtraliens qui, nonobſtant toutes leurs gardes & toutes leurs défenſes, perdent toujours quelques-uns des leurs dans ces premières attaques. Je me ſuis trouvé à trois de ces combats : nous perdîmes au premier ſix hommes ; au ſecond, huit ; & au dernier, trois ; & aux trois combats enſemble nous ne tuâmes que ſept de ces oiſeaux. Il eſt impoſſible d'expliquer l'impétuoſité avec laquelle ils fondent ſur les hommes, & la violence des coups de bec qu'ils leur portent. Je vis une action, au dernier combat où j'aſſiſtai,

qui mérite d'être racontée : Un urg enleva la hallebarde de mon compagnon, un autre urg se saisit en même tems de sa personne, je voulus le défendre avec ma hallebarde, mais un troisième urg me l'arracha ; mon voisin s'attacha à celui qu'on enlevoit, & le même oiseau les soulevoit l'un & l'autre : un troisième embrassa le second, mais un autre urg s'élança sur lui, &, comme il l'enlevoit, je m'attachai à lui pour le retenir ; mais nous aurions été infailliblement perdus tous quatre, si à force de coups on n'eût enfin assommé un de ces oiseaux ; car les autres quittèrent prise au même instant, & nous trouvâmes un des Australiens qu'ils lâchèrent étranglé & mort, à force d'avoir été serré.

On a observé que, lorsque la mer continue à être orageuse cinq ou six jours de suite, ces oiseaux entrent dans une espece de rage, parce qu'ils ne peuvent prendre les poissons nécessaires à leur nourriture. J'ai déjà dit que les Australiens ont fait & font encore tous les ans des efforts extraordinaires pour détruire ces effroyables ennemis. Ils ont rasé trois isles très-considérables, de deux lieues de longueur, en trente ans, & ils travaillent maintenant à la destruction d'une autre, qui est à six lieues de leur pays. Le tems le plus commode pour cela est le tropique du Capricorne, où ils commencent leurs travaux, qu'ils conti-

nuent jusqu'à l'equinoxe de Mars, auquel tems les oiseaux commençant à entrer en chaleur, font plusieurs menaces, mais sans effet, jusqu'à ce que le soleil entre au signe du Taureau ; car c'est alors qu'ils viennent en troupes attaquer les Australiens avec tant de rage & d'impétuosité, que, quoi qu'on fasse pour se défendre, il faut se résoudre à perdre plusieurs hommes. La chaleur de cet horrible combat dure quelquefois six heures entières sans aucun relâche durant trente jours, & après ce tems ils s'en vont peu-à-peu, jusqu'au mois d'Octobre, où ils reviennent commencer les mêmes combats avec la même fureur.

CHAPITRE XIII.

Du retour de Sadeur à l'isle de Madagascar.

J'ÉCRIS ce qui suit de l'isle de Madagascar, & je commence à me flatter que cette histoire pourra aller avec moi jusqu'à mon pays.

Il est aisé de juger par tout ce que j'ai dit de l'incompatibilité des Australiens avec les peuples de l'Europe, que je ne devois la conservation de ma vie qu'à l'action de désespéré que je fis paroître en arrivant dans la Terre-Australe, à la violence continuelle que je me faisois pour me con-

former à leur manière de vivre, & aux ſoins que prit de moi le vieillard qui me ſervit de protecteur. Cependant, comme la nature ne ſe peut détruire, quelques précautions que je priſſe, il m'échappoit toujours quelques paroles ou quelques actions qui me faiſoient connoître pour ce que j'étois. Pendant tout le tems que mon vieux philoſophe vécut, il fit cent harangues pour arrêter les deſſeins que les frères formoient de ſe défaire de moi : il dépeignoit mon combat comme un prodige inouï, qui ſeul me rendoit digne de leur protection, nonobſtant tous mes défauts : il ſoutenoit que, puiſqu'on m'avoit accordé la vie, bien qu'on connût que je n'étois point du pays, on ne pouvoit me l'ôter ſans injuſtice pour des défauts qui provenoient de ma nature : il ajoutoit qu'après tout, puiſque j'étois étranger, on ne pouvoit me condamner ſans entendre ce que je pouvois dire pour ma juſtification : quand il voulut ſe retirer de cette vie, il redoubla ſes prières & ſes raiſons pour les obliger à me conſerver, il me nomma pour tenir ſa place, après une exhortation vraiment paternelle qu'il me fit, & tous les frères m'acceptèrent d'un commun conſentement : enfin on me ſupporta juſqu'à la guerre des Fondins, dont j'ai parlé, où ma perte fut réſolue & arrêtée.

Les chefs d'accuſation qu'on forma contre moi

ſe peuvent réduire à cinq principaux. Le premier fut, que je n'avois point combattu avec les autres, puiſque je n'avois produit aucune oreille des Fondins : le deuxième, que j'avois témoigné de la douleur en voyant la deſtruction de leurs ennemis : le troiſième, que j'avois embraſſé une Fondine : le quatrième, que j'avois mangé des viandes des Fondins : & enfin le cinquième, que j'avois fait aux frères des queſtions pleines de malice. Pour entendre ces accuſations, il faut ſavoir que c'eſt la coutume des Auſtraliens de couper les oreilles de ceux qu'ils tuent dans le combat, & de s'en faire une ceinture : celui qui en apporte davantage eſt eſtimé le plus courageux ; & il y en eut qui, en la priſe de l'iſle, en apportèrent juſqu'à 200.

Quant à moi, bien loin d'en avoir tué, j'avois témoigné un extrême regret de voir la ſanglante boucherie de ces malheureux. J'ai parlé de la tendreſſe que je témoignai à une de ces belles Fondines, que je trouvai dans leur maiſon avec leur mère : les Auſtraliens regardèrent cette action comme le plus grand crime que je puſſe commettre ; dès-lors il n'y en eut pas un qui ne m'eût en horreur.

On me chargea encore d'avoir oſé faire la propoſition de garder quelques Fondines, ſous prétexte de s'en ſervir comme d'eſclaves ; & d'avoir

dit tout haut que j'en préférerois une seule à tout le butin que je pouvois prétendre dans le pillage de cette isle.

Aussitôt qu'on eut ouï ces accusations, on me proposa de prendre le fruit du repos, mais d'un ton si impérieux, & avec des termes si précis, que je n'eus pas d'autre parti à prendre que celui de l'accepter.

Comme on gardoit un grand silence, lorsque je vins à la table pour le manger à la manière accoutumée, je pris la parole, & je dis aux frères assemblés que je leur avois des obligations si essentielles que je ne pouvois les quitter sans leur communiquer un grand secret que je savois pour détruire facilement les urgs. J'ajoutai qu'effectivement j'étois coupable des crimes dont on m'accusoit, mais que comme tous ces crimes venoient de mon naturel, que tout le monde savoit bien être semblable à celui des Fondins, j'attestois leur raison, si, s'étant résolus à me souffrir parmi eux, me connoissant bien pour Fondin, ils ne devoient pas aussi me pardonner des défauts qui étoient inséparablement attachés à ceux de mon espèce. Il est vrai, disois-je, que j'ai témoigné de la tendresse pour mes semblables, il est vrai que je n'ai pu les égorger, il est vrai que j'ai fait paroître de la compassion pour d'autres moi-même; si je ne l'avois pas fait, je devrois passer pour dénaturé, & votre raison si pure & si

clairvoyante me trouveroit, avec juſtice, coupable de barbarie & de cruauté.

Si un Auſtralien ſe trouvoit par malheur entre les Fondins, ne ſeroit-il pas excuſable ſi, dans une guerre contre ſa propre nation, il témoignoit de l'humanité & de la bienveillance envers ſes frères?

Au reſte, ne croyez pas que je veuille me ſervir de ces raiſons pour vous porter à me prolonger la vie; je ſuis ravi de me retirer, & je ne vous demande qu'un délai de peu de jours, ſeulement pour avoir le tems de vous marquer que ce pauvre étranger que vous avez bien voulu ſupporter, ſait reconnoître des bienfaits qu'il a reçus de vous.

On ſortit du Hab à la manière accoutumée, ſans m'avoir donné aucune réponſe, & ainſi je vis bien que je n'avois plus de reſſource que dans l'induſtrie avec laquelle je devois chercher quelque moyen de retourner en mon pays. Dans cette penſée, toutes les aventures de mon premier voyage, qui m'avoient porté dans le lieu où j'étois, me paſsèrent par l'eſprit; j'avois ſans ceſſe devant les yeux cette planche qui m'avoit été ſi favorable; il me ſembloit que ſi je pouvois me dérober à la vue des Auſtraliens, mon ſalut & mon retour étoient aſſurés. Enfin après avoir roulé dans ma tête une infinité de deſſeins & de moyens, voici la réſolution que je pris & que j'exécutai. Je fis

une corde de l'écorce de l'arbre nommé Schuëb ; je la frottai du jus du fruit du repos, mêlé avec un peu d'eau de la mer, ce qui la rendit dure comme le fer : je la frottai enſuite d'un autre jus qui la rendit flexible, & enfin j'en fis une eſpèce de filet que j'étendis ſur un arbre où les urgs avoient coutume de ſe percher ; je ne ceſſois d'aller & de venir, attendant avec impatience le ſuccès que je me promettois de mon deſſein. Enfin mes petits oiſeaux m'ayant averti de me retirer, je vis deux urgs fort élevés dans l'air, leſquels vinrent juſtement s'abattre ſur l'arbre où j'avois tendu mon filet, & il y en eut un des deux qui s'y prit par le haut de la patte.

Les frères qui le virent ainſi arrêté, couroient déjà à lui pour l'aſſommer, mais je les priai de ne le point toucher & de me laiſſer faire, les aſſurant qu'ils verroient bientôt quelque choſe de plus ſurprenant que ce qu'ils voyoient.

L'oiſeau ſe voyant pris, la faim le preſſant, s'adoucit & ſouffrit que j'en approchaſſe pour lui donner à manger. Comme j'étois le ſeul qui le ſervoit, il ne tarda pas à me donner quelques marques de reconnoiſſance ; je le flattois, je levois ſes groſſes pattes, je conſidérois ſes griffes, j'ouvrois même ſon bec, & je montois ſur ſon dos, enfin j'en faiſois tout ce que je voulois : je me dis donc pour lors à moi-même, ne ſe pourroit-il pas

faire que, comme je ne suis arrivé en ce pays que par la persécution de ces bêtes, j'en pusse sortir par leur secours ? J'espérois tout de mon oiseau ; & mon espérance se fortifioit à mesure qu'il redoubloit les marques de son amitié.

Cependant on parla de ma conduite au Hab avec éloge, & voyant qu'on en étoit étonné, je pris la parole, & je dis que je commençois à me regarder comme une personne qui cessoit d'être ; que c'étoit la coutume de ceux de notre nation, lorsqu'ils étoient sur le point de mourir, de vivre dans une grande retenue, que mon esprit ne me permettoit pas d'être le même que j'avois été, sachant que j'allois cesser d'être dans peu de tems ; que j'occupois les momens qui me restoient, à méditer une dernière action qui devoit les édifier beaucoup plus que la première. Ces raisons satisfirent beaucoup l'assemblée, & il y fut résolu qu'on me laisseroit finir comme je voudrois, sans parler davantage de moi ni de mes actions, puisque je devois déjà être censé du nombre des morts ; on y nomma même mon lieutenant, & on ne me regarda plus que comme un mourant libre de finir sa vie comme il voudroit. Cette ordonnance me donna tant de consolation, que je crus alors ma délivrance assurée.

Je passois presque tout le jour auprès de mon oiseau, & je n'omettois rien pour lui témoigner

toutes les marques poſſibles de bienveillance. Je m'apperçus un jour qu'il avoit peine à ſe ſoutenir, & je trouvai que la corde qui l'arrêtoit, le tenoit ſi ſerré, qu'elle avoit coupé la peau de ſa patte, & étoit entrée bien avant dans la chair. La plaie étoit très-conſidérable, & je cherchai auſſitôt tous les moyens poſſibles de le ſoulager; j'y verſai du jus d'un fruit propre à conſolider la plaie, je le bandai proprement, & je fis tant qu'en huit jours elle fut parfaitement guérie. Son inclination alors s'augmenta tellement pour moi, qu'il ne pouvoit plus ſouffrir que je m'éloignaſſe de lui, & moi réciproquement, je n'étois content que lorſque j'étois auprès de lui. Je lui laiſſai, peu-à-peu, la liberté d'aller ſeul; mais au lieu de penſer à prendre la fuite, il faiſoit de continuels efforts pour me ſuivre par-tout; je voulus voir s'il pourroit me porter en volant, & je trouvai qu'il le faiſoit avec plaiſir, & avec une légèreté ſurprenante. Alors je fis une ceinture de pluſieurs feuilles que je frottai du jus du fruit du repos, pour la rendre impénétrable à l'eau je fis enſuite une eſpèce d'écharpe creuſe, & ayant rempli l'une & l'autre des fruits les plus nourriſſans du pays, & de quelques bouteilles de la liqueur qu'on y boit, avec quoi je mis auſſi le manuſcrit de cette hiſtoire; je bouchai le tout très-proprement & le ceignis autour de moi.

Je fis encore une petite valiſe que je remplis de

fruits pour la nourriture de ma bête, & l'ayant proprement liée sur son dos, je me résolus de partir la nuit suivante qui étoit le quinzième du solstice du Capricorne, trente-cinq ans & quelques mois après mon arrivée dans la Terre-Australe, & le cinquante-septième de mon âge.

Afin donc que mon oiseau pût plus aisément prendre son vol, je le fis monter sur un arbre, où m'étant ajusté au défaut de ses aîles, je commençai par l'élever fort haut en l'air, dans la crainte que j'avois d'être apperçu des gardes de la mer; mais le grand froid de la moyenne région de l'air m'obligea bientôt à descendre un peu plus bas.

Cependant il y avoit bien déjà six heures que nous étions en chemin; mais soit que ma bête se sentît encore de sa blessure, ou que le long repos qu'elle avoit eu, l'eût rendu plus pesante, je m'apperçus qu'elle fatiguoit extrêmement, & qu'elle n'en pouvoit plus. Je fis donc en sorte qu'elle s'abattit sur l'eau, & comme elle enfonçoit trop, je descendis de dessus pour la soulager, sachant bien que ma ceinture me soutiendroit, & me mettroit hors de danger. Ce pauvre animal, craignant alors que je ne périsse, ou que je ne voulusse le quitter, se mit à crier & à tourner autour de moi avec une agitation qui marquoit sa peine & son inquiétude; mais comme j'étois encore plus fatigué que lui, j'appuyai ma tête sur ses plumes, & lui ayant

donné des fruits de la valiſe, le ſommeil m'abar-tit entièrement, & je dormis très-profondément : je trouvai le jour très-beau & très-ſerain à mon reveil; je fis encore manger mon oiſeau, & ayant auſſi pris ma réfection, je remontai deſſus aſſez légèrement, à deſſein d'avancer chemin; mais quelqu'efforts qu'il fît il ne put jamais prendre ſon vol, parce que la peſanteur étrangère de mon corps l'enfonçoit trop dans l'eau : il fallut donc, bon gré malgré, reſter au lieu où nous étions. Chacun peut juger quelle fut alors ma peine & mon embarras; néanmoins ayant fait réflexion que ma bête marchoit très-bien & très-vîte dans l'eau, je m'attachai à ſa queue, & elle me tira aſſez loin pour découvrir une iſle qui me paroiſſoit quaſi à perte de vue. Comme la nuit approchoit & que mon oiſeau étoit fort fatigué, j'arrêtai pour le repaître, & je mangeai auſſi avec lui; mais je fus bien étonné après cela de le voir demeurer tout court; car, ſoit qu'il regrettât ſa première condition, ſoit qu'il ne pût vivre dans un air différent de celui de ſon climat, ou qu'il fût ſeulement touché de la peine où il me voyoit, il ne voulut jamais paſſer outre.

La nuit étant ſurvenue peu de tems après, il s'endormit d'un profond ſommeil. Pour moi il me fut impoſſible de fermer l'œil; je délibérai donc long-tems ſur ce que j'avois à faire, & après bien

bien des réflexions, je jugeai à propos de détacher doucement ma valise de dessus mon oiseau, & je me résolus à m'en séparer entièrement, quoiqu'avec un extrême regret.

Après que j'eus fait cela, voyant que ma ceinture & mon écharpe me soutenoient parfaitement bien, je commençai à m'éloigner de ma bête, & à avancer à la faveur d'un vent austral qui m'aidoit; de sorte qu'à la pointe du jour j'arrivai sans aucune incommodité à l'isle que j'avois apperçue le soir précédent.

Je sortis donc de l'eau, & m'étant assis sur la terre, je mangeai quelques-uns de mes fruits avec un plaisir mêlé de je ne sai quelle consolation que je n'avois point encore ressentie. Le sommeil m'abattit ensuite, je dormis environ six heures, & m'étant réveillé, je résolus de continuer mon voyage, & d'avancer en tirant toujours du côté du nord, de peur de me mettre en danger de demeurer toujours dans la grande mer qui sépare le vieux monde du nouveau; mais à peine me fus-je mis dans l'eau, que j'entendis le bruit du vol des gros oiseaux dont j'ai parlé. Toutes mes entrailles furent émues à ce bruit, & je crus d'abord être perdu; mais ma crainte se changea bientôt en joie, lorsque je reconnus que c'étoit ma bête qui me cherchoit, & qui vint se jeter à mes

pieds avec tant de careſſes & tant de marques de douleur de ce que je l'avois quittée, que je fus touché de la plus tendre compaſſion que j'euſſe jamais eue; puis ayant reconnu qu'elle s'étoit extraordinairement fatiguée à me chercher, je demeurai un jour & une nuit dans l'iſle pour la faire repoſer; je lui donnai des fruits de ma valiſe, & elle ne faiſoit que commencer d'en manger, lorſque tout-à-coup dix bêtes de la groſſeur & preſque de la couleur de nos loups, s'approchèrent de nous. Mon oiſeau les apperçut avant moi, & s'étant jeté deſſus avec impétuoſité & avec furie, il en attrapa une, & l'ayant élevée en l'air, il la jeta ſur une autre qu'il aſſomma: toutes les autres prirent auſſitôt la fuite; mais avant qu'elles fuſſent arrivées à leurs trous, il en prit encore une troiſieme dont il mangea la moitié, & m'apporta le reſte, & comme la nuit ſurvint alors, je dormis auprès de lui environ ſix ou ſept heures; mon oiſeau ne s'endormit qu'après que je fus endormi; il s'éveilla preſqu'auſſitôt que moi, & à peine eût-il les yeux ouverts, qu'il ſe jeta ſur une des bêtes qu'il avoit tuée & en fit ſon déjeûner; je mangeai auſſi quelques-uns de mes fruits, & auſſitôt après je le conduiſis ſur un petit rocher, d'où je montai ſur ſon dos comme auparavant, & il prit ſon vol du côté que je le conduiſois; nous

avancions avec une rapidité surprenante, & nous avions déjà fait beaucoup de chemin, lorsque deux oiseaux de sa grosseur vinrent à notre rencontre, & se lançant contre nous, commencèrent à nous combattre à grands coups de griffes & de bec; il étoit impossible que ce pauvre animal ne succombât, tant parce que sa charge le mettoit hors de défense, que parce qu'il étoit attaqué par deux oiseaux aussi forts que lui. J'avois déjà reçu quelques coups qui m'avoient mis tout en sang; ainsi voyant que nous étions tous deux également en danger, & qu'en l'empêchant de sauver sa vie je ne mettois pas la mienne en sûreté, je sautai de dessus lui & me jetai dans l'eau où je demeurai quelque tems à regarder le combat. Mon oiseau se tenoit sur la défensive, se contentant de présenter les griffes & le bec pour darder autant de coups qu'il pouvoit; mais enfin le brouillard qui s'épaississoit insensiblement, me déroba tout-à-fait la vue de ce spectacle; je tombai alors dans une profonde tristesse qui me fit faire plusieurs réflexions sur le malheureux état où il me sembla que je n'étois réduit que par ma propre faute.

La Terre Australe se représentoit à mon esprit avec tous ses avantages; l'isle que je venois de quitter me sembloit infiniment commode: il me paroissoit que j'y aurois pu passer le reste de mes

jours sans crainte & sans danger, que mon oiseau m'y auroit tenu lieu de gardes contre tout ce qui auroit osé m'attaquer. Je reconnoissois donc que j'étois moi-même la seule cause de ma misère.

Le comble de mon malheur étoit que je ne savois de quel côté tourner, parce que je ne voyois pas à trente pas de moi; ces tristes pensées accabloient mon esprit lorsque j'entendis un grand bruit comme d'un vaisseau qui voguoit à plusieurs voiles, & je délibérois si je me mettrois à crier, lorsque je fus apperçu par les nautoniers qui tirèrent sur moi plusieurs coups dont je fus blessé en plusieurs endroits, mais fort légèrement.

Cependant le vaisseau s'étant approché, ils reconnurent à ma voix & à mes gestes que j'étois un homme; ils m'abordèrent & me tirèrent avec beaucoup de marques de compassion, ils visitèrent mes blessures, ils lavèrent mes plaies avec de l'huile & du vin, & y ayant versé d'un baume très-précieux, ils les bandèrent fort proprement.

Comme ils me parurent être des Européens, je leur parlai latin, & j'appris d'eux qu'ils étoient François, & que leur vaisseau étoit parti depuis peu de l'isle de Madagascar, à dessein de butiner.

Le capitaine, qui étoit un homme de qualité, ayant su que j'étois Européen, vint me trouver, me parla avec beaucoup d'honnêteté, me fit don-

ner un de ſes habits, me prit en ſa compagnie, & voulut que je mangeaſſe à ſa table. Le premier entretien que j'eus avec lui dura plus de trois heures; je lui contai l'hiſtoire de ma naiſſance, de mon éducation, de mes naufrages, & de mon arrivée en la Terre-Auſtrale; il m'écoutoit avec beaucoup d'attention, & s'étonnoit comment j'avois pu ſurvivre à tant de maux. Je vis bien qu'il rediſoit en françois à la compagnie ce que je lui diſois en latin, & que tout le monde admiroit comment je pouvois avoir échappé à tant de dangers. Il eut enſuite la diſcrétion de me laiſſer manger ſans m'interroger davantage; mais comme j'avois perdu l'uſage des viandes de l'Europe, je n'y trouvois nul goût, & mon eſtomac ne put que très-difficilement les ſouffrir. Je pris donc de mes fruits qui commençoient à vieillir, & de mes petites bouteilles qui ſe deſſéchoient; j'en offris une au capitaine qui la goûta, & proteſta qu'il n'avoit jamais rien bu de ſi délicieux; il m'en demanda une ſeconde qu'il fit boire au maître pilote; il en voulut une troiſième & puis une quatrième, & ne ceſſa point que ma ceinture ne fût vidée. Il n'y avoit perſonne qui n'admirât & la couleur & la délicateſſe des fruits, & qui n'eût de la peine à ſe perſuader qu'ils fuſſent naturels.

Le repas étant achevé, je fus obligé de recommencer mon hiſtoire, & de raconter, le mieux qu'il me fut poſſible, les ſingularités de la Terre-Auſtrale, les mœurs & les coutumes de ſes habitans, & le reſte. Le capitaine avoit effectivement quelque peine à me croire; mais je rapportois tant de circonſtances des choſes que j'avançois, qu'il ne pouvoit pas en douter. Il proteſta pluſieurs fois qu'il eût voulu, au péril de ſa vie, avoir vu les choſes que j'avois vues; & ſur ce que je lui diſois de la ſituation & de la difficulté des abords de la Terre-Auſtrale, il déclaroit qu'il voyoit bien que ſes amis, qui y étoient allés, y périroient infailliblement.

Cependant ayant réſolu de retourner à Madagaſcar, il fit mettre à la voile, & après huit jours de navigation nous arrivâmes au port de Tombolo, qui eſt en quelque façon auſtral à l'iſle de Madagaſcar, c'eſt-à-dire ſud-oueſt. Le capitaine eut toujours pour moi les mêmes honnêtetés, & ne me quitta que parce que le gouverneur de Tombolo me voulut avoir.

CHAPITRE XIV.

Du ſéjour de Sadeur dans l'iſle de Madagaſcar.

TOMBOLO eſt un port accompagné d'une petite ville médiocrement forte, dans laquelle il y a environ cinq ou ſix mille habitans, dont la plupart ſont François, quelques-uns Portugais, d'autres Anglois & fort peu de Hollandois; il y reſte quelques naturels du pays qu'on a bien de la peine à apprivoiſer; elle eſt ſous le tropique du Capricorne, au ſoixante & cinquième méridien, ſelon Ptolomée.

La terre de cette contrée eſt non-ſeulement ſtérile, mais encore très-mal ſaine, autant que j'en ai pu juger. On n'y vit que de vivres apportés d'ailleurs, & les naturels du pays qui ne ſont pas encore aſſujettis, n'y ont aucune demeure arrêtée. Il fallut encore ici raconter mon hiſtoire au gouverneur, j'eus pluſieurs conférences avec lui; néanmoins comme je commençois à m'ennuyer en attendant quelque vaiſſeau qui retournât en Europe, je priai le gouverneur de me donner quelques hommes avec leſquels je puſſe monter par un fleuve qu'ils appellent Sildem, & entrer

plus avant dans le pays, afin d'y faire quelque découverte. Le gouverneur m'assura qu'il avoit eu autrefois la même curiosité, mais qu'il en avoit été détourné, ayant su que les habitans de ce pays étoient tellement sauvages, qu'ils n'épargnoient personne. Il ajouta qu'il y avoit environ trois mois qu'ils avoient attrapé deux de ses soldats, & qu'il avoit appris par un sauvage que les ayant liés par les pieds & pendus à des arbres à cinq ou six pas de distance, ils les avoient jetés l'un contre l'autre, afin que s'entre-heurtant & s'entre-choquant, ils pussent expirer à force de meurtrissures; qu'il y avoit tout autour d'eux un grand nombre d'enfans qui attendoient que le sang & la cervelle de ces misérables tombassent pour les recueillir & les manger; & qu'enfin ces barbares leur ayant vu rendre les derniers soupirs dans ce cruel supplice, avoient détaché leurs corps meurtris, & les avoient mangés sans aucun autre apprêt.

Ces cruautés firent que je n'eus pas envie de connoître plus particulierement ni le pays, ni les habitans. Je commençois donc à m'ennuyer extrêmement lorsqu'il arriva au port un vaisseau françois qui amenoit avec lui une espèce de chaloupe, dont il s'étoit saisi dans un trajet qu'elle faisoit pour passer en une isle australe. Il n'y avoit dessus qu'un vénérable vieillard accompagné de six ra-

meurs qui lui ſervoient auſſi de valets. Cet homme approchoit fort de la taille des Auſtraliens, ſon front & ſon menton étoient plus carrés que longs, ſes cheveux & tout ſon poil noir, & ſon corps de couleur brune. Auſſitôt que je le vis, je fus touché de compaſſion pour lui, & pouſſé d'un extrême deſir de ſavoir qui il étoit. Le gouverneur ne fit point difficulté de m'accorder la liberté de le voir, ſouhaitant que je puſſe tirer, par ſon exemple, la connoiſſance du pays; mais il ne croyoit pas que j'en puſſe venir à bout. J'abordai donc le vieillard, & lui ayant témoigné par pluſieurs ſignes que j'étois réduit à la même captivité que lui, il fit paroître quelque marque de conſolation. Après trois ou quatre entrevues, je trouvai le moyen de m'expliquer de cette ſorte. Nous convînmes, par ſignes, de prendre certains mots pour expliquer nos penſées, & j'en formai en une nuit près de deux cents qu'il comprit facilement. Ayant ainſi formé, en deux mois, une eſpèce de langage ſuffiſant pour nous entendre, je lui contai toute mon hiſtoire, mes naufrages, mon arrivée en la Terre-Auſtrale, le ſejour que j'y avois fait, & la manière dont j'en étois ſorti. L'ayant engagé par toutes ces ouvertures à avoir confiance en moi, il ne fit plus de difficulté de me découvrir pluſieurs circonſtances fort conſidérables de ſon pays. Il me

dit qu'il comprenoit tout le milieu de l'iſle, que le climat en étoit très-ſain, la terre très-fertile, & le peuple fort poli, qu'ils avoient deux puiſſans boulevarts qui les ſéparoient à l'orient & à l'occident, de deux peuples barbares, c'eſt-à-dire, deux prodigieuſes montagnes; que celle de l'orient s'appeloit Harnor, & celle de l'occident Canor; & que du côté de la mer la nature les avoit munis de tant de bancs de ſable, qu'on n'y pouvoit aborder ſans une expérience de pluſieurs années. Il ajouta que leur pays avoit environ ſix mille lieues de tour, que le gouvernement y étoit ariſtocratique, qu'on y éliſoit de trois ans en trois ans ſix gouverneurs; le premier pour la mer du nord, le ſecond pour la mer auſtrale, le troiſième pour le mont Harnor, le quatrième pour le mont Canor, & les deux autres pour le reſte du pays; que ces gouverneurs avoient puiſſance de vie & de mort ſur tous les peuples de leur département, de quelque condition qu'ils fuſſent; qu'au reſte on y cultivoit la terre, on ſemoit & on moiſſonnoit comme en Europe; que les animaux dont on ſe ſervoit pour labourer, étoient de la groſſeur des éléphans; qu'en général les peuples de ce pays aimoient mieux leur liberté que leur vie; qu'il étoit un des gouverneurs dont il m'avoit parlé, que le malheur de ſa perte étoit arrivé par une tempête qui s'étoit

élevée, contre toute apparence, lorsqu'il étoit allé reconnoître certains bancs de sable qui grossissoient extraordinairement, & que la tempête l'ayant écarté fort loin, il étoit tombé entre les mains des pirates qui l'avoient livré au gouverneur de Tombolo.

Nous passions les jours entiers à nous entretenir, lorsqu'il arriva du Mogol deux vaisseaux qui devoient partir dans peu de jours pour Ligourne; j'avois de la peine à me priver de la conversation d'un homme si agréable & si raisonnable; néanmoins ne voulant pas perdre une si favorable occasion, je lui déclarai que j'étois résolu à me servir de la commodité qui se présentoit pour retourner en mon pays.

Cette nouvelle l'affligea sensiblement, néanmoins il me témoigna qu'il trouvoit mon dessein trop raisonnable pour s'y opposer, & quelques jours après l'étant allé voir pour prendre congé de lui & pour m'en séparer, il me répondit froidement qu'il me quitteroit le premier, & qu'il me prioit de lui conserver dans mon cœur l'amitié dont je lui avois donné tant de témoignages depuis que je le connoissois.

Aussitôt après il se jeta à mes pieds pour me marquer l'estime qu'il faisoit de ma personne, & s'étant écrié cinq ou six fois en sa langue, deux de

ſes valets accoururent qui lui tordirent le cou, & enſuite s'entre-choquèrent l'un l'autre ſi fortement de leurs têtes, qu'ils ſe les brisèrent & tombèrent morts ſur la place; les quatre autres, bien qu'éloignés, en firent autant dans le même moment, de ſorte qu'on les trouva morts tous enſemble, ce qui étonna extrêmement le gouverneur & tous ceux qui étoient avec lui.

VOILA tout ce que portent les mémoires écrits de la propre main de Sadeur; ſon hiſtoire finit ici, & il y a apparence que s'étant embarqué bientôt après la mort du vieillard dont nous venons de parler, il n'eut plus le loiſir d'écrire les aventures de ſon retour en Europe.

Fin des aventures de Jacques Sadeur.

TABLE
DES VOYAGES IMAGINAIRES
Contenus dans ce Volume.

VOYAGE DANS L'AUTRE MONDE.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR, pages 1
Avertissement de M. Fielding, 7
CHAPITRE PREMIER. *L'auteur meurt, & rencontre Mercure, qui le conduit à la voiture, qui part pour l'autre monde*, 13
CHAP. II. *L'auteur réfute premièrement quelques fausses opinions des esprits voyageurs; ils racontent ensuite leurs différens genres de mort*, 19
CHAP. III. *Aventures arrivées aux voyageurs dans la ville des Maladies*, 27
CHAP. IV. *Contenant quelques conversations qui se sont tenues en route, avec la description du palais de la Mort*, 39
CHAP. V. *La compagnie continue son voyage, & rencontre différens esprits qui retournent dans le bas monde pour reprendre de nouveaux corps*, 45

CHAPITRE VI. *Description de la roue de fortune, avec la manière de préparer les esprits au séjour du globe terraqué,* pages 54

CHAP. VII. *Conduite du juge Minos à la porte des Champs-Élisées,* 60

CHAP. VIII. *Premières Aventures de l'auteur, après son arrivée aux Élisées,* 77

CHAP. IX. *Autres aventures de l'Élisée,* 83

CHAP. X. *Étonnement de l'auteur de trouver Julien l'Apostat aux Élisées. Julien l'en fait revenir par le récit de la manière dont il a acquis cette félicité. Aventure de ce prince dans la condition d'esclave,* 88

CHAP. XI. *Julien raconte sa vie sous le caractère d'un Juif,* 103

CHAP. XII. *Aventures de Julien sous le caractère d'un général, d'un riche héritier & d'un charpentier,* 109

CHAP. XIII. *Julien est petit-maître,* 117

CHAP. XIV. *Aventures de Julien dans la personne d'un moine,* 118

CHAP. XV. *Julien devient racleur de violon,* 123

CHAP. XVI. *Julien paroît dans le monde sous le caractère d'un sage,* 131

CHAP. XVII. *Julien parvient à la dignité royale,* 142

CHAP. XVIII. *Julien devient bouffon de cour,* 154

CHAPITRE XIX. *Julien paroît dans la perſonne d'un mendiant*, pages 160
CHAP. XX. *Julien naît prince, & enſuite homme d'état*, 168
CHAP. XXI. *Aventures de Julien devenu ſoldat*, 177
CHAP. XXII. *Aventures de Julien dans la condition de tailleur*, 186
CHAP. XIII. *Julien raconte ſa conduite étant aldermann, c'eſt-à-dire échevin*, 192
CHAP. XXIV. *Aventures de Julien devenu poëte*, 200
CHAP. XXV. *Julien devient templier, & enſuite maître de danſe*, 207
Anne de Boulen raconte ſa vie, 210

AVENTURES DE JACQUES SADEUR.

CHAPITRE PREMIER. *De la naiſſance de Sadeur & de ſon éducation*, pages 247
CHAP. II. *Voyage de Sadeur au royaume de Congo*, 260
CHAP. III. *Des accidens qui conduiſirent Sadeur en la Terre-Auſtrale*, 273
CHAP. IV. *Deſcription de la Terre-Auſtrale*, 285
CHAP. V. *De la conſtitution des Auſtraliens, & de leurs coutumes*, 301
CHAP. VI. *De la religion des Auſtraliens*, 324

CHAPITRE VII. *Du ſentiment des Auſtraliens touchant cette vie.* pages 331
CHAP. VIII. *Des exercices des Auſtraliens,* 345
CHAP IX. *De la langue auſtralienne & des études des Auſtraliens,* 351
CHAP. X. *Des Animaux de la Terre-Auſtrale,* 359
CHAP. XI. *Des raretés utiles à l'Europe, qui ſe trouvent dans la Terre-Auſtrale,* 365
CHAP. XII. *Des guerres ordinaires des Auſtraliens,* 371
CHAP. XIII. *Du retour de Sadeur juſqu'à l'iſle de Madagaſcar,* 391
CHAP. XIV. *Du ſéjour de Sadeur dans l'iſle de Madagaſcar,* 407

Fin de la table des Chapitres.

3 2044 012 742 631

WIDENER LIBRARY
HX V8ZK F